



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

2

11

100f

11

12

13

14

15

16

17

18

19

HISTOIRE CRITIQUE

DES

PRATIQUES

SUPERSTITIEUSES,

Qui ont séduit les Peuples , & embar-
rassé les Savans.

AVEC

*LA METHODE ET LES PRINCIPES
pour discerner les effets naturels d'avec
ceux qui ne le sont pas.*

Par le R. P. PIERRE LE BRUN, Prêtre de
l'Oratoire.

Nouvelle Edition augmentée.

TOME PREMIER.



A PARIS,

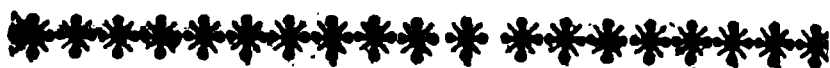
Chez POIRION, Libraire, rue saint
Jacques, vis-à-vis la rue des Noyers,
à l'Empereur.

M. D C C L.

Avec Approbations, & Privilège du Roi.

BF.
1602
L44
1750

v.1



*Non enim quia valebant animadversa sunt, sed a
advertendo atque signando factum est ut valerent.
ideò diversis diversè proveniunt, secundum cogitatio
& præsumptiones suas. Illi enim spiritus qui decipi
volunt talia procurant cuique qualibus eum irretiri
per suspensiones & consensiones ejus vident.*

Ce n'est pas la vertu de ces pratiques qui les a
remarquer; ce n'est qu'après des observations &
remarques qu'elles réussissent diversément à divers
personnes, selon leurs pensées & leurs attentes.
les malins Esprits, qui veulent séduire, procurent
à chacun ce qu'ils voient lui tenir à cœur, par
conjectures, & par ses acquiescements. S. Aug. D
Chr. l. 2. c. 24.

A SON ÉMINENCE
 MONSIEUR
 LE CARDINAL
 DE FLEURY,
 MINISTRE D'ÉTAT,
 Grand Aumônier de la Reine,
 Sur-Intendant des Postes de
 France.



MONSIEUR,

*L'ouvrage que j'ai l'honneur de
 présenter à VOTRE ÉMINENCE
 ne lui est pas inconnu. Elle le ju-
 a ij*

JV E P I T R E.

gea digne de son approbation lorsqu'il parut pour la première fois. J'ose me flatter, MONSEIGNEUR, que cette seconde Edition ne lui déplaira pas. L'Auteur, sollicité par des personnes savantes & pieuses, s'est principalement appliqué à faire sentir la différence des effets naturels & surnaturels d'avec ceux qui ne le sont pas. Il discute cette matière si délicate en Philosophe guidé par les principes de la saine Théologie. VOTRE EMINENCE n'ignore pas la nécessité de dissiper les illusions des hommes sur ce point, & de les rappeler au vrai. Les uns, accoutumés à tout expliquer physiquement, trouvent une vraisemblance à tout, sans avoir même essayé un examen critique des faits

É P I T R E. v

*extraordinaires : les autres, ne soup-
çonnant pas même que la nature
cache quelquefois son mécanif-
me , traitent de fables tout ce qui
échape à leurs foibles lumières :
d'autres enfin, incapables d'une dis-
cussion philosophique , regardent
comme surnaturel ce qui est l'ou-
vrage ou d'une utile fourberie , ou
d'une cause physique inconnue.*

*L'Auteur , convaincu , MONSEI-
GNEUR , de la nécessité de tout
examiner , ramene les uns à un
usage éclairé de la Physique , &
apprend aux autres à ne pas croire
supérieurs aux forces de la na-
ture les effets qui leur paroissent
inexplicables. C'est avec ces mê-
mes principes qu'il examine les
pratiques superstitieuses qui ont
séduit les peuples & embarrassé les*

Savans. Quel Ouvrage, MONSEIGNEUR, plus nécessaire dans un temps où le préjugé exerce un empire si absolu ? Peut-être qu'à l'exemple d'un Auteur si attentif à chercher la vérité, on sentira la nécessité d'approfondir les faits extraordinaires, & de prononcer avec moins de hardiesse.

Oserai-je vous dire, MONSEIGNEUR, que cet Ouvrage doit vous plaire par un autre endroit ? A la vue de tant de différentes superstitions, vous vous rappellerez que pendant que vous avez gouverné l'Eglise de Frejus, vous les avez détruites. Leurs images, retracées sans crime dans cet Ouvrage, ne seront pas moins agréables à VOTRE EMINENCE, que les Portraits des vaincus ont accou-

ÉPÎTRE. vii

tamé de l'être aux vainqueurs. Mais ces superstitions, vous les avez anéanties par l'exercice d'une raison supérieure, & par une douceur aimable, qui sont les seules armes de la persuasion. Et quels effets n'ont point produit, MONSEIGNEUR, ces deux rares qualités dans ce Diocèse ? Ce fut par elles qu'on vit d'abord le vice disparoître, la vertu recueillir seule des hommages ; & refleurir dans le Clergé, le zèle, & la discipline des premiers siècles de l'Eglise.

C'est par l'usage de ces mêmes qualités que VOTRE EMINENCE a rempli avec tant de dignité les différens emplois où la Providence l'a appelé. Chargé de l'éducation d'un Prince qui fait les délices de ses Sujets, vous lui avez appris à se

viii E P I T R E.

*soumettre à l'empire de la raison ;
à la faire présider à ses conseils ,
& même à ses plaisirs ; à n'esti-
mer que ce qui est véritablement
estimable , la vertu & les talens.
Devenu le Dépositaire de l'auto-
rité suprême , vous vous êtes ap-
pliqué à la faire respecter ; & tou-
jours semblable à vous-même , vous
n'avez opposé aux flots des pas-
sions humaines qu'un calme inal-
térable. Les momens de trouble
ont toujours coûté des regrets à un
cœur qui n'aime que la paix. Quelle
supériorité de raison ne faut-il pas ,
pour s'élever ainsi au dessus de la
raison des autres !*

*Si je ne craignois , MONSEI-
GNEUR , de blesser votre modestie
par mes louanges , je peindrois ici
cette intelligence supérieure pour*

EPI T R E. ix

le conseil ; l'élevation du génie avec la bonté, les lumières vives & pénétrantes avec les charmes de la douceur, cette aimable politesse répandue dans vos discours & dans vos actions, & tant d'autres vertus dont on est plus frappé, à mesure qu'on les contemple de plus près ; bien différentes de ces ingénieuses perspectives, qui ne paroissent belles que par l'éloignement, & dans un certain point de vûe. Il m'est encore moins possible d'exprimer à VOTRE EMINENCE les sentimens de ma reconnaissance, pour les bienfaits dont vous m'avez honoré : plus elle est vive, moins elle est éloquente. Si j'étois moins pénétré, MONSEIGNEUR, de vos bontés, il me seroit aisé de trouver des expres-

x E P I T R E.

sions pour peindre mes sentiments.

*Je compte parmi les graces que je
tiens de VOTRE EMINENCE, la
permission qu'elle m'a accordée de
lui donner ce témoignage public du
profond respect avec lequel je serai
toute ma vie,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EMINENCE,

**Le très-humble & très-
obéissant Serviteur
B E L L O N.**



P R E F A C E

D E

L'ÉDITEUR.

LA plûpart des Théologiens qui ont écrit sur les superstitions se sont peu appliqués à vérifier les faits qu'ils ont rapportés, & ont été d'ailleurs des Philosophes très-superficiels, n'étant guidés que par des termes de l'école, plus propres à embrouiller qu'à éclaircir le sujet qu'ils traitoient. Cependant, comme il s'agit de déterminer dans ces sortes d'Ouvrages ce qui est naturel, & ce qui ne l'est pas, il faut certainement avoir un peu de cet esprit philosophique qui, après s'être assuré de la vérité des faits, sépare le vrai d'a-

vec le faux. Rien n'est donc plus nécessaire que de chercher des principes pour discerner les effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas ; puisque c'est par là seulement qu'on peut ne pas s'égarer en traitant cette matière.

Le P. le Brun , en expliquant les phénomènes de la baguette de Jacques Aymar , s'étoit déjà servi avec succès de quelques principes de physique , pour démêler si cette vertu étoit naturelle ; & il avoit dès lors promis

« Illusion des
Philosophes
sur la Baguette.
II. T. 3. P.
1. 4.

un traité du discernement des effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas. Ce qu'il avoit promis , il l'exécuta dans l'*Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les Peuples & embarrassé les Savans*, imprimée à Rouen en 1702. chez la veuve Behourt. Cet Ouvrage fut approuvé par de savans

Théologiens & par des Philosophes habiles; & les suffrages du Public confirmerent un jugement si avantageux, l'Edition entiere ayant été enlevée en peu de temps. Mais, quoique les principes de ce discernement si délicat & si difficile fussent exposés avec netteté, cependant le P. le Brun ne crut pas les avoir développés avec assez d'étendue; & convaincu de l'importance de la matiere, il entreprit de la mettre dans un nouveau jour. C'est principalement pour cette raison qu'il empêcha qu'on ne fit en France une seconde Edition de son Ouvrage. Voici comme il s'explique lui-même dans une Lettre MS. à M. le Comte d'Eryceira, qu'il consulta sur la vûe perçante d'une femme de Lisbonne, ^b qu'on disoit voir à travers les corps les plus opaques. " Pressé de revoir cet Ouvrage, "

^b Voyez l'œ.
T. 1. de cet
Ouvrage, p.

„ je crois devoir m'étendre sur le
„ discernement des effets natu-
„ rels d'avec ceux qui ne le sont
„ pas ; parceque nous n'avons
„ aucun bon ouvrage sur cette
„ matiere. Il me paroît qu'il faut
„ commencer par démêler le vrai
„ d'avec le faux ; à cause que les
„ Anciens & les Modernes ont
„ mêlé une infinité de Fables
„ dans l'Histoire naturelle , &
„ qu'ils ont jetté par-là beaucoup
„ d'obscurité dans toute la Phy-
„ sique : & ce qui n'est pas moins
„ fâcheux, c'est qu'il se trouve de
„ temps en temps de prétendus
„ Physiciens, qui entreprennent
„ de donner des raisons physiques
„ de ce qui n'est point , & de ce
„ qui est physiquement inexpli-
„ cable. Il y a long-temps que le
„ mal dure ; ce qui faisoit dire à
„ Cicéron de ces prétendus Phy-
„ siciens, *quo genere nihil arrogan-*
„ *tius.* „ Après avoir rapporté

tout ce qu'on disoit de cette fem-
 me : « Il est important, ajoute-
 t-il, de détromper le public, si
 les faits sont faux ; & d'exami-
 ner, s'ils sont vrais, quelle en
 peut être la cause. Si M. le
 Comte votre pere, dont le dis-
 cernement & la science sont si
 connus, veut joindre son juge-
 ment au vôtre, j'en aurai bien
 de la joie, & je ferai de la ré-
 ponse dont vous m'honorerez
 l'usage qu'il vous plaira de me
 prescrire. » Je ne sai pas si ce
 Seigneur Portugais répondit ;
 mais je n'ai trouvé aucune de ses
 lettres parmi les manuscrits du
 P. le Brun.

Ce Traité du Discernement
 des effets naturels d'avec ceux
 qui ne le sont pas compose le
 premier volume de cet Ouvrage.
 Le P. le Brun l'a achevé peu de
 temps avant sa mort ; & par la
 maniere dont il l'a arrangé, il ne

peut manquer de plaire à ceux qui cherchent sincèrement la vérité. Il fait voir d'abord le peu de secours qu'on peut tirer des anciens Philosophes, pour faire ce discernement si important les uns ayant mêlé la Physique avec la Religion, & les autres ayant peu connu la distinction des corps & des esprits. Les Naturalistes, ayant ramassé toutes sortes de faits, sans les vérifier, sont encore de très-mauvais guides; & ce qu'il y a de singulier, c'est que malgré les progrès de la Physique, il se trouve encore aujourd'hui des gens qui débitent de nouvelles fables, & des Physiciens qui prétendent les expliquer. Le P. le Brun a pris de-là occasion d'entrer dans un court détail des erreurs où la crédulité & la présomption ont précipité les uns & les autres. Ce tableau est en même temps curieux &

DE L'EDITEUR. xvij

utile : l'Auteur, bien différent des Compilateurs, remonte à la source de ces fables, & en prouve la fausseté. Ensuite il pose les principes nécessaires pour faire le discernement des effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas : principes simples, mais féconds, dont il tire de très-justes inductions.

L'attention de l'Auteur à découvrir le vrai paroît dans les soins qu'il prit pour s'assurer de deux faits singuliers dont il a été témoin : l'un regarde la guérison miraculeuse d'une prétendue muette au tombeau de Jacques II. Roi d'Angleterre, & l'autre est la prétendue catalepsie d'une fille qui en 1710. attira la curiosité des savans & des ignorans. Ces deux morceaux méritent d'être lus. Mais je ne pardonne point au P. le Brun d'avoir adopté l'enforcellement du fils de M. de la

Richardiere : toute cette relation ne contient rien qui ne puisse être produit par une imagination vive. Ce qui a peut-être engagé l'Auteur à adopter ces faits est la probité de ceux qui les lui ont rapportés ; mais il auroit dû considérer que la probité n'est point à l'abri des prestiges de l'imagination , & des illusions de la crédulité.

Une addition non moins curieuse est l'histoire critique des pratiques superstitieuses observées en l'honneur de saint Hubert pour se préserver de la rage. Comme elles ne s'accordent point avec les faits rapportés par les Historiens contemporains , l'Auteur voudroit qu'on se bornât à un culte plus simple , & qu'on supprimât de vaines observances. La Lettre latine d'un célèbre Théologien François ne laisse rien à désirer sur cette ma-

tière ; cependant le P. le Brun a cru devoir y joindre la réponse des Religieux de S. Hubert , afin qu'on puisse mieux juger de la solidité des raisons alléguées pour & contre ces pratiques , qui certainement paroissent superstitieuses. L'Histoire des Chevaliers issus de S. Hubert fait une épisode agréable.

Ceux qui attribuent à ces prétendus Chevaliers le talent de guérir les gens qui ont été mordus par des chiens enragés , & de préserver de la rage , s'appuient sur l'exemple de nos Rois , qui ont la vertu de guérir les écrouelles. Le P. le Brun a cru devoir s'étendre sur ce dernier point , & a montré que la vertu attachée à nos Rois est ancienne & respectable ; au lieu que le talent des Chevaliers issus de S. Hubert est visiblement supposé. La guérison des écrouelles par les Rois d'An-

gleterre n'est pas plus certaine. paroît que vers la fin de l'onzième siècle ils entreprirent de toucher des malades, à l'exemple des Rois de France. Edouard II dont les prétentions sur la Monarchie Française sont si connues, signala son zèle pour les guérisons, & régla les cérémonies qu'on devoit observer.

Outre ces additions considérables, il y en a encore plusieurs autres répandues dans les deux premiers Volumes, ainsi qu'il sera facile de le remarquer; mais le détail me meneroit trop loin. J'avouerai cependant que le P. Brun auroit donné plus d'étendue à son Ouvrage: il s'étoit proposé de donner un Traité complet du sortilege, & y auroit joint une réfutation suivie du *Monophté* de Bekker; mais ce qu'il a laissé là-dessus n'étant qu'une légère ébauche, je n'ai pas c

devoir l'imprimer. Il s'étoit encore proposé de parler de différentes épreuves pour connoître la vérité ; j'aurois pû continuer les recherches ; mais je n'ai point osé mêler mon travail avec le sien. Si je croyois que cette addition fût agréable au public , je l'insérerois dans une nouvelle Edition.

En comparant les deux Editions de l'Histoire des pratiques superstitieuses , on verra que l'ordre n'en est plus le même. C'est le P. le Brun qui a ainsi arrangé cet Ouvrage ; & l'on ne peut qu'applaudir à ce changement. On trouve d'abord des principes généraux pour discerner ce qui est naturel d'avec ce qui ne l'est pas ; & qui sont comme un flambeau pour distinguer les pratiques qui ont séduit les Peuples & embarrassé les Savans.

A la persuasion de quelques

personnes curieuses, on a réimprimé dans le troisieme Volume *l'Illusion des Philosophes sur la Baguette* ; parceque le P. le Brun renvoie quelquefois à cet Ouvrage devenu fort rare. On y a joint une Lettre sur la même matiere , qu'il avoit fait insérer dans le Mercure de Juin de 1693. & comme le P. le Brun a principalement attaqué les systêmes de Messieurs Chauvin & Garnier sur les effets de la Baguette , j'ai cru devoir imprimer leurs Dissertations qui sont fort ingénieuses , & qui par la netteté des principes & du style feront certainement plaisir. Enfin j'ai tiré de différens Mercuries de l'année 1693. les pieces les plus curieuses & les plus solides touchant les productions de la Baguette. La Lettre qui est à la fin de ce troisieme Volume est une critique sentée de quelques endroits de l'His-

DE L'ÉDITEUR. xxiiij

toire des Pratiques superstitieuses. Si je ne me trompe, ce troisieme Volume ne sera pas moins bien reçu que les deux premiers par les personnes qui aiment les Recueils de pieces de Physique.

Voilà une idée générale de cette nouvelle Edition : si on prend la peine de comparer ce que je dis avec l'ouvrage même, on verra facilement que je n'ai point voulu en imposer.

En effet rien n'est plus judicieux & plus digne d'un Philosophe chrétien que les Regles établies par l'Auteur, pour discerner les effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas. Il est en garde contre la crédulité & l'incrédulité, qui sont des écueils presque également dangereux ; & il n'oublie jamais que la Religion se trouve comme située entre deux vices pernicioeux, l'impiété & la superstition. L'une,

par un oubli de Dieu , & par le mépris de tout ce qui est établi , sape le fondement de la Religion ; & l'autre , en la portant trop loin , n'en fait révéler qu'un fantôme. Le nombre des Superstitieux est beaucoup plus grand que celui des Impies , parmi ceux qui ont quelque connoissance de la Religion ; parcequ'il y a peu de pratiques , quelles qu'elles soient , qu'on ne puisse rapporter à Dieu & à ses Anges. Les prestiges ont le même dehors que les miracles. Faut-il s'étonner après cela que les esprits peu éclairés se trompent sur des faits capables d'exercer la sagacité des plus habiles ?





ELOGE HISTORIQUE

Du P. LEBRUN, Prêtre de
l'Oratoire.

PIERRE *le Brun* naquit à Brignolle, ville du Diocèse d'Aix en Provence, le 11. du mois de Juin 1661. Il fut élevé d'une manière très-chrétienne : aussi se distingua-t-il pendant sa jeunesse, autant par l'innocence de ses mœurs, que par son application à l'étude.

Ses Classes finies, il entra dans la Congrégation de l'Oratoire le 11 de Mars 1678. Il étudia la Théologie à Marseille & à Toulouse, & de-là il fut envoyé à Toulon pour enseigner la Philosophie, & ensuite la Théologie à Grenoble pendant les années 1687. & 1688. dans le Séminaire de M. le Cardinal le Camus, qui l'honora de son estime & de son amitié.

Deux ans après, c'est-à-dire, au mois de Juin 1690. il fut appelé au Séminaire de S. Magloire de Paris, où il a demeuré jusqu'à sa mort.

Tome I.

b

Quoiqu'il ne manquât point de talens pour la Chaire, le goût qu'il avoit pris pour l'étude de l'Histoire Ecclésiastique le déterminâ bientôt à la continuer. Ce fut alors qu'il fut chargé de faire, dans ce Séminaire, les Conférences sur l'Histoire Ecclésiastique, dont il s'est acquitté avec succès pendant treize ans. Les liaisons qu'il eut avec les PP. Thomassin & Bordes, tous deux versés dans l'Histoire Ecclésiastique, ne contribuerent pas peu aux grands progrès qu'il fit dans ses études. Le P. le Brun les consultoit souvent, & il a passé pour un de leurs Disciples. En parcourant quelques petits ouvrages manuscrits, il m'a paru qu'il pensoit comme eux sur les matières de la Grace, & sur quelques autres points qui partagent les Théologiens François & les Ultramontains.

En 1689. M. le Cardinal le Camus, Evêque de Grenoble, consulta le P. le Brun, qui étoit encore en cette Ville, sur l'usage pratiqué en Dauphiné, de trouver de l'eau, des métaux, des minéraux, les bornes des champs, les larcins, les voleurs, &c. en tenant entre les mains une Baguette four-

chue qui tournoit sur toutes ces choses.

Le P. le Brun, après avoir examiné ces faits avec soin, écrivit au P. Malebranche, & le pria de lui dire son sentiment. Celui-ci, en supposant la vérité des faits, déclara que ces pratiques étoient ou l'ouvrage de la fourberie des prétendus Devins, ou de la malice du Démon.

Satisfait de la réponse du P. Malebranche, il lui proposa de nouvelles difficultés sur cette matière, que ce grand Philosophe éclaircit en suivant ses premières vûes. Les deux premières Lettres, imprimées dans le Mercure de Janvier 1693. furent critiquées par quelques personnes.

L'avanture de Jacques Aymar, qui en 1692. découvrit, par le tournolement de sa Baguette, des larrons & des meurtriers, exerça la sagacité des Physiciens. Les uns entreprirent d'expliquer physiquement la découverte de ce meurtre : les autres, en la supposant vraie, soutinrent qu'elle ne pouvoit être naturelle, & qu'il y avoit de la diablerie. Le P. le Brun, dans ses *Illusions* des Philosophes sur la Baguette, a attaqué les systèmes

de Messieurs Regis , Garnier , Chauvin , Panthot , Vallemont , qui , à la faveur des Corpuscules , prétendoient qu'il n'y avoit rien que de naturel en tout cela. Eu égard aux variations de la Baguette , il soutient que ce tournoiement n'est point produit par les loix de la communication du mouvement , & qu'il est l'effet de la fourberie des hommes , ou de la malice du Démon. Quoique le P. le Brun propose cette alternative , il ne me paroît pas éloigné de croire que le

T. 3. p. 376. Diable fait tourner la Baguette. En effet , lorsqu'il étoit encore à Grenoble , Mademoiselle Olliver , qui avoit le talent de faire tourner la Baguette , étant venue le consulter ; il lui conseilla de prier Dieu de ne pas permettre que la Baguette tournât entre ses mains , si le Démon avoit part à ce tournoiement. La Demoiselle goûta ce conseil : elle passa deux jours en retraite , communia , & en communiant fit sa priere. Le P. le Brun fit la sienne à l'Autel.

L'après-dinée on mit plusieurs piéces de métal dans une allée de Jardin ; Mademoiselle Olliver y va , prend la Baguette , passe plusieurs

fois sur tous les endroits sans que la Baguette se remue : les prieres lui ont fait perdre son activité. Enfin on avance vers un puits où on avoit vû autrefois la Baguette tourner avec violence entre les mains de la Demoiselle : mais la Baguette fut immobile. Il en arriva autant à la fille d'un Marchand de Grenoble, connue par sa grande habileté à la faire tourner. *Ibid. p. 389.* Je m' imagine qu'un pareil phénomène est une démonstration pour un Théologien, & qu'après cela il ne doute plus que le Diable ne soit l'auteur du tournoïement de la Baguette.

M. Comiers, surnommé l'Aveugle d'Ambrun, dont on avoit imprimé, dans le Mercure de Mars 1693. une lettre pour justifier l'usage de la Baguette, se crut attaqué dans les *Lettres sur les illusions des Philosophes*, qui parurent peu de temps après. Il fit insérer dans le Mercure de Mai de la même année une lettre très-vive contre le P. le Brun, qui publia dans le Mercure suivant une réponse également solide & polie. On la trouvera à la suite des lettres qui découvrent l'Illusion des Philosophes, t. 3. p. 403. Pour calmer la colère

de M. Comiers , il fit ajoûter , à la fin du même Mercure , une espece de défaveu de quelques termes dont ce Critique & M. l'Abbé de Vallemont avoient pû être blessés. Mais cet excès de politesse n'apaisa point M. Comiers ; & l'on vit paroître dans le Mercure du mois d'Août 1693. une réplique , où les injures tiennent lieu de raisonnement. Comme ces deux écrits sont très-méprisables , je n'ai pas cru devoir leur donner place dans ce troisieme Volume , & je leur ai préféré des pieces d'un meilleur goût.

Un Auteur anonyme, capable comme Quinault de prendre les cataractes du Nil pour les embouchures de ce fleuve , s'est avisé de faire imprimer une lettre contre les Ouvrages du P. le Brun , dans le Mercure d'Octobre 1731. & de le décrier comme un pitoyable Physicien. Cet écrit a révolté un ami du P. le Brun , qui , sous le nom d'un Conseiller au Parlement de Grenoble , a poussé vivement ce pauvre Critique, & l'a convaincu de n'avoir jamais lû les livres dont il parle. On peut voir cette réponse dans le Tome 3. du Nouvelliste du Parnasse p. 121.

HISTORIQUE. xxxj

En 1694. le P. Caffaro, Théatin, ayant permis qu'on imprimât à la tête du Théâtre de M. Boursault un écrit en faveur de la Comédie, M. de Harlay, Archevêque de Paris, engagea le P. le Brun à le réfuter : ce qu'il fit dans deux Discours prononcés au Séminaire de S. Magloire le 26. d'Avril, le 3. & le 7. de Mai de la même année, & qui furent imprimés sous ce titre : *Discours sur la Comédie, où l'on voit la réponse au Théologien qui la défend, avec l'Histoire du Théâtre, & les sentimens des Docteurs de l'Eglise, depuis le premier siècle jusqu'à présent*, in 12. 1694. chez Boudot & Guerin. Le succès de cet Ouvrage, quoiqu'imparfait, surpassa les espérances de l'Auteur, & l'engagea à ramasser dans le cours de ses études plusieurs autres faits ; ce qui a produit le Traité intitulé, *Discours sur la Comédie, ou Traité historique & dogmatique des Jeux de Théâtre, & des autres divertissemens comiques, soufferts, ou condamnés depuis le premier siècle de l'Eglise jusqu'à présent, avec un Discours sur les pieces de Théâtre tirées de l'Ecriture Sainte*, in 12. 1731. chez la veuve Delaulne. Dans cet Ouvra-

ge , le P. le Brun s'est proposé de parler des différens genres de spectacles usités depuis la naissance du Christianisme , & d'exposer la doctrine de l'Eglise sur ce sujet. Ce qu'on peut dire de moins avantageux , c'est qu'il n'avoit point encore paru en notre langue aucun Traité où l'on trouve tant de choses curieuses dans ce genre. Il résulte évidemment des faits & des autorités des Peres , des Conciles , &c. que jamais l'Eglise n'a été favorable aux Farceurs & aux Comédiens. Les personnes accoutumées à respecter les décisions n'ont point trouvé à redire que le P. le Brun ait conclu que la Comédie étoit mauvaise , parcequ'elle étoit défendue ; persuadés que l'Eglise ne l'auroit jamais condamnée , si elle l'avoit jugée innocente.

Cependant cette induction n'a point été goûtée par un homme d'esprit dont j'estime les talens , & qui dans un extrait peu avantageux a donné de cet Ouvrage une idée différente de ce qu'il est. Au lieu de considérer que le P. le Brun s'est proposé de décrire les différens genres de Spectacles usités depuis l'établissement de la Reli-

HISTORIQUE. xxxiij
gion chrétienne, & de rapporter les
sentimens des Docteurs de l'Eglise,
il a envisagé tous les faits comme
autant de preuves qu'on alléguoit
contre la Comédie moderne. Il me
permettra encore de lui dire qu'il n'a
pas bien pris la pensée du P. le Brun
dans cet endroit, où il veut qu'on *to-
lere ceux qui vont aux spectacles* : cela
signifie visiblement qu'il ne faut pas
les envelopper dans l'Anathème lancé
contre les Comédiens ; car c'est de
cette tolérance dont il s'agit dans la
Préface : & pour cela, l'Auteur cite un
très-beau passage de S. Augustin sur
la tolérance en général. J'en prendrai
seulement ce qu'a détaché le Journa-
liste, pour lui faire voir la justesse du
raisonnement du P. le Brun : Si, selon
S. Augustin, *Aaron a toléré la multi-
tude qui s'oublia jusqu'à demander une
Idole, à la fabriquer & à l'adorer, si
Jesus-Christ a toléré Judas ; à plus forte
raison l'Eglise doit tolérer ceux qui
vont aux Spectacles. C'est la consé-
quence naturelle qui résulte de ce
principe ; & toute autre interpréta-
tion est fautive. L'équité & la sincérité
ne permettent donc pas de faire dire
au P. le Brun, qu'il prétend que l'Eglise*

doit tolérer ceux qui vont aux Spectacles ,
» comme Aaron toléra la multitude
» qui s'oublia jusqu'à demander une
» Idole , à la fabriquer & à l'adorer ,
» & comme Jesus-Christ a toléré Ju-
» das. » Pourquoi affecter de ne pas
dire que le P. le Brun justifie la prati-
que de l'Eglise , de ne point excom-
munier ceux qui fréquentent les Théa-
tres, par un principe général de S. Au-
gustin ? C'est de quoi il est question, &
non d'un parallele étranger, qu'on fait
en prêtant au P. le Brun quelques pa-
roles de S. Augustin, qu'on affecte en-
core de ne pas nommer. Mais ce n'est
pas ici le lieu de relever tout ce qu'il
y a de reprehensible dans cet Extrait.
Le Journaliste auroit dû s'attacher plû-
tôt à détailler les différens divertisse-
mens comiques , & à marquer ceux
qui avoient été soufferts, ou condam-
nés par l'Eglise. Son Extrait eût été
plus curieux & plus conforme au but
de l'Auteur ; & s'il avoit voulu exer-
cer utilement sa Critique, il auroit pû
remarquer deux ou trois fautes que des
personnes habiles m'ont indiquées.

L'Ecrivain de la Lettre imprimée
dans le Mercure d'Octobre 1731. &
dont j'ai déjà parlé, s'est principale-

ment élevé contre le Traité Historique & Dogmatique des jeux de Théâtre. Il a pris bonnement tout ce qu'on y dit comme autant d'argumens contre la Comédie moderne; & fans se donner la peine de lire cet Ouvrage, il a répété tout ce qu'avoit déjà dit le P. Caffaro : c'est ce qu'il pouvoit faire de mieux; car si cet anonyme est le même qu'on m'a nommé, il a fait un trait de prudence, d'être la Copiste de ce Religieux : car de lui-même il eût raisonné encore plus pitoyablement. Il a été attaqué avec tant de force par le Conseiller au Parlement de Grenoble dont j'ai déjà parlé, qu'il est inutile de mettre dans un nouveau jour les bévûes de ce fanx Critique.

L'étude de l'Histoire Ecclésiastique conduisit le P. le Brun à celle de la Chronologie. Il publia en 1700. un *Essai de la Concordance des temps, avec des Tables pour la Concordance des Eres & des Epoques, dans lequel on peut voir d'un coup d'œil, par le moyen des Colomnes, l'accord ou la différence des Epoques*, in 4^o. Ce Projet fut extrêmement applaudi. La foiblesse de sa vûe ne lui permit pas de porter cet

Ouvrage à sa dernière perfection : les Matériaux qu'il avoit rassemblés, il les a légués par son Testament à un Ecclésiastique qui avoit été autrefois, son Copiste. Ils sont passés ensuite en d'autres mains.

Lettres sur
l'Illusion des
Philosophes.
t. 3. p. 134.

Au milieu de tant d'occupations, le P. le Brun n'oublia point qu'il avoit annoncé un Traité du discernement des effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas. Il donna plus qu'il n'avoit promis, en publiant son *Histoire Critique des Pratiques Superstitieuses, qui ont séduit les Peuples & embarrassé les Savans, avec la Méthode & les principes pour discerner les effets naturels, d'avec ceux qui ne le sont pas*, in-12. à Rouen chez la veuve Behourt, 1702. Cet Ouvrage fut présenté à l'Académie Royale des Sciences, qui chargea Messieurs de Fontenelle, du Hamel, Gallois, Dodart, de la Hire, & le P. Malebranche d'en rendre compte à la Compagnie. On voit à la tête du Livre le jugement favorable de ces Académiciens. Il fut aussi approuvé par de célèbres Docteurs, d'une manière avantageuse à l'Auteur & à l'Ouvrage. Si, selon l'usage des Compilateurs, je voulois rapporter ici tous

HISTORIQUE. xxxviij

les Eloges avantageux qu'on en a faits, j'aurois bien des choses à transcrire : mais ces sortes d'Eloges seroient un peu déplacés.

Le P. le Brun, après avoir discuté en Philosophe, dans quelques Lettres, les différens systêmes sur la Baguette, a donné dans ce dernier Ouvrage tout ce qu'il y a d'historique sur cette matière ; & pour remplir le titre de son Livre, il s'est étendu sur de célèbres Superstitions qui ont embarrassé les Savans. Ainsi c'est une erreur de croire que cet Ouvrage est une seconde Edition des *Lettres qui découvrent l'Illusion des Philosophes sur la Baguette*. Pour peu qu'on veuille les comparer, on verra qu'ils sont différens. D'ailleurs le P. le Brun renvoie à ses Lettres, dans l'Histoire critique des Pratiques superstitieuses. On peut consulter là-dessus la Lettre du Conseiller au Parlement de Grenoble.

Nouveliste
du Parnasse
132.

Je ne dis rien ici de la seconde Edition de cet Ouvrage, parceque dans ma Préface j'ai donné un précis de ce qu'elle contient ; & c'est tout ce qu'il convient d'en dire.

Quelque temps après, M. l'Abbé

Bignon , le Pere & le Protecteur des Savans , ayant excité le P. le Brun à écrire sur la Liturgie , ce Savant parcourut en 1714, les Archives de plusieurs Eglises de Flandre & d'Allemagne ; & en 1717. il visita une partie de celles de la France. Il faisoit copier avec soin différens morceaux des Manuscrits qui convenoient à son dessein , & marquoit la date & les titres des Manuscrits. Protégé par les Ministres des affaires étrangères , il fit venir de Rome , du Levant , & de divers autres Pays , un grand nombre de Mémoires sur les Liturgies. Il s'étoit proposé de publier dix Volumes in-8°. sur cette matiere ; mais il n'a eu le temps que d'en donner quatre. Outre ses Dissertations sur l'origine des Rits , il s'étoit proposé de publier une Bibliothèque Liturgique, où non-seulement il auroit indiqué tous les Ouvrages imprimés & Manuscrits , mais où on auroit encore trouvé entiers les Manuscrits les plus rares , illustrés de Notes. Il est à souhaiter que quelqu'un de ses Confreres profite des Recueils légués à saint Magloire , & qu'il continue un Ouvrage si utile & si important.

HISTORIQUE. xxxix

Le premier Volume parut en 1716... sous ce titre : *Explication littérale, historique, & dogmatique des Prières, & des Cérémonies de la Messe, selon les anciens Auteurs, & les Monumens de la plûpart des Eglises, avec des Dissertations & des Notes sur les endroits difficiles, & sur l'origine des Rits*, à Paris chez Delaulne in-8°. Ce titre fut un peu changé en 1726. Les Evêques & les Docteurs qui ont approuvé cet Ouvrage parlent honorablement de l'Auteur & du livre. M. de Fleury, ancien Evêque de Frejus, aujourd'hui Cardinal & Ministre, est du nombre de ces illustres Approbateurs. Ce premier Volume fut dédié à M. le Cardinal de Noailles : mais l'Epître dédicatoire a été supprimée par l'Auteur, quelques années avant sa mort.

Les personnes exemptes de passion applaudirent aux recherches de l'Auteur ; mais la Critique des Ouvrages liturgiques de D. Claude de Vert leur parut un peu trop vive, & trop chargée de réflexions morales.

Deux ans après l'impression de ce premier Volume, le P. le Brun fut attaqué dans un écrit intitulé : *Lettre*

*tre d'un Curé du Diocèse de Paris & l'Auteur du Journal de Trevoux, touchant le Sacrifice de la Messe, Paris 1712. in-12. A l'occasion de cette lettre, écrite d'une manière captieuse, & où l'on fait semblant d'attaquer les Journalistes de Trevoux, le P. le Brun répond à ces quatre questions. 1°. quel est, selon les anciens Auteurs, le vrai sens des paroles du Canon, qui tibi offerunt. 2°. si les Fideles laïques offrent véritablement le Sacrifice avec le Prêtre. 3°. s'ils sacrifient conjointement avec lui. 4°. si l'on peut dire de même qu'ils consacrent avec lui. Il enseigne p. 14. » que
 » la Consécration exceptée, & l'union du Corps mystique bien entendue, les Fideles, prient, offrent, & sacrifient conjointement avec le Prêtre, parcequ'ils concourent tous en leur manière au Sacrifice. » Cette réponse, qui est de quinze pages in-8°. Paris 1718. chez Delaulne, est intitulée : *Lettre du P. le Brun, Prêtre de l'Oratoire, touchant la part qu'ont les Fideles à la Célébration de la Messe.**

Durant la même année, le P. le Brun publia un abrégé de ce pre-

HISTORIQUE. xlii

mier Volume, sous ce titre : *Manuel pour assister à la Messe & aux autres Offices de l'Eglise, & pour passer chrétiennement la journée.* Paris 1718. in-18. Il en publia une seconde Edition fort augmentée en 1727. in-18. & la dédia à Madame la Princesse de Conti III. Douairiere.

Mais rien ne donna plus d'éclat à la réputation du P. le Brun que les trois Volumes liturgiques publiés en 1726. sous ce titre : *Explication de la Messe, contenant les Dissertations historiques & dogmatiques sur les Liturgies de toutes les Eglises du monde Chrétien, où l'on voit ces Liturgies, le temps auquel elles ont été écrites, comment elles se sont répandues & conservées dans tous les Patriarchats, leur uniformité dans tout ce qu'il y a d'essentiel au sacrifice, & cette uniformité abandonnée par les Sectaires du 16. siecle,* Paris in 8°. chez la veuve Delaulne. Les deux premiers Volumes contiennent presque toutes les Liturgies du monde chrétien, où se trouve une entière uniformité dans ce qu'il y a d'essentiel au Sacrifice de la Messe; & le troisieme contient les Liturgies des Sectaires qui ont abandonné cette

uniformité. Comme ces dernières Liturgies ne suffisoient pas pour faire un Volume , il y a ajouté une longue dissertation sur le silence d'une partie des Prières de la Messe.

Cet Ouvrage, qui renferme une infinité de choses curieuses, donne une haute idée de l'érudition de l'Auteur. Toutes les difficultés qui se rencontrent dans les Liturgies y sont docement éclaircies : Dogme , Points historiques , Rits , tout est discuté avec soin ; & ce qui paroît d'une manière supérieure à toutes les difficultés qu'on peut opposer , est le consentement de toutes les Eglises chrétiennes sur l'essentiel du Sacrifice , sur la Présence réelle , sur la Transsubstantiation , sur l'Invocation des Saints , & sur la Prière pour les Morts ; en un mot sur tous les Dogmes exprimés dans la Liturgie de l'Eglise Romaine , & sur les principales Cérémonies de la Messe.

Aussi ces trois Volumes lui attirèrent les Eloges des plus savans hommes de la France , des Pays étrangers , & surtout d'Italie. Ce fut à la sollicitation de quelques savans Italiens qu'il avoit commencé à faire

HISTORIQUE. xliij

travailler à une Traduction Latine de son Ouvrage. Les trois Volumes publiés en 1726. devoient être dédiés au Clergé de France ; & j'ai lu l'Épître Dédicatoire imprimée : mais quelques contretemps la firent supprimer.

Le P. le Brun, examinant la Li- Tome 3. page. 229.
turgie Arménienne, observe que la Priere de l'Invocation, pour demander le changement du pain & du vin au Corps & au Sang de Jesus-Christ, se trouve après les paroles de l'Institution, & qu'il y est marqué en termes formels, que le changement n'est fait qu'après cette Invocation. Il prend occasion de discuter si la Liturgie Arménienne est altérée, &c. & par quelles paroles s'opere la Consécration. Après avoir prouvé l'intégrité de cette Liturgie, il soutient que la Consécration se fait par les paroles de Jesus-Christ & par la Priere de l'Eglise ; il s'appuie sur les Liturgies qui contiennent les paroles de l'Institution & la Priere de l'Invocation, & sur les témoignages des Auteurs Ecclésiastiques des douze premiers siècles. Il avoue cependant que T. 3. p. 225.
le commun des Scholastiques du XIII

siècle, occupés des vûes de matiere & de forme, ont voulu des paroles précises pour la forme de la Consécration, & que les mêmes paroles, par lesquelles Jesus-Christ a consacré, soient aussi les mêmes par lesquelles les Prêtres consacrent.

Le sentiment de ceux qui soutiennent que l'Invocation ou la Priere doit être nécessairement jointe aux paroles du Seigneur, soit qu'elle précède, soit qu'elle suive, est encore appuyé de la définition d'un Concile Romain tenu sous Gregoire VII. dont l'autorité est supérieure à celle des Scholastiques. Cependant l'opinion qui fait consister la forme de la Consécration dans les seules paroles de Jesus-Christ regne depuis long-temps dans les Ecoles catholiques. L'Eglise n'a rien décidé expressément sur cet article : ainsi on ne fauroit blâmer les Théologiens qui s'appliquent à éclaircir un point si délicat.

De tous ces faits, qui paroissent incontestables, il est aisé de conclurre qu'il est permis de soutenir l'une ou l'autre opinion, pourvû qu'on ne s'ingere pas de décider la question, & qu'on se borne à des réflexions &

à des recherches. Il me paroît que le P. le Brun ne s'est point écarté de ces regles; puisque trente-neuf Docteurs en Théologie ont approuvé son opinion, qui certainement avoit déjà été soutenue par plusieurs Théologiens.

Cependant le P. le Brun a été aussi vivement attaqué, que s'il avoit combattu un Dogme de foi, ou enfanté une opinion nouvelle. Le P. Bougeant, Jésuite, un de ses Critiques, lui a reproché *d'attaquer ouvertement un sentiment que l'Eglise Grecque & Latine a toujours constamment enseigné.* Peu s'en faut que le sentiment qui établit la forme de la Consécration dans les seules paroles de Jesus-Christ ne soit *de foi*, quoiqu'il ne se trouve ni dans l'Ecriture, ni dans la Tradition, ni dans les définitions des Conciles.

Si le P. Bougeant s'étoit contenté d'appuyer son opinion, & d'énervier la force des raisonnemens de son adversaire, le P. le Brun n'auroit pas eu lieu de se plaindre de l'écrit publié sous ce titre, *Réfutation de la Dissertation du Pere le Brun, sur la forme de la Consécration de l'Eucharistie,*

adressé à l'Auteur par le Pere Bougeant de la Compagnie de Jesus. Paris, 1727. in-12. parcequ'alors il n'auroit fait qu'user de la liberté des Ecoles. Mais ce qui est insoutenable, c'est que pour renverser les preuves tirées des anciens Manuscrits, il ait avancé qu'on peut mettre en fait qu'il n'y en a pas qui ait plus de six cents ans bien prouvés. Ce systême, désavoué par celui qui en a été l'inventeur, seroit-il moins dangereux qu'une opinion rejetée par un grand nombre de Scholastiques.

Le P. le Brun répondit à cet Ouvrage par un écrit intitulé, *Défense de l'ancien Sentiment sur la forme de l'Eucharistie, ou, Réponse à la Réfutation publiée par le R. P. Bougeant, Jésuite, contre un article des Dissertations sur les Liturgies, Paris, in-8°. 1727.* Le fond de cette Dissertation a été trouvé solide, & les personnes désintéressées ont jugé que l'Auteur révendiquoit par de solides raisons les témoignages des Peres de l'Eglise, que le P. Bougeant avoit tâché de lui enlever, & qu'il étoit très-exercé dans la Critique des anciens Auteurs Ecclésiastiques.

HISTORIQUE. xlvij

Le P. le Courayer, Chanoine Régulier & Bibliothécaire de sainte Genevieve, essaya aussi d'attaquer le sentiment établi par le P. le Brun. Il vit avec peine qu'on faisoit consister en partie la forme de la Consécration dans la priere de l'Invocation, qu'on ne trouve plus dans la Liturgie Anglicane, dont il avoit entrepris la défense. D'ailleurs le P. le Brun avoit avancé qu'on ne pouvoit constater l'Episcopat de Barlow, qui est la source de l'Episcopat Anglican. Ces considérations engagerent l'Apologiste de la validité des Ordinations des Anglois à s'élever contre le sentiment du P. le Brun, qu'il accusa de témérité; & en même temps, il lui fit l'objection la plus forte contre son système, je veux dire, l'omission de la priere de l'Invocation dans les Liturgies Gallicane & Mozarabe. Il faut avouer que le P. le Brun n'a point satisfait entièrement, & qu'on desireroit de plus fortes preuves pour souscrire à ce qu'il a dit touchant l'altération de ces deux Liturgies. Le P. le Brun prit de-là occasion de relever plusieurs propositions téméraires du P. le Courayer, qu'on peut lire pag. 127. Ce-

Explic. de
la Messe. t. 4.
p. 90.

Défense de
la Dif. t. 2.
part. 1. p. 5.

Rélat. hist
& apol. t. 2.
p. 229. &
suiv.

lui-ci ne s'est défendu que par des plaintes, & a prétendu que le P. le Brun avoit inséré tous ces traits à l'insû des Approbateurs de sa Réponse.

La Réponse du P. le Brun fut annoncée dans le Journal de Trevoux, au mois de Mars 1728. p. 564. & le titre donna lieu à une Critique. On prétendit que le P. le Brun auroit dû intituler cet écrit : *Défense de l'ancien sentiment des Grecs Schismatiques*, &c. & l'on ajoûta que le sentiment dont le titre annonce la Défense, bien loin d'être la Doctrine de l'Eglise, est un sentiment qui sent l'hérésie, selon M. de Saintes, Evêque d'Evreux, rapporté par Isambert.

Le P. le Brun, ne pouvant supporter que sa foi & celle des trente-neuf Approbateurs fût attaquée, fit imprimer une Réponse intitulée : *Lettre qui découvre l'illusion des Journalistes de Trevoux, dans le jugement qu'ils ont porté de la Défense de l'ancien sentiment qui joint la priere de l'Invocation aux paroles de Jesus-Christ, pour la Consécration de l'Eucharistie ; ou, Défense du Pere le Brun de l'Oratoire, & des Docteurs qui ont approuvé son Ouvrage.* Cette
Lettre.

HISTORIQUE. xlix

Lettre, imprimée in-8°. à Paris chez la veuve Delaulne, est datée du 29. Mars 1728. & approuvée par Monsieur Leullier Docteur de Sorbonne, & Grand-Maître du College du Cardinal le Moine. L'Auteur paroît moins offensé de la maniere injurieuse avec laquelle on l'avoit traité, que du peu d'égard qu'on avoit eu pour le jugement de trente-neuf Docteurs, qui est appuyé de l'Approbation de M. Tournely. « Ajoûtons, dit-il, « p. 2. que les Journalistes n'ont pas « ignoré qu'un des Docteurs des plus « respectables du Royaume, qui, au « milieu des plus grandes affaires de « l'Etat, a bien voulu prendre la peine « de lire la *Défense*, m'a fait l'honneur « de m'écrire qu'il avoit *trouvé l'Ou- « vrage très-bon.* » Il s'élève ensuite avec force contre la liberté que se donnent les Journalistes dans leurs Mémoires, & que le Grand-Prince qui leur donne la permission de les imprimer pourroit regarder comme un abus. Il nous apprend à ce sujet, que M. Tournely, chargé de cet examen, lui a dit qu'il n'avoit lû l'article en question que dans l'Imprimé, & qu'il en avoit été surpris. « Les Journalistes, dit le P. «

1. E L O G E

» *le Brun*, p. 4. sentant bien qu'il ne
» leur passeroit pas une telle hardiesse,
» ont pris le parti de faire imprimer
» cet article de leurs Mémoires sans le
» lui communiquer. » L'Auteur réfute
ensuite en détail l'article du Journal.
Mais rien n'est plus fort que ce qu'il
dit au sujet de certains Théologiens,
que les Journalistes ont cru pouvoir
appeller les *Continuateurs des Peres*.

On trouve dans cette Lettre de
nouvelles réflexions sur l'opinion qui
établit le concours de la Priere de
l'Invocation avec les paroles de Jesus-
Christ : mais l'Auteur s'est principa-
lement appliqué à prouver que Clau-
de de Saintes est dans le même sen-
timent.

Avant que cette Lettre fût rendue
publique, le P. le Brun en porta un
Exemplaire à M. Tournely, qui, ayant
remarqué qu'elle étoit pleine de traits
vifs, l'engagea à la supprimer. L'Au-
teur, naturellement ami de la paix, se
rendit sans peine; & afin que le soup-
çon d'hérésie fût dissipé, il fut con-
venu, après une négociation de quel-
ques jours, qu'on inséreroit un extrait
de cette Lettre dans les Mémoires de
Trevoux. En effet, il parut après un

HISTORIQUE. Ij
long delai, dans le Volume du mois
de Juillet 1728. p. 1306. sous ce titre :
*Lettre à M. de Torpane, Chancelier de
Dombes ; & afin de terminer une que-
relle dont les suites ne pouvoient
être utiles à l'Eglise, il y eut défense
d'écrire sur cette matiere.*

Mais cette espee de treve ne dura
pas long-temps ; & l'on vit paroître
à la fin de l'année 1728. une Réponse
à cette Lettre sous ce titre : *Apologie
des anciens Docteurs de la Faculté de
Paris, Claude de Saintes, & Nicolas
Isambert, contre une Lettre du R. P.
le Brun, Prêtre de la Congrégation de
l'Oratoire, insérée dans les Mémoires
de Trévoux, au mois de Juillet 1728.
sur la forme de la Consécration de l'E-
ucharistie, par M. P. T. H. C H. R.
Pr. D. D. ancien Professeur en Théo-
logie. Paris 1728. in-12.* Le caractère
de l'impression, le style, la vivacité
des traits, les imputations de schisme
& d'hérésie, ne permirent pas au P.
le Brun de méconnoître l'Auteur ; &
ces Lettres initiales ne le dépayserent
pas. Il fut outré du parallele qu'on
fait de lui avec le Défenseur de la Li-
turgie Anglicane. En effet un Auteur
qui a si utilement travaillé pour l'E-

glise, qui a porté des coups mortels aux Sectaires du XVI. siècle, méritoit-il un pareil traitement, pour avoir soutenu une opinion qui n'est point nouvelle, & que trente-neuf Docteurs ont déclaré n'être point contraire à la foi Catholique? Supposons pour un moment qu'il l'eût défendue avec trop de chaleur, & qu'il eût osé flétrir le sentiment opposé; dans ce cas même, ne convenoit-il pas d'en user poliment envers un Ecrivain si estimable? La vérité ne sauroit être proposée d'une manière trop aimable; & l'on ne la persuade point en employant la violence, l'amertume & l'emportement.

Si le P. le Brun eût consulté le public sur l'impression que faisoient les Ouvrages de ses adversaires, il auroit gardé un profond silence. C'est tout ce qu'il me convient de dire à ce sujet. Il pouvoit encore se consoler par les Eloges des Savans des Pays étrangers, & sur-tout d'Italie. Son Ouvrage, qu'on avoit essayé de rendre suspect à Rome, y trouva d'illustres Protecteurs, & sur-tout M. de Fontanini, Archevêque d'Ancyre. Ces Savans lui envoyèrent quelques remar-

HISTORIQUE. liij

ques, dont il n'auroit pas manqué de profiter. Je me souviens d'avoir lû, dans un Mémoire d'un Prélat Italien, qu'on auroit souhaité que ces Dissertations n'eussent pas été écrites en François; parcequ'il ne convient d'écrire touchant ces sortes de disputes, que dans une langue connue des Savans. Le Pere le Brun répondit à cette judicieuse remarque, qu'il avoit été forcé d'écrire en langue vulgaire, parceque les Protestans s'en servent.

Cependant, dès qu'il vit qu'on ne gardoit plus aucune mesure, il distribua la Lettre qu'il avoit d'abord sacrifiée au bien de la paix, & se prépara à réfuter l'Apologie: mais peu de jours après il tomba dangereusement malade d'une fluxion de poitrine, dont il mourut le 6. de Janvier 1729. âgé de 67. ans & 7. mois environ, après avoir reçu les derniers Sacremens. Pendant tout le cours de sa maladie, il fit paroître ces sentimens de Religion & de Piété, qui l'avoient rendu aussi recommandable que son érudition.

Il a légué ses Manuscrits Liturgiques au Séminaire de S. Magloire. A l'égard de ses Dissertations sur l'Hi-

Explic. de
la Messe. t.
4. p. 233.

histoire Ecclésiastique , qu'il avoit promis de donner au public , il n'est pas possible de faire aucun usage de ses recherches , parceque ses papiers ont été dispersés & entièrement brouillés. D'ailleurs la plupart ne contenoient gueres que des passages d'Auteurs Ecclésiastiques , sur lesquels il se proposoit de faire ses réflexions.

Outre les Manuscrits Chronologiques , dont on a parlé ci-dessus , le P. le Brun a laissé plusieurs savantes Dissertations sur des points de Chronologie & d'Histoire , qui composeroient trois gros Volumes in-12. & où regne une Critique exacte. Il est à souhaiter que le public ne soit pas long-temps privé de ces savantes recherches.

Mais de tous les Manuscrits , celui qu'il a travaillé avec plus de soin , est un Ouvrage sur le Formulaire. Le P. le Brun s'y érige en Conciliateur , sans néanmoins donner aucune atteinte aux décisions de l'Eglise. Il a mis à la tête un Traité curieux de l'Indefectibilité de la Foi dans l'Eglise de Rome.

Il avoit encore entrepris : Bibliothèque des Auteurs de la Congrégation

HISTORIQUE. lv

tion de l'Oratoire, sous ce titre : *Litteratorum Congregationis Oratorii in regno Francie Commentarius, ab anno 1611. ad annum 1696. una cum censura editorum operum, cum brevi historiâ criticâ, & criticorum notis in quolibet edita opera : additi sunt ii quorum apud Litteratos fit mentio.* Mais il n'a recueilli que les titres des Livres avec de courtes remarques, & en petit nombre. Il paroît que depuis long-temps il ne pensoit plus à cet Ouvrage.

Le style du P. le Brun est assez varié, coulant, & en général convenable aux matieres qu'il a traitées : mais il est quelquefois trop diffus ; & dans certains petits Ouvrages de critique, il paroît avoir préféré la solidité à l'enjouement. J'ai oublié d'indiquer une Dissertation sur les Jumeaux de Vitri, insérée dans un Journal des Savans.

Le P. le Brun étoit un Savant sage, vertueux, modeste, & très-versé dans l'Antiquité Ecclésiastique. Après avoir pris une teinture de la Scholastique, il s'appliqua à recueillir les faits théologiques, qui prouvent beaucoup mieux le dogme, que des raisonnemens purement spécula-

tifs ; & fit pour cela sa principale étude des Ouvrages des Peres , & des anciens Auteurs Ecclésiastiques. Il étoit fort poli , & incapable de ces procédés malhonnêtes , qui ne déshonorent que ceux qui les emploient. Il a toujours paru sensible aux traits amers de la critique : mais cette sensibilité avoit sa source dans sa politesse même ; il ne vouloit pas être forcé à s'écarter de sa modération naturelle. Il étoit d'un commerce doux & aimable , cherchant l'occasion d'obliger ses amis , & parlant toujours d'eux avec bonté.

Quelques mois après sa mort , le P. Bougeant a publié un autre Ouvrage contre la *défense de l'ancien sentiment*, &c. dont voici le titre : *Traité théologique sur la forme de la Consécration de l'Eucharistie , divisé en deux Parties : où l'on démontre par l'unanimité des Ecoles , par la tradition de l'Eglise latine & grecque , par la définition de plusieurs Conciles , & par la pratique de l'Eglise universelle , la nouveauté du sentiment des Grecs modernes & du Révérend Pere le Brun , Prêtre de l'Oratoire . & où l'on éclaircit par de nouvelles recherches la décision du Concile de*

HISTORIQUE. lvij
*Florence, & le vrai sens des Liturgies
Orientales. Par le P. Bougeant de la
Compagnie de Jesus. Lyon 1729. in-12.
2. vol. Le Public a paru ne pas vou-
loir prendre désormais beaucoup de
part à cette dispute.*

AVIS DE L'EDITEUR.

ON ne doit point être étonné de trouver ici le Discours en forme d'Epître dédicatoire aux Evêques de France, la Préface & les Approbations qu'on trouve dans la première Edition de cet Ouvrage. J'ai cru devoir conserver ces différentes Pièces, parcequ'elles sont aussi utiles que lorsqu'on les imprima pour la première fois. A l'égard du Discours & de la Préface, on reconnoîtra facilement que ce qu'ont dit l'Auteur de la nouvelle Epître dédicatoire & l'Editeur dans sa Préface, n'empêche point que les deux morceaux du Pere le Brun ne doivent encore paroître. Les Approbations font tant d'honneur au Livre & à l'Auteur, qu'on m'auroit certainement blâmé si j'avois osé les supprimer.



DISCOURS*
 SUR CET OUVRAGE.
 A MESSEIGNEURS LES
 Cardinaux, Archevêques & Evê-
 ques de l'Eglise de France.

MESSEIGNEURS,

Le discernement de ce qu'il faut permettre, ou interdire aux Peuples, appartient aux Pasteurs de l'Eglise; & par une suite assez naturelle, tout ce qui peut contribuer à ce discernement doit aussi leur appartenir. C'est dans cette vûe, MESSEIGNEURS, que je prends la liberté de vous présenter cette Méthode pour discerner les effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas, & que j'expose avec un profond respect les motifs qui m'ont porté à travailler à cet Ouvrage. La pratique qui devient tous les jours plus commune, de découvrir plusieurs

* Ce Discours servoit d'Epître Dédicatoire dans la première Edition de cet Ouvrage.

choses cachées avec une Baguette, en a été la première occasion. Quelque lieu qu'on ait eu de se détromper de cet usage, par les impostures qu'on y a pû remarquer, des Savans ont été arrêtés par des expériences où il ne paroît rien que de Physique. La découverte de l'eau & des métaux leur a paru un fait trop constant pour le révoquer en doute, trop commun pour craindre la fourberie, & trop simple pour le croire superstitieux. On a su qu'on s'en sert communément en Flandres & en Allemagne, pour découvrir les mines, & qu'en sept ou huit Provinces de France plusieurs personnes s'en servent pour trouver de l'eau. On s'est d'ailleurs persuadé que de tout temps le coudrier avoit servi à indiquer les sources, sans que personne y eût trouvé à redire; & comme il est difficile de comprendre qu'une Baguette, qui demeure immobile entre les mains de bien des gens, se torde cependant avec violence entre les mains de quelques personnes, pour indiquer l'eau & les métaux, la plupart ont cru que cette difficulté étoit du nombre de celles dont on n'ose espérer le dénouement.

Sur cet embarras , MESSEIGNEURS, quelques personnes ont voulu que j'écrivisse ce que j'en pensois , à cause que j'avois déjà donné quelque chose sur cette matiere ; que la question n'étoit pas entierement éclaircie , & qu'il est important pour la Religion de ne pas négliger des faits, lesquels, s'ils sont certains & naturellement impossibles, doivent servir à prouver l'opération des Intelligences, que de prétendus esprits forts osent nier. J'ai donc examiné l'usage de la Baguette , j'en ai chetché l'origine , & j'ai vû que la découverte de l'eau avec le bâton de coudrier, qu'on croit être d'un temps immémorial , n'est en usage que depuis soixante ans ; & qu'au contraire on se sert de la Baguette depuis plus de deux mille ans , pour deviner l'avenir & les choses les plus cachées. J'ai observé que la Baguette trompoir aussi souvent que les autres divinations , dont l'Ecclésiastique a dit : *Vana spes... à mendace quid verum dicetur ? Divinatio erroris , & Auguria mendacia.* Plus j'ai vû de Traités qui exposent les pratiques de divers Pays , plus j'ai découvert de marques sensibles de superstition ; &

Eccl. 34.

J'ai observé que le secret réussissoit à diverses personnes suivant leurs desirs & leurs intentions; & qu'ainsi ces prétendus effets naturels dépendoient de causes libres. J'ai remarqué surtout des variations & des contradictions visibles, incompatibles assurément avec les Loix constantes de la Nature; & j'ai reconnu la vérité de ce que dit S. Augustin, qu'il y a des causes intelligentes, qui, pour séduire les hommes, & lier quelque commerce avec eux, s'accommodent à leurs desirs, & font réussir diversement certaines pratiques, qui d'elles-mêmes ne produiroient aucun effet. Ce sont, MESSIEIGNEURS, les réflexions, qui, développées, font une partie du Livre que j'ose vous présenter. S'il paroïssoit soutenu de votre autorité, on pourroit espérer de voir cesser des pratiques, qui, sous des dehors spécieux, menent à plusieurs désordres. Il n'appartient qu'aux Successeurs des Apôtres de s'opposer avec succès au progrès des superstitions. Les raisonnemens des Philosophes n'en sauroient venir à bout; parceque tout le monde n'est pas Philosophe, & que plusieurs personnes, ac-

Discours

coutumées à disputer sur toutes choses, trouvent toujours le moyen d'é luder les meilleures raisons, & de faire durer les disputes. Comme la plûpart n'ont de la Physique que des idées fort confuses, il y aura toujours des gens qui, s'imaginant voir ce qu'ils ne voient pas, croiront pouvoir expliquer les choses les plus inexplicables. Les Talismans, les Anneaux constellés, l'Astrologie Judiciaire, & tant d'autres pratiques, justement condamnées par l'Eglise, n'ont pas manqué de défenseurs; & lorsque la Philosophie découvre le ridicule des usages superstitieux, il se trouve toujours des esprits qui les réverent comme des effets surnaturels, comme des graces extraordinaires que Dieu fait à quelques personnes, ou à cause de leur piété, ou pour l'utilité publique. Au neuvieme siecle, lorsqu'on recouroit communément aux épreuves de l'eau froide & de l'eau bouillante, pour discerner les innocens d'avec les coupables, quoique quelques Auteurs distingués, tels qu'Agobard de Lyon, condamnaient cette pratique, le savant Hincmar de Reims entreprit de la soutenir dans le Traité du Divorce

de Lothaire & de Thiethberge. Cette superstition fut encore fort commune après Hincmar. Elle s'est renouvelée depuis cent ans en beaucoup de Pays; & les faits tout récents, qui sont arrivés en divers endroits de Bourgogne, ne permettent d'en espérer l'abolition entière que par les soins de Messieurs les Evêques. Ce n'est que par leur vigilance & par leur autorité qu'on a vû cesser une infinité d'usages superstitieux, que la Philosophie des Arabes avoit introduits en Occident au XII. & XIII. siècles. Guillaume de Paris, Guillaume d'Auxerre, & Etienne de Paris s'y appliquèrent avec beaucoup de zèle & de prudence. La Faculté de Théologie de Paris fit aussi plusieurs Decrets, qu'on trouve dans Gerson & dans du Boulay; & il ne s'est presque point tenu de Concile particulier, qui n'ait pros crit quelque pratique superstitieuse. Mais il en reste encore qui se cachent, les unes sous un prétexte de Religion, & les autres sous une apparence de Secrets Physiques. L'usage de la Baguette a pris ces deux faces; & il n'est peut-être aucune pratique superstitieuse qu'on ait osé porter si

loin. On a vû des Juges donner des Commissions en forme, pour arrêter comme Criminels ceux que la Baguette indiqueroit. On a osé décider de l'honneur des filles & des femmes; & l'on n'a pas craint d'accuser publiquement de divers crimes des hommes de réputation & de mérite, sur les prétendus indices de la Baguette. On y a eu recours pour découvtrir les bornes cachées, pour terminer les différends que les séparations des fonds avoient fait naître, pour trouver les voleurs, les choses perdues ou déro- bées; & ces usages étant plus com- muns en Dauphiné qu'ailleurs, Mon- seigneur le Cardinal le Camus s'est cru obligé de les défendre dans son Diocèse, sous peine d'excommunica- tion. En cent autres rencontres on a consulté des hommes à Baguette, comme on auroit autrefois consulté les Devins; & ce qu'on croyoit étouf- fé, & qui m'avoit fait résoudre à ne pas publier cet Ouvrage, se renou- velle actuellement en plusieurs Pro- vinces de France, suivant plusieurs Lettres qu'on a vues à Paris depuis quelques mois.

J'espère, MESSEIGNEURS,

Ordonnance
de 1690.
Mandement
du 24. Fevr.
1700.

que vous ne désapprouverez pas la liberté que je prends de vous le représenter. Plusieurs Conciles de France ordonnent aux Prêtres de dénoncer aux Evêques, ou à leurs Officiaux, les pratiques superstitieuses qu'ils auront remarquées. L'Assemblée générale du Clergé, tenue à Melun en 1579. & divers Conciles plus récents ont renouvelé les anciens Canons contre toutes les especes de Divinations. En tout temps l'Eglise de France a fait paroître beaucoup de zele pour abolir ces pratiques; & s'il faut apprendre les moyens nécessaires de faire cesser celles qui restent encore, à qui peut-on s'adresser qu'à tant de Prélatz si attentifs & si sensibles à tout ce qui peut blesser la pureté de la Religion véritable. Jamais Eglise ne s'attira tant d'éloges depuis les premiers siècles que celle de France, & jamais, peut-être, elle ne les mérita mieux qu'à présent. Que de discernement & de lumiere dans les Decrets de la dernière Assemblée! Que de pénétration, de sagesse & de force dans les Ordonnances sur la Grace, sur l'Amour de Dieu, & sur divers autres sujets importants, qu'on lit avec admiration

Ordonn. de
Paris & de
Reims.

Lxvj Discours sur les Superstitions.

dans toute l'Europe ! Avec combien de prudence & de zele voit-on maintenir dans les Dioceses la pureté de la foi & les regles de la Discipline Ecclésiastique !

Quelle profondeur de doctrine dans ce célèbre Prélat , M. Bossuet , dont la savante plume , toujours utile aux fideles , & toujours fatale à l'erreur , a enrichi l'Eglise de ces excellens Ouvrages qui rendront son Nom immortel ! Fleurisse à jamais cet illustre Clergé , qui donne tant de marques de son zele , & de la science des Saints dont il est rempli : qu'il inspire à tous les Membres de l'Etat les sentimens d'une piété sincere & solide ; & qu'il attire sur ce Royaume les graces & les bénédictions du Ciel. Je suis , avec une vénération profonde,

MESSEIGNEURS,

Votre très-humble, & très-
obéissant serviteur, ***

P R E F A C E

D E

LA PREMIERE EDITION.

ON commence cette *Histoire Critique des Pratiques superstitieuses par l'usage de la Baguette*, parcequ'on n'a pû se dispenser d'en traiter au long, après tout ce qu'on nous en a écrit de toutes parts, & qu'on n'a pas cru devoir joindre cette longue *Histoire* à tout ce que nous avons à dire sur un grand nombre d'autres pratiques.

• Le *Journal des Savans*, 24. Mai 1700. faisant l'extrait des *Lettres de Mr. Tollius*, imprimées cette année avec les *Notes de Mr. Hennin*, avertit qu'il y étoit parlé bien au long de la Baguette dont on se sert pour découvrir l'eau & les métaux; & je ne sai par quelle aventure on a vû presque en même temps des *Lettres de plusieurs Provinces de France* où l'on propose des difficultés sur des expériences toutes récentes, que des Curés, des Religieux & diverses autres personnes ont faites avec la Baguette, pour

* Lettres de
M. le Cheva-
lier de Lupé à
M. du Ver-
dier Docteur
de Sorbonne,
du 26. Mai,
15. Juin, &
14. Juillet
1700.

découvrir les choses les plus cachées. On n'a pû lire sans étonnement plusieurs faits écrits de Toulouse * sur ce sujet. Il m'est venu aussi des Lettres du Dauphiné, de Picardie & de Flandres touchant cet usage; & ceux qui savoient que j'avois travaillé il y a quelques années sur le discernement des effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas, à l'occasion de la Baguette, n'ont pas manqué de me presser de donner cet Ouvrage.

Cependant la crainte de trouver le public rebuté d'entendre parler de la Baguette, après tout ce qu'on en a dit depuis quelques années, & une fâcheuse nécessité de prouver qu'un grand nombre de personnes se trompent : tout cela, joint à des occupations qui paroissent plus pressantes, formoit des oppositions qu'on avoit peine à surmonter. Mais des personnes d'un mérite distingué m'ont représenté, qu'ayant déjà montré que certains usages de la Baguette ne sont pas naturels, je devois éclaircir les doutes qu'on avoit sur tous les autres; que ces usages étant connus depuis longtemps presque dans toute l'Europe, il ne falloit ni craindre de les apprendre en des lieux où ils auroient été ignorés,

de la premiere Edition. **Lxix**
ni espérer de les voir ensevelis dans l'oubli : Que la plupart supposoient comme un fait constant , que la Baguette indiquoit naturellement l'eau & les métaux : Que tant qu'on seroit dans cette pensée , on ne feroit point de difficulté de s'en servir pour découvrir les voleurs , les meurtriers , les choses dérobées , & plusieurs autres choses de cette nature ; puisque bien des gens conçoivent plus facilement que la Baguette indique un voleur & un meurtrier , qu'ils ne conçoivent qu'elle puisse indiquer une source : Que l'on ne condamnera jamais cet abus , si quelqu'un ne montre une fois bien clairement que la Baguette ne peut tourner sur quoi que ce soit par une vertu physique & naturelle : Que ceux à qui il appartient de veiller sur les actions des Peuples ne pouvoient point entrer dans le détail de tout ce qu'il faut examiner pour en juger : Que l'on ne pouvoit pas attendre de la plupart des Physiciens un jugement solide sur cette matiere ; parceque , peu appliqués à discerner ce qui est naturel d'avec ce qui ne l'est pas , ils ne pensoient qu'à donner quelque raison de tout ce qu'on propose d'extraordinaire , & qu'ils ai-

meroient mieux dire que ce qu'un homme exhale demeure plusieurs années au milieu de l'air malgré les vents & les tempêtes, que de demeurer court dans l'explication d'un phénomène : Qu'ainsi un tel examen se trouvoit au nombre de ces œuvres négligées, qui pour cela même doivent être un pressant motif d'y mettre la main, lorsqu'on se voit dans une espece d'engagement de s'y appliquer.

Il m'a été inutile de représenter que les lettres que decouvrent l'Illusion des Philosophes sur la Baguette devoient suffire, & qu'avec un peu d'attention on y trouveroit la résolution des doutes qu'on pouvoit former sur cette matiere. Dé-trompez-vous, m'a-t-on repliqué. Les réflexions qu'on ne fait que succintement, & en passant, ne font presque pas d'impression. On a vû que vos lettres rouloient principalement sur les systèmes auxquels le fait de Lyon avoit donné occasion, & on ne s'est gueres appliqué qu'à examiner si ces systèmes étoient bien ou mal réfutés. On est convenu qu'aucun système ne pouvoit tenir. En effet, a-t-on dit, quel moyen de soutenir que des corpuscules qu'un homme exhale demeurent du-

de la Première Edition. lxxj
tant un mois suspendus en l'air sur le
courant d'une rivière ? On a outré l'usage
de la Baguette : il faut se réduire à la
découverte de l'eau & des métaux ; car ,
pour ce secret , seroit-il possible que pra-
tiqué par tant d'honnêtes gens il ne fût pas
naturel ?

Voilà , m'a-t-on dit , sur quel pied
est la question qu'on souhaiteroit de voir
bien éclaircie. Pourquoi , a-t-on ajouté ,
ne pas travailler à la terminer , à déve-
lopper l'origine de cet usage , & à faire
connoître ce qui a donné occasion de cher-
cher avec la Baguette de l'eau , des mé-
taux , & tant d'autres choses différentes ?

Comme il y a quelques années que je
suis informé de cet usage , que j'ai été
témoin de plusieurs expériences assez
singulières , qu'en diverses lectures , soit
par hazard , ou à dessein , j'ai fait plu-
sieurs remarques qui en découvrent l'ori-
gine , & qu'ayant déjà par écrit tout ce
qui est nécessaire sur ce point , il ne s'a-
gissoit présentement que de réduire à peu-
ce qu'il est à propos de dire , de peur
de faire un gros livre ; je me suis en-
fin déterminé à donner cet Ouvrage ,
par les mêmes raisons qui m'avoient
porté à y travailler. 1^{re}. Pour conser-

per la mémoire de quelques faits fort extraordinaires. 2°. Pour tâcher de faire revenir le monde d'un abus qui pourroit avoir des suites fâcheuses. 3°. Pour montrer que, si l'on n'y prend garde, les Physiciens, accoutumés à faire des systèmes sur toutes choses, autoriseront beaucoup de Pratiques superstitieuses. 4°. Enfin pour réduire plusieurs prétendus esprits forts à reconnoître, qu'il y a des faits qu'ils croient véritables, qui ne peuvent pourtant avoir été produits par les corps; & qu'ainsi les froides plaisanteries qu'ils font, sur ce que la Religion nous enseigne touchant les esprits, ne sont fondées que sur leur ignorance & leurs préjugés. Cela est d'autant plus de conséquence en ce siècle, qu'un grand nombre de personnes parlent fort librement de tout ce qu'on appelle effets surnaturels. Ceux qui ne peuvent nier les faits veulent les mettre au rang des secrets de Physique. Ils essayent d'en donner des raisons naturelles, & ils portent quelquefois l'esprit de libertinage jusqu'à détruire tout ce que l'Ecriture Sainte nous raconte de grand & de merveilleux. N'a-t-on pas essayé de faire passer la division miraculeuse des

eaux

de la Première Edition. LXXII

eaux de la Mer Rouge pour une manière de flux & reflux tout naturel ? Et combien d'Auteurs anciens & modernes ont osé soutenir que le Serpent d'airain étoit une espèce de Talisman , qui ne guérissoit que par la vertu du métal fondu sous certaines constellations ? Le monde ne manquera jamais de telles gens ; & s'il y en a qui par respect pour l'Ecriture ne touchent point à ce qu'elle rapporte, ils s'enoncent sur d'autres faits d'une manière capable d'autoriser tout ce que les impies peuvent dire. Vous les trouvez toujours prêts à faire des systèmes , sans penser que s'ils avoient raison il faudroit renverser toutes les vraies notions de physique.

C'est ce que Cicéron reprochoit fort à propos à ceux qui vouloient soutenir la science des Aruspices. Croyez-moi , leur disoit-il , vous livrez la Ville Philosophique , pour défendre quelques Châteaux ; car , en vous efforçant de justifier la science des Aruspices , vous bouleversez toute la Physiologie. Urbem Philosophiæ , mihi crede , proditis , dum Castella defenditis ; nam dum Aruspicinam veram esse vultis , Physiologiam totam pervertitis.

*De Divinatione
lib. 2. n. 377.*

Certainement on pourroit plutôt excuser ceux qui croyoient aux Aruspices &

Tom. I

aux autres superstitions , parcequ'ils les voyoient revêtues de cérémonies religieuses. Comme dans les premiers Poëtes, Homere, Hesiode & les autres, tout se fait par les Dieux, & que les plus anciens Philosophes admettoient presque par tout des Génies, c'est-à-dire, des Anges bons & mauvais; les effets les plus extraordinaires, produits à l'occasion de quelques pratiques où les Dieux étoient invoqués, n'avoient rien d'inconcevable. Les Physiciens ensuite, qui, passant d'une extrémité à l'autre, n'admettoient que des corps, y trouvoient de la difficulté. Autant qu'ils pouvoient, ils mettoient tout au rang des fables, ou bien, rejetant tout ce qui ne pouvoit s'accommoder à leurs principes, ils se retranchoient à ce qu'ils croyoient pouvoir expliquer naturellement.

Democrite, par exemple, voyoit qu'il n'étoit pas possible que la poitrine des animaux indiquât tout ce qu'on prétendoit y découvrir; si une armée seroit vaincue, ou victorieuse; si un vaisseau arriveroit à bon port; ou si l'on attentoit à la vie du Prince. Quelle apparence que le fiel d'un coq, le foie, le cœur ou le poulmon d'un sautreau eussent un si grand rapport avec ~~tant~~ & de si diverses choses futures? Mais il vouloit que par la couleur, la figure &

Gallinaceum
fel, vel tauri
opimi jecur,
aut cor, aut
pulmo quid
habet natura-
le quod decla-
rare possit

les autres dispoſitions du cœur & du poulmon, on pût deviner ſi la récolte ſeroit bonne ou mauvaſe, ſi l'air ſeroit ſain, ou ſ'il ne cauſeroit point de maladies; & prédire par ce moyen la peſte & la famine.

quid futurum
lib. 2. de Di-
vin. n. 29.

Nonobſtant tout ce qu'il diſoit de l'impreſſion que peut faire la température de l'air dans la poitrine de certains animaux, Cicéron montre fort bien le ridicule de ſa prétention; & c'eſt à ſon occaſion qu'il donne aux Phyſiciens une épithete que je n'oſerois preſque mettre en françois, parce-que, ſ'il y a des Phyſiciens préſumptueux, il y en a auſſi qui ſont fort modérés & fort ſages.

Democritus
tamen non
inſcitè nuga-
tur, ut Phyſi-
cus; quo ge-
nere nihil ar-
rogantius
Ibid. n. 30.

Ne fait-on point à préſent, à l'occaſion de la Baguette, ce que faiſoit Démocrite? La plûpart conviennent bien qu'elle ne peut indiquer naturellement ni les bornes, ni les voleurs, ni les meurtriers; & ſe réduiſant à l'eau & aux métaux, ils prétendent qu'il faut regarder tout le reſte comme tous les uſages ſuperſtitieux qu'on a fait de l'aiman, & qui n'empêchent pourtant pas qu'il n'attire le fer d'une manière très-naturelle.

Il faut donc montrer à ces perſonnes que la Baguette n'a pas plus la vertu d'indiquer les ſources, que de faire connoître les voleurs, ni aucune autre choſe: qu'on

lxxvj Préface

ne s'est avisé que bien tard de s'en servir pour découvrir l'eau ; & qu'on n'en est venu là , que par les mêmes vûes qui avoient déjà fait chercher mille choses purement morales.

Maimonid.
de Idolol. c. 6.
14.

Lorsque les anciens se sont servis de la Baguette , ils ne pensoient à rien moins qu'à une vertu physique qui fût dans le bois. Les Juifs , qui du temps d'Osée consultoient la Baguette , entendoient une espee de voix sombre qui leur révéloit ce qu'ils vouloient savoir. Les Scythes , les Grecs les Romains & les anciens Atlemans ne se servoient de la Baguette qu'en invoquant les Dieux. Quand on a voulu s'en servir pour chercher les métaux , on a imploré le secours de Mercure ; & les Chrétiens , en cherchant les sources & les métaux , ont adressé des vœux à Moÿse : preuve suffisante que l'usage de la Baguette ne s'est pas introduit comme un secret naturel , tel que celui de l'aiman ; mais qu'il a été au contraire inventé , comme une de ces pratiques superstitieuses , dont quelques Physiciens se sont efforcés de rendre raison.

Il est vrai que l'usage en question semble à présent ne rouler que sur des circonstances physiques : mais , quand on examine ce qui est pratiqué en divers lieux & par

de la premiere Edition. lxxvij
diverses personnes , on y trouve encore les
principaux caracteres des pratiques supersti-
tieuses , qui sont , comme dit Ciceron ,
les variations & les contradictions. L'un
vous dit qu'il n'y a que le coudrier qui
puisse servir : l'autre , qu'il faut de l'oli-
vier ou du palmier : un troisieme , qu'il
faut necessairement se servir de diverses
Baguettes , pour chercher diverses choses :
un quatrieme enfin vous dit que tout bois est
bon , & qu'on peut même se servir d'une
Baguette de fer.

Voulez-vous savoir ce qu'on peut dé-
couvrir ? De l'eau seulement , répond ce-
lui-ci. Un autre prétend que la Baguette
ne peut servir qu'à faire trouver les mé-
taux : un troisieme assure , qu'elle doit in-
diquer les meurtriers ; & un quatrieme
veut qu'elle découvre les bornes , les Reli-
ques , & plusieurs autres choses cachées.
Demandez à diverses personnes ce qu'il
faut faire pour connoître quel est le métal
qui est en terre. Il faut , vous disent
ceux-ci , mettre une piece du même métal
auprès de la Baguette ; car elle est immo-
bile lors qu'on lui fait toucher du métal dif-
férent. On se trompe , disent les autres :
la Baguette ne tourne plus si vous lui faites
toucher une piece du même métal que celui
qui est en terre.

N'est-ce point que l'Auteur du tournoïement de la Baguette s'est coupé ? Et ne faut-il pas lui dire avec Daniel : Recte mentitus es in caput tuum ? N'est-ce pas l'iniquité qui se contredit elle-même ? Seroit-ce-là des effets de mécanisme ? La Nature se contredit-elle ? Ses voies à l'égard d'un même effet ne sont-elles pas constantes & uniformes ?

Par M. N.
Avocat au
Parlement de
Grenoble.

Ce qu'il y a de bien remarquable , c'est que nous apprenons ces contradictions des personnes mêmes , qui , charmées des effets de la Baguette , s'en servent publiquement , & font même des Livres pour en autoriser la pratique. Celui qu'on a imprimé à Lyon sous le titre de Verge de Jacob , ou l'Art de trouver les Trésors cachés, &c. nous apprendra ce que l'on fait dans le Dauphiné. Plusieurs autres livres nous diront ce que l'on fait ailleurs ; & assurément on n'en jugera pas sans connoissance de cause.

Quelques personnes diront peut-être que, sans se donner tant de peine , il vaudroit bien mieux supposer que tout ce qu'on dit de la Baguette sont des fables & des impostures. C'est à quoi j'étois autrefois porté ; & j'aurois été facilement confirmé dans cette pensée par un témoignage aussi considérable , que l'est celui de Mr. de Francine Grand-Maison , qui , par les Char-

de la premiere Edition. lxxix
ges de Prevôt de l'Isle de France & d'In-
tendant des Eaux , a été très-souvent en-
gagé à éprouver l'usage de la Baguette
pour découvrir les criminels , & pour
trouver des sources d'eau. Il m'a as-
suré , que , quoiqu'il ait employé un très-
grand nombre de personnes , même des RR.
Peres Capucins , & divers autres dont les
secrets étoient fort vantés , surtout pour la
découverte des eaux , il n'a jamais trouvé
personne à qui l'on pût se fier sûrement :
parceque la Baguette donnoit souvent le
change , & disoit très-souvent faux. C'est
pourquoi il seroit d'avis que , sans faire au-
cune nouvelle recherche , ces prétendus se-
crets fussent interdits , comme des usages qui
tendent à séduire les hommes sous de spé-
cieux prétextes. Voilà sans doute le plus
court & le meilleur remede , pourvu qu'il
fût mis en pratique par les personnes qui
peuvent ordonner au peuple.

Mais , par rapport à ceux qui ne peu-
vent douter que la Baguette ne tourne sans
art & sans fraude entre les mains de
quelques personnes , il faut nécessairement
leur faire voir d'où peut venir ce tournoie-
ment. S'il y a des faits incontestables , qui
ne puissent être produits ni par les secrets
ressorts de la nature , ni par la fourberie
des hommes , on doit le dire ; & on ne
d iiii.

doit pas taire qu'il faut attribuer aux esprits ce qui ne peut être produit par les corps ; puisqu'il est constant que nous n'avons d'idée d'aucune substance que de l'esprit & du corps. Enfin si , par tout ce que la raison & la foi nous enseignent touchant les esprits , il paroît évident qu'on ne peut attribuer les effets en question qu'aux esprits que l'Ecriture appelle si souvent des séducteurs , pourquoi dissimuler sur ce point ? Qu'on dise en général , qu'il y a des fourbes fort adroits dont on est souvent la dupe , je n'ai garde de le nier. Je crois qu'il y en a qui font tourner la Baguette : mais il y a des moyens de connoître jusques où la fourberie peut aller. Qu'on dise encore qu'on se trompe souvent , pour ne pas connoître assez la nature rien n'est plus vrai. Plusieurs donnent trop au mécanisme ; les autres n'y donnent pas assez ; & la difficulté est de choisir un juste milieu entre ces extrémités vicieuses. Mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait des cas où le discernement n'est ni impossible , ni difficile. Ce qui est constant , c'est qu'on n'est jamais si exposé à se tromper que lorsqu'on juge sur des idées vagues & confuses. Je crois qu'on verra assez clair dans le sujet dont il s'agit , quand on se sera donné la peine de lire * la première Partie de cet Ouvrage.

* Lisez le septième Livre de la nouvelle édition.

de la premiere Edition. lxxxj

On jugera néanmoins plus exactement de cette pratique, aussi-bien que d'un grand nombre d'autres, en lisant la seconde Partie *, où l'on établit des principes pour faire connoître ce que c'est que miracle & superstition, par quelles loix tous les effets sont produits, & par quelles regles on peut juger si un effet est naturel ou non. Dans l'application de ces notions, ou de ces regles, on n'a pû se dispenser de faire voir les erreurs des Philosophes, qui ont cru naturels des effets qui ne peuvent l'être, & de découvrir l'illusion où nous jettent plusieurs prétendues merveilles de la nature, qui ont été crues sans fondement. Il a fallu aussi montrer, avec quelque étendue, nécessaire pour diverses personnes, quelle est la cause des effets qui ne sont pas produits naturellement.

* Lisez le premier Livre de la nouvelle édition.

Avec ces principes, on pourra se détromper aisément d'un grand nombre de pratiques superstitieuses, qui durant plusieurs siècles ont trouvé des défenseurs. C'est dans cette vûe que nous avons entrepris l'Histoire critique des Usages Superstitieux qui ont séduit le peuple & embarrassé les Savans. On représente d'abord combien on a toujours été porté à excuser & à autoriser même des pratiques superstitieuses, faute de lumière & d'attention.

Et l'on entre ensuite dans le détail de celles qui ont été enfin condamnées universellement par l'Eglise, ou qui doivent l'être par toutes les personnes instruites & attentives. Cette matière est si ample, qu'elle pourra nous obliger à donner dans quelque temps un second Volume. Cependant on n'a pas dessein de faire un Traité entier des Superstitions. On omettra celles qui ne sont en usage que parmi des personnes sans Religion, ou qui ne peuvent tromper que des femmelettes. Il suffit que les Curés, & tous ceux qui instruisent, tâchent d'en désabuser le peuple; & il y a assez de Livres qui les indiquent, & en donnent de l'horreur. Nous ne parlerons que des pratiques qui sont autorisées par des Savans, parcequ'elles donnent lieu de douter, si elles ne produisent pas leur effet naturellement, ou par miracle.

On ne trouvera pas étrange qu'on appelle Savans les Défenseurs de ces pratiques superstitieuses, en même temps qu'on montre qu'ils se trompent en ce point. C'est un titre qui convient à ceux qui ont beaucoup de lecture, & la réputation de Gens de Lettres. On ne pouvoit pas contester cette qualité ni cette réputation au célèbre Henricus de Reims, qui a pourtant autorisé des épreuves certainement superstitieuses.

de la Première Edition. Ixxxij

Mais on aura sujet d'être surpris que j'ose éclaircir ou décider des difficultés qui ont partagé & embarrassé des Savans. Deux choses m'ont rassuré contre la peine que je ressentais sur ce point. La première est, que je ne mets décidément plusieurs pratiques au nombre des superstitions qu'après des décisions généralement reçues. L'autorité d'Hincmar, ou de quelqu'autre Savant que ce soit, ne peut faire douter que l'épreuve de l'eau froide ne soit superstitieuse, depuis qu'elle a été condamnée absolument par l'Eglise.

La seconde est, que quand on s'applique à une matière avec des notions qui ne peuvent être fausses, & qu'on a d'ailleurs des décisions formelles de l'Eglise en pareil cas, l'attention fait naître des pensées & découvrir des raisons décisives, qui ne peuvent être ébranlées par des discours vagues, fondés sur ce qu'il y a dans le monde une infinité des choses merveilleuses, obscures & difficiles à pénétrer.

Ainsi l'on ne refusera pas d'examiner les pratiques superstitieuses qui sont communes dans les Villes ou dans les Provinces, & qui trouvent néanmoins quelques Défenseurs. Je prie seulement ceux qui demandent qu'on parle sur ces sortes de pratiques, de ne pas nous proposer celles

qui sont à peine connues , & qui n'ont pas besoin de discussion. Des personnes , par exemple , nous ont pressé de parler de ce qui s'observe , dit-on , dans quelque Eglise , où l'on porte les enfans morts nés , & où l'on prétend qu'après certaines prières ou cérémonies , ces enfans donnent des signes de vie , à la faveur desquels on les baptise promptement. On a fait entendre qu'il y a de la fourberie ; & quand cela ne seroit pas , c'est une superstition visible , & une tentation de Dieu , qui a été souvent défendue. Si cela se fait sans éclat , comme on l'assure , il faut en avertir l'Evêque. Un détail de semblables superstitions ne peut servir qu'à scandaliser , & porter des personnes ignorantes à faire l'essai de ces pratiques ; au lieu qu'on peut compter qu'il n'y a point d'Evêque qui ne soit assez zélé pour faire cesser ces sortes d'abus. Quoi qu'il en soit nous ne prétendons parler que des pratiques publiques qui séduisent le Peuple , & trouvent des Défenseurs.

A P P R O B A T I O N

de Monsieur J. Tamponnet.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier plusieurs Livres déjà imprimés, savoir, *Relation de la vie & de la mort de quelques Religieux de la Trappe; l'Histoire des Superstitions; Explication des prieres & des cérémonies de la Messe; Discours sur la Comédie* : dans lesquels je n'ai rien trouvé de contraire à la foi & aux mœurs. A Paris le 2. Août 1749.

J. T A M P O N N E T.

J E S U S M A R I A.

Permission du Très - Révérend Père Général de l'Oratoire.

Nous Pierre - François De la Tour, Prêtre, Supérieur Général de la Congrégation de l'Oratoire de Jésus-Christ Notre-Seigneur : Vû par nous le Privilege du Roi & l'Approbation du Censeur Royal, permettons à la Veuve de Florentin Delaulne, Imprimeur & Libraire d'imprimer un Livre intitulé : *Histoire critique des Pratiques superstitieuses*, &c. composée par le feu P. Pierre le Brun, Prêtre de notre Congrega-

suosiposidd LXXXV
tion, conformément au Privilège à nous
accordé par les Lettres Patentes du Roi, en
date du 26. Mars 1689. enregistrées au
Grand Conseil le 25. Avril de la même an-
née, par lesquelles il est défendu à tous Li-
braires & Imprimeurs, d'imprimer & vendre
aucuns Livres composés par ceux de notre
Congrégation, sans notre permission ex-
presse, sous les peines portées par le dit Pri-
vilège. Donné à Paris ce vingt-deuxieme
Janvier mil sept cent-trente-deux.

P. F. D E L A T O U R.

De l'Ordre de Notre Révérend Pere Général,
L. B A T T E R E L , Secrétaire.

Approbation de Monsieur de Precelles,
Docteur de Sorbonne.

J'Ai lû pour Monseigneur le Chancelier
un Livre qui a pour titre, *Histoire de l'o-
rigine & du progrès de la Baguette parmi
toutes les Nations, avec la Méthode & les
principes pour discerner les effets naturels d'a-
vec ceux qui ne le sont pas, & l'Histoire Cri-
tique des Pratiques superstitieuses.* Je n'y ai
rien trouvé qui soit contraire à la foi ni aux
bonnes mœurs, & qui ne soit conforme à la
saine Doctrine. Et il y a tout lieu de croire
que cet Ouvrage, digne de l'érudition de
l'Auteur, sera très-utile au public. En Sor-
bonne le 2. d'Octobre 1700.

C. DE PRECELLES.

*Approbation de M. Du-Pin , Docteur en
Théologie de la Faculté de Paris , &
Professeur Royal en Philosophie.*

JE soussigné, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris , & Professeur Royal en Philosophie , certifie que j'ai lû un Livre qui a pour titre , *Histoire Critique des Pratiques Superstitieuses qui ont séduit les Peuples & embarrassé les Savans , avec la Méthode & les principes pour discerner les effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas ; & que non seulement je n'y ai rien trouvé de contraire à la saine doctrine ni aux bonnes mœurs, mais encore que l'Auteur traite cette matiere avec autant de justesse & de discernement , que d'élégance & d'érudition . & qu'il a su parfaitement accorder les principes de la saine Théologie avec ceux de la bonne Philosophie , en tenant un juste milieu entre l'incrédulité des esprits forts , qui leur fait nier des faits certains , & la trop grande crédulité des foibles , qui leur fait approuver des pratiques superstitieuses. Fait à Paris ce 26. de Juin mil. sept-cent-un.*

E. ELIAS DU-PIN.

Approbation du Révérend Pere Alexandre, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, & ancien Professeur du grand Couvent & College des RR. Peres Prêcheurs.

UN Prêtre de JESUS-CHRIST, & un Théologien de l'Eglise Catholique, ne peut employer plus dignement ses talents qu'à combattre des usages superstitieux, que l'Esprit séducteur établit ou renouvelle parmi les Peuples. C'est ce que le R. P. LE *** fait excellemment dans son *Histoire Critique des Pratiques Superstitieuses*, &c. Cet Ouvrage est parfaitement conforme aux regles de la foi & des bonnes mœurs; & j'espère qu'il sera utile à l'Eglise. C'est une chose déplorable qu'il se trouve des Chrétiens qui autorisent des usages que la Loi de Dieu & les Prophetes condamnent, & qui emploient leur Philosophie pour justifier des erreurs & des pratiques prosrites par les saints Peres, par les saints Decrets, & par les Théologiens Catholiques, en forgeant de vains systemes en faveur de ces usages pernicieux. Celui de la Baguette pour chercher les sources, les métaux, les bornes des champs, les voleurs, les meurtriers, &c. & celui de l'épreuve de l'eau froide pour découvrir les sorciers, se réduisent sans doute à ces signes qui n'ont aucune efficace, comme parle S. Augustin, que celle que leur donne la présomption, qui est comme la langue commune qui entretient un malheureux commerce avec les Démons : *Qua tantum uer-*

Approbations.

Lxxxix

S. Aug. lib.
2. de Doct.
Christ.

*Est, quantum praesumptione quasi communi
quadam lingua cum Daemonibus foederata sunt*

Ils renferment une curiosité pernicieuse ; ils sont accompagnés de cruelles inquiétudes ; ils donnent la mort à l'ame en la rendant esclave du Diable. *Qua omnia plena sunt pestifera curiositatis, cruciantis sollicitudinis, mortifera servitutis.* Quoiqu'il se trouve des personnes qui leur donnent un nom plus doux, & qui les appellent des causes physiques pour faire croire qu'ils agissent par une vertu naturelle, & qu'ils n'ont rien de superstitieux : *& quasi non superstitione implicare, sed naturâ prodesse videantur.* Tout Chrétien doit rejeter ces usages, & d'autres semblables, comme des signes d'une liaison & d'un pacte tacite avec ces Esprits malins, qui n'entrent en commerce avec les hommes que pour les tromper & pour les perdre. *Ex quadam pestifera societate hominum & demonum, quasi pacta quadam infidelis & dolosa amicitia constituta, penitus sunt repudianda & fugienda christiano.* Ces vérités sont établies & prouvées dans ce Livre avec beaucoup d'érudition & de netteté. Je rends avec plaisir ce témoignage au mérite de l'Ouvrage & de l'Auteur. A Paris dans le Grand Couvent & College des Freres Prêcheurs, le 1. de Juillet 1701.

F. N. ALEXANDRE, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris.

Autre Approbation des Docteurs de Sorbonne.

Nous soussignés, Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris, certifions,

Approbations.

avoir lû un Livre qui a pour titre, *Histoire Critique*, &c. où non-seul-ment nous n'avons rien trouvé de contraire à la foi & aux bonnes mœurs, mais où tout remplit parfaitement le dessein que le savant Auteur se propose, de désabuser les peuples de tant de pratiques superstitieuses, si souvent condamnées par l'Eglise, & de dissiper les faux raisonnemens dont quelques Philosophes ont embrouillé cette matiere. A la Rochelle le 5. Octobre 1701.

LAMBERT, Doyen de l'Eglise Cathédrale de la Rochelle.

D'HILLERIN, Trésorier de l'Eglise Cathédrale de la Rochelle.

Autre Approbation.

J'ai lû & examiné avec attention l'*Histoire Critique des Pratiques superstitieuses*, &c. Le Livre m'a paru solide, convaincant, édifiant, agréable, plein d'érudition. Je n'y ai rien trouvé qui ne soit conforme à la doctrine de l'Eglise & à ses regles. Et il y a tout lieu de croire qu'il détournera entièrement les fideles de toute sorte de superstitions, & qu'il ne se trouvera personne qui, après la lecture de cet Ouvrage, veuille encore autoriser les pratiques suspectes, qui y sont expliquées & condamnées. A Paris ce 4. Novembre 1701.

FRANÇOIS AIME' POUGET, Prêtre de l'Oratoire, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, Abbé de Notre-Dame de Chambon.

Autre Approbation.

CE Livre est un Recueil très curieux & très-bien arrangé de pl^{us} faits surprenans. Mais ce qu'il y a de plus considérable, c'est qu'on y trouve des regles certaines pour démeler les effets naturels d'avec les surnaturels; & les effets qui viennent de Dieu d'avec ceux qui viennent des Démons. L'esprit & l'érudition de l'Auteur éclatent sans faste dans tous les endroits du Livre. Je l'ai lu avec exactitude, & je le crois très-utile au Public; n'y ayant rien qui ne soit conforme à la foi & aux bonnes mœurs. Fait à Paris le 5. de Novembre 1701.

MICHEL LE BRETON, Curé
de S. Hippolyte.

*Autre Approbation des Docteurs
de Sorbonne.*

L'Usage des Superstitions dans le Paganisme n'a point de quoi nous surprendre. C'est ce qu'y devoit introduire l'esprit d'erreur & d'illusion qui présidoit à cet état de ténèbres. Mais que dans le Christianisme, qui est un état de lumière & où la vérité préside, l'on donne encore dans les mêmes abus; qu'on se laisse éblouir par des pratiques dont on découvreroit aisément le faux, pour peu que l'on voulût faire usage de sa raison & de sa Religion; c'est ce qu'on ne sauroit trop déplorer, & sur quoi les fideles ne sauroient être trop instruits. Ils le feront parfaitement, & d'une manière très-utile, dans cet Ouvrage qui a pour titre, *Histoire Critique des Pratiques Superstieuses*.

ses, &c. Ouvrage où l'illustre & savant Auteur a sù réunir avec toute la politesse du style ce que les preuves ont de plus solide, le raisonnement de plus juste, l'expression de plus énergique, l'érudition de plus recherché, la Théologie de plus exact. C'est le jugement que nous croyons en devoir porter, après l'avoir lû avec exactitude. Fait à Paris le 6. Novembre 1701.

DARNAUDIN, Curé de S. Martin,
à S. Denys en France..

N O L E T.

Jugement de l'Academie Royale
des Sciences.

*Extrait des Registres de l'Acad. Royale
des Sciences, du 17. Déc. 1701.*

LE R. P. LE BRUN, Prêtre de l'Oratoire, ayant présenté à l'Académie un Livre intitulé, *Histoire Critique des Pratiques Superstitieuses, qui ont séduit les Peuples & embarrassé les Savans* : Sur lequel il souhaitoit d'avoir le sentiment de la Compagnie : Elle a nommé pour l'examiner le R. P. Malebranche, Messieurs du Hamel, Gallois, Dordart, De la Hire, & moi ; & après l'avoir lû chacun en particulier, nous sommes convenus tous ensemble que le Livre étoit plein de recherches curieuses, & bien raisonné; que les principes qui y sont établis, pour démêler ce qui est naturel d'avec ce qui ne l'est pas, sont solides; & que les pratiques qu'on y combat sont de pures impostures des hommes, ou doivent avoir des causes qui ne

Approbations. xciiij

peuvent être rapportées à la Physique, supposé la vérité des faits, dont on n'a pas entrepris la discussion. En foi de quoi j'ai signé le présent Certificat. A Paris ce 17. Décembre 1701.

FONTENELLE, Secrétaire de l'Académie Royale des Sciences.

L'Auteur a vu avec quelque plaisir, que toutes les personnes de tous états, qui ont lu cet Ouvrage, l'ont trouvé convainquant & cela, joint à ce qu'on doit attendre de la vigilance & du zèle de Nosseigneurs les Evêques, lui fait espérer qu'on vera cesser les Pratiques qui l'ont fait écrire. Il a sur-tout appris, avec une satisfaction singulière, l'application que Messieurs les Commissaires nommés par l'Académie, & plusieurs autres Membres de cette illustre & savante Compagnie ont donnée à la lecture du Livre; & il a cru devoir mettre ici le sentiment, qui est venu entre ses mains, d'un de ces Savans, distingué par une érudition, une justesse d'esprit, & une probité si connues à la Cour & à la Ville. J'ai lu avec beaucoup de satisfaction, &c. Comme les effets extraordinaires qui sont rapportés dans ce Livre n'ont pas toujours réussi, qu'on a souvent eu lieu de craindre l'imposture; qu'il y a pourtant des faits qu'on ne sauroit contester, mais dont on ne sauroit aussi trouver des causes physiques & naturelles, quoi qu'en puissent dire quelques Physiciens d'ailleurs considérables: L'Auteur s'est avisé d'un expédient très-sensé, pour concilier ces contrariétés apparentes, non en cherchant dans des causes physiques l'explication des faits

Sentiment
de M. Dodart
Medecin de
Madame la
Princesse de
Conty.

inexplicables par ces cauſes, comme ſont entr'autres tous ceux qui ne dépendent abſolument que de la volonté des hommes, qui ne peut rien ſur la nature ; mais en donnant occaſion à toutes les perſonnes équitables de reconnoître ſenſiblement, par ſemblables événemens, d'autres cauſes que les naturelles de pluſieurs choſes qui arrivent ici bas, & d'autres prodiges que les miracles. Il établit en même temps des regles pour ne pas ôter ſans ſans néceſſité aux cauſes naturelles les effets dont Dieu les a rendues capables, & pour ne pas auſſi s'opiniâtrer à nier certains faits conſtans, ſans pouvoir alléguer d'autre raiſon que l'impuiffance où les hommes ſe trouvent de les expliquer par des cauſes naturelles ; ce qui ſemble ſuppoſer qu'on ne doit avouer en ces derniers temps aucuns des faits qu'on ne peut reconnoître ſans être obligé de confeſſer un Etre ſouverain au-deſſus de la nature, agiſſant par lui-même, ou par des cauſes ſurnaturelles, inférieures, bonnes ou mauvaiſes. Le Public aura donc l'obligation à l'Auteur de lui avoir donné le moyen de ſortir de ces difficultés, & des regles ſûres pour démêler les effets ſurnaturels d'avec les naturels, & les ſurnaturels miraculeux d'avec les ſurnaturels qui ne ſont que la juſte peine de la ſuperſtition & de la curioſité vicieuſe. Il n'y avoit que cela de ſolide à penſer, ſur ce qu'il peut y avoir de vrai dans les Histoires ſemblables à celles de la Baguette. Car le dénouement de ſemblables Histoires, autant que la Phyſique & la Théologie peuvent y contribuer, ſera toujours pour les Phyſiciens de dire : *ſi le fait eſt vrai, il eſt ſurnaturel* : ce

qui arrive plus souvent que ne pensent les prétendus esprits forts ; & beaucoup plus rarement que ne pensent les peuples & la foule des ignorans. Après cela il appartient aux Théologiens de dire : *si le fait est vrai , il est miraculeux , & vient du bon principe : ou, il est superstitieux, & vient immédiatement du mauvais principe.* Heureusement pour ce Livre , l'Auteur est également Philosophe & Théologien.

D O D A R T.

L'Eglise de Rome , qui déterminâ autrefois toutes les autres Eglises par son exemple & par ses Decrets à faire condamner les épreuves de l'eau & du feu , n'a pas voulu permettre qu'on imprimât quelque chose à Rome en faveur de l'usage de la Baguette. On y supprima , il y a quelque temps , des Livres Italiens qui avoient été faits pour l'autoriser ; & l'on vient de voir un Decret de l'Inquisition , qui, parmi neuf ou dix autres Livres , condamne le plus long Ouvrage qui ait été fait pour l'usage de la Baguette.

Feria quarta , die 26. Octobris 1701.

Sacra Congregatio Eminentiss. & Reverendiss. D. D. S. R. E. Cardinalium , in tota Republica Christiana Generalium Inquisitorum , habita in Conventu Sanctæ Mariæ super Minervam , post examen Theologorum specialiter ad hoc deputatorum , ac præviè relatis sanctissimo D. N. CLEMENTI Papæ XI. eorumdem Eminentiss. votis , & Theologorum censuris , de mandato Sanctitatis suæ præenti Decreto prohibet , & damnat infra scriptos libros , videlicet

La Physique occulte, ou traité de la Baguette divinatoire, par

Hos itaque libros, sic prohibitos & damnatos per idem Decretum, eadem sacra Congregatio, de mandato ut supra, vetat, ne quis.... imprimere, vel imprimi facere, neque impressos apud se retinere, & legere licite valeat, &c.

CE Decret vient se joindre assez à propos au jugement des Théologiens & des Philosophes de Paris, qui ont examiné le point en question avec beaucoup d'attention & d'exactitude. Il n'a pas été inutile que des Philosophes aient dit, depuis quelques années, tout ce qui se pouvoit imaginer de plus spécieux en faveur de l'usage de la Baguette. Cela a servi pour en porter un jugement plus sûr & plus distinct. A présent tout se réunit heureusement pour le condamner; & bien des personnes, qui avoient eu quelque sujet de croire naturel l'usage de découvrir l'eau & les métaux, ne le condamnent pas moins, que les autres pratiques suspectes qui sont combattues dans cette Histoire Critique.

On dit pourtant qu'il y a deux Messieurs assez connus à Paris, qui ont de la peine à renoncer à cet usage qui les réjouit, sous ce prétexte qu'ils ne sont pas sorciers, & qu'il y a bien des choses dans le monde qui surpassent les connoissances des hommes: mais il y a lieu d'espérer qu'ils reconnoîtront que ce sont là des difficultés qui se dissipent facilement, ainsi qu'on l'a montré dans cet Ouvrage.

DISCERNEMENT

DISCERNEMENT

DES EFFETS NATURELS
D'AVEC CEUX QUI NE LE SONT PAS,
AVEC

L'HISTOIRE CRITIQUE

Des Pratiques Superstitieuses, qui ont
séduit les Peuples & embarrassé les Savans.



LIVRE PREMIER.

*Du Discernement de la vérité & de la fausseté
des effets naturels.*

CHAPITRE PREMIER.

*Nécessité & difficulté de discerner les effets
naturels d'avec ceux qui ne le sont pas.*

*D'où vient cette difficulté ? On ne tire
des anciens Sages du monde que peu de
secours sur ce sujet. Histoire naturelle
confondue avec la Superstition.*

N ne sent que trop souvent
la nécessité de discerner les
effets naturels d'avec ceux
qui ne le sont pas ; mais on
ne pas davantage pour cela

I.

A

I.
Nécessité de
discerner les
effets natu-
rels d'avec
ceux qui ne
le sont pas

I. *Discernement*

à chercher les moyens de faire ce discernement, Il suffit à plusieurs de savoir qu'il arrive des choses singulieres dans le monde , pour croire sans examen tout ce qu'on leur dit : en vain leur propre expérience leur apprend-elle qu'on est souvent trompé ; ils ne veulent pas se donner la peine de vérifier les faits ; & l'indifférence produit en eux la crédulité, D'autres tombent dans l'excès opposé. Quoique la Religion leur enseigne qu'il y a des faits extraordinaires , produits par la puissance de Dieu & le ministère des Anges , ou par le pouvoir qu'il a laissé au Démon ; ils refusent d'ajouter foi à tout ce qui ne leur paroît pas naturel, & qu'ils s'imaginent ne pouvoir pas expliquer physiquement. D'autres , plus sensés & plus raisonnables, voudroient bien n'être ni trop crédules , ni absolument incrédules ; mais ils sont rebutés par la difficulté de faire un juste discernement.

II.
Difficulté de
faire ce dis-
cernement.

Il faut avouer qu'il n'est pas toujours aisé de porter un jugement exact & solide sur ce que l'on voit d'extraordinaire, & que ceux qui auroient dû fournir au reste des hommes les lumières & les secours nécessaires pour

distinguer les prodiges d'avec les ouvrages de la nature se sont égarés les premiers , en confondant l'Histoire naturelle avec la Religion & la superstition.

Chaldéens , Perses , Assyriens , Egyptiens , Phéniciens , voilà les Savans du monde après le Déluge ; voilà les Maîtres qui ont instruit ces Grecs & ces Romains , tant vantés pour la beauté de leur génie & l'étendue de leurs connoissances ; & voilà aussi les Auteurs des fables les plus absurdes & des pratiques les plus extravagantes. On ne sauroit lire les Histoires qu'ils ont laissées sans y trouver le faux & le ridicule. Je ne m'étonne pas que les Relations des Voyages du nouveau monde nous représentent des peuples imbus des erreurs les plus grossières , & assujétis à mille usages déraisonnables. Que peut-on attendre d'une Nation sans science & sans étude ? Mais il y a lieu d'être surpris que les Docteurs de l'Univers aient débité les opinions les plus insensées , qu'ils soient tombés dans les plus impertinentes superstitions , & qu'on trouve l'origine de la folie des hommes parmi ceux qui ont été comme

III.

On ne tire des anciens Sages du monde que peu de secours sur ce sujet. Erreurs grossières des premiers peuples du monde.

Discernement

Les dépositaires de la science du genre humain.

IV.

Cause de l'égarement de ces anciens Peuples.

a Eusebe Præpar. Evang.

La cause de l'égarement de ces anciens peuples est l'abus qu'ils ont fait des plus grandes vérités. Quelque difficulté qu'il y ait d'être exactement informé de leur Religion, un grand nombre d'anciens Monumens ne nous permettent pas de douter qu'ils n'aient retenu trois articles *a* fondamentaux de la doctrine des Patriarches ; l'existence de la Divinité, de la Providence, & des Esprits intelligens qui sont ses Ministres. Le mal est qu'ils ont placé ces Intelligences presque dans tous les corps. C'est-là l'origine du culte rendu à tant de créatures matérielles & réellement inanimées. Ceux qui, sur l'autorité de Diodore de Sicile, ont dit qu'on adoroit le Soleil & la Lune sans y reconnoître autre chose que de la matiere, n'ont pas assez bien pris ce que cet Auteur avance ; parcequ'ils n'ont pas assez réfléchi sur ce qu'il ajoute, qu'on offroit à ces Astres des prières & des sacrifices. On n'adresse pas des prières à une matiere inanimée. Persuaderoit-t-on à tout un peuple d'implorer le secours d'une horloge, à moins

des effets naturels, &c.

qu'il ne se fût imaginé que cette machine est animée par une Intelligence attentive à nos besoins ; & capable d'y pourvoir ?

L'honneur que les anciens peuples ont rendu aux créatures est donc une preuve claire qu'ils les supposoient animées, Zoroastre & les Philosophes Chaldéens joignoient à la Philosophie une Théologie embrouillée , qui leur faisoit placer des Intel ligences presque dans tous les corps. Les Egyptiens , qui n'ont pas été moins éclairés qu'eux , les ont surpassés en extravagance : ce qui est très-surprenant ; ayant été instruits par le Patriarche Joseph , que Pharaon regarda comme le plus savant de tous les hommes. Où pourrai-je , lui-dit-il , * trouver quelqu'un plus sage que vous , ou même semblable à vous ? Ce Roi l'établit * * premier Ministre de son Empire , afin qu'il instruisît les Princes de sa Cour comme lui-même , & qu'il apprît la

V.
Mélange de
la Philoso-
phie avec la
Théologie.

VI.
Egyptiens
instruits par
Joseph.

* Nunquid sapientiores & consimiles tui invenire poteris ? *Genes. XLII. 39.*

* * Constituit eum Dominum domus suæ , & Principem omnis possessionis suæ : ut erudiret principes sicut semetipsum , & senes ejus prudentiam doceret. *Psal. CIV. v. 21. 22.*

6 Discernement

sagesse aux vieillards de son Conseil. Jamais gouvernement ne fut plus utile que celui de Joseph. En effet , les Commentaires des Juifs par Artabanus , dont Eusebe ^a rapporte les termes , nous apprennent qu'avant ce Patriarche tout étoit en confusion en Egypte , qu'il fit défricher les terres , qu'il enseigna la meilleure maniere de les cultiver , qu'il assigna aux Prêtres les champs qui leur seroient affectés , qu'il inventa & fixa les mesures. Il laissa aux Egyptiens bien des connoissances sur la Géometrie , sur l'Astronomie & sur d'autres sciences. C'est ainsi que Daniel , long-temps après , instruisit les Assyriens & les Perses , lorsqu'il fit bâtir à Suse , sous l'ancien Darius , ce magnifique Palais, qu'on admiroit encore au temps de l'Historien Joseph ^b.

^a *Præpar. Evang. l. 11 ch. 23. page 429.*

^b *Joseph. Antiq. l. 10. c. 12.*

VII.

Egyptiens auteurs des horoscopes , & inventeurs de prodiges.
^c *In Proem. pag. 3.*

Les Egyptiens , si l'on en croit Diogene Laerce ^c , connoissoient la rondeur de la Terre & la véritable cause des Eclipses. On ne peut leur disputer l'habileté en Astronomie : mais , au lieu de se tenir aux regles sûres de cette science , ils y en ajoutèrent d'autres , qu'ils fonderent uniquement sur leur imagination ; & ce

furent-là les principes de l'art de deviner & de tirer des horoscopes. Ce sont eux , dit Herodote , qui enseignèrent à quel Dieu chaque mois & chaque jour est consacré ; qui ont observé sous quel ascendant un homme est né , pour prédire sa fortune , ce qui lui arriveroit dans sa vie , & de quelle mort il mourroit.

Ce sont eux, poursuit le même Auteur , ^a qui ont plus inventé de présages & de prodiges que tout le reste des hommes ensemble ; & pour comble de vanité & de mensonge , ils n'ont pas craint d'affurer qu'ils ont fait de pareilles observations depuis une infinité de siècles. * Toutes ces rêveries , comme nous l'avons déjà remarqué, venoient du mauvais usage qu'ils faisoient des vérités que les Patriarches

Viii.

Abus qu'ils ont fait de plusieurs vérités.

^a Herodot.

l. 2.

* Assyrii , Chaldæi diuturna observatione siderum , scientiam putantur effecisse ; ut prædictum posset quid cuique eventurum , & quo quisque faturus esset : Aegyptii longinquitate temporum , innumerabilibus sæculis , eandem etiam artem consecuti putantur. *Cic. l. 1. de Divin. n. 2.*

Condemnemus , inquam , hos , aut stultitiae , aut vanitatis , aut impudentiae , qui C C C L X X. millia annorum , ut ipsi dicunt , monumentis comprehensa continent : & mentiri judicemus nec sæculorum reliquorum iudicium , quod de ipsis futurum sit , pertimescere. *Cic. l. 1. de Divin. 2. 36.*

leur avoient enseignées. Ils avoient appris d'eux que Dieu avoit créé un grand nombre d'Ange ; que ces esprits sont les Ministres de Dieu ; qu'il y en a de bons & de mauvais ; que les uns rendent divers services aux hommes, & que les autres leur nuisent autant qu'ils peuvent. Instruits de ces vérités , ils ont supposé d'eux-mêmes que des Intelligences animoient les Astres, les élémens & presque tous les corps. De là tous ces respects , rendus non-seulement aux astres , mais encore aux animaux. De là l'invocation des Anges , l'application à découvrir quels étoient les Génies , bons ou mauvais, qui présidoient aux événemens ; la distribution des jours heureux ou malheureux ; l'extravagance des Prêtres, qui se flatoient de découvrir les plus grands secrets par le vol des oiseaux, les entrailles des bêtes, les pierres, & par tout ce que rapporte Jamblique dans la troisième section des mystères des Egyptiens, *ch. 16. & 17.*

IX.

La science
& la superstition
passèrent aux
Grecs & aux
Romains.

La science des Egyptiens avec leurs superstitions passa aux Grecs & aux Romains. C'est des Egyptiens, dit Herodote *a*, que les Grecs tenoient les noms des Dieux & presque toutes

a Lib. 2. p.

les cérémonies de la Religion. Ils admirent un si grand nombre de Génies, qu'ils l'emportèrent peut-être en ce point sur tous les peuples qui les avoient précédés. Ils les faisoient présider par tout ; aux forêts & aux arbres ; aux fleuves & aux fontaines ; aux jours & aux mois ; aux années & aux saisons ; à la pluie & au beau temps ; aux nuées , aux foudres & au tonnerre ; à la maladie & à la santé. Qui pourroit jamais faire un dénombrement exact de tout ce qu'ils attribuoient aux Génies ?

Des esprits ainsi disposés trouvoient du mystère par-tout , & se donnoient bien souvent de la peine pour en développer la signification. Les évènements les plus fortuits leur paroissoient tirer à conséquence ; & mille autres phénomènes , qui sont des suites des loix ordinaires du mouvement , étoient regardés par ceux mêmes qui gouvernoient l'Etat comme des prodiges & des présages de l'avenir.

C'est pour cela qu'on chargeoit les Registres publics de tout ce qui arrivoit d'extraordinaire ; qu'on étoit consterné quand le Soleil ou la Lune s'éclipsoient , & lorsqu'on voyoit des

X.
Registres
publics chargés de tout
ce qui arrivoit d'ex-
traordinaire.

parélies. Un accident inopiné , la ren-
contre d'un serpent ou d'un loup , un
chien noir qui entroit dans l'Hôtel-
de-Ville , des drapeaux rongés par les
souris , étoient capables de mettre en
peine tout un grand peuple , jusqu'à
ce qu'il pût découvrir si les Dieux ne
vouloient pas indiquer par ces signes
quelque chose de secret.

X I.

Haruspices
en titre d'Of-
fice.

Il fallut créer des Officiers à qui
l'on donna le titre d'Haruspices &
d'Augures , & qui par une vie retirée
pussent mériter la faveur des Dieux ,
connoître leur volonté , & discerner
ce qui pouvoit être pris pour un pré-
sage , d'avec ce qui étoit naturel. Pro-
diges , songes & oracles , c'étoit à
eux à les interpréter : enfin ils de-
voient s'exercer continuellement à
pénétrer dans les signes de l'avenir ,
& se mettre en état de décider sur
l'événement de toutes les entrepri-
ses. Il n'y avoit pour cela qu'à con-
sultier sérieusement & religieusement
le foie des animaux , & favoir bien
juger du vol ou du gazouillement
des oiseaux , & d'autres signes sem-
blables. Quelques Savans aussi sen-
sés que l'étoient Caton & Cicéron
avoient beau admirer que les Haruf-

des effets naturels , &c. I I

Pices * ou les Augures pussent s'empêcher de rire en se regardant ; ils ne rioient point , & loin de faire rire le peuple , ils l'avoient accoutumé à recevoir leurs décisions avec respect.

Tel a été l'aveuglement & la superstition des peuples les plus anciens & les plus illustres qui aient été dans l'Univers. Y auroit-il lieu d'attendre de tels Maîtres quelques regles de discernement ?

* Vetus autem illud Catonis admodum scitum est , qui mirari se aiebat quod non rideret Haruspex Haruspicem cum vidisset. Cic. l. 2. de divin. n. 11.

CHAPITRE II.

Qu'on trouve peu de secours dans les anciens Philosophes & dans les autres Naturalistes , pour discerner les effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas. D'où vient ce défaut de discernement ?

LEs grands Philosophes que la Grèce & l'Italie ont produits ne nous instruisent pas mieux que les premiers Savans de l'antiquité sur les moyens de discerner les effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas. Pour montrer combien ils étoient in-

I.
Anciens
Philosophes
incapables de
discerner les
effets natu-
rels d'avec
ceux qui ne
le sont pas.

I L.
Erreurs des
plus célèbres

capables de faire ce discernement, il n'est pas nécessaire d'entrer dans le détail de toutes leurs opinions : il suffira de relever quelques erreurs dans lesquelles les plus célèbres d'entre eux sont tombés.

I I L.
Thalès & ses
premiers Dis-
ciples igno-
rent la nature
des substan-
ces spirituel-
les.
à Herodot.,
Diog. Laert.
Cic. 1. 1. *Idem*
de divin. 2. 12.

Thalès, le premier des sept Sages de la Grèce, avoit une idée assez juste des Astres & de leurs mouvemens : il reconnut que les Eclipses du Soleil ou de la Lune étoient des effets naturels : il parvint même à les expliquer & à les prédire. Anaximandre, son disciple, perfectionna ces connoissances par l'invention de la Sphere & des Cadrans solaires. Mais, quand ils voulurent faire des systèmes du monde, ils ne débiterent que des extravagances, sans faire aucune mention de la sagesse infinie qui en a démêlé le cahos & fixé les Loix immuables. Anaximene, autre Disciple de Thalès, ne reconnut pas non plus la première cause du monde ; mais il y admit des Intelligences qu'il nomme Dieux, & qu'il prétend avoir été formés de l'air : comme si un corps pouvoit être changé en esprit.

I V.
Sentiment
d'Anaxago-

Anaxagoras, Disciple d'Anaximene, fut le premier qui enseigna qu'une

Intelligence avoir produit le mouvement de la matiere & débrouillé le cahos. Ses idées sur l'Intelligence & sur l'esprit en général n'étoient pas fort justes. Il admettoit dans toutes les bêtes une ame à qui il donnoit le nom d'entendement, qu'il avoit donné au premier moteur de la nature. C'est le reproche que lui faisoit Aristote* ; qui observe encore qu'Anaxagoras employoit une Intelligence en la production du monde, comme une machine à laquelle il recouroit en cas de nécessité, & lorsque les raisons lui manquoient. C'est ce qui a fait dire à un Savant de notre temps, que les idées des anciens qui ont parlé du cahos n'étoient pas moins embrouillées que le cahos même.

La plupart des Philosophes qui sont venus après ont mieux connu la nature des substances spirituelles. Ce-

* Anaxagoras autem minus de ipsis explanat : multis enim in locis boni rectique Mentem causam esse dicit : alibi autem animam ipsam Mentem esse asserit ; nam animalibus universis , tam parvis quam magnis , tam præstabilibus quam minus etiam præstabilibus , Mentem inesse dicit. At ea Mens tamen , & intellectus , cui prudentia tribuitur , non universis similiter animalibus , quin etiam cunctis hominibus inesse videtur. *De anima lib. 1. cap. 2.*

pendant ils ne nous servent pas davantage à démêler leurs opérations d'avec celles des corps. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à jeter les yeux sur les écrits des principales Sectes, qui sont celles des Pythagoriciens, des Platoniciens, des Péripatéticiens & des Epicuriens.

V.
Pythagore :
sa métempsy-
chose.

a Diog. Laert.
l. 8. p. 217.

Pythagore ne confondoit point l'esprit avec le corps : il soutenoit que l'ame de l'homme est immortelle * : mais, ne sachant que faire de cette ame après la destruction du corps auquel elle est unie, il la fait passer indifféremment des hommes aux bêtes, & réciproquement des bêtes à d'autres hommes. C'est pourquoi il défendoit à ses Disciples a de tuer les animaux & de se nourrir de leur chair. De-là les superstitions de tant de peuples qui réverent encore les animaux, & qui n'osent brûler du bois, de peur de nuire aux insectes qui pourroient y être renfermés.

* Quis nunc extremis idiora, vel quæ abjecta muliercula non credit animæ immortalitatem, vitamque post mortem futuram? Quod apud Græcos olim primus Pherecydes Assyrius cum disputasset, Pythagoram Samium, illius disputationis novitate permotum, ex athleta in Philosophum vertit. Aug. Ep. 137. ad Volus. l. 111.

des effets naturels , &c. 15

Platon , qui avoit consulté les plus sages d'entre les Juifs & les Egyptiens , admettoit l'existence de Dieu ; & l'on croit même qu'il a connu son Verbe. Il étoit persuadé , comme Pythagore , de l'immortalité de l'ame. Il ne plaçoit pas des Génies dans tous les corps , ni même dans tous les animaux ; mais il donnoit à toute la machine du monde une ame intelligente : en sorte qu'en suivant cette idée on n'est plus en état de discerner ^a ce qui peut être opéré par la matière qui la compose , ou ce qui vient de l'Intelligence qui l'anime.

VI.
Platon donne à toute la machine une ame intelligente.

^a Dialog. Lact. de vit. Philos.

Aristote ne s'est pas assujéti à tout ce qui avoit été dit par Platon son Maître & par Pythagore , & il a tant écrit sur la Philosophie , que bien des gens croiroient volontiers qu'il ne nous a rien laissé à désirer. Cependant rien n'est plus obscur * que la manière dont il explique les propriétés des esprits & des corps. On n'a cessé

VI.
Aristote s'explique fort obscurément sur les propriétés des esprits & des corps.

* On peut voir ce qu'en a dit Gassendi dans ses *Exercitationes Paradoxicæ adversus Aristotelem*.

Un Docteur Anglois , nommé Alexandre Neccam , a laissé par écrit , qu'on croyoit de son temps (au XII. siècle) qu'il n'y avoit que l'Antechrist qui dût bien entendre les Livres d'Aristote , dont il se servoit pour convaincre tous ceux qui entreroient en dispute contre lui. *Alexand. Neccam. lib. de naturarum* , cité par la Motte le Vayer , de la vertu des *Pages T. 5. p. 102. de ses œuvres , Edit. in-12.*

d'agiter dans les Ecoles s'il a cru l'âme immortelle. Les uns l'affurent , les autres le nient , & d'autres soutiennent que cela est douteux ; en sorte que ce sera là un problème & une grande question , tant qu'on croira important d'être bien informé du sentiment d'Aristote. Un des principaux points de doctrine que les Ecoles ont fait gloire de tirer de lui , est que rien n'est dans l'esprit qu'il n'ait passé par les sens. Ce principe n'a servi qu'à confondre l'idée de l'esprit avec celle des choses sensibles. Aussi a-t-on souvent donné à l'esprit une extension qui n'est propre qu'à la matière , & attribué à la matière des instincts , des desirs , des appétits qui ne peuvent convenir qu'à l'esprit.

V I I I.
Faussetés répandues dans son Histoire des animaux.

Lorsqu'Aristote entre dans le détail, ainsi qu'il le fait dans son Histoire des animaux , il nous expose à la vérité des choses fort curieuses ; mais , en voulant remonter jusqu'à leur cause , il tombe souvent dans des erreurs grossières. Par exemple , en nous marquant l'origine & la formation de la plupart des bêtes , il dit que quelques-unes se forment de la pourriture. S'il y eût fait quelques réflexions, il auroit

vû qu'une matiere dont les parties se dérangent en se pourrissant ne peut former des machines aussi parfaitement composées & organisées.

Nous lui avons au moins cette obligation de nous avoir rapporté dans ce Traité beaucoup d'expériences fort instructives sur cet article. Il auroit été à souhaiter qu'il eût fait des recherches aussi exactes sur d'autres matieres de Physique. Le crédit qu'il avoit auprès d'Alexandre lui en facilitoit les moyens. Il a composé un Traité des Merveilles de la nature : *De mirabilibus auscultationibus* ; mais sans aucune critique , & sans oser même assurer la vérité des faits qu'il rapporte. Il a écrit ce qu'il avoit entendu dire : & qui ne fait que les *oui-dire* sont les dépositaires & les courriers des fables ?

Les Disciples de Platon & d'Aristote, & tous ceux qui ont porté le nom d'Académiciens, ont eu des idées si peu distinctes de tout ce qu'ils enseignent , qu'ils sont parvenus, comme le dit Cicéron, à ne plus rien croire, & à soutenir qu'il n'y avoit rien de certain , & que, s'il y avoit des choses vraies, on n'avoit aucune regle pour

IX.
Doutes & incertitudes des Platoniciens & des Péripatéticiens.

a Cic. Acad.
quæst. l. 4.

discerner le vrai d'avec le faux. *Non enim a sumus ii quibus nihil verum esse videatur , sed qui omnibus veris falsa quadam adjuncta esse dicamus , tanta similitudine , ut nulla insit certa judicandi & differendi nota.*

b Rom. l. 21.

Plusieurs de ces Philosophes avoient connu l'existence de Dieu ; mais ne l'ayant pas glorifié comme Dieu , dit saint Paul , b & ne lui ayant pas rendu grâces , ils se sont égarés dans leurs vains raisonnemens , & leur cœur insensé a été rempli de ténèbres ; en sorte qu'ils sont devenus fous en s'attribuant le nom de sages.

X.
Les Epicu-
riens con-
fondent l'es-
prit avec les
corps.

Ce n'est donc pas de tels Maîtres qu'il faut consulter pour apprendre à démêler les effets naturels d'avec les surnaturels. Nous l'apprendrions encore moins de Democrite , d'Epicure & de leurs disciples , qui ont prétendu que nos ames & toutes les Intelligences sont composées d'atomes , & qu'elles peuvent par conséquent se dissoudre & périr. En effet , quel discernement peut-on faire , lorsqu'on ne sent pas la différence qu'il y a entre l'esprit & la matière ?

XI.
Pratiques ri-
dicules & su-

On peut dire en général de tous les Savans & de tous les Philosophes

dont nous avons parlé , qu'ils ne nous donnent point les lumières dont nous avons besoin pour faire ce discernement que nous cherchons. Quel secours pourroit-on tirer de ceux qui ont autorisé par des explications frivoles les pratiques les plus ridicules ? C'est ce qu'ont fait ces prétendus sages. Nous ne prendrons pour exemples que ce qu'ils ont dit des Augures , des Haruspices , & de la plupart des autres moyens que les peuples employoient pour découvrir les choses les plus cachées & pour deviner l'avenir. On ouvroit la poitrine des animaux , & l'on y cherchoit de sens froid , si une Armée seroit vaincue ou victorieuse , si un vaisseau arriveroit à bon port, ou si l'on attenteroit à la vie du Prince. Nous ne ferions peut-être pas fort surpris que des Philosophes eussent abandonné de telles observations à la superstition & à la stupidité du peuple, sans s'embarrasser de le tirer de son erreur, comme nous ne sommes pas fort étonnés de voir courir parmi le peuple les prédictions des Almanacs , sans qu'on daigne s'appliquer à en montrer la fausseté. Ce qui nous étonne , c'est que des Philo-

persticieuses
autorisées par
les Philoso-
phes.

sophes fameux aient entrepris de justifier ce qu'ils n'auroient pas dû réfuter sérieusement. Que dirions-nous, si nous voyions les Cassini & les autres Savans de l'Académie des Sciences entreprendre de montrer que les Auteurs des Almanacs de Milan & de Liege peuvent faire par des regles de Physique les prédictions qu'ils ont la hardiesse & la témérité de répandre parmi le peuple ?

XII.
Réflexions
de Cicéron
sur les écrits
des Philoso-
phes.

2 Cic. l. 2. de
Divin. n. 29.

Cicéron, qui avoit fait durant longtemps des réflexions judicieuses sur les écrits des Philosophes, & sur les superstitions populaires dont ils osoient donner des raisons physiques, montra enfin, dans ses excellens Livres de la Divination, le ridicule de tous ceux qui croyoient pouvoir découvrir les evenemens futurs par l'inspection du fiel d'un coq, du foie d'un taureau, du cœur ou du poulmon de quelqu'autre animal. *Gallinaceum a fæl, vel tauri optimi jecur, aut cor, aut pulmo quid habet naturale quod declarare possit quid futurum sit ?*

3 Cic. l. 1. de
Divin. n. 131.

Quelques-uns avoient beau dire avec Democrite, qu'on ne pouvoit pas trouver dans les entrailles des animaux tout ce que le peuple y cher-

des effets naturels, &c. 21

choit; mais qu'on pouvoit du moins, par la couleur, la figure & les autres dispositions du cœur & du poulmon, deviner si la récolte seroit bonne ou mauvaise, si l'air seroit sain, ou s'il ne causeroit point de maladie, & prédire par ce moyen la peste & la famine. Cicéron ne réfute pas moins bien ces vaines prétentions; sur quoi il dit agréablement que Democrite débite des niaiseries avec l'érudition & la présomption d'un Physicien : *Democritus a tamen non inscite nugatur ut physicus, quo genere nihil arrogantius*. Il faudroit certainement perdre de vûe toutes les vraies notions de Physique, pour oser justifier tous ces prétendus moyens de deviner; & c'est ce que le même Cicéron reprochoit fort à propos à ceux qui vouloient soutenir la science des Haruspices. Croyez-moi, leur disoit-il, vous livrez la ville Philosophique, pour défendre quelques Châteaux : car, en vous efforçant de justifier la science des Haruspices, vous bouleversez toute la Physiologie : *Urbem b Philosophia, mihi crede, proditis, dum castella defenditis. Nam, dum Haruspicinam veram esse vultis, Physiologiam totam pervertitis,*

a Cic. l. 2. de divin. n. 39.

b Ibid. de divin. n. 37.

XIII.
Naturalistes
peu soigneux
de vérifier les
faits qu'ils
rapportent.

Les Naturalistes nous seroient plus utiles que les Philosophes , s'ils avoient eu soin de vérifier les faits extraordinaires qu'ils ont rapportés. On pourroit comparer ces faits avec ceux qu'on publie de notre temps , & dont on doit examiner la vérité & la fausseté , avant que d'en rechercher les vraies causes. Plinè, dans ses trente-six Livres de l'Histoire naturelle , a ramassé un très-grand nombre de choses curieuses. Il prétend * en avoir recueilli vingt mille , tirées d'environ deux mille volumes d'une centaine d'Auteurs. Mais peut-on bien compter sur la vérité des faits qu'il tire de tous ces ouvrages ? Il nous dit lui-même dans ce même Livre que Diodore est le premier des Grecs qui ait cessé de badiner : *Apud Græcos desit nugari Diodorus*. Et quoique depuis Auguste il y eût parmi les Romains tant de bons esprits capables des plus exactes recherches sur l'Histoire na-

* Viginti millia rerum dignarum cura (quoniam , ut ait Domitius Piso , thesauros oportet esse , non libros) ex lectione voluminum circiter duum millium , quorum pauca admodum studiosi attingunt , propter secretum materię , ex exquisitis autoribus cœnium , inclusimus triginta sex voluminibus. *Plin. Hist. natural. l. 1. p. 6.*

naturelle, le même Plin^e nous dit encore qu'ils étoient bien plus occupés à s'élever par les dignités ou par les richesses, qu'à laisser des instructions utiles à la République sur les Arts & sur les Sciences. La faveur & les emplois, dont les Empereurs Tite & Vespasien honorèrent Plin^e, ne l'empêchèrent-ils pas lui-même de travailler à une Histoire naturelle plus sûre & plus exacte que celle qu'il nous a laissée ? Saumaïse l'accuse d'avoir consulté de mauvais garans, & d'avoir souvent mal entendu les Auteurs qu'il lisoit, ou plutôt qu'il se faisoit lire ; car Plin^e le jeune, son neveu, dit qu'il faisoit ses extraits en soupant. On trouve dans le Commentaire de Saumaïse plusieurs exemples de ses méprises. Ce n'en est pas une petite, par exemple, d'avoir dit qu'on adoucit la férocité des éléphans avec du suc d'orge. Selon Dioscoride, l'ivoire devient plus maniable quand il est trempé dans du suc d'orge. Le mot Grec *Elephas* signifiant de l'ivoire, aussi-bien qu'un éléphant, a fait dire à Plin^e, que le suc d'orge rend les éléphans plus traitables, au lieu de dire qu'il servoit à travailler plus facilement l'ivoire,

a Ibid. l. 14.
 in proem.

XIV.
 Méprise de
 Plin^e.

X V.

Utilité qu'on
peut retirer
des merveil-
les rapportées
par les an-
ciens Au-
teurs.

L'utilité qu'on peut retirer des merveilles qu'Aristote , Pline & plusieurs autres anciens ont rapportées , c'est qu'elles peuvent exciter la curiosité des Savans qui ont les moyens de faire des recherches pour découvrir la vérité. Tels sont Messieurs de l'Académie des Sciences , dont toute l'Europe reconnoît la sagacité & les lumieres.

CHAPITRE III.

Nécessité de discerner , entre les effets merveilleux , ceux qui sont vrais d'avec ceux qui ne le sont pas. Crédu- lité & opiniâtreté contraires à ce discernement. Fables que la crédulité a fait recevoir.

I.

Nécessité d'ex-
aminer la
vérité des faits
avant que
d'en recher-
cher la cause.

LAissons les premiers Savans du monde , & les anciens Philoso- phes ; puisqu'ils peuvent plutôt nous nuire que nous servir dans la recher- che des moyens de discerner les effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas : & puisons dans la droite raison les lumieres qu'ils n'y ont pas trouvées, pour ne l'avoir pas assez consultée. Elle nous apprendra d'abord que , pour
ne

ne pas donner dans le ridicule de chercher la cause de ce qui n'est pas , il faut examiner avec soin la vérité des faits dont on veut connoître la nature. Elle nous trace ainsi le plan que nous suivrons dans cet ouvrage , où nous discuterons premierement comment on peut s'assurer de la vérité des effets merveilleux , & ensuite comment on peut reconnoître qu'ils sont naturels.

La premiere regle qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité , c'est d'écarter les préventions. Cette regle , qu'on doit toujours avoir en vûe dans toutes sortes de sujets , est d'une nécessité toute particuliere lorsqu'on examine l'existence de quelque effet extraordinaire : car c'est alors que les préjugés sont plus à craindre ; parcequ'ils sont plus fréquens. On peut diviser la plûpart des hommes en deux classes. Les uns sont portés à croire sans preuve tout ce qu'on leur dit d'extraordinaire : les autres s'obstinent à le rejeter , malgré tous les témoignages qu'on leur apporte. Une crédulité puérile & une opiniâtreté superbe : voilà les deux sources des erreurs des hommes , par rapport à l'existence des

II.
Crédulité
& opiniâtreté
contraires à
cet examen.

effets surprenans ; & voilà aussi les deux écueils que nous devons éviter , pour parvenir au discernement que nous cherchons.

III.
D'où vient
la crédulité.

La crédulité est le défaut le plus commun , parceque les hommes ont naturellement du goût pour le merveilleux , qu'ils entendent volontiers parler de ce qu'ils admirent , & qu'ils sont facilement portés à le croire , sur tout s'ils ne le trouvent pas destitué d'autorité. Or quelle est la prétendue merveille , quelque fausse qu'elle soit , qui n'ait pas été rapportée par plusieurs Auteurs ?

IV.
Faussetés répandues dans
la plupart des
Livres.

La plupart de ceux qui composent des Livres pensent plus à leurs besoins , qu'à l'instruction du Public & à leur réputation : *fami non fama* , comme disoit M. de Thou. Plusieurs autres n'ont pour but que d'étaler leur érudition , & de montrer qu'ils ont recueilli tout ce qui s'est dit , & qu'on peut dire sur le sujet qu'ils traitent. Ceux-ci veulent paroître savoir beaucoup de choses : ceux-là tâchent de grossir promptement leurs Livres , & n'ont pas le loisir d'examiner tout ce qu'ils avancent. Les uns & les autres reçoivent & transmettent à la posté-

rité un grand nombre de faussetés, qu'on regarde ensuite comme appuyées par une espèce de consentement général. De là vient la facilité qu'on a de croire les fables , comme le remarque Gabriel Naudé dans son Apologie des grands hommes soupçonnés de magie.

Qu'il est fâcheux d'être toujours obligé de se défier des Compilateurs , & des Historiens mêmes qui ont eu de la réputation dans le monde ! Rien cependant n'est plus nécessaire que cette défiance , si l'on en croit les Auteurs les plus graves. Diodore de Sicile traite d'Ecrivains fabuleux tous ceux qui l'avoient précédé. *Hellanicus* & *Cadmus* , *Hecateus quoque* , & *id genus prisca* , *omnes ad fabulosas assertiones declinarunt*. Strabon accuse aussi de mensonge ceux qui avoient donné des Histoires des Indes * : il n'excepte pas ce fameux Megasthenes , dont l'ouvrage , qui a été cité par beaucoup d'anciens , s'est enfin perdu.*

V.
Défiance où l'on doit être à l'égard des Naturalistes & des Historiens.

a Diod. Sic. l. 1.

* Omnes utique qui de India scripserunt pleraque mentiti sunt , ac præ reliquis Daïmaetus , postque hunc proxime Megasthenes. *Strabo* l. 2.

* Annius de Viterbe en a forgé un sans y mettre le vrai nom de l'Auteur , car il l'appelle Metasthenes , au lieu de Megasthenes.

Selon Seneque , être Historien & menteur, c'est à peu près la même chose : On n'a pas beaucoup de peine , dit-il , » * de rabaisser l'autorité d'Ephore : » c'est un Historien. Quelques - uns » cherchent à rehausser le mérite de » leurs Livres par le récit de choses » incroyables , & réveillent par ce » qu'elles ont de merveilleux l'attention du Lecteur , qui ne daigneroit » pas lire un ouvrage où l'on ne parleroît que de choses communes. Quelques-uns sont crédules ; d'autres sont » négligens : quelques-uns laissent glisser le mensonge dans leurs écrits ; » d'autres l'aiment : ceux-là ne l'évitent pas ; ceux-ci le recherchent. » C'est ce qu'on peut dire de tout ce » qu'il y a d'Historiens. Cette nation » s' imagine que ces ouvrages ne peuvent acquérir l'approbation publique & se répandre , à moins qu'ils ne soient assaisonnés de mensonges.

* Nec magna molitione detrahenda est autoritas Ephoro : Historicus est. Quidam incredibilium relatu commendationem parant , & lectorem , aliud acturum si per quotidiana duceretur , miraculo excitant. Quidam creduli , quidam negligentes sunt : quibusdam mendacium obrepit , quibusdam placet. Illi non evitant , hi appetunt. Et hoc in commune de tota natione : quæ approbati opus suum & fieri populare non putat posse , nisi illud mendacio aspersum. Ephorus verò , non religiosissimæ fidei , sæpè decipitur , sæpè decipit. Senec. Natur. quæst. l. 7. c. 16.

Ephore, qui ne se fait pas scrupule « de mentir, est souvent trompé, & « trompe souvent les autres. »

C'est ce qui est arrivé à un grand nombre d'Auteurs. Ils se sont trompés les premiers, & ont trompé après eux, non-seulement le vulgaire, mais les Physiciens mêmes qui ont cherché la cause de faits inexplicables, & dont on a ensuite reconnu la fausseté.

Ces Physiciens n'ont donc pas craint de s'exposer à la risée des personnes intelligentes & sensées, en expliquant des choses qui n'étoient point ; pour ne pas demeurer courts, lorsqu'ils entendoient parler de quelques merveilles. Au temps de Seneque, quelques-uns de ces Physiciens vouloient donner des raisons naturelles d'une pratique superstitieuse & bizarre des Habitans de Cleone. Lorsque * quelque nuée paroissoit disposée à se résoudre en grêle, on immoloit des Agneaux ; ou, par quelque incision à un doigt on faisoit sortir du sang, dont la vapeur

V I r.
Physiciens
rendent raison
ce ce qui
n'est pas.

* *Aleri suspicari ipsos aiunt esse in sanguine vim quandam potentem avertendæ nubis ac repellendæ. Sed quomodo in tam exiguo sanguine potest esse vis tanta, ut in altum penetret, & eam sentiant nubes? Quanto expeditius erat dicere, mendacium & fabula est. Lib. 4. quest. nat. 6. 7.*

montant jusqu'à la nuée l'écartoit, ou la dissipoit entierement. C'étoit du moins ce que disoient ceux qui vouloient expliquer physiquement ce Phénomene. N'eût-il pas mieux valu, disoit Seneque, soutenir que c'est une folie & une fable ?

VIII.

Grand nombre de merveilles supposées.

On a lieu de le dire très-souvent : *Mendacium & fabula est.* On ne doit plus s'aviser, par exemple, de chercher des raisons physiques, & de faire de belles moralités sur ce qu'ont avancé tant d'Auteurs, qu'un homme pese plus à jeun qu'après le repas ; qu'un tambour de peau de brebis se creve au son d'un tambour de peau de loup ; que les viperes font mourir leurs meres en sortant de leur ventre, & donnent occasion à la mort de leurs peres au premier moment qu'elles sont formées ; & plusieurs autres choses de cette nature. Car ceux qui ont eu la curiosité de s'en éclaircir ont trouvé que tout cela étoit contraire à l'expérience.

IX.

Utilité d'en rapporter quelques-unes.

Afin donc qu'on se garde de tomber dans de semblables bévues, je crois qu'on fera bien-aise que je montre ici avec quelque détail qu'on a cru légèrement, & qu'on a expliqué

des effets naturels, &c. 31

ridiculement un grand nombre de faits. Le récit des erreurs dans lesquelles la crédulité & la présomption ont engagé ceux qui nous ont précédés, nous inspire une juste défiance, nous porte à examiner exactement les faits qu'on nous propose, & nous empêche de hazarder de frivoles explications sur ceux dont nous ne sommes pas assurés.

Rien n'est plus singulier que ce qu'on dit d'un petit poisson nommé Remore, qu'il arrête tout court un vaisseau voguant à pleines voiles. Aristote, Plin, Plutarque, Elien & plusieurs autres en parlent un peu diversément & sur des ouï-dire; mais sans révoquer en doute qu'il n'arrête tout court le Vaisseau.

X.
Remore. On dit qu'elle arrête les vaisseaux.

Toutes choses bien considérées, on peut assurer que cela n'est jamais arrivé; & il n'est pas difficile de voir l'impossibilité de cette prétendue merveille. Le sens commun montre que de deux forces extrêmement inégales la plus forte doit l'emporter; & il est clair que la force d'une galette qui vogue, ou d'un vaisseau poussé par un grand vent, est incomparablement supérieure à celle d'un fort petit Pois-

XI.
Absurdité de ce fait.

son. Cependant les Philosophes n'ont pas paru embarrassés de trouver la cause de ce prétendu fait.

XII.
Plusieurs
Philosophes
prétendent
l'expliquer.
a L. 7. *Physic.*

b L. 3. de *Pisc.*

c Suarez disp.
18. Sect. 8.

Les Péripatéciciens, a tels que les Cornimbres & les autres Physiologistes de l'Ecole, recourent à leur méthode ordinaire ; & sans faire de grandes recherches ; ils nous apprennent que cela se fait par une qualité occulte qui amortit l'activité du vaisseau. Aldrovand b dans son Traité des poissons, Gaspard Schot dans sa Physique curieuse , & divers autres sont assez contents de cette raison. Suarez admet cette qualité occulte , & , pour la rendre plus efficace , il voudroit y joindre un peu d'influence céleste : *Non dubium c est quin ex virtute mirabili proveniat , adjuvante fortasse speciali aliqua & connaturali influentia cali.*

Jules Scaliger , en ses exercitations sur la subtilité contre Cardan , relève cette qualité occulte par les plus grands principes : il remarque qu'il y a des corps * qui par devoir sont tou-

* Neque verò sine subtilitate sunt hæc præ-reunda. Propter officium sunt immobilia quædam semper , ut Poli. Quædam ratione loci , veluti terræ pars quæ in centro est. Numquam enim movebitur naturaliter. Contra , officio quædam semper mobilia , ut cœ-

jours immobiles , comme les poles ; qu'il y en a d'autres qui sont immobiles à cause du lieu qu'ils occupent , comme cette partie de la terre qui est au centre , & qui ne remuera pas naturellement ; qu'il y a au contraire des corps qui par devoir sont mobiles , comme le ciel ; qu'il y en a d'autres qui sont mobiles à cause de leur situation , comme les fleuves ; qu'il y en a de même qui en peuvent remuer d'autres , comme fait l'aiman ; & qu'il y en a qui ont une vertu toute opposée : tels sont tous ceux qui peuvent arrêter le mouvement des autres , & telle est la Remore. A quoi il ajoute que comme on ne peut pas dire pourquoi le froid & le chaud sont contraires , de même on ne peut pas dire pourquoi la Remore a une vertu contraire au mouvement du vaisseau.

D'autres Philosophes , que nulle difficulté ne peut arrêter , ont voulu

lum. Quædam natura loci , ut flumina. Ita quibusdam esse moveendi potestatem , ut Magneti. Aliis contrariam facultatem. Videlicet ejusmodi sunt , quæ motu privant , ut Ethenëis. Ratio autem in principiis. Quia sicuti quies & motus sunt contraria : sic sunt horum efficientes quæ tam causæ contrariæ. Neque reddi potest ratio cur calori frigus adversetur. Sic ne in illis quidem. *Jul. Scalig. de Subtil. l. 15. exercit. 218. n. 8.*

faire toucher au doigt la cause physique d'un tel prodige. Comprenez bien, dit Zara, ce que peut le combat des premières qualités ; & vous verrez tout d'un coup la cause du mystère. Le vaisseau a l'humidité en partage, le poisson excelle en sécheresse. Le sec est plus actif que l'humide : n'est-il donc pas clair que la qualité du poisson doit vaincre la qualité du vaisseau, & par conséquent l'arrêter ? De peur d'être trop long, nous passons quelques autres systèmes qui ont été faits pour expliquer cette merveille, ou plutôt cette fable.

XIII.

Ce que c'est
que la Remo-
re.

Les Voyageurs, moins subtils que tous ces Philosophes dont nous venons de parler, ont observé que la Remore est un petit poisson nommé à présent Succet, qui par la figure de sa peau s'attache facilement au Vaisseau ; & que, s'il s'en trouve une grande quantité, il l'empêche de couler légèrement sur les eaux. *

* Le Succet, que l'on juge assez vrai semblablement être la Remore, que ces bonnes gens du temps jadis (qu'on appelle vénérablement les anciens, & qui fort souvent ne savent pas trop ce qu'ils disent) ont rendue si fameuse & si redoutable ; ce Succet, dis-je, a sur la tête, & même un peu avant sur le cou, une membrane cartilagineuse, plate & ridée, par le moyen de laquelle il s'applique & se colle

Si ce qu'on a rapporté de la Remore n'est pas vrai, il a au moins quelque fondement. Il n'en est pas de même de plusieurs faits qu'on a débités comme vrais, & qui sont absolument faux. Solin a écrit qu'on ne voit presque jamais d'oiseaux en Irlande; qu'il n'y a point d'abeilles; & que si l'on porte de ce Pays en un autre de la poudre ou de petites pierres, & qu'on les répande autour

XIV.
S'il est vrai qu'il n'y ait point d'abeilles en Irlande.

étroitement au dos des Requins & des Chiens de Mer, & apparemment à des choses inanimées; puisqu'on le voit s'attacher quelquefois au bois sur le pont du Vaisseau, (en se tournant le ventre en haut) quand il est tout sortant de l'eau. Il y en a de deux espèces pour le moins, qui diffèrent en grandeur & couleur, mais qui ont à peu près la même forme. Ils n'ont point d'écailles, & leur peau est gluante & visqueuse comme celle des Anguilles. Ceux de la plus grande espèce sont communément longs de deux ou trois pieds, & le dos d'un brun verdâtre qui s'éclaircit un peu sur le ventre. La longueur des autres ne passe pas celle des harangs, & l'atteint rarement: ils ont le museau fort court, & la couleur moins obscure. La chair des uns & des autres n'est pas ferme, mais d'un goût qui ne déplaît pas. Comme ils sont pourvus de beaucoup de nageoires, & qu'ils sont d'une forme longue & menue, ils fendent aussi l'eau comme une flèche fend l'air. Leurs dents sont petites, arrondies par le bout, & si courtes qu'à peine les aperçoit-on. Il est très-certain que ces poissons s'attachent souvent aux Vaisseaux dans l'eau, & quand le nombre en est grand, il ne faut pas douter qu'ils ne soient en obstacle à la course de ces édifices flottans, puisqu'ils les empêchent de couler légèrement sur les ondes. *Voyage de F. Leguat aux Isles des Indes Orientales. Amsterdam 1708. T. 1. pag. 122.*

du lieu où les ruches sont placées ; les essaims abandonnent le lieu. On lit la même chose dans les Origines d'Isidore l. 14. c. 6. Voilà une terre bien pernicieuse à des animaux qui font des ouvrages si beaux & si utiles. Faudroit-il examiner d'où vient cette malignité de la terre d'Irlande? Non : Il n'y a qu'à dire que c'est une fable. On trouve en Irlande beaucoup d'oiseaux & beaucoup d'abeilles. Waræus nous l'apprend *a* dans ses Antiquités, où il réfute les erreurs & les fictions de plusieurs anciens Ecrivains, & où il dit : *Avibus & apibus abundat Hibernia*, contre ce qu'a dit Solin copié par saint Isidore.

*av. ar. An-
tiq. Hiberr-
ca. c. 23.*

XV.

Macreuses.

Ce qu'on a
dit de leur
production.

En parlant des oiseaux d'Irlande, nous ne devons pas oublier ce qu'on a dit de ces especes d'oisons ou canards qui sont en si grand nombre en Irlande, en Ecosse & dans toute l'Angleterre. On les nomme du mot générique, *Anseres* : on leur donne d'autres noms particuliers ; & nous les appellons Macreuses. Les noms ne font rien à notre dessein. Ce qui nous intéresse, c'est qu'un grand nombre d'Auteurs ont assuré que ces oiseaux sont produits sans œufs & sans ac-

complement. Quelques-uns *a* les font
venir des coquilles qui se trouvent
dans la mer. D'autres *b* n'ont pas
rougi d'avancer qu'il y a des arbres
semblables à des saules, dont le
fruit se change en Macreuses, & que
les feuilles de ces arbres qui tom-
bent sur la terre produisent des oi-
seaux, pendant que celles qui tom-
bent dans l'eau deviennent des pois-
sons.

a Worm :
mus. l. 3. c. 7.
Graindorge.
pag. 15.
b Voyez
Maier in Epi-
gramm. &
plusieurs au-
tres Auteurs
cités par M.
Hecquet dans
le Traité des
dispenses du
Carême. T. 1.
p. 283.

Le sentiment le plus commun, &
qui a prévalu durant long-temps, est
que ces oiseaux viennent de la pour-
riture des vaisseaux; c'est-à-dire, que
les bois pourris se changent en vers,
& les vers en Macreuses. C'est ce
qu'ont assuré ou rapporté, sans y con-
tre-dire, Isidore dans Gesner, & Hec-
tor Boethius. Vincent de Beauvais,
Jacques d'Ancone, Maiolus, Olaus
Magnus, Munster, Enée Sylvius,
Ortelius, Turnerus, Odoric, Porta,
Kircher, Delrio, Maier, * Gesner,
Aldrovand, Nieremberg, Jonston, &c.
D'où Fulgosus & quelques autres ont
conclu qu'on pouvoit sans scrupule

XVI.
Sentiment le
plus commun
là-dessus.

c L. 3. de
animal.

* Non ipsi pater est materve, nec editus ovo, fe-
mine, nec fetus ova nec ulla ferit; sed nova pro-
genies naturæ proditur. Maier in Epigramm.

rité ; mais on ne peut excuser Columelle, Plinè, Solin & plusieurs autres Ecrivains fameux qui l'ont adopté, ni saint Augustin même qui avoit lû sans doute le fait dans Varron, & qui le met au nombre de ceux qui sont constamment vrais, quoiqu'on n'en puisse rendre raison.

XX.
Origine de
cette fable.

Tous ces Auteurs auroient bien dû voir que ce n'étoit qu'une pure fiction, propre à exprimer d'une manière vive & spirituelle la légèreté des chevaux de Portugal. Comme on suppose que les enfans ressemblent à leurs peres, on a dit que le vent est le pere de ces animaux qui imitent sa vitesse. On pourroit peut-être dire la même chose des perdrix, si elles voloient mieux que les autres oiseaux. Mais, quoique cela ne soit pas, Antigonus Carystius, dans son Histoire des Merveilles, dit nettement que les perdrix femelles, quoiqu'éloignées des mâles, deviennent fécondes, si le mâle est au-dessus du vent.

XXI.
Prérendre
grosseté par
l'imagina-
tion.

On ne s'en est pas tenu à ces rêveries ; & comme les fables font souvent de merveilleux progrès, on s'avisa de soutenir durant du temps en Dauphiné, qu'une femme étoit devenue grosse

non par le vent , mais par la seule imagination. Comme cette impertinence pouvoit avoir des suites , si elle étoit reçue dans le monde , le Parlement de Grenoble donna un Arrêt pour empêcher de la débiter. C'est ce que nous apprenons de Thomas Bartholin , qui l'avoit appris lui lui-même de M. Boissier Maître des Comptes.

Pourroit-on se promettre des Compilateurs de prétendues merveilles de la nature , qu'ils ne rapporteront plus dans leurs recueils, que du bois pourri, des coquilles , des champignons & des feuilles d'arbres produisent des oiseaux ; que le vent engendre des perdrix & des poulains , & que l'imagination peut rendre les femmes fécondes ? On peut au moins , en relevant certaines faussetés insignes qu'ils ont données comme des faits incontestables , espérer de rendre les hommes plus circonspects au sujet des fables qu'ils lisent dans une infinité de Livres , & de celles qu'on pourroit leur débiter dans la suite.

Il n'est pas inutile de remarquer ici que la plupart des Auteurs de ces fables , qui ont passé pour des vérités , ne les ont données que pour des fa-

XXII.
Allégories &
fictions poéti-
ques prises
pour des vé-
rités.

bles. La maniere d'instruire par des Apologues, qui étoit fort en usage parmi les Phéniciens & les Carthaginois, a fait souvent prendre pour des faits réels ce qui n'avoit été dit que par allégorie; & l'on a réalisé des jeux d'imagination & des fictions poétiques. Peut-on aller plus loin que de croire le chant d'un homme & le son d'une lyre capables de changer le naturel des animaux, de donner du mouvement aux arbres, aux pierres & aux montagnes? Cependant il s'est trouvé des gens qui ont pris Orphée & Amphion pour des Musiciens dont les Hymnes produisoient cet effet, à cause que des anciens Auteurs sembloient l'assurer. Les Poètes avoient voulu dire que ces Musiciens célèbres avoient dû gagner & civiliser les peuples les plus farouches, comme l'explique Horace.

*Sylvestres homines sacer interpretæque
Deorum,
Cadibus & victu fædo deterruit Or-
pheus,
Dictus ob id lenire Tigres, rabidosque
Leones.
Dictus & Amphion, Thebana conditor
artis,*

des effets naturels , &c. 43

*Saxa movere sono testudinis , & prece
blanda*

Ducere quo vellet.

Les Fables anciennes sont pleines de semblables allégories. Aussi Macrobe *a* , Palæphat *b* , Quintilien *c* , Solin *d* & plusieurs autres , ne prennent cette fable que dans un sens moral. Mais Fabius Paulinus , quelque habile qu'il ait été , s'est imaginé qu'on pourroit bien la prendre à la lettre , & l'expliquer physiquement par les principes des Platoniciens. Il en fit l'essai , & prouva son sentiment par sept raisons qu'il croyoit concluantes.

*a In somnio
Scip. l. 3.*

cab. 3.

b De incredib.

*c Instit. l. 1.
c. 10.*

*d. Cap 13.
Hebdomad.*

On a voulu faire de même une vérité de la Fontaine fabuleuse nommée *Salmacis* , dont les Naturalistes & les Poètes *e* ont dit , qu'elle efféminoit les hommes. Tertullien s'y est trompé après d'autres Auteurs. *Salmacis* , dit-il , *f* *qua masculos molles* (*facit.*) Ce prétendu changement consistoit , selon l'explication de Vitruve , en ce que les Montagnards , venant auprès de cette Fontaine pour habiter avec les Grecs , apprenoient par la conversation des personnes civilisées à chan-

XXIII.
*Fontaine qui
effémine les
hommes.*

e Ovid. Metam. l. 15.

*f Tertull.
adv. Valent.
n. 15. p. 296.*

ger leurs mœurs rustiques en des manières plus douces & plus polies. Mais passons à une autre Fontaine fabuleuse qui mérite plus d'attention.

CHAPITRE IV.

Terre brûlante auprès de Grenoble, qu'on a nommée par erreur la Fontaine qui brûle. Pierre lumineuse & brûlante, venue des Indes, décrite par M. de Thou dans son Histoire, & qui a donné beaucoup à penser aux Savans. Réflexion sur la fausseté des Lampes perpétuelles.

I.
Terre brû-
lante qu'on a
nommée la
Fontaine qui
brûle.

a De civit.

SAIN T Augustin a dit a quelque part, que les mensonges, dont on assaisonne le récit de certains faits, ont coutume de les changer en fables : *solent res gesta aspersione mendaciorum in fabulas verti.* C'est ce qui est arrivé à l'égard d'une merveille du Dauphiné, à laquelle on a joint faussement une particularité que des Auteurs fameux ont donnée pour un fait constant. Cette merveille est ce qu'on appelle la Fontaine brûlante : merveille que le sieur de Belleforêt regarde comme l'écueil de la Philosophie &c.

le désespoir des génies les plus pénétrants.

De ce même côté, dit-il, & non gueres loin de Grenoble, est cette Fontaine mémorable, laquelle est sans cesse flamboyante & bouillante, & à laquelle tout ce qui touche & en est approché, ne faut aussitôt de brûler & être consumé, non sans merveilles des miracles de la nature : & ne sache Philosophe, tant soit-il subtil, & expert ès causes de la nature, qui sût rendre raison de cet accord perpétuel, qui est de si long-temps entre ces choses si diverses entre elles, qui sont l'eau & le feu, & lesquelles, suivant l'ordinaire de la naturelle inclination, ne peuvent être longuement ensemble, sans que l'une ou l'autre ne voye sa ruine. Et toutefois ici l'on voit le feu sortir de l'eau & les bouillonnemens d'icelle engendrer des flammes ravissantes, & qui dévorent toute matiere qui leur est offerte.

Il y a près de quatorze cents ans qu'on dit quelque chose d'approchant à saint Augustin. Comme sur la fin du quatrième siècle Grenoble devint cé-

II.

Description
de la Fontaine brûlante,
par Belleforest.

a Cosmographie. tom. 1.
pag. 322.

III.

S. Augustin
fait mention
de la Fontaine brûlante.

lèbre par le nom qu'elle reçut de l'Empereur Gracien , & par l'éminente piété de saint Domnin qui en fut le premier Evêque , & qui assista en 381. avec saint Ambroise au Concile d'Aquilee : Saint Augustin * eut lieu d'être informé des particularités de cette nouvelle Ville , & apprit qu'il y avoit tout auprès une Fontaine qui allumoit les flambeaux éteints , & qui éteignoit ceux qui sont allumés.

Ce récit n'est pas tout à fait aussi éloigné de la vérité , que celui de Belleforêt. Il est constant que l'eau du lieu dont on parle éteint les flambeaux allumés ; & il s'est pû faire qu'auprès du ruisseau qui y coule il y eût une ouverture où les flambeaux éteints s'allumassent : mais ce qu'on a assuré, que l'eau même brûloit & allumoit les flambeaux , est une pure fable. En 1699. j'examinai ce lieu avec soin ; & voici tout ce que je pus découvrir.

* De his autem quæ posui , non experta , sed lecta , præter de fonte illo ubi facies extinguuntur ardentes , & accenduntur extinctæ , & de pomis terræ Sodomorum forinsecus quasi majoris , intrinsecus fumis ; nec testes aliquos idoneos , à quibus , utrum vera essent audirem , potui reperire ; & illum quidem Fontem non inveni qui in Epiro vidisse se dicerent ; sed qui in Gallia similem nossent , non longè à Gracionopoli civitate. l. 21. c. 7. de civit. Dei.

Dans l'endroit qu'on appelle la Fontaine brûlante à trois lieues de Grenoble , auprès du Château de Miribel , on voit une terre d'environ 3 ou 4 toises quarrées , & d'où sort ordinairement de la flamme ou de la fumée, Cette terre est rougeâtre , chaude au toucher : elle prend feu fort facilement , & répand toujours une odeur de soufre assez forte. Un temps chargé de nuages , quelquefois même une petite pluie suffisent pour l'allumer , & une pluie rude avec un grand vent l'éteignent. Si on y présente de la paille allumée , elle prend feu aussi-tôt ; & si l'on creuse avec un bâton , il en sort des flammes , à la faveur desquelles on apprête aisément à manger.

Un petit ruisseau coule au bas de cette terre : & c'est ce qui a donné lieu à la méprise : car ce ruisseau ne pouvoit ce semble passer autrefois que dans l'endroit même où est la terre qui brûle , parcequ'il y a d'un côté une montagne , & de l'autre de grandes mores de terre assez élevées & fort inégales. Comme ce ruisseau est actuellement assez avant dans la terre , je crois qu'il étoit couvert autrefois , & qu'il ne se montroit que dans l'endroit

IV.
Véritable
Description
de la terre
brûlante.

V.
Ce qui a fait
dire que c'é-
toit une Fon-
taine.

même où les flammes avoient fait quelque ouverture. Ainsi lorsqu'on présentoit à cette ouverture des flambeaux éteints , ils s'allumoient ; & lorsqu'on les plongeoit dans l'eau , il étoit tout naturel qu'ils s'éteignissent. C'en étoit assez pour faire croire à quelques personnes que c'étoit l'eau même qu'on apercevoit par le trou qui produisoit ces flammes. Le bruit s'en répandit ; & l'on appella cette eau , la Fontaine qui brûle.

Dans la suite il a été fort facile de découvrir que ce n'étoit pas l'eau qui brûloit ; car des torrens , après de grandes pluies , ayant passé sur les motes de terre , en ont emporté une grande partie , ont découvert le canal du ruisseau , & lui ont fait prendre son cours un peu au-dessous de la terre qui brûle.

VI.

Auteurs modernes qui ont débité cette fable.

Cependant le lieu a toujours conservé le même nom ; & ce qui est surprenant , c'est que des Auteurs de Grenoble même , ne se donnant peut-être pas la peine d'aller sur les lieux , en ont parlé à peu près comme S. Augustin & le sieur de Belleforêt. Les nouveaux Commentaires de Plin^e ont été enrichis de ce qu'avoient dit M.

a Hardouin
s. l. p. 257.

M. Chorier dans l'Histoire du Dauphiné, & M. Boissieux dans un beau Poëme Latin sur les sept merveilles du Dauphiné. M. Bartholin * passant par Grenoble reçut en présent un de ces Poëmes, le porta en Allemagne; & comme s'il n'eût pas été content de ce que la liberté poëtique avoit fait dire à M. Boissieux, il n'a pas fait difficulté d'écrire nettement dans ses Observations philosophiques, imprimées en 1678. que cette Fontaine sort d'un rocher, qu'elle est froide, & qu'elle ne laisse pas de brûler.

Voilà apparemment de quelle manière il s'est répandu dans le monde une infinité de fables, qui produisent plus de mal qu'on ne croit ordinairement; parcequ'il n'est rien qui donne plus de lieu à la fourberie des méchans, à la superstition des simples, & à l'obstination de ceux qui veulent être incrédules sur toutes choses.

VII.
Mal que
causent les
fables.

* Donavit me autem illustris Boissieux libello suo recens edito, de septem miraculis Delphinatus.... in quibus illud de ardente fonte curiosissimum: aqua scilicet ex rupe procurrit, & ipsa frigida, sed sulphure & bitumine leviter imbuta, cujus superficiei, si sulphuratum admoveris extinctum, statim accenditur, ardetque luculenter. Ardet & admota palea, imprimis cœlo nubibus cooperto.
Bart. vol. 3. observ. 84.

On rendroit un grand service au public, si l'on faisoit sur tant d'autres prétendues merveilles, rapportées par les naturalistes, une revue semblable à celles que Messieurs de l'Académie Royale des Sciences ont fait faire à l'égard de la Fontaine qui brûle.

V I I I.

Terre brû-
lante, exami-
née par M.
Dieulamant,
qui en fait
une relation

« Memoires
de l'Acade-
mie des
Sciences an.
1699. pag. 23
C 24.

Dix ans après mes observations, que je n'avois pas eu occasion de communiquer, on pria M. Dieulamant, Ingénieur du Roi au département de Grenoble, d'examiner ce lieu. Elle en reçut une relation semblable dans le fond à celle que nous venons de donner, & différente seulement en quelques circonstances qui avoient pu changer pendant l'intervalle de dix années écoulées depuis le temps que j'avois examiné cet endroit. Il dit, par exemple, que le terrein brûlant est de six pieds de long sur trois ou quatre de large : lorsque je le vis, il me parut un peu plus grand. M. Dieulamant n'aperçut point de matiere qui pût servir d'aliment à la flamme : il remarqua seulement qu'il sentoit beaucoup le souphre, comme je l'avois observé, & qu'il y avoit en cet endroit un espece de salpêtre blanc, fort acre. On l'assura que le feu qui brûle cette

des effets naturels, &c. 51

terre est plus ardent en hiver & dans les temps humides; qu'il diminue peu à peu dans les grandes chaleurs, & même qu'il s'éteint souvent sur la fin de l'Eté.

Après ce que Belleforêt & Bartholin ont dit d'une Fontaine froide au toucher, & capable de brûler, rien n'est plus divertissant que ce qu'on lit dans M. de Thou, touchant une prétendue pierre lumineuse & brûlante, venue des Indes & présentée à Boulogne à Henri II. Roi de France. C'est une fable qui a embarrassé un trop grand nombre de Savans, & qui a été insérée en trop de Livres, pour n'en pas marquer ici l'origine.

I X.
Prétendue
pierre lumi-
neuse & brû-
lante.

Fernel, premier Medecin d'Henri II. composa un Traité *De abditis rerum causis*, où, parmi plusieurs choses curieuses, il s'avisa pour se divertir de décrire en beau Latin les propriétés de la flamme d'un charbon allumé, comme si c'étoit une pierre lumineuse & brûlante venue des Indes. La description est en dialogues, comme tout le reste de l'ouvrage. Permettez-moi, dit-il, * de quitter les ma-

X.
Origine de
cette fable.

* Omissis seriis liceat mihi tecum parumper urbanius jöcari. Nuper ex India quidam meus familia-

» tieres sérieuses pour m'égayer avec
 » vous. Un de mes amis a depuis peu
 » apporté des Indes une pierre lumi-
 » neuse, qui, étant toute entière com-
 » me enflammée, jette un éclat mer-
 » veilleux, & qui par la splendeur des
 » rayons qu'elle répand de tous côtés
 » remplit de lumière l'air dont elle

ris lapillum mirè luminosum deportavit, qui totus quasi incensus admirabili lucis splendore fulget, jactisque radiis ambientem aërem lumine quoque versùs implet. Is terræ impatiens, suo ipse impetu contestim in sublime evolat. Neque verò angustè haberi potest, sed amplo liberoque loco tenendus. Summa in eo puritas, summus nitor, nullà sordè aut labe inquinato: figuræ species nulla certa, sed inconstans & momento mutabilis. Quumque sit aspectu longè pulcherrimus, sese tamen correctari non finit; & si diutiùs adnitaris, feriet acriter: si quid illi demitur sit nihilo minor. Aiebat insuper hujus vim esse ad plurimum utilem, tum summè necessariam. BR. Itane fabulosis ænigmatibus cum Ædipodibus quibusdam te jocari putas? PH. Nihil fabularum texo: rem, si ante te constitui vole., oculorum fide verissimam fateberis. BR. Bestiolam aut novi generis aviculam esse oportet. PH. Nihil istorum; sed res est prorsus inanima atque muta. BR. Novam & admirabilem rem audio, cujus profectò, si cujusquam alterius, proprietates occulta debet censerì. At nullumne illi est inditum nomen? PH. Ignis, flamma. BR. Captus sum; & quidem satis suspicabar quidpiam fallaciæ subesse. PH. Quid me fallaciæ aut vanitatis insimulas? Rem profero verissimam. BR. Sed tamen vilissimam & maximè protritam. Hoc uno maximè spem meam fefellisti. quòd ex India allatum dicerès. PH. Ergo India si quid ejusmodi rarum carumque sola protulisset, admirarentur scilicet omnes, ac laudarent occultas ejus proprietates: nunc, quoniam vulgare parvoque parabile, contemptum proinde erit & nullo in pretio. *Fernetti de abditis rerum causis l. 2, p. 242.*

des effets naturels, &c. §

est environnée. Elle ne peut souffrir la terre ; & s'élève en haut par l'impétuosité de son propre mouvement. On ne peut la renfermer dans un lieu étroit : il faut la mettre dans un lieu spacieux & découvert. Sa pureté & son éclat sont extrêmes : aucune souillure ne la ternit : sa figure n'est pas toujours la même , mais varie & change en un instant. Rien n'est plus beau à voir ; cependant elle ne se laisse pas toucher ; & si l'on s'obstine trop longtemps à la prendre, elle frappe rudement. Quand on en ôte quelque chose , elle ne diminue pas pour cela. Mon ami ajoûtoit que sa vertu étoit d'un grand usage, & même très nécessaire. BR. Croyez-vous , avec vos fables & vos énigmes , avoir affaire à quelque Œdipe. PH. Je ne vous compte point de fables : si vous voulez voir la chose de vos propres yeux , vous avouerez qu'elle est exactement vraie. BR. Il faut que ce soit quelque petit animal , ou quelque oiseau d'une nouvelle espèce. PH. Point du tout, c'est une chose entièrement inanimée. BR. Elle est bien nouvelle & bien sur-

» prenante. S'il y a des qualités occultes , c'est en elle sans doute qu'il en faut reconnoître. Mais n'a-t-elle point de nom ? PH. Elle s'appelle feu , flamme. BR. Je suis attrapé : je me doutois bien qu'il y avoit là-dessous quelque supercherie. PH. Pourquoi m'accusez - vous de tromperie & de supercherie ? La chose dont je vous parle est vraie. BR. Mais c'est une chose commune & qu'on trouve par tout.

» PH. Si les Indes produisoient donc quelque chose de semblable, qui fût rare & cher, tout le monde en admireroit & en loueroit les propriétés : mais, parcequ'elle se trouve partout , & qu'elle ne coûte pas beaucoup , doit-on pour cela n'en faire aucun cas ?

X I.
Lettre de
Jean Pipin à
M. Mizandau
sujet de cette
fable.

Lorsque Fernel eut écrit ces lignes, Jean Pipin, Medecin du Connétable Anne de Montmorenci, crut qu'une telle rareté feroit un mets délicieux pour Antoine Mizand Medecin de Paris, qui n'avoit rien plus à cœur que de recueillir beaucoup de merveilles. Il lui écrivit donc la Lettre suivante, qui s'est trouvée dans les papiers que Monsieur de Thou laissa à

des effets naturels, &c. 55

Messieurs Dupuy, & d'où l'on voit bien que M. de Thou avoit tiré presque mot pour mot tout ce qu'il a rapporté de la pierre de Boulogne dans son Histoire.

Jean Pipin * à son cher Antoine
Mizand.

Je me rejouis, mon cher Antoine, d'avoir occasion de vous mander

* Joannes Pipinus Antonio Mizaldo suo S. P. D. Gaudeo mihi oblatam esse occasionem, carissime Antoni, quatenus novam ac planè admirabilem tibi nunciare sit datum. Nuper ex India Orientali Regi nostro allatum hic vidimus lapidem lumine & fulgore mirabiliter coruscantem, quique totus, veluti ardens & incensus, incredibili lucis splendore præfulget, micatque. Is jactis quoque versùs radiis ambientem circumquaque aerem luce nullis ferè oculis tolerabili latissimè complet. Est etiam terræ impatientissimus: si cooperire coneris, sua sponte, & ut factò impetu confestim evolat in sublime. Contineri verò inclusive loco ullo angusto nulla potest hominum arte; sed ampla liberaque loca dumtaxat amare videntur. Summa in eo puritas, summus nitor; nulla sordidè aut labe coinquinatur: figuræ species nulla cernitur, sed incessa & momento commutabilis. Cumque sit aspectu longè pulcherrimus, contrectari tamen sese non sinit, & si diutius adnitaris vel obstinatius agas, incommodum affert, sicuti suo non levi malo, me præsentè, sunt experti. Quòd si quid ex eo fortassis enixius conando adimitur aut detrahitur (nam durus admodum non est) fit, dictum mirum, nihilo minor. Addit insuper is hospes qui illum attulit, homo, ut apparet, barbarus, hujus virtutem ac vim esse ad quamplurima cum utilem, tum præcipuè Regibus imprimis necessariam. Sed quam revelaturus non sit nisi pretio ingenti prius accepto. Reliqua ex me præsentè audies, cum primum Rex ad vos redierit. Superest ut te, & si quos istic habes viros, diligentissimè orem, ex Plinio, Alberto, Marbodeo,

Ciiij

» une nouvelle digne de votre ad-
 » miration. Nous avons vû ici depuis
 » peu une pierre d'une lumiere & d'un
 » éclat merveillex, qui, étant toute
 » entiere comme enflammée, jette
 » un éclat d'une beauté incroyable.
 » Cette pierre répand de tous côtés ses
 » rayons, & remplit tout l'air qui l'en-
 » vironne d'une lumiere que presque
 » aucuns yeux ne peuvent supporter.
 » Elle ne peut souffrir la terre : si on
 » tâche de la couvrir, elle s'élève en
 » haut d'elle-même avec impétuosité.
 » On n'a jamais pû par aucun moyen
 » la contenir & la renfermer dans un
 » lieu étroit : elle ne se plaît que dans
 » les endroits spacieux & découverts.
 » Sa pureté & son éclat sont extrêmes;
 » aucune tache & aucune souillure ne
 » la ternit. Sa figure n'est pas tou-
 » jours la même, mais varie & chan-
 » ge en un instant. Rien n'est plus

aliisque qui de lapidibus aliquid scriptum. relique-
 runt, sollicitè disquiratis, quisnam sit hujusmodi la-
 pillus, aut quod illi nomen (Si modo antiquis fuerit
 cognitus) præscribi verè possit : nam in eo per anxie
 nec minùs infelicitè ab aulicis nostris eruditis hæte-
 nùs laboratur : quibus, si palmam in ea cognitione
 præripere possem, mecum felicissimè actum iri exis-
 timarem : incredibilis enim, & Regi imprimis &
 toti denique procerum aulicorum turbæ, ea de re
 commota est expectatio. Vale. Bononiæ pridie As-
 censionis Christi, M. D. L.

beau à voir. Elle ne se laisse pas «
toucher ; & si l'on s'obstine trop «
longtemps à la prendre , elle blesse «
comme plusieurs personnes l'ont «
bien senti & éprouvé en ma pré- «
sence. Que si par quelque effort on «
vient à bout d'un ôter une partie , «
car elle n'est pas fort dure , son vo- «
lume , chose étonnante , n'en dimi- «
nue pas. L'Etranger qui l'a apportée «
homme, à ce qui paroît, fort barba- «
re , ajoute que sa vertu est d'un «
grand usage , & même qu'elle est «
nécessaire sur-tout aux Rois ; mais «
qu'il ne la découvreroit qu'après «
qu'on l'auroit bien payé. Je vous «
dirai le reste de vive voix , lorsque «
le Roi sera de retour. Il faut main- «
tenant que vous & tout ce que vous «
avez avec vous de Savans , vous re- «
cherchiez soigneusement ce que Pli- «
ne , Albert , Marbord & les autres «
ont écrit touchant les pierres , afin «
que, si celle-ci a été connue des an- «
ciens , on puisse savoir exactement «
quelle est sa nature & son nom. «
Tout ce qu'il y a de gens lettrés par- «
mi nos Courtisans ont travaillé inu- «
tilement sur ce sujet. Je m'estime- «
rois heureux si je pouvois leur en- «

» lever la palme. Car on ne sauroit
 » croire avec quel empressement le
 » Roi & toute la Cour attendent l'ex-
 » plication de cette merveille. Adieu.

X I I.

Cette fable
 est interce
 dans l'Histoi-
 re de M. de
 Thou.

M. Mizand , avide de raretés, fut
 ravi d'apprendre celle-ci. Loin de
 croire que l'on le jouoit, il se fit fête
 de la Lettre de Boulogne, & en ré-
 gala M. de Thou , qui ne craignit pas
 d'insérer la relation de ce fait dans son
 Histoire qu'on achevoit d'imprimer.
 Les Compilateurs des merveilles de
 la nature , tels que Fabricius , Chio-
 reus, Camerarius, &c. s'empresserent
 encore plus de grossir leurs recueils
 de cette singularité ; & l'autorité de
 M. de Thou lui donna tant de créan-
 ce , qu'on se mit peu en peine de la
 vérifier.

X I I I.

Plusieurs
 Savans la
 prennent
 pour une
 vérité. Leur
 raison.

Beaucoup de Savans , ou préten-
 dus tels, firent preuve de leur esprit
 en recherchant la cause des effets sin-
 guliers de la pierre lumineuse & brû-
 lante. D'où vient qu'on est si surpris
 de cette merveille? disoient quelques-
 uns : est-ce la première fois qu'on en
 a vu de semblables ? Plin , Solin &
 S. Isidore , ne décrivent-ils pas une
 pierre de feu qu'on appelloit *Pyrites* ?
 N'a-t-on pas trouvé par la Chymie ou

par l'Astrologie, disoient quelques autres, le secret de faire des pierres pareilles à celles que les anciens appelloient *Astrois* ou *Asteria*, parcequ'elles recevoient & conservoient la lumière des Astres? Considérez, disoient les autres, que celui qui a le secret est un ignorant, qui ne fait ni l'Astronomie, ni la Chymie. Ce sera bien plutôt ici quelque secret de magie, dont cet homme rustique est bien plus capable que d'aucune autre science.

Ne passons point à des extrémités, repliquoit un autre. S'il falloit attribuer à magie ces sortes de raretés, que diroit-on de tant de merveilles de la nature qui ressembtent tout-à-fait à celle-ci? Ce que cette pierre a de plus particulier, c'est de paroître toute enflammée, de brûler & de sauter. La pierre *Pyrites*, dont on vient de parler, ne brûloit-elle pas, quoiqu'elle fût toute noire? Et une autre pierre nommée *Phlogites*, qui venoit de Perse, ne paroissoit-elle pas enflammée au-dedans? Plin nous en dit tout autant de la pierre précieuse appelée *Phlegontide*. Est-il rare de trouver des corps lumineux & enflam-

més ? Voyez le détail qu'en fait Albert le grand dans le Traité des animaux. Vers , poissons , cigales , bois pourti ; combien ne trouverez-vous pas de corps luisans & enflammés qui seront agiles , parceque le feu les rend légers ? Enfin , disoient les autres , c'est une merveille , c'est un mystere de la nature qu'il faut mettre au nombre de ceux qui nous passent , & que nous ne saurions expliquer.

X I V.
M. de Thou
reconnoît son
erreur.

Tandis qu'on faisoit tous ces beaux raisonnemens sur la prétendue merveille, M. de Thou apprit que le sieur Mizand avoit été joué. Il fut fâché d'avoir été si crédule , & de s'être si fort pressé d'insérer dans ses Histoires cette piece, qui n'étoit pas trop de son sujet. Il obtint des Libraires de France , qu'ils ne la mettroient plus dans les Editions postérieures ; mais il ne trouva pas la même condescendance dans les Imprimeurs d'Allemagne. Ceux-ci ne purent se résoudre à supprimer cette piece curieuse. Ils n'ont pas manqué de la mettre dans leurs Editions ; en sorte que plusieurs s'y sont trompés & s'y tromperont encore.

Je ne dois pas omettre ici que le

Public est redevable de la découverte de cette supposition à Fortunio Liceti, l'un des hommes les plus curieux & les plus laborieux du siècle passé. Lorsqu'il travailloit à son Traité de la pierre de Boulogne, il souhaita d'être instruit de celle dont on avoit tant parlé à Paris. Il s'adressa au savant M. Naudé, qui lui découvrit tout le mystère, & lui apprit que la description du charbon de feu, faite par Fernel, y avoit donné lieu; que Pipin, qui étoit avec Fernel à la Cour d'Henri II., crut en supprimant seulement le nom de feu, en faire une merveille qui seroit un morceau friand pour M. Mizand; & que la Lettre de M. Pipin avoit fourni à M. de Thou tout ce que celui-ci a dit de la prétendue pierre. M. Naudé, pour prouver tout ce qu'il avançoit, envoya à M. Liceti la Lettre même, qui s'étoit trouvée dans les papiers de M. Dupuy. M. Liceti reçut la Lettre en 1639. & la mit dans son Traité *De lapide Bononiensi*, d'où je l'ai tirée. *a*

Nous lui sommes donc redevables de nous avoir découvert l'origine de la fable. Si le public avoit été bien instruit du fait, on n'auroit pas vû

X V.

Fortunio
Liceti dé-
trompe le pu-
blic au sujet
de la pierre
lumineuse &
brûlante.

a Cap. 51. ad
X V I.

Plusieurs
Savans depuis
Fortunio Li-
ceti, croient
cette prété-
ndue merveille

encore plusieurs Savans parler de cette pierre, comme si elle avoit réellement existé. On le supposoit à Berlin, lorsqu'en 1676. les sieurs Elsholz & Kraf publierent des observations sur les Phosphores. On trouve dans les Journaux des Savans l'extrait des observations d'un de ces Phosphores artificiels, qui étoit une petite pierre, & on y lit ces paroles :

« X X I. » Elle a laissé tous les curieux de ce
Journal. de » Pays-là dans le doute, si c'est la
1678. » même ou du moins une pareille à
» celle dont il est parlé dans le si-
» xieme Livre de l'Histoire de M.
» le Président de Thou, qui fut pré-
» sentée à Boulogne au Roi Henri
» II. par un étranger qui venoit des
» Indes.

X V I I.
Lampes per-
petuelles.

Ces Phosphores me font souvenir que Licéti, qui a détrompé le public d'une fable, n'a pas laissé d'en répandre lui-même quelques-unes. Il a donné un assez long Traité sur les lampes perpétuelles. Comme en ouvrant quelques anciens tombeaux, tels que celui de la fille de Cicéron, on avoit trouvé des lampes qui répandirent un peu de lumière pendant quelques momens, & même pendant

quelques heures : il a prétendu que ces lampes avoient toujours brûlé dans les tombeaux. Mais comment l'auroit-il pû prouver ? Car personne ne les y a jamais vû brûler. On n'a vû paroître des lueurs qu'après que les Sépulchres ont été ouverts & qu'on leur a donné de l'air. Or il n'est pas surprenant que dans les urnes, qu'on a pris pour des lampes, il y eût une matiere qui étant exposée à l'air devînt lumineuse comme les Phosphores. On fait qu'il s'excite quelquefois des flammes dans certaines caves, dans les Cimetieres & dans tous les endroits où il y a beaucoup de fels & de salpêtre. L'eau de la Mer, l'urine, & certains bois produisent de la lumiere, & même des flammes ; & l'on ne doute pas que cet effet ne vienne des fels qui sont en abondance dans ces sortes de corps. Liceti soutenoit que les anciens avoient le secret de préparer la matiere de ces lampes, de telle maniere qu'elle ne se consumoit point ; parcequ'en brûlant elle exhaloit une fumée qui se condensoit insensiblement, & qui se réduisoit en huile comme auparavant. Mais Ferrari a fait une Dissertation qu'on a imprimée à Pa-

doue, & où il a montré clairement que ce qu'on débitoit sur ces lampes éternelles n'étoit appuyé que sur des contes & des histoires fabuleuses. Tant il est vrai qu'on doit être en garde contre les faits qui ne sont rapportés & appuyés que sur des oui-dire, & sur ce qu'on imagine pour les soutenir. Les exemples suivans nous en convaincront davantage.

CHAPITRE V.

Origine & renouvellement fabuleux du Phénix, rapportés par des Auteurs respectables ; d'où les Physiciens ont tiré des inductions fausses & absurdes. Fables touchant l'aiman, auquel on attribue la vertu de soutenir en l'air des Statues & des tombeaux fort pesans.

I.
Origine &
renouvelle-
ment fabu-
leux de Phé-
nix.

QUOIQUE une merveille soit rapportée par un grand nombre d'Auteurs, on n'est pas obligé de la croire, si leurs témoignages ne sont pas uniformes, & s'ils ne parlent que sur des oui-dire. C'est sur ce principe qu'il faut juger de ce qu'on a dit du Phénix, oiseau qui est le seul de son

des effets naturels, &c. 63
espece , qui se brûle lui-même , &
renaît de ses propres cendres , à ce
qu'on prétend.

Herodote est le premier * qui en
ait fait mention. Il y a , dit-il , a
un autre oiseau sacré qu'on nomme c
Phénix. Je ne l'ai jamais vû qu'en c
peinture. Aussi ne le voit-on pas c
souvent en Egypte. Les Heliopoli- c
tains disent qu'il y vient tous les c
cinq cents ans , lorsque son pere c
est mort. S'il ressemble à la peinture c
que j'ai vûe , il est de la forme & c
de la grandeur d'un aigle ; son plu- c
mage est doré & entremêlé de rou- c
ge. Ils en rapportent des choses c
peu vraisemblables. Ils disent que c
venant de l'Arabie dans le Temple c
du Soleil , il y apporte son pere en- c
veloppé de myrrhe, & qu'il l'enterre c

I I.
Description
du Phénix
par Herodo-
te.

a Herodot.
l. 2.

* Le Pere Martinus rapporte , dans son Histoire
de la Chine , qu'au commencement du regne de
l'Empereur Xiaohar IV. on vit paroître l'oiseau du
Soleil , dont les Chinois regardent l'arrivée comme
un heureux présage pour le Royaume. Sa forme ,
dit-il , le feroit prendre pour un Aigle , si la beauté
& la variété de son plumage n'en empêchoit. Il
ajoute que sa rareté lui fait croire que cet oiseau est
le même que le Phénix. Cependant nous avons cru
n'en devoir pas faire mention : car outre qu'il n'y a
rien de moins sûr que les anciennes Histoires de la
Chine , nous ne voyons pas quel rapport il y a entre
le Phénix & un oiseau , qui , selon l'opinion des Chi-
nois , ne vient que pour annoncer le bonheur de
leur Empire.

» dans ce Temple ; que pour le porter ;
 » il fait premierement avec de la myr-
 » rhe une masse en forme d'œuf aussi
 » grosse qu'il la peut porter : ce qu'il es-
 » saye : qu'après cet essai il creuse cer-
 » te masse & met son pere dedans ;
 » qu'il la rend de même poids qu'el-
 » le étoit auparavant ; qu'il la referme
 » avec de la myrrhe, & qu'il l'apporte
 » ensuite en Egypte dans le Temple
 » du Soleil. Voilà ce qu'ils racontent
 » de cet oiseau.

III.
 Auteurs qui
 ont parlé du
 Phénix.

Orus Apollo, Ovide, Pomponius-
 Mela, Appien, Seneque, Solin, Lu-
 cain, Stace, Dion Cassius, Philo-
 strate & Libanius font aussi mention
 du Phénix, & Claudien a fait un Li-
 vre entier sur cet oiseau. On peut
 joindre à ces Auteurs prophanes plu-
 sieurs Peres Grecs & Latins ; savoir,
 parmi les Grecs, S. Clement Ro-
 main, S. Cyrille, S. Epiphane, S.
 Gregoire de Nazianze ; parmi les La-
 tins, Tertullien, Lactance, S. Am-
 broise, Rufin, S. Augustin & S.
 Isidore de Seville.

IV.
 Description
 du Phénix
 par Solin

Solin, saint Clement Romain &
 saint Cyrille de Jerusalem en parlent
 comme d'une chose certaine. » C'est
 » chez ces mêmes peuples, dit So-

lin * au sujet des Arabes , que naît le
Phénix, oiseau grand comme un Ai-
gle, & dont la tête est ornée de plu-
mes qui forment une espèce de cône :
sa gorge est entourée d'aigrettes ; son
col est brillant comme l'or ; le reste
du corps est de couleur pourpre, ex-
cepté la queue où l'azur est mêlé
avec l'éclat de la couleur de rose.
On a éprouvé qu'il vit cinq cents qua-
rante ans. Il dit un peu plus bas, qu'un
grand nombre d'Auteurs lui donnent
jusqu'à douze mille neuf cents cin-
quante quatre ans de vie, » & ajoûte.
Sous le consulat de Plautius Sextius
& de Publius Apronius , le Phénix
vint en Egypte , fut pris l'an 800.

* Apud eosdem nascitur Phenix avis , Aquilæ
magnitudine . capite honorato in eorum plumis ex-
tantibus , cristatis faucibus , citra colla fulgor au-
reo , posterâ parte purpureus ab ãque cauda , in quâ
roseis se misceatuleus interse ibitur nitor. Probatum
est quod aq̃inta & q̃ing̃ntiseum durare annis. Ro-
gos suos truit ci mamonis . quos prope Panchaiam
concinnat , in Solis urbem strue Altaribus super posi-
ta. Cum hujus vita magni anni feri conversionem ,
rata fides est inter Autores : licet p̃irimi eorum ma-
gnum annum non quingentis & quadraginta , sed
duodecim milibus nongentis quinquaginta quatuor
annis constare dicant Plautio itaque Sextio , &
P. Apronio Consulibus Ægyptum Phenix involvit ;
captique anno octingentesimo urbis conditæ . jussu
Claudio principis in Comitio publicatus est . Quod
genum , præter censuram quæ manet , actis etiam
urbis continetur. Solin, Polyhistor, cap. 33.

» de la fondation de Rome, & exposé
 » dans une assemblée par ordre du
 » Prince Claude. Ce fait est rapporté
 » non-seulement dans les Actes de
 » la censure de Claude qui subsistent
 » encore, mais aussi dans ceux de la
 » ville de Rome.

V.
 Témoigna-
 ge de S. Cle-
 ment Romain
 sur le Phénix.
 2 Ep. 1. ad
 Cor. n. 25

Le témoignage de S. Clement Ro-
 main sur le Phénix n'est pas moins
 » précis que celui de Solin. Considé-
 » rons, dit-il, a un prodige qui ar-
 » rive en un Pays Oriental, savoir en
 » Arabie. Il y a un oiseau qu'on ap-
 » pelle Phénix, qui est singulier &
 » unique en son espece, & qui vit
 » cent ans. Lorsqu'il est près de mou-
 » rir, il se fait avec de l'encens, de
 » la myrrhe & d'autres aromates, un
 » cercueil dans lequel il entre au
 » temps marqué, & meurt. Lorsque
 » sa chair est corrompue, il en naît
 » un ver qui se nourrit de l'humeur
 » de l'animal mort, & se revêt de
 » plumes. Ensuite, devenu plus fort,
 » il prend le cercueil où sont les os de
 » son Prédecesseur, & le porte de l'A-
 » rabie jusqu'à Heliopolis ville d'E-
 » gypte. Il y vole de jour en présence
 » de tous les habitans, & va le poset
 » sur l'Autel du Soleil, & s'en retour-

ne. Les Prêtres consultent leurs « Chroniques & trouvent que cet « oiseau vient tous les cinq cents ans.

S. Cyrille de Jerusalem cite S. Clement Romain. Cet oiseau, dit-il, « selon le rapport de Clement « & de plusieurs autres, est seul & « unique de son espece, & va en « Egypte tous les cinq cents ans pour « y prouver la résurrection : non dans « un désert, de peur qu'on ignorât « ce mystere ; mais dans une ville « fameuse, afin qu'on touche ce qu'on « ne veut pas croire. Car il se fait « un tombeau avec de l'encens, de « la myrrhe & d'autres aromates, il « y entre au temps marqué, & il y « meurt en public. Ensuite il naît « de sa chair corrompue un ver qui « croît & prend la forme d'oi- « seau.

V I.
Sentiment
de S. Cyrille
de Jerusalem
sur le Phénix,
à Catech.
18. n. 8.

Ne doit-on pas se rendre à des témoignages si anciens, si formels & soutenus de tant d'autres ? Ils ont plusieurs modernes, entre lesquels on trouve Turrien, Pamelius, Junius, Patricius, Jules Scaliger. Mais Gesner, Aldrovand, Kirkmaier, Deusingius, Bochart, Schot, & un grand nombre d'autres n'ont pas craint, mal-

V II.
Modernes
partagés au
sujet du Phé-
nix.

V I I I.

Silence d'A.

ristote , de

Diodore de

Sicile & de

Strabon sur

le Phénix.

gré toutes ces autorités , de traiter de fable l'histoire du Phénix.

Le silence d'Aristote , de Diodore de Sicile & de Strabon n'est pas une petite preuve de ce sentiment ; car , quoiqu'on ne doive pas ordinairement opposer le silence de certains Auteurs à des témoignages positifs d'autres Ecrivains , il y a néanmoins des occasions où ce silence prévaut sur certaines preuves positives. C'est ainsi qu'au sujet du Phénix , le silence d'Aristote , de Diodore de Sicile & de Strabon l'emporte sur le témoignage d'un grand nombre d'Ecrivains sacrés & profanes.

I X.

Ce qu'on
doit conclure
de ce silence.

En effet , pourquoi des Auteurs célèbres , qui se sont appliqués à faire de grandes recherches sur les merveilles de la nature , ne disent-ils pas un mot sur un oiseau fameux , distingué de tous les autres par sa singularité , la beauté de son plumage , la longueur de sa vie & sa résurrection miraculeuse ? Ils ont mis sans doute tout cela au nombre des opinions populaires , qui ne méritent pas d'être réfutées.

X.

Contradiction des Au-

Que peut-on alléguer qui détruise une preuve si solide ? On apporte des

passages tirés, il est vrai, de beaucoup d'Auteurs respectables; mais qui se contredisent les uns les autres dans la description qu'ils font du Phénix. Les uns le font naître en Arabie, les autres en Egypte, plusieurs même en Ethiopie * : les uns le font sortir de la chair corrompue de son Prédécesseur, les autres le font renaître de ses propres cendres : les uns lui donnent cinq cents quarante ans de vie, les autres lui en donnent plus de douze mille : les uns rapportent qu'il se brûle lui-même, les autres qu'il se laisse mourir dans son nid.

reurs qui
parlent du
Phénix.

D'ailleurs ils ne parlent tous que par oui-dire. Aucun ne dit, je l'ai vu, j'en suis témoin. Et qui pourroit dire qu'il a observé que le Phénix vit cinq cents ans ? Qui sont ceux qui depuis le déluge ont vécu cinq siècles & plus ? Et quand même quelqu'un auroit vécu aussi longtemps, comment auroit-il pû s'assurer que le Phénix vit tant d'années ? L'auroit-il tenu dans une cage ? Comment auroit-il pû savoir qu'il est le seul de son espèce ?

XI.

Le Phénix
n'a point été
vu des Au-
teurs qui en
parlent.

* Philostorge le met au nombre des animaux qui naissent en Arabie & en Ethiopie, sans déterminer clairement dans lequel de ces deux Pays il naît.

X I I.
 Incertitudes
 de la plupart
 des Auteurs
 qui ont parlé
 du Phénix.

Herodote , qui a parlé du Phénix le premier, ne l'avoit vû qu'en peinture. Tout ce que les Egyptiens lui en avoient raconté ne lui paroissoit pas vraisemblable. La plupart de ceux qui en ont parlé ont donné lieu de douter de ce qu'ils en rapportoient. Tacite, par exemple , après avoir avancé que cet oiseau vint en Egypte du temps de l'Empereur Tibere, sous le Consulat de Paulus Fabius * & de Lucius Vitellius , & qu'il fournit aux Habitans du Pays & aux Grecs une grande matiere de dispute, avoue que plusieurs personnes le regarderent

* Paulo Fabio , L. Vitellio Coss. post longum seculorum ambitum , avis Phenix in Ægyptum venit , præbuitque materiem doctissimis indigenarum & Græcorum multa super eo miraculo differendi , de quibus congruunt ; & plura ambigua , sed cognitu non absurda , promere libert. De numero annotum varia traduntur ; maximè vulgatum quingentorum spatium : sunt qui asseverent , mille quadringentos sexaginta ; unum in terris ; prioresque alites Sesostride primùm , post Amaside dominantibus , dein Ptolemæo , qui ex Macedonibus tertius regnavit , in civitatem cui Heliopolis nomen advolavisse , multo cæterarum volucrum comitatu , novam faciem mirantium. Sed antiquitas quidem obscura : inter Ptolemæum ac Tiberium minus ducenti quinquaginta anni fuerunt : unde nonnulli falsum hunc Phenicem , neque Arabum è terris credidere , nihilque usurpavisse ex his quæ verus memoria firmavit. *Que'ques lignes plus bas.* Cæterum aspici aliquando in Ægypto eam volucrum non ambigitur. Tacit. *Annal.* l. 6. n. 28.

comme

comme un faux Phénix, qui étoit entièrement différent de celui dont les anciens avoient parlé. Il ajoûte qu'au reste personne ne doutoit qu'on ne vît quelquefois le Phénix en Egypte: mais il avoit remarqué auparavant qu'on en rapportoit plusieurs choses incertaines & contestées : *Plura ambigua*.

Pline a fait aussi mention du Phénix * qui vint en Egypte sous le regne de Tibere , & ne dit pas , comme Tacite , que plusieurs personnes le prirent pour un faux Phénix ; mais que personne ne doutoit que ce ne fût un faux Phénix. Il ne fait même si ce qu'on dit du Phénix en général n'est pas une fable. Il fait apercevoir la cause de son doute dans un autre endroit , ** où il parle d'une

* *Æthiopes atque Indi , discolores maximè & inenarrabiles ferunt aves , & ante omnes mobilem Arabia Phœnicem : haud scio an fabulose , unum in toto orbe , nec visum magnopere. Aquilæ narratur magnitudine , auri fulgore circa colla , cætero purpureus , cæruleam roseis caudam pennis distinguuntibus , cristis fauces caputque plumeo apice honestante Cornelius Valerianus Phœnicem devolavisse in Ægyptum tradit , Quinto Plautio , Sexto Papirio Coss. Allatus est & in urbem , Claudii Principis Censurâ , anno urbis DCCC. & in Comitio propositus , quod adtestatum est ; sed quem falsum esse nemo dubitaret. Plin. Hist. nat. l. 10. c. 2 n. 2.*

** Una earum arbor in Chora esse traditur , una & Syagrorum. Mirumque de ea accepimus :

espece de palmier qui renaissoit d'elle-même, à ce qu'on s'imaginoit, & dont on croit, dit Pline, que le Phénix a tiré son nom. En effet un Palmier se nomme en Grec *Phoenix*,

XIII.

Auteurs qui ont parlé du Phénix avec assurance.

Solin, qui a copié Pline au sujet du Phénix, auroit bien dû le copier entièrement, & ne pas donner pour un fait certain ce dont Pline doutoit lui-même.

Les autres Ecrivains profanes qui ont parlé du Phénix ont tiré d'Herodote, de Pline & de Solin ce qu'ils en ont rapporté. Solin n'a fait que suivre Pline. Ainsi Herodote & Pline sont les deux sources où l'on a puisé tout ce qu'on a écrit sur le Phénix. C'est donc en vain que certains Auteurs, comme Elie & Philostrate, assurent le fait. Plus ils en parlent avec confiance, moins ils sont croyables ; puisqu'ils ne le savent que sur le rapport de ceux qui en doutoient.

XIV.

Pourquoi les Peres ont fait mention du Phénix.

Pourquoi fait mention ? Il n'étoit nullement nécessaire qu'ils entraissent dans la discussion du fait. Ils parloient à des

cum Phœnice ave, quæ putatur ex hujus palmæ argumento nomen accepisse. *Plin. Hist. nat. l. 13. c. 4. p. 9.*

personnes qui en étoient persuadées : & ils s'en servoient fort à propos pour leur faire entendre qu'il n'est pas impossible que nos corps ressuscitent après leur mort , puisque le Phénix reprend après sa mort une nouvelle vie.

Ce qui a contribué à en tromper quelques-uns , c'est l'équivoque du mot Phénix , qui signifie une palme, comme nous l'avons remarqué , & ce qu'on racontoit de certains palmiers qui repoussent après qu'ils étoient morts. Ceci n'étoit d'abord qu'une expression figurée , qui marquoit la grande fertilité de la terre où ces sortes de palmiers croissoient, & que plusieurs personnes prirent à la lettre dans la suite. L'arbre fut métamorphosé en un oiseau qu'on nomma Phénix , du nom du palmier à qui il devoit son origine. On attribua à cet animal imaginaire ce qu'on avoit dit du palmier. Les Rabins furent plus loin, & crurent qu'il étoit parlé de cet animal dans l'Ecriture : ils ne se contentèrent pas d'expliquer de lui quelques passages ; mais ils tâchèrent d'orner l'Histoire de cet oiseau de plusieurs traits merveilleux , & que nous

XV.
Equivoque.
du mot Phé-
nix.

nous dispenserons de rapporter , de peur d'ennuyer inutilement le Lecteur.

XVI.

Passage de l'Ecriture où l'on a cru qu'il étoit parlé du Phénix.

Ils ne sont pas les seuls qui aient cru voir le Phénix dans l'Ecriture, Quelques Peres ont expliqué de lui ce passage du Pseaume 91. *Le juste fleurira comme un palmier : ils ont lû, le juste fleurira comme le Phénix.*

XVII.

Peu de Peres ont parlé affirmativement de cet oiseau.

De animal.

l. 6. c. 5.

En général il y a peu de Peres qui aient parlé affirmativement de cet animal. S. Clement Romain, Tertullien, S. Cyrille, Rufin sont ceux qui débitent ce conte avec plus d'assurance. Mais, comme Bochart le remarque *a*, l'autorité de Rufin n'est pas fort grande. Le passage du Pseaume 91. mal interprété en a imposé à Tertullien & à S. Epiphane. S. Cyrille de Jerusalem a suivi S. Clement Romain, & ce dernier a embrassé l'opinion vulgaire, qui avoit été récemment confirmée par la prétendue apparition du Phénix sous le regne de Tibere.

Tous les autres Peres ne parlent du Phénix qu'en hésitant : quelques-uns même le traitent de fable. S. Augustin, répondant à une objection tirée de cet oiseau, marque qu'il dou-

des effets naturels, &c. 77

toit fort qu'il ressuscitât : *si tamen, dit-il a, ut creditur, de sua morte renascitur.* S. Gregoire de Nazianze & Origene s'expriment à peu près de même.

a *August. de Orig. anim. l. 4. c. 33.*

Que penser d'un fait que la plupart des Auteurs n'osent garantir, dont aucun n'a été témoin, dont les principales circonstances sont écrites d'une manière toute opposée? Herodote, qui en parle le premier, l'avoit appris des Egyptiens, c'est-à-dire, de gens du monde les plus fertiles en mensonges & en impostures. Peut-être les premiers d'entre eux qui ont inventé ce fait ne l'ont-t-ils point voulu donner pour véritable, mais seulement en faire un Hieroglyphe? C'est la pensée de Deusingius & de Kirkmaier. Quoi qu'il en soit, il n'y a presque plus de partage entre les Savans au sujet de cette prétendue merveille, & l'on convient assez communément qu'elle est entièrement fabuleuse.

XVIII.
Ce qu'on doit penser du Phénix.

Ce qui a porté à en parler avec assez d'étendue, c'est la multitude de ceux qui l'ont cru ou qui en ont douté. En exposant & en réfutant une Histoire qui a été si fort accréditée, nous avons fait voir jusqu'où va

XIX.
Utilité d'exposer & de réfuter cette fable.

quelquefois la crédulité de certaines personnes instruites & éclairées ; quel progrès peut faire une fable racontée d'abord par un seul Ecrivain ; & en quelles occasions on doit tenir pour faux des faits autorisés non-seulement par le bruit public , mais encore par le témoignage d'Auteurs très-respectables.

X X.
Opinions
ridicules sur
la résurrec-
tion des ani-
maux & des
plantes.

Après avoir montré la fausseté de l'Histoire du Phénix , il est aisé de détruire plusieurs opinions ridicules que des Auteurs assez récents ont avancées , & qui semblent être des conséquences toutes naturelles de la prétendue résurrection de cet oiseau.

On a soutenu dans le siècle dernier , qu'il y avoit des semences de résurrection dans les cadavres & dans les cendres des animaux , & même dans les cendres des plantes brûlées ; qu'une grenouille , par exemple , en se pourrissant engendroit des grenouilles ; que les cendres des roses avoient produit d'autres roses , fort petites à la vérité , & d'une consistance fort déliée ; mais qui seroient parvenues à une juste grandeur si elles eussent été plantées. Et afin qu'il ne manquât rien à l'extravagance de ce

sentiment, on n'a pas craint d'affirmer que les morts pourroient revivre naturellement, & qu'on avoit des moyens de les ressusciter en quelque façon.

Vanderbercte, Gaffarel, Borelli, & plusieurs autres ont donné ces opinions pour des vérités si certaines, qu'elles ne peuvent être contestées que par des ignorans; & Vanderbercte a composé un système pour expliquer de si étranges merveilles.

Il prétend qu'il y a dans le sang * des

X X I.

Idées sémiales répandues dans le sang des hommes & des bêtes.

* Cum enim semen humanum, omnium partium signaturas continens, in homine generetur, neque verò idea v. g. brachii, cordi vel alio membro formando apta sit, sequetur non esse perinde à qua humani corporis portio generetur; sed necesse erit ut seminis particula à qua brachium v. g. in foetu formatur, sit particula ideæ & seminis habitantis in brachio parentis, & idea cordis in foetu, particula sit ideæ cordis parentis, & sic deinceps. Existimem verò has singularum partium particulares ideas per universum corpus sanguini imprimi, atque hujus auxilio, tanquam vehiculo quodam, ad generationum organa testiculos deferri: cui fidem facit quòd in humano sanguine revera ejusmodi ideas existere aliquoties deprehensum sit, ab iis præcipuè qui eum recentem & calentem, spiritibusque adhuc turgidum cæcæbita exceperant, ad spiritum aliudve medicaminis genus inde parandum. Observarunt namque in eo varias humani corporis inesse ideas, ac tandem quoque phantasma quoddam humanum, mugitum quemdam edens, non sine terrore astantium; quale exemplum in Borelli observationibus legi poterit, aliorumque. Neque verò fieri unquam potuisset, nisi hæc ideas re-

des hommes & des bêtes certaines idées féminales, c'est - à - dire, des corpuscules qui contiennent en petit tout l'animal; qu'il y a, par exemple, dans le bras des idées féminales du bras, dans le cœur des idées féminales du cœur, & ainsi des autres parties. Toutes ces sortes d'idées sont mêlées dans le sang qui les porte dans les organes de la génération. La formation d'un animal n'est que l'amas de certaines idées féminales, répandues auparavant dans toutes les parties de celui qui l'engendre. On aura sans doute bien de la peine à en croire Vanderbercte là-dessus; mais il en appelle à l'expérience. Quelques personnes ont distillé du sang humain nouvellement tiré, & elles y ont vu ces idées féminales: elles y ont vu, au grand étonnement des assistans saisis de frayeur, un Spectre humain qui pouffoit quelques mugissemens.

XXII.
Spectre sorti
du sang hu-
main.

Qu'on n'aille pas rapporter ces effets

vera in sanguine extitissent; nisi quis hæc præstigiis Dæmonum accepta referre matit: quod quotidie ab ignara naturalium plebecula fieri videmus. ut quorum rationes ac causas non statim assequuntur; cum tamen revera naturales causæ adfint: injurii certè in universi creatorem, &c. Vanderberct. experim. circa natur. rerum principia, l. 2. Edit. 2. pag. 256.

au Demon, comme font ordinairement la multitude des Phyficiens ignorans. Vanderbercte nous assure que ces effets sont tout naturels. En douter, c'est, selon lui, faire injure à Dieu. Il tire même de là de grands avantages pour convaincre de la résurrection les athées.

Ce qu'il avance, que le sang contient les idées féminales des animaux, est confirmé, à ce qu'il prétend, par les endroits de l'Ecriture, où Dieu défend aux Juifs de manger le sang des animaux; de peur, dit-il, que les esprits, ou idées de leurs especes, qui y sont contenus, ne produisent d'étranges effets. Il rapporte plusieurs exemples de ces effets terribles.

Mais rien n'est plus curieux que ce qu'il nous apprend ensuite, qu'en conservant* les cendres de nos ancê-

XIII.
Pourquoi Dieu a dé-
tenu de manger
les animaux^x
avec leur
sang.

XXIV.
Moyen de
ressusciter en
quelque fa-
çon nos an-
cêtres.

* Quæ cuncta, etsi apertissimum testimonium præbeant ideas in mortuorum cadaveribus revera superstites esse, tamen hoc notatu dignum erit, in defunctorum hominum etiam cadaveribus idearum superstitem signa observari. De Sanguine humano in antecedentibus notavimus, quod in ejus distillatione varæ interdum humanarum partium ideæ visæ ac observatæ sint. Sed quid dicemus de his quæ Borellus habet, posse nempe in phiolis, licita necromantia, patrem, avum, atavum, totamque prosapiam, imò antiquos Romanos, Hebræos, quoscunque volueris, umbratili quâdam resurrectione in lucem re-

tres nous pourrions exciter des phan-
tômes qui nous en représenteroient la
figure. Quelle consolation de faire
passer en revue son pere, son ayeul,
& tous les autres hommes dont on
descend, & de le faire sans le secours
du Démon & par une Nécromantie
très-permise! Quelle satisfaction pour
les Sçavans de ressusciter en quelque

vocari, cum propriis figuris, modò earum ci-
neres, ossaque servâris! Quæ certè adeò in na-
turæ videntur potestate radicata esse, ut dubius cir-
ca hæc nullus esse possit. Quòd si enim seminales
ideæ animantium brutorum, alijs etiam potentio-
ribus formis subjugatæ, salvæ persistant; quidni
ideæ humani corporis, solo motore spiritu destitu-
tæ, integræ in cadavere quoque persistant. Et, ut
dicam prout sentio, phantasmata illa in cæmete-
riis sub noctem conspecta non semper pro spectris
diabolicis, nec etiam Angelorum honorum ap-
paritionibus habenda videntur; cum naturali-
ter quandoque contingere possit, ideas corporis
mortui beneficio centralis cujusdam caloris ele-
vari, quæ non nocturnq saltem, sed diurno
etiam tempore ibidem conspicerentur, si per ma-
jorem Solis lucem liceret, quæ eadem & fidem
cælestia de die inconspicua reddit. Neque tamen
& hic negarim Diaboli illusionibus interdum tale
quid contingere, ut hominum credulorum su-
perstitionem augeat, tandemque miserè deci-
piat, & in suos calles pelliceat. Fieri namque
potest, permittente Deo, ut Diabolus, corporis
ceteroquin oculis, quia spiritus est, invisibilis,
demortui corporis seminalibus ideis indutus,
certam personam, Samuellem nempe, aliumve re-
ferat cujus ideas induerit: quæ cum ita sint, quis
non gaudeat in nobis demortuis etiam futuræ
resurrectionis luculentissima vestigia reperiri.
*Kanderbercht. experim. circa natu. regum prim. l. 2. Ed.
novæ pag. 310.*

maniere les Romains, les Grecs, les Hébreux & toute l'antiquité ! Rien d'impossible en tout cela, rien qui passe les ressorts de la nature, si l'on en croit Vanderbercte : il suffit d'avoir les cendres de ceux qu'on veut faire paroître.

Il nous avertit aussi de ne pas toujours attribuer aux Démons ou aux bons Anges l'apparition de certains phantômes qu'on aperçoit pendant la nuit dans les Cimetieres; puisque ces phantômes peuvent sortir naturellement des corps de ceux qui sont enterrés.

XXV.
Phantômes
qui paroissent
dans les Ci-
metieres.

Cependant il ne nie pas que le Démon ne puisse, par la permission de Dieu, se cacher sous les idées séminales dont ces spectres sont composés, & s'en servir pour tromper les hommes en faisant paroître ceux qu'on souhaite voir. Il ose citer pour exemple l'apparition de Samuel, dont il est fait mention dans l'Ecriture.

Enfin il explique, par le moyen de ses idées séminales, comment se fera la résurrection dernière. Mais nous avons assez parlé de ses folies. Pourroit-on s'imaginer qu'elles lui aient été communes avec plusieurs autres

Ecrivains , & qu'elles aient trouvé un assez grand nombre de Lecteurs, & peut-être d'Approbateurs, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre.

Tout ce qu'on a dit sur la prétendue résurrection des animaux ou des plantes est d'autant plus extravagant qu'il n'a aucun fondement dans les loix de la nature & dans les propriétés des corps. On ne sauroit donc excuser ces sortes d'égaremens. Il est juste d'avoir plus d'indulgence pour des fables qui n'ont trouvé quelque croyance dans le monde , que parce qu'on a exagéré les propriétés singulières de certaines choses naturelles.

XXVI.
Statues de
fer , si l'on en
a suspendu en
l'air.

On a dit par exemple qu'on avoit suspendu en l'air, par le moyen de l'aiman, des statues de fer fort pesantes. C'est ce qu'on lit dans le Poëte Ausone , qui rapporte que Dinochares* (nommé ailleurs Dinocratès) fameux Architecte , vint à bout d'en faire tenir une en l'air au milieu d'un

* Conditor hic forsan fuerit Ptolemaïdos Aulæ
Dinochares : quadro cui in fastigia cono
Surgit, & ipsa suas consumit pyramis umbras ,
Jussus ob incesti qui quondam fœdus amoris
Arsinoem Pharii suspendit in aëre templi.
Spirat enim recti testudine vera magnetis ,
Affixamque trahit ferrato crine puellam.
Auson. Edyllio 10. vers. 311.

Temple d'Egypte. S. Augustin dit aussi qu'on voyoit * en un certain Temple , au milieu de l'air , une statue de fer également éloignée du pavé & de la voute , parceque la pierre d'aiman qui attiroit par dessus , & celle qui attiroit par dessous , étoient de même vertu. Ausone & S. Augustin ont pris pour un fait réel ce qui n'avoit été que projeté. Un Roi d'Egypte (Ptolomée Philadelphe) selon le rapport de Plin ** , voulut faire suspendre en l'air la statue de sa femme Arsinoë , qui étoit aussi sa sœur. Dinocharés entreprit de bâtir une voute d'aiman , qui produisît cet admirable effet. Mais Ptolomée & l'Architecte

* Quamobrem si tot & tanta mirifica, quæ ~~peravimur~~ appellant, Dei creatura utentibus humanis artibus fiunt, ut ea quæ nesciunt opinentur esse divina ; unde factum est, ut in quodam templo, lapidibus magnetibus in solo & camera proportionæ magnitudinis positis, simulacrum ferreum aëris illius medio inter utrumque lapidem, ignorantibus quid sursum esset ac deorsum, quasi numinis potestate penderet..... quanto magis Deus potens est facere quæ infidelibus sunt incredibilia, sed illius facilia potestati. *Aug. de civit. Dei. l. 21. c. 6.*

** Magnete lapide Dinochares, architectus, Alexandria Arsinoes Templum concamerare inchoaverat, ut in eo simulacrum ejus è ferro pendere in aëre videretur. Intercessit mors & ipsius & Ptolemæi, qui id sorori suæ jusserrat fieri. *Plin. hist. nat. l. 34. c. 74. v. 42.*

moururent avant l'exécution de leur dessein.

On a dit aussi qu'on avoit suspendu en l'air une statue de Mercure, & une autre de Cupidon ^a. Ce sont des contes, aussi bien que la prétendue suspension du tombeau de Mahomet, rapportée par un grand nombre d'Auteurs Chrétiens qui ont été aisément trompés sur ce sujet, parcequ'il n'est pas permis à un Chrétien d'approcher de ce tombeau plus près que de dix lieues, & qu'ils n'ont pû par conséquent reconnoître par eux-mêmes ce qui en étoit. Il est constant que le cercueil de Mahomet n'est pas de fer, ni soutenu en l'air par le moyen de l'aiman; mais qu'il est de bonnes pierres de taille, posé à plate terre, d'où il n'a jamais été remué. M. Thevenot en parle dans son voyage du Levant.

» De la Mecque, dit-il, ^b on va à
 » Médine, où est le sépulchre de Ma-
 » homet: mais la grande devotion est
 » au Kiabbe (c'est ainsi, qu'on nom-
 » me le Temple de la Mecque.) Ce-
 » pendant plusieurs croienten chré-
 » tienté qu'ils n'entreprenent ce voya-
 » ge que pour voir le tombeau de Ma-
 » homet: en quoi ils se trompent, car

^a Voyez Cas-
 siodore varior.
 l. 1. Epist. 45.
 & Auson. va-
 riorum de Tol-
 lius, pag. 403.
 XXVII.
 Tombeau de
 Mahomet
 n'est pas sus-
 pendu en
 l'air.

^b Voyage
 du Levant.
 cb. 19.

même plusieurs n'y vont pas. Je ne «
sai encore d'où est venue cette fable «
qui s'est si bien insinuée dans les es- «
prits, que le tombeau de Mahomet «
est dans une chambre dont les mu- «
railles sont toutes couvertes d'aiman; «
que ce cercueil est de fer, & qu'il «
reste en l'air par la vertu de l'aiman «
qui l'attire de tous les côtés: car non- «
seulement cela n'est pas, mais enco- «
re ne fut jamais; & lorsque j'en ai «
parlé à des Turcs, je les ai fait bien «
rire. Seulement ce cercueil est en- «
touré de grilles de fer.

L'Auteur d'un Traité sur l'aiman, imprimé à Amsterdam en 1687. croit que ce qui a donné lieu à la fable, est que dans la même Mosquée de Medine, où est le tombeau de cet imposteur, il y a un gros aiman attaché à l'un des côtés de la muraille, du quel pend un croissant d'argent qui y tient par une petite chaîne d'acier. M. Bernier a démontré dans son Abrégé de la Philosophie de Gassendi, qu'on n'a jamais pû suspendre en l'air aucune masse de fer. » C'est une chose, dit-il, « qui surpasse toute l'industrie humaine, ou qu'on ait plusieurs ai-
mans d'une même force; ou qu'on »

XXVIII.
Impossibilité
de suspendre
en l'air une
masse de fer.

Tome 5. p.

322. 323.

» les puisse appliquer de telle manière
 » re , que le fer qui sera au milieu
 » n'ait pas plus de force d'un côté que
 » d'autre; ou que le fer soit partout de
 » la même forme , de l'épaisseur &
 » de la température qu'il faudroit
 » pour être également attiré partout :
 » cependant il est constant que la
 » moindre petite différence , soit
 » dans l'aiman , soit dans le fer, soit
 » à l'égard du lieu, feroit qu'une par-
 » tie l'emporteroit sur l'autre.

XXIX.
 Aiguille sus-
 pendue en
 l'air.

En vain objectera-t-on que le P.
 Labeus, Jesuite, vint à bout de sus-
 pendre en l'air une éguille. Il lui falut
 pour cela un peu de temps & beaucoup
 d'adresse , & l'effet dura peu. Quel
 temps & quelle industrie faudroit-il
 donc pour suspendre une statue ou un
 tombeau ? Et quand on en viendrait
 à bout , comment prolonger un effet
 que la moindre agitation de l'air , le
 moindre changement dans l'aiman ou
 dans la chose suspendue peut faire
 cesser ?

XXX.
 Prétendu
 moyen de
 communi-
 quer ses pen-
 sées à une per-
 sonne absen-
 te.

Cette prétendue suspension est donc
 chimérique. On doit penser de mê-
 me sur ce qu'ont avancé certains Au-
 teurs , que par le moyen de deux ai-
 mans des personnes absentes, & fort

éloignées les unes des autres , pourroient se communiquer leurs pensées. Il suffiroit , disent-ils , que ces personnes eussent chacune une boussole , sur laquelle les vingt-quatre lettres de l'Alphabet seroient écrites ; car en tournant l'aiguille d'une de ces Boussoles vers une des Lettres écrites sur son bord , l'aiguille de l'autre boussole se tournera vers la lettre semblable.

Comment a-t-on pû avancer de pareilles rêveries ? N'est-il pas aisé de reconnoître que la sphere d'activité d'un aiman est fort petite , & qu'un aiman si gros qu'il soit ne sauroit agir sur un autre aiman éloigné de deux toises ; bien-loin qu'une aiguille aimantée puisse agir sur une autre aiguille semblable , qui seroit à la distance de plusieurs lieues.

Comme l'aiman étoit autrefois assez rare , on en racontoit bien des choses qui n'étoient pas véritables : chacun ajoûtoit insensiblement quelque particularité à ce qu'il entendoit raconter , & c'est ce qui a donné occasion à cent contes absurdes , inventés par les anciens Auteurs , & copiés par les modernes. Ils ont dit , par exemple , que l'aiman cesse d'attirer le fer lorsqu'il

XXXI.

D'où viennent les tables qu'on a contées sur l'aiman.

XXXII.

L'ail & les diamans ne

III.
Aveu re-
marquable de
Lucien. *Hist.*
verit. l. 1.

» nieuse des merveilles de l'Océan;
» sans avoir plus d'égard à la vérité :
» & plusieurs autres rapportèrent di-
» verses aventures inouïes , à l'exem-
» ple des Poëtes. Lucien ne put s'em-
pêcher de suivre une coutume si géné-
rale. Il voulut à son tour se donner la
liberté de faire des contes. » Pour n'être
pas le seul au monde, dit-il, qui
» n'ait pas la liberté de mentir, il m'a
» pris envie de composer quelque
» voyage romanesque à leur exemple :
» mais je veux me montrer plus juste
» qu'eux ; & cet aveu me servira de
» justification. Je vais donc dire des
» choses que je n'ai jamais ni vues, ni
» ouïes , & qui plus est , qui ne sont
» point, & ne peuvent être : c'est pour-
» quoi qu'on se garde bien de les croire.
» Il seroit à souhaiter que tous les
menteurs eussent eu la même franchi-
se. On a souvent débité des Histoires
qui n'étoient pas plus véritables que
celle de Lucien.

IV.
Faits fabu-
leux rappor-
tés par Au-
lu-Gelle.

Aulu-Gelle , venant de Grece en
Italie , aborda à Brindes en Calabre ,
où il acheta un fort grand nombre de
vieux Livres, * pleins de miracles &

* Erant autem isti omnes libri Græci miraculo-
rum fabularumque pleni : res inaudita , inter-

des effets naturels ; &c. 95

de fables , avec des noms d'Auteurs considérables , tels qu'Aristée le Proconnesien , Ifigone de Nicée, Ctesias, Onesicrite , Polysthephane & Hegesias. Il les parcourut avidement , & il y lut entre autres choses que dans les Pays du Nord on trouvoit des hommes qui n'avoient qu'un œil au milieu du front ; qu'en Albanie on voyoit des hommes dont les cheveux devenoient blancs dès l'enfance , & qui voyoient mieux la nuit que le jour ; qu'il y avoit en Afrique des familles entieres dont la voix seule enforceloit ; en sorte que si ces hommes s'arrêtoient à louer particulièrement de beaux arbres , d'abondantes moissons , des enfans agréables , de bons chevaux & des troupeaux gras, il n'en falloit pas davantage pour les faire tous mourir sans autre cause. Il y lut aussi qu'en Illyrie on voyoit des hommes & des femmes dont le regard seul étoit mortel , & que ces personnes ,

dulæ (incredendæ) : Scriptores veteres non parvæ autoritatis , Aristæas &c. Sub ipsis Septentrionibus esse homines unum oculum in frontis medio habentes , qui appellantur Arimaspi. Gentem esse corporibus hirtis & avium ritu plumantibus , nullo cibatu vescentem , sed spirituum florum naribus hausto victitantem , &c. Nec. Attic. 4. 9. c. 4.

dont les regards étoient si pernicious, avoient à chaque œil deux prunelles; que la tête d'une certaine espèce d'Indiens ressembloit à celle des chiens, & qu'ils aboyoient; que d'autres étoient sans cou & sans tête, ayant les yeux aux épaules: & ce qui surpasse toute admiration, on voyoit une nation dont le corps étoit velu & couvert de plumes comme les oiseaux, & qui se nourrissoit seulement de l'odeur des fleurs.

V.

Les mêmes
fables rap-
portées par
Plin le natu-
raliste.

Aulu-Gelle retrouva les mêmes merveilles dans le VII Livre de l'Histoire naturelle de Plin, qui écrivoit soixante ou quatre-vingts ans avant lui. Ce Livre en effet est rempli de toutes ces raretés fabuleuses. Je ne sais si cet étanger qui répandit à Paris, il y a environ quarante ans, la figure d'un homme qui avoit une tête de chien, avoit lu ces singularités dans Plin ou dans Aulu-Gelle; mais on fait bien que le peuple fut assez simple pour lui faire gagner plus de deux mille francs en achetant l'estampe qu'il débitoit.

VI.

Conte tou-
chant la Ché-
lidoine
qu'on dit
rendra la
vue.

Combien de fables répandues tou-
chant des vûes prodigieuses, ou tou-
chant des secrets pour recouvrer la

vûe perdue ? Antigonus & quelques autres ont dit que la Chélidoine rendoit la vûe , & que ce beau secret venoit des hirondelles, qui s'en servoient pour guérir leurs petits, lorsqu'on leur avoit crevé les yeux. Mais Redi a observé que c'étoit une fable , dont le fondement est, que l'humeur aqueuse, épanchée par une piquûre faite à la cornée , se répare sans remède spécifique.

Il y a plusieurs années que des medecins étrangers ont dit qu'on avoit un Elixir propre à faire revenir la vûe aux aveugles. On appostoit en preuve la guérison de l'Empereur Jean Paleologue , qui recouvra , dit-on , la vûe lorsqu'il étoit à Ferrare pendant la tenue du Concile. Alexis Piémontois a parlé de cet Elixir ou de cette eau merveilleuse en ces termes : Elle fera retourner la vûe claire & aussi pure qu'auparavant, & fut ordonnée par une consultation & assemblée des plus savans Medecins d'Italie , pour faire retourner la vûe de l'Empereur de Constantinople l'an 1458. lorsqu'il étoit au Concile à Ferrare avec le Pape Eugene IV. & la vûe lui retourna aussi belle que jamais, par le moyen de cette eau.

VII.

Elixir pour
faire revenir
la vûe.

VIII

La vûe recou-
vrée par
l'Empereur
Jean Paléo-
logue, est une
fable.

Quelques personnes de distinction m'engagerent à examiner le fait. Je consultai avec soin les Auteurs contemporains qui ont parlé de l'Empereur Jean Paléologue, & de ce qui se passa à Ferrare en 1438. Nous ne manquons pas d'Ecrivains qui nous en aient laissé l'Histoire. Biondus l'a fait jusqu'en 1440. Ducas jusqu'en 1455. Laonicus Chalcondyle jusqu'en 1460. Mais on ne trouve ni dans ces Auteurs, ni dans plusieurs autres, aucun vestige de ce qu'on a débité, que Jean Paléologue perdit & recouvra la vûe à Ferrare en 1438. Cet Empereur paroît avoir toujours eu de bons yeux. Ainsi le prétendu fait est une fable. On est très-exactement informé de tout ce qui le concerne pendant le séjour qu'il fit à Ferrare. Silvestre Scyropule, Auteur Grec, qui a fait l'Histoire du Concile de Florence, & qui a toujours été à la suite du Patriarche & de l'Empereur, a décrit presque jour par jour tout ce qui se passa depuis le départ de Paléologue jusqu'à son retour. Cet Empereur partit de Constantinople le 24. de Novembre 1437. sur les Galeres du Pape pour aller au Concile. Il entra à Ferrare le

le 4. de Mars 1438. & y demeura jusqu'à la fin de Février 1439. De là il se rendit à Florence où il résida jusqu'au 26. d'Août, qu'il partit pour s'en retourner à Constantinople, où il mourut de la goutte en 1448. Or, loin que Scyropule nous fasse entendre que l'Empereur pendant son séjour à Ferrare & à Florence ait été aveugle, ou même qu'il eût le moindre mal d'yeux; il nous dit au contraire qu'il négligeoit les affaires du Concile, parcequ'il étoit continuellement à la chasse; ce qui ne convient gueres ni à une vûe perdue, ni même à une vûe affoiblie.

*Scyrop. Hist.
Conc. Florent.
Græc. Lat.
Sect. 2. c. 2.
Sect. 7. c. 4.
pag. 143.
144. 191.
&c.*

Ceux qui ont débité cette fable en France ont pû croire qu'on ne seroit pas facilement informé de ce qui s'est passé si loin de nous, & depuis si longtemps.

Mais que dirons-nous de ceux qui ont publié en 1725. qu'il y a actuellement à Lisbonne une femme dont les yeux sont si perçans. 1°. Qu'elle voit l'eau dans la terre, à quelque profondeur que ce soit. 2°. Qu'elle aperçoit les différentes couleurs de la terre depuis la surface. 3°. Qu'elle voit aussi à travers les habits & la peau les parties

IX.
Femme de
Lisbonne qui
avoit une vûe
merveilleuse.

qui sont dans le corps humain , le cœur , le foie , l'estomac , la digestion se faire , le chyle se former , & enfin toutes les différentes parties qui composent & qui entretiennent la machine. Peut-être ne croiroit-on pas qu'une telle rareté si peu croyable eût trouvé place dans des Mémoires publics , si nous ne rapportions la Lettre qui a été mise dans le Mercure de France au second volume de Septembre 1725. page 2120,

*Lettre écrite aux Auteurs du Mercure
sur la vûte extraordinaire d'une
femme Portugaise,*

Voici , Messieurs , de quoi régaler & de quoi occuper l'esprit des Savans : je me suis cru obligé de leur faire part de ce que je viens d'apprendre. Comme je ne suis nullement Physicien , je vais vous rapporter simplement le fait , sans m'amuser à faire d'inutiles réflexions.

» Il y a une jeune femme à Lisbonne
» qui a de vrais yeux de Lynx : ce n'est
» pas une exagération : elle a la vûte si
» perçante , qu'elle découvre l'eau
» dans la terre , à quelque profon-
» deur que ce soit : elle en a fait & en
» fait encore tous les jours des expé-

sciences utiles à ses amis & à beaucoup d'autres particuliers. Cela lui attire une infinité de présens : mais ce qui lui fait le plus d'honneur, & ce qui en même temps autorise le fait, c'est que le Roi de Portugal ayant besoin d'eau pour un nouvel édifice, & en ayant fait chercher inutilement, cette femme en a découvert plusieurs sources en sa présence, sans autre secours que celui de ses yeux. Sa Majesté Portugaise lui a donné une pension, & l'a honorée de la Robe & de la Croix de Christ pour celui qu'elle épousera, avec le titre de Dona. L'eau est la seule chose qu'elle peut voir à travers la terre ; mais aussi on ne sauroit douter qu'elle ne la voie en effet. En voici les preuves : 1^o. Elle dit à peu près, & autant qu'on peut mesurer à l'œil, à quelle profondeur est l'eau qu'elle découvre. 2^o. Elle dit les différentes couleurs de la terre, depuis sa surface jusqu'à l'eau qu'elle a trouvée. 3^o. En marquant sur la terre les différens endroits où l'on doit creuser : ici, dit-elle, vous trouverez une veine d'eau à telle profondeur, d'une telle grosseur ; là, vous en trou-

» verrez une autre plus petite : auprès
» de celle-là il y en a une plus grosse ;
» auprès de celle-ci , il y en a une plus
» grosse que les autres : enfin tout ce
» qu'elle dit se trouve vrai. Elle ne se
» sert point de baguette pour cher-
» cher l'eau : encore une fois , c'est en
» la voyant qu'elle la découvre ; mais
» il faut qu'elle soit à jeun pour cela.
» Cette propriété qui lui est particu-
» liere , & qui tient du prodige , lui
» est aussi naturelle : ce n'est ni par la
» science , ni par l'étude qu'elle l'a
» acquise. C'est dommage qu'elle ne
» sache pas la Medecine ; car , voici
» ce qu'il y a de plus surprenant ; car ,
» dis-je , elle voit aussi dans le corps
» humain ; il est vrai que ce n'est qu'en
» de certain temps , & selon que les
» pores sont moins resserrés : elle voit
» le sang circuler , la digestion se fai-
» re , le chyle se former , & enfin tou-
» tes les différentes parties qui com-
» posent & qui entretiennent la ma-
» chine , & leurs diverses opérations.
» Elle découvre bien des maladies qui
» échappent au savoir & à l'expé-
» rience des plus habiles Medecins ,
» qu'à bon droit on peut nommer
» aveugles auprès d'elle ; on la con-

sulte aussi plutôt qu'eux. Je le répe-
te : c'est dommage qu'elle ne puisse
guérir les maux qu'elle découvre.
Bien des maris lui font visiter leurs
femmes, & bien des femmes, qui
craignent les effets funestes du liber-
tinage de leurs époux, usent de la
même précaution. Je suis persuadé
que bien des personnes prendront
ceci pour une fable : du moins je ne
l'ai pas inventée : tout ce que je puis
dire là-dessus, c'est que je tiens la
chose d'un François arrivé nouvelle-
ment de Portugal : il m'en a fait un
récit très-circonstancié, que j'ai rap-
porté aussi fidelement qu'il m'a été
possible. Il m'a assuré qu'il avoit vû
cette miraculeuse femme, qu'il lui
avoit parlé plusieurs fois, & que
même il lui avoit vû faire quelques
expériences, étant intime ami du
mari. A beau mentir qui vient de loin,
dit le Proverbe : cela est vrai ; mais
quel intérêt auroit eu cet homme
d'en imposer sur une semblable ma-
tière ? Et puis, comment se seroit-il
avisé d'inventer une pareille fable ?
D'ailleurs il m'a montré des Lettres
qu'il a reçues de Lisbonne depuis son
arrivée en cette Ville, dans lesquel-

» les on lui parle de cette femme.
» Quoi qu'il en soit, j'ai cru devoir
» instruire le public d'une chose dont
» je ne crois pas qu'il y ait d'exemple
» dans l'antiquité. Fable ou non, je la
» donne comme je l'ai reçue. J'avoue
» ingénument que j'ai cru mon Au-
» teur de bonne foi; j'ai pris ce qu'il
» m'en a dit au pied de la lettre. Or-
» dinairement parmi les hommes, ce
» qu'il y a de plus prodigieux n'est pas
» ce qu'ils croient le moins: il suffit
» qu'une chose mérite notre admira-
» tion pour que nous la trouvions
» digne de notre croyance. J'espère
» qu'on me pardonnera ces réflexions,
» que je ne fais en passant que pour
» excuser, peut-être mon trop de cré-
» dulité dans cette conjoncture. Je
» dis donc que l'esprit de l'homme,
» ami du beau, s'attache à ce qu'il y a
» de plus surprenant: on diroit qu'il y
» va de son intérêt que le merveilleux
» soit véritable: j'ose même dire que
» c'est un effet de l'amour propre, d'a-
» jouter foi à tout ce dont on est frap-
» pé. L'orgueil de l'homme ne sauroit
» souffrir que le faux lui eût causé de
» l'étonnement. Cependant il est vrai
» que dans le cas présent je n'ai pas

laissé de douter un peu de la sincé-
rité de mon nouveau débarqué.
Comme je ne suis pas assez habile
pour démêler le mensonge d'avec la
vérité sur un pareil sujet, & que se-
lon moi la chose peut être vraie,
comme il se peut aussi qu'elle soit
fausse; je m'en rapporte aux Savans
pour achever de me déterminer, &
je leur demande s'il est possible qu'il
y ait une pareille femme dans le
monde? S'ils conviennent que cela
se peut, pourquoi cela ne seroit-il
pas? S'ils nient que cela se puisse,
qu'ils prouvent par de bonnes rai-
sons que cela n'est pas possible. Au
bout du compte il ne seroit pas si
mal-aisé de s'éclaircir du fait: je puis
protester du moins que je le tiens
d'un homme qui a trop d'honneur
& de probité pour être de mauvaise
foi. Que ceux qui se piquent de con-
noître la nature nous rendent raison
de ce nouveau phénomène: en leur
en faisant part, ils me permettront
de leur dire qu'il est de leur devoir de
le développer au Public. Je suis, &c.

A Paris ce 27. Août 1725.

On n'a fait en cela que renouveler
un prétendu fait qui exerça autrefois

X.
C'est une
fable déjà pu-

blée il y a
plus de 150.
ans.

*Rodig. antiq
lection. Vair
de Fajem.*

plusieurs Physiciens , toujours prêts à faire des systèmes sur tout ce qu'on leur propose. Il y a environ cent cinquante ans qu'on parloit en Espagne de quelques hommes qui voyoient , disoit on , à travers la terre , à plus de vingt piques de profondeur , & qui apercevoient les sources , les métaux & les cadavres , sans que des cercueils fort épais & fort enfoncés pussent les en empêcher. On disputa longtemps sur la possibilité du fait , aussi-bien que sur la cause du Phénomene ; & plusieurs Philosophes ne manquerent point de trouver des raisons pour se persuader qu'il n'y avoit rien là qui ne fût croyable & possible naturellement. Heureusement il ne se présente pas actuellement de semblables Philosophes à qui il faille montrer le ridicule d'une telle prétention.

X I.

Fait sem-
blable qu'un
Minime di-
être rapporté
par M. Huy-
gens.

Deux mois après la relation de la vûe prodigieuse de la Portugaise , on a seulement averti Messieurs les Auteurs du Mercure , qu'on avoit trouvé un autre exemple d'une vûe presque aussi perçante. Un Révérend Pere Minime le leur marqua en ces termes : » Au reste , Messieurs , suppo-
» sant toujours le talent bien prouvé

de notre Portugaise, je vous dirai «
que ce n'est pas l'unique personne «
qui ait été pourvûe du rare avantage «
d'une vûe si pénétrante : on a vû à «
Anvers un prisonnier dont la vûe «
étoit si perçante & si vive, qu'il dé- «
couvroit sans aucun secours d'instru- «
ment ; & avec facilité, tout ce qui «
étoit caché & couvert, sous quel- «
ques sortes d'étoffes ou d'habits que «
ce fût , à l'exception seulement des «
étoffes teintes en rouge. «

Mon garant sur un fait si singulier «
est M. Huygens, ce célèbre Mathé- «
maticien si connu de tout le monde «
savant, qui l'a écrit au Révérend «
Pere Merfenne, Religieux de notre «
Ordre & son intime ami. Je n'ai pas «
besoin de vous dire qui étoit le Pere «
Merfenne. La Lettre de M. Huygens «
est écrite de la Haye le 26. Novem- «
bre 1646. «

Le témoignage d'un Savant tel que
M. Huygens seroit bien fort, s'il avoit
été lui-même témoin du fait, ou s'il
en avoit été convaincu. Cela m'a en-
gagé à consulter l'original de cette
Lettre chez les Révérends Peres Mini-
mes de la Place Royale, où toutes les
Lettres qui ont été écrites à ce savant

X I I.
M. Huygens
ne donne le
fait que pour
une plaisan-
terie.

Religieux, si connu dans toute l'Europe, sont conservées en quatre portefeuilles. La Lettre en question est la huitieme du troisieme portefeuille, page 19. qui commence ainsi. » Mon-
» sieur. Mon Écolier se trouvant ici à
» l'arrivée de vos Lettres &c. Ce n'est
qu'après la Lettre écrite, que M. Huygens a mis dans la grande marge ce qui suit. » P. S. En récompense du
» voyage du Paradis que vous me
» communiquez, vous saurez pour
» chose assez étrange, quoique vieille,
» que des gens sérieux, d'âge & de
» condition, déclarent avoir vû pri-
» sonnier à Anvers, durant nos pre-
» mieres guerres, un homme qui avoit
» la faculté de voir au travers des ha-
» bits, pourvû qu'il n'y eut point de
» rouge; qu'ensuite la femme de son
» Geolier l'étant venu voir avec d'au-
» tres femmes pour le consoler dans sa
» calamité, elles furent bien étonnées
» de le voir rire; & le pressant de
» dire ce qui en étoit cause; il répon-
» dit froidement, parcequ'il y en a
» une d'entre vous qui n'a point de
» chemise: ce qui fut avoué. Raison-
» nez là-dessus, & faites que Kirche-
» rus ne l'oublie pas dans sa seconde

Edition ; car cela se peut bien appeller par excellence *Ars magna*.

N'est-il pas assez visible que M. Huygens n'a rien vû de semblable , qu'il ne raconte que des oui-dire des personnes dont le témoignage ne lui paroît pas fort imposant ; qu'il ne donne ce conte au P. Mersenne que pour lui rendre la pareille de quelque autre conte réjouissant ; & qu'il auroit voulu seulement voir ce qu'en pourroit dire le P. Kirker, dans lequel il trouvoit souvent bien des choses dont il ne pouvoit convenir. Le Traité du Pere Kirker, intitulé *Ars magna*, étoit tout récemment imprimé ; & M. Huygens a bien raison de dire que ce seroit un grand art de pouvoir former une telle vûe. On ne se flateroit pas apparemment de pouvoir faire des yeux humains différens des nôtres ; il faudroit seulement que les personnes à qui on attribue le rare talent de voir à travers la terre , les habits & le corps humain , trouvaient le secret de rendre transparens les corps opaques. Un tel secret vaudroit bien celui de la pierre Philosophale.

Cela m'a fait penser qu'il ne seroit pas inutile de faire détromper le Pu-

blic sur ce qu'on a débité touchant la vûe si perçante de la femme Portugaise.

XIII.

Femme qui accouche de plusieurs Lapins en Angleterre.

Le Public n'auroit-il pas été porté à croire qu'une femme étoit accouchée de plusieurs lapins en diverses fois; puisque cela avoit été mis dans plusieurs Gazettes sur le certificat du Chirurgien Accoucheur, & sur l'autorité de l'Anatomiste du Roi, qui en avoit publié une relation comme d'un fait constant? Mais le Roi d'Angleterre prit de si justes mesures, qu'on découvrit l'imposture, & que le même Anatomiste du Roi en a fait des excuses publiques par l'Acte suivant, traduit en François, & inséré dans la Gazette d'Amsterdam du Vendredi 27. Décembre 1726.

XIV.

Désaveu de cet accouchement, donné par l'Anatomiste du Roi.

» Ayant contribué en quelque manière à la croyance d'une imposture, par le narré. que j'ai depuis peu publié, d'un accouchement extraordinaire de Lapins fait par le sieur Hewart Chirurgien de Guillefort; & ayant été depuis employé dans la découverte d'icelle, en sorte que je suis présentement entièrement convaincu que c'est une très-abominable fraude; je me crois obligé, par

un pur égard pour la vérité, d'en in-
former le public, & de l'avertir que
j'ai dessein de publier dans peu une
ample relation de cette découverte,
avec quelques considérations sur les
circonstances extraordinaires de ce
cas, lesquelles m'en ont fait avoir
une fausse notion; & lesquelles doi-
vent, comme je l'espère, excuser en
quelque maniere la bévue que j'ai
faite moi-même, & qu'ont fait plu-
sieurs autres qui ont visité la femme
en question, &c. ce 19. Decembre
1726. S. André. »

Ce n'est pas seulement par des Ga-
zettes qu'on a répandu des faits fa-
buleux : des Historiens ont eu la har-
dieffe d'ajouter à des événemens tout
récens des circonstances sur lesquelles
il y a une infinité de personnes qui
peuvent les convaincre de faux. La
Mothe le Vayer nous en donne deux
exemples considérables, tirés des Hi-
storiciens du seizieme siecle : « La vic-
toire, dit-il, de l'Empereur Char-
les-Quint sur le Duc de Saxe au pas-
sage de l'Elbe, fut publiée par toute
l'Europe, comme si le Soleil avoit
visiblement retardé fort longtemps
son cours en faveur des Impériaux. »

X V.
Evenemens
récens, rem-
plis de faus-
tés, cités par
la Mothe le
Vayer.

» Cela passa pour si constant, qu'Henri
» II. s'en voulut informer du Duc
» d'Albe, lorsqu'il vint le trouver pour
» le mariage d'Elizabeth de France
» avec Philippe II. La réponse du Duc
» fut digne de lui, & de celui qui
» l'interrogeoit : qu'à la vérité tout le
» monde contoit cette merveille; mais
» qu'il avouoit à Sa Majesté que le soin
» des choses qui se passoient alors sur
» la terre l'avoit empêché d'observer
» ce qui se faisoit au Ciel; accompa-
» gnant son dire d'un souris qui témoi-
» gnoit ce qu'on devoit croire tou-
» chant cela. Je prendrai le second
» exemple de ce qu'a écrit Baptiste le
» Grain, que j'estime beaucoup d'ail-
» leurs, dans sa Décade de Louis le
» Juste. Il dit au sixieme Livre, qu'il
» observa lui-même dans Paris l'an
» 1615. sur les huit heures au soir du
» 26. d'Octobre, des hommes de feu
» au Ciel qui combattoient avec des
» lances, & qui par ce spectacle ef-
» frayant pronostiquoient la fureur
» des guerres qui suivirent. Cepen-
» dant j'étois aussi bien que lui dans la
» même Ville, & je proteste, pour
» avoir contemplé assiduement jus-
» ques sur les onze heures de nuit le

Phénomene dont il parle, que je ne vis rien de tel qu'il le rapporte; mais seulement une impression céleste assez ordinaire, en forme de pavillons, qui paroissent & s'enflammoient de fois à autre, selon qu'il arrive souvent en de tels météores. Infinites personnes, qui sont encore vivantes, peuvent témoigner ce que je dis : & néanmoins dans un siècle l'on citera le prodige de la Décade comme indubitable, & il passera, de même que tous les autres faits de cette nature, pour un des plus constants qui soient dans notre Histoire.

Quelque Ecrivain s'avisera peut-être de parler ainsi de la lumière boréale qui a paru cette année 1726. le 19. d'Octobre, depuis sept heures & demie du soir jusqu'au lever de la Lune, deux heures après minuit. Il s'en est pourtant fait tant de descriptions exactes, que nulle personne qui aime la vérité ne pourra à l'avenir être trompé sur ce Phénomene par des relations exagérées & fausses.

Comme il n'est pas si facile de juger de la vérité ou de la fausseté de ce qu'on nous rapporte des Pays fort éloignés de nous, ce n'est qu'avec

XVI.
Il faut se
défier de la
sincérité des
Voyageurs.

beaucoup de précautions qu'on doit ajouter foi aux relations des Voyageurs; & ce seroit rendre un grand service au Public, que d'empêcher qu'ils répandissent des relations qu'on peut justement soupçonner de mensonge. Il y a quelque temps qu'on arrêta l'impression d'un de ces Voyages fabuleux; & il seroit à souhaiter qu'on traitât de même tous les autres.

XVII.
Fables ex-
traites des
Voyages de
Jean Struys.

Il n'y en a que trop auxquels les Journalistes ont fait l'honneur de donner place dans leurs extraits. Tels sont par exemple ceux qui ont pour titre *les Voyages de Jean Struys en Moscovie, en Tartarie, en Perse & en plusieurs autres Pays étrangers, avec des remarques sur la qualité, la Religion, &c. de tous ces pays, par M. Glanius*. On rapporte, dans le 20. Journal, ce que l'Auteur dit d'extraordinaire de Madagascar & de Siam; après quoi on lit:

Page 320. » Ce que l'Auteur de ces Memoires dit
» avoir vû de ses propres yeux dans
» l'Isle Formosa, & qu'on ne savoit
» jusques ici que par ouï-dire, est
» quelque chose encore de plus sin-
» gulier: c'est que tous les Habirans
» de la partie méridionale de cette
» Isle ont derriere le dos une longue

queue , semblable a celle d'un bœuf. „

Cette singularité est suivie des raretés de Moscovie , parmi lesquelles on parle d'un espece de concombre qui se nourrit , dit-on , des plantes voisines. „ Cet Auteur dit que ce fruit surprenant a la figure d'un Agneau , „ *Page 328*
avec les pieds , la tête & la queue de „ cet animal distinctement formés ; „ d'où on l'appelle en langage du Pays „ *Bonnaret* ou *Baranez* , (il faut peut- „ être lire *Borametz* , comme on lit ail- „ leurs) l'un & l'autre de ces deux „ noms Moscovites signifient petit „ Agneau. Sa peau est couverte d'un „ duvet fort blanc , aussi délié que de „ la soie. Les Tartares & les Moscovi- „ tes en font grand état , & la plûpart „ le gardent avec soin dans leurs mai- „ sons, où cet Auteur en a vû plusieurs. „ Il croît sur une tige d'environ trois „ pieds de haut. L'endroit par où il „ tient est une espece de nombril , sur „ lequel il se tourne & se baisse vers „ les herbes qui lui servent de nour- „ riture ; se séchant & se flétrissant au- „ sitôt que ces herbes lui manquent. „ Les loups l'aiment & le dévorent „ avec avidité , parcequ'il ressemble à „ un Agneau. Toute cette description „

» ne contient rien jusques-là d'in-
 » croyable ; mais ce que l'Auteur ajoû-
 » te , qu'on l'a assuré que cette plante
 » a effectivement des os , du sang &
 » de la chair , d'où vient qu'on l'ap-
 » pelle dans le Pays *Zoophyte* , c'est-à-
 » dire , plante animale , n'est pas si
 » croyable , non plus que plusieurs au-
 » tres particularités qu'on en dit , peu
 » vraisemblables à ceux qui ne les ont
 » pas vûes , & qui ne se repaissent
 » pas de petits contes. *

* Le premier article des Transactions ou Mémoires philosophiques de la Société Royale de Londres de l'année 1724. n. 390. contient une Dissertation Latine de M. Breyn , Medecin de Dantzic , & de la Société Royale de Londres , touchant l'Agneau végétal de Tartarie , nommé vulgairement *Beramez*.

L'Auteur observe d'abord que plusieurs Naturalistes du premier ordre ont parlé fort sérieusement de ce prétendu Zoophyte. Scaliger fait la description de cette plante , & dit , entre autres choses , qu'elle rend du sang lorsqu'on y fait quelque incision. Quelques Naturalistes en ont fait graver la figure suivant leur imagination , & ont prétendu en avoir la peau dans leur cabinet.

M. Breyn regarde ce fait comme fabuleux ; parce que nul Auteur digne de foi n'assure avoir vû cette plante ; que M. Kœmpfer , curieux observateur , qui a voyagé dans le pays où l'on dit qu'elle naît , n'en a pû rien apprendre.

Le même M. Kœmpfer dit qu'en certaines Provinces voisines de la Mer Caspienne , outre l'espèce ordinaire de brebis , il s'en trouve une qui est différente , & qui est recommandable par la beauté des fourrures qu'elle produit. Plus les Agneaux sont jeunes , plus les fourrures sont fines & précieuses. C'est pourquoi les Ouvriers tirent ces Agneaux par incision du ventre de leurs mères. Ces peaux bien préparées , lorsqu'on

Voilà un correctif judicieux, qui
devroit toujours se trouver dans les
extraits que les Journalistes ont donné
de tant d'autres fausses Relations que
nous pourrions ajoûter ici. Messieurs
de l'Académie Royale des Sciences
ne manquent point de détromper le
Public des fictions qu'ils découvrent.
Nous nous contenterons d'en rappor-
ter ici un exemple tiré de l'Histoire

XVIII.
Phosphore
liquide re-
connu faux.

en a rogné les extrémités, ont si peu l'air d'une peau
d'Agneau, qu'on les prendroit plutôt pour la mem-
brane d'une courge garnie de son duvet. M. Kœmpfer
est persuadé que quelques-unes de ces peaux, trans-
portées en des Pays éloignés, ont pu être prises pour
la peau du Zoophyte. Il y a plus : M. Breyn a dans son
cabinet un prétendu *Borametx*, dont un curieux reve-
nant de Tartarie lui a fait présent il y a quelques an-
nées. Ce *Borametx* étoit long d'environ six pouces.
L'on y distinguoit une tête accompagnée de ses deux
oreilles & de quatre jambes. Sa couleur tiroit sur le
gris de fer. Elle étoit couverte d'une espèce de velouté
soyeux, à l'exception des oreilles & des jambes qui
étoient sans poil, & d'une couleur plus brune.

M. Breyn s'aperçut que la tête & une des jambes
étoient postiches, & que tout le reste étoit une racine
rampante, dont, avec un peu d'industrie, on avoit
fabriqué une espèce de quadrupède. L'Auteur n'a pu
encore découvrir quelle sorte de plante fournit ce *Bor-
ametx* artificiel. Il soupçonne cependant que ce
pourroit être quelque espèce de capillaire étrangère.

M. Sloane, dans les Transactions Philosophiques,
n. 287. page 261. dit avoir parmi les raretés de son
cabinet un Agneau végétal tout pareil, qui lui est
venu des Indes, & dont il fait une description ; d'où
il résulte que le sien ressemble bien moins à un
Agneau naturel que celui de M. Breyn.

On conclut enfin, que le Zoophyte est une racine
dont on a fait un animal artificiel ; à peu près comme
les Chatlains font de la Mandragore une figure hu-
maine.

2 Hist. de
l'Acad. des
Sciences an
1703. p. 22.

de l'année 1703. » Il vint une Lettre
» de Cadix, qui portoit que l'on y
» avoit vû pendant quinze nuits de
» suite toute la Mer brillante d'une
» lumière claire, à peu près comme un
» Phosphore liquide ; & pour rendre
» la comparaison du Phosphore plus
» parfaite, que l'eau de la Mer, em-
» portée dans des bouteilles, rendoit
» la même lumière dans l'obscurité ;
» que quelques gouttes versées à terre
» y brilloient comme des étincelles
» de feu, & que des linges trempés
» dans cette eau devenoient aussi lu-
» mineux. Le fait ayant été appro-
» fondi s'est trouvé faux. Tout au plus
» ce bruit, qui se répandit beaucoup,
» même en Espagne, aura eu pour fon-
» dement quelque couleur partien-
» liere & plus vive, dont la Mer se
» sera teinte à un coucher du Soleil.
» L'Académie croit faire autant, en
» désabusant le Public des fausses mer-
» veilles, qu'en lui annonçant les vé-
» ritables.

Il auroit, ce semble, falu rendre
le même service au Public par rapport
à plusieurs faits fabuleux dont le sieur
Paul Lucas a voulu égayer les Réla-
tions de ses Voyages : mais cet Au-
teur n'a pas eu besoin d'être critiqué ;

parceque le Public s'est si fort désabusé de ce qu'il a débité, que la plupart ne veulent plus ajoûter foi à ce qu'il a rapporté de véritable.

Voilà peut-être déjà trop de fables de fuite. Il s'en présentera encore assez en faisant le discernement des effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas.

CHAPITRE VII.

Du milieu qu'il faut garder entre la trop grande crédulité & l'incrédulité, ou l'obstination à ne rien croire d'extraordinaire & de merveilleux. Réflexions sur la maniere de discerner si des faits extraordinaires sont vrais. Exemples.

TAnt de fables, qui ont trouvé créance dans le monde, ne prouvent que trop la nécessité de s'assurer des faits dont on veut trouver la cause, & de se défaire de cette pente que la plupart des hommes ont à croire, sans beaucoup d'examen, tout ce qu'on leur raconte de surprenant.

La crédulité est un plus grand mal qu'on ne pense ordinairement. Car, en accréditant des récits & des Histoires dont on vient à reconnoître en-

1.
Inconvé-
niens de la
crédulité.

suive la fausseté, on donne lieu à certaines personnes de douter de tout ce qu'ils entendent dire d'extraordinaire, & de nier les faits les plus constans; parcequ'on leur a donné pour certains & pour incontestables des faits douteux & incertains.

Cependant, quelque dangereuse que soit la crédulité, elle est beaucoup plus excusable, & j'ose même dire plus raisonnable qu'une obstination inflexible à ne croire que les choses ordinaires & communes.

I I. La crédulité moins dangereuse que l'obstination inflexible à révoquer en doute certains faits extraordinaires.

La crédulité, comme nous l'avons déjà remarqué, vient d'un goût naturel que l'homme a pour le grand & le merveilleux; & souvent même d'une certaine candeur d'esprit, qui fait que se sentant incapable de vouloir tromper les autres, l'on suppose aisément qu'ils ne veulent pas aussi nous tromper, & l'on croit facilement ce qu'ils assurent. Mais une obstination à ne rien croire vient ordinairement d'un orgueil excessif, qui porte à se mettre au-dessus des autorités les plus respectables, & à préférer ses lumières à celles des plus grands hommes & des Philosophes les plus judicieux.

I.
Milieu en-

Il y a un milieu qui doit paroître;

ce me semble, juste & raisonnable : le voici. Si ce qu'on nous rapporte n'est fondé que sur des oui-dire & sur des conjectures ; s'il nous vient d'Auteurs suspects, ou même déjà convaincus de faux sur plusieurs faits ; si les Relations ne conviennent pas entre elles, il est raisonnable de suspendre son jugement. Mais si les Auteurs se donnent pour témoins oculaires, s'ils parlent uniformément & avec assurance, s'ils n'ont aucun intérêt de tromper, & s'ils sont d'ailleurs exempts de reproches ; on ne peut sans injustice refuser de les croire. Les témoignages constans, uniformes & désintéressés de plusieurs personnes qui assurent un fait qu'elles disent avoir vû, forment une certitude morale à laquelle il faut céder. Nous n'avons point d'autres moyens de nous assurer des faits que nous n'avons pas vûs de nos propres yeux ; & il faut se rendre à ces témoignages, ou nier tout ce dont nous ne sommes pas nous-mêmes les témoins.

tre la crédulité & l'inflexible opiniâtreté à douter de tout.

On entend quelquefois certaines personnes dire : je n'ai jamais vû de prodiges, je n'ai jamais rien vû d'extraordinaire & de merveilleux ; & se

IV.
Réponse à ceux qui se moquent de tout ce qui paroît merveilleux.

moquer ensuite de tout ce qu'on en rapporte. Je leur répondrais volontiers ce que Cicéron dit dans son premier Livre de la nature des Dieux, où il apostrophe Epicure & lui adresse ces paroles : » Rejettons donc * tout » ce que l'Histoire nous apprend , & » tout ce qu'on découvre de nouveau » par le raisonnement. Que ceux qui » habitent le milieu des terres croient » qu'il n'y a point de mer. Que les » bornes de votre esprit sont étroites ! Si vous étiez né à Sériphe , & » que vous ne fussiez jamais sorti de » cette Isle, dans laquelle vous n'auriez vu que des lievres & des renards, croiriez-vous qu'il y a des lions & des pantheres, lorsqu'on vous en feroit la description ? Mais » si l'on vous parloit d'un éléphant, » penseriez-vous aussi qu'on le montreroit de vous ?

* Numquid tale, Epicure, vidisti? Ne sit igitur sol, ne luna, ne stellæ: quoniam nihil esse potest, nisi quod attigimus, aut vidimus. Quid? Deum ipsum numne vidisti? Cur igitur credis esse? Tollamus ergo omnia, quæ aut Historia nobis, aut nova ratio affert. Ita sit, ut Mediterranei mare esse non credant. Quæ sunt tantæ animi angustia! ut, si Seriphi natus esses, nec unquam egressus ex insula, in qua lepusculos vulpeculasque sæpe vidisses, non crederes leones & pantheras esse, cum tibi quales essent diseretur? Si verò de elephanto quis diceret, etiam irrideri te putares? *De nat. Deor. l. 1, n. 38.*

Que

Que peuvent opposer à des raisonnemens si simples & si naturels , ceux qui font gloire de nier tout ce qu'on leur apprend d'extraordinaire & de surprenant , sous prétexte qu'ils n'ont rien vû de semblable ? Diront-ils qu'il n'y a point d'autres merveilles que les merveilles ordinaires de la nature ? Toutes les Nations déposent contre ce sentiment. On leur allègue une multitude de faits surprenans , aussi-bien constatés pour le moins que certains faits naturels ou historiques qu'ils ne révoquent point en doute. N'est-il pas raisonnable qu'ils se rendent aux preuves qu'on leur en apporte , à moins qu'ils ne les détruisent ? En sont-ils quittes pour traiter tous ces faits d'imagination , & ceux qui les croient d'esprits foibles ? C'est une foiblesse d'esprit que de croire légèrement tout ce qu'on débite dans le monde , & de s'exposer par sa crédulité à prendre l'erreur pour la vérité : mais ce n'est peut-être pas une moindre foiblesse , que de rejeter sans preuve certains récits surprenans , quoique revêtus de toutes les circonstances qui peuvent assurer la vérité d'une histoire ; & de s'exposer à trai-

122 Discernement

ter d'erreur des vérités qu'on ne veut pas , ou qu'on n'ose pas examiner , parcequ'on ne se trouve pas assez éclairé pour en découvrir les causes.

IV.
Principes
pour juger
de toutes sor-
tes de faits,

Pour éviter ces deux excès, & profiter des réflexions que nous venons de faire , nous allons poser quatre principes , sur lesquels tout homme sage & prudent doit former son jugement à l'égard de l'existence de toutes sortes de faits.

1°. Comme on ne doit point agir sans raison , il ne faut pas rejeter comme faux ce qui est rapporté par des Auteurs graves, lorsqu'on n'a rien qui en prouve la fausseté.

2°. La multitude & l'uniformité des témoignages des personnes sages & désintéressées qui disent avoir vu un fait sont des marques certaines de sa vérité.

3°. Il faut rejeter un fait qui n'est avancé que sur des conjectures, quand on a d'ailleurs d'autres faits certains ou des expériences constantes qui le contredisent.

4°. Il ne faut pas décider qu'une chose est impossible , à cause que l'on croit communément qu'elle ne se peut pas faire ; car l'opinion des hommes

ne peut pas donner des bornes aux effets de la nature & de la toute-puissance de Dieu.

• Nous allons appliquer ces réflexions & ces principes à divers exemples, qui pourront en faire sentir l'utilité.

V I.
Application de ces principes à différens faits qu'on traitoit de fables.

1°. Bien des gens sensés n'ajoutoient aucune foi durant long-temps à ce que certains voyageurs rapportoient d'extraordinaire des Pays fort éloignés ; & ce n'étoit pas tout-à-fait sans raison qu'on se défioit de leurs récits , parcequ'on a été souvent trompé , & qu'on n'a pas oublié le proverbe , à beau mentir qui vient de loin. Mais, lorsqu'on a vu ces mêmes faits rapportés uniformément par plusieurs voyageurs dignes de foi , on n'a pu raisonnablement refuser de les croire. Ainsi, par exemple , on ne doute plus de ce qu'on dit des Castors , & de la manière admirable dont ils font leurs habitations , depuis que tant de personnes ont été en Canada , & qu'on nous a donné une Relation uniforme de ces animaux. Pourquoi le révoquons-nous en doute , lorsqu'on peut voir par tout des Abeilles se faire des loges merveilleuses avec un art qu'on ne sauroit assez admirer ?

Voyez Les Journaux des Savans & les Mémoires de l'Acad. R. des Sciences. ann. 1704. page 62

2°. Une infinité de personnes n'ont pû croire qu'il y ait des Antipodes , c'est-à-dire , des hommes qui habitent l'autre Hemisphere de la terre , en sorte que leurs pieds se trouvent opposés aux nôtres. Lactance le nieoit, parcequ'il ne pouvoit croire que la terre fût ronde. D'autres , comme S.

S. Aug. de
Civit. Dei l.
18. c. 9.

Augustin , qui ne nioient pas la rondeur de la terre , rejettoient pourtant comme une fable ce qu'on disoit des hommes qui nous seroient Antipodes, parcequ'ils ne pouvoient pas se persuader que le continent qui est opposé au nôtre fût habité: mais tout homme raisonnable doit être convaincu présentement, & de la rondeur de la terre , & que le continent opposé au nôtre est habité , surtout depuis que Christophe Colomb a découvert en 1492. l'Amérique, à laquelle Americ Vespuce donna son nom en 1497. & qu'un grand nombre ont fait & font encore tous les jours le tour du monde

3°. Depuis que par les lunettes d'approche on a découvert dans les Cieux beaucoup de choses singulieres , qui avoient été inconnues jusqu'à nos jours , & qu'on a dit, par exemple , qu'autour de la planete de Jupiter il

Y avoit quatre Lunes, dont la plus petite égale la grandeur de notre Lune; bien des gens ont cru qu'on leur en donnoit à croire : mais après les observations de beaucoup de Savans, & sur tout de M. Huygens & de M. Cassini, qui a fait un si bon usage de ces Lunes, qu'on appelle Satellites, en observant leurs éclipses pour régler les longitudes, on ne peut plus douter de ce qui paroissoit si extraordinaire.

4°. Au contraire il y a beaucoup de choses qui ont été données comme constantes par un grand nombre de Savans, & qu'il faut rejeter, parcequ'elles n'ont été avancées que sur des conjectures dont la fausseté est démontrée par l'expérience. On n'a cessé de dire jusqu'au seizieme siecle que la Zone torride étoit brûlée par les ardeurs du Soleil, & par conséquent inhabitable. Aristote l'a assuré en plusieurs endroits de ses ouvrages. Qui n'auroit cru qu'il raisonnoit juste; puisqu'on a lieu de penser que plus les Pays sont méridionaux, plus ils sont chauds, & par conséquent que ceux qui sont tout-à-fait sous la ligne équinoxiale, & qui ont le Soleil pour

V I f.
Différens
faits crus
pour vrais,
dont on a reconnu la fausseté, comme, que la Zone Torride étoit brûlée par le Soleil.

Zenit , doivent être chauds à l'extrême : Tous les Cosmographes affu-
roient la même chose ; & on l'a cru
si généralement , qu'on n'a vû aucun
Commentateur de Pline qui l'ait re-
pris d'avoir dit au Livre second cha-
pitre 68. en parlant des Zones : *Me-
dia verò terrarum , quæ Solis orbita est ,
exusta flammis & cremata , ceminus ut-
pote torretur.*

C'est pourtant là un fait absolument
faux , qui doit nous faire penser qu'il
faut se défier de ce qui n'est avancé
que sur des conjectures. On sait à
présent par des Relations sûres , que
la plûpart des Régions qui sont sous
la Zone torride abondent en eaux
& en pâturages , & que la chaleur,
loin d'y être excessive , est si modérée,
qu'en plusieurs endroits elle se fait
à peine sentir, si l'on a soin de se met-
tre à l'ombre sous le moindre couvert
de paille, de nâc, ou de bois : quel-
quefois même on y a froid. Il n'y a
qu'à voir ce qu'en dit Joseph Acosta,
célèbre Missionnaire Jésuite, qui don-
na en 1590. l'Histoire naturelle des
Indes, qui a été traduite en plusieurs
Langues. » Quand je passai aux In-
des, dit-il, ayant lû ce que les Poë-

tes & les Philosophes disent de la Zone Torride, je me persuadois qu'arrivant à l'Equinoxe je ne pourrois y supporter cette excessive chaleur; mais j'y expérimentai tout le contraire: car, m'y trouvant dans le temps que le Soleil y étoit pour Zenit, au mois de Mars, j'y sentis un si grand froid, que j'étois contraint de me mettre au Soleil pour m'échauffer. N'avois-je pas sujet alors de me moquer d'Aristote & de sa Philosophie, voyant qu'au lieu & en la saison que tout devoit y être embrasé de chaleur, suivant ses règles, moi & tous mes compagnons avions froid! Il n'y a, à la vérité, Région plus douce, ni plus tempérée que sous l'Equinoxe. Tout ce qui est néanmoins sous la Zone torride n'est pas d'égale température. En quelques endroits elle est fort tempérée, comme en Quitto & aux autres parties du Pérou; en quelques autres endroits fort froide, comme au Potosi, & en d'autres fort chaude, comme en Ethiopie, au Brésil & aux Moluques.

Il est vrai que la situation de tout ce Pays, qui est sous la Zone torride,

porteroit à croire que tout devoit y être brûlé par l'ardeur du Soleil : mais la sagesse admirable du Créateur y a placé des Montagnes qui servent à tempérer le terroir ; & M. Nieuwen-
tit, dans sa Démonstration de l'exis-
tence de Dieu par les merveilles de la
nature, n'a pas laissé échaper cet exem-

L. 2. c. 3.
p. 345.

» ple. » L'Isle de S. Thomas, dit-il,
» est située sous la ligne, au milieu de
» la Zone torride : tous ceux pourtant
» qui en ont écrit conviennent unani-
» mément que l'air y est fort sain, &
» la terre très-fertile. Qu'est ce donc
» qui empêche que cette Isle ne soit
» inhabitable ? C'est qu'il y a une gran-
» de Montagne située au milieu &
» couverte de beaucoup de bois, dont
» les sommets sont enveloppés d'une
» si grande quantité de nuages, que
» les eaux qui en descendent, & qui se
» forment de ces nuages, produisent
» non-seulement des fruits, mais mê-
» me des cannes de sucre. On observe
» que durant les plus grandes chaleurs
» cette Montagne paroît toujours cou-
» verte d'un nuage : cela vient de ce
» qu'alors le Soleil attire de la Mer
» une plus grande quantité de vapeurs ?
» & l'air étant aussi beaucoup plus ra-

-refié par la chaleur , il entraîne les «
vapeurs de l'eau , qui sont mêlées «
avec lui, dans les endroits froids de «
la Montagne où il y a de l'ombre..... «
A Madagascar , il y a aussi des Mon- «
tagnes & des bois au milieu de cette «
Isle, d'où coulent des rivières de tous «
côtés , qui rendent le Pays, quoique «
situé dans l'endroit le plus chaud du «
monde , en égard au Soleil , aussi «
fertile que les meilleurs climats du «
monde. «

On peut voir aussi dans la Géogra-
phie générale de Varenne , que dans
un assez grand nombre de Pays , sous
la Zone torride, l'air y est communé-
ment tempéré à cause des grandes &
fréquentes pluies , & qu'il y a même
des endroits où il fait grand froid.

L. 2. c. 26,

Page 534

Ajoutons encore ici , par rapport à
la chaleur que Joseph Acosta attribue
à l'Ethiopie , qu'il ne laisse pas d'y
faire bien froid une partie de l'année;
car on voit dans plusieurs Relations
qu'à la Fête de l'Epiphanie on est or-
dinairement obligé de casser les gla-
ces pour faire la bénédiction des eaux
& une espèce de renouvellement du
Baptême. Tout cela montre qu'il ne
faut pas établir des jugemens sur de

VIII
Il fait froid
en Ethiopie
malgré les
excessives
chaleurs de
l'Été.

simples conjectures. En voici un autre exemple.

IX.

Aburdité
de ceux qui
ont dit qu'on
pouvoit faire
monter l'eau
sur une Mon-
tagne.

5°. Combien d'Auteurs n'ont-ils pas dit qu'on pouvoit faire monter l'eau sur une Montagne, pour la faire passer d'une Vallée à l'autre, par le moyen d'un tuyau, lequel passant sur la Montagne feroit en descendant une espee de syphon recourbé? Dans combien de recueils n'a-t-on pas mis ce prétendu secret sur une simple conjecture trompeuse? L'eau monte dans une pompe : elle montera donc aussi dans ce tuyau jusqu'au sommet de la Montagne, & par son propre poids elle coulera dans l'autre partie du tuyau, pourvû qu'il descende un peu plus bas que l'endroit de la Vallée où le tuyau commence à prendre l'eau. C'étoit pour plusieurs une démonstration confirmée par l'expérience commune du syphon recourbé. Il est vrai que cela peut se faire à l'égard d'une hauteur d'environ cinq toises, en y faisant passer un tuyau qu'on rempliroit d'eau par un trou, pourvû qu'on pût ensuite le bien fermer, & que l'air ne se mêlât point avec l'eau. Mais on se tromperoit si l'on croyoit qu'on pourroit le faire à toute hauteur.

Un certain Ingenieur y fut en effet trompé : il osa parier mille ducats, en présence de la Reine Christine de Suede, qu'il feroit venir l'eau d'une source qui étoit au delà d'une Montagne, en la faisant passer par dessus. On fit inutilement beaucoup de dépenses, & il perdit lui-même ses mille ducats. Après quoi il apprit que l'eau ne montoit dans les pompes, ou dans quelque tuyau que ce soit, qu'à la hauteur de 32. ou 33. pieds ; & nous devons apprendre aussi que nous ne devons point tenir pour vrai ce qui n'est avancé que sur des conjectures.

6^a. Quelques Auteurs ont dit hardiment que Jules César, sans quitter les Gaules, voyoit d'un Port de Mer tout ce qui se passoit dans l'Armorique, que nous appellons Bretagne. Roger Bacon, célèbre Cordelier Anglois du treizieme siecle, ne trouvoit en cela rien que de fort naturel. Cet Ecrivain, à qui plusieurs ont donné le titre de Docteur incomparable & qui véritablement a eu beaucoup de connoissances singulieres, composa un petit Traité, *De mirabili potestate artis & nature*, où il parle entre autres choses des moyens d'apercevoir les

X.
On a prétendu que César, sans quitter les Gaules, voyoit d'un Port de Mer tout ce qui se passoit en Bretagne.

objets les plus éloignés ; & il y répète ce qu'on avoit dit de Jules César : *Pos-
sunt enim , dit-il , figurari perspicua , ut
longissimè posita appareant propinquissima ,
& è contrariò. Ita quod incredibili distan-
tia legeremus litteras minutissimas , & vi-
deremus res quantumcumque parvas. Sic
enim existimant quòd Julius Cæsar per
littus maris in Galliis deprehendisset per
ingentia specula dispositionem & situm cas-
trorum & civitatum Britannia minoris.*

La moindre attention auroit suffi pour détromper cet Auteur. En effet, il n'est pas difficile de remarquer qu'outre la hauteur des Montagnes, la seule rondeur de la terre empêche de voir à cent lieues loin. Mais pourquoi dire à cent lieues loin ? Les objets se dérobent à notre vûe dans une bien moindre distance. Lorsque voyageant sur Mer on s'éloigne des plus hautes tours & des Montagnes, d'abord on perd de vûe le bas de ces objets, ensuite le milieu, & enfin le sommet qui disparoît insensiblement. De même, lorsqu'on se rapproche de ces tours & de ces Montagnes, on en aperçoit premierement le sommet, ensuite le milieu, & enfin le tout, d'une manière qui répond à la figure sphé-

rique de la terre. Comment seroit-il possible de voir à cent lieues de loin ? Bacon n'avoit pas fait ces réflexions. Il avoit vû des miroirs qui rapprochoient des objets assez éloignés , & il en a conjecturé qu'on pourroit voir à toute distance.

Jean-Baptiste Porta l'a cru de même ; car il avance , comme un fait constant , que Ptolomée avoit des miroirs , ou plutôt des Lunettes , par le moyen desquelles il voyoit venir des Vaisseaux éloignés de six cents milles , c'est-à-dire , d'environ deux cents lieues : *Diximus de Ptolomai speculo , sive specillo potius , quo per sexcenta*

*Magia nas-
tur. l. 7. c.
11.*

millia pervenientes naves conspiciebat. Autre erreur , laquelle , aussi-bien que les précédentes , doit nous faire conclure qu'il ne faut pas croire légèrement tout ce qui est rapporté par les Auteurs. Mais , pour tenir le juste milieu dont nous avons parlé , disons aussi qu'on ne doit pas rejeter le témoignage des personnes irréprochables qui nous rapportent des faits extraordinaires dont ils ont été témoins , quoique ces faits paroissent très-singuliers , & qu'ils puissent donner lieu de douter s'ils sont naturels ou non.

CHAPITRE VIII.

On établit des principes pour juger si un effet est naturel ; s'il tient du miracle, ou de la superstition.

I.
Nécessité
d'examiner
avant si un
fait est natu-
rel ou surna-
turel.

SI l'on suit exactement les principes que nous avons établis, on discernera sans peine, entre les faits extraordinaires, ceux qui sont vrais d'avec ceux que la crédulité & l'imposture ont répandus dans le monde. Mais il n'en faut pas demeurer là. Il est important de remonter jusqu'à leurs causes, & d'examiner si ceux dont on est assuré doivent être mis au nombre des productions de la nature, ou s'ils sont d'un ordre différent. Nous allons poser sur ce sujet des principes dont les personnes qui ont quelque teinture de Philosophie & quelque connoissance de la Religion conviendront fort aisément. Mais, avant que de les déduire & de les expliquer, nous supposons les vérités suivantes.

II.
Vérités qu'il
faut supposer
pour faire ce
discerne-
ment.

Il y a un Dieu Auteur de toutes choses, qui a créé deux sortes d'êtres, des corps & des esprits. Les corps forment par leur assemblage le monde

visible ; & Dieu leur a prescrit des Loix qu'ils suivent inviolablement par une nécessité naturelle & aveugle. Car ils ne sont capables d'aucune connoissance & d'aucune volonté. Les esprits agissent avec connoissance, avec réflexion, avec liberté. Ils ne peuvent être contraints, ils ne sont point entraînés par aucune nécessité naturelle ; mais ils ont reçu de Dieu la puissance de produire d'eux-mêmes certains actes, dont ils sont les maîtres. Les âmes humaines ne sont pas les seuls esprits que Dieu ait créés : il y a dans l'Univers une multitude de pures Intelligences, dont les unes portent le nom d'AnGES, les autres sont appellés DÉMONS. Les AnGES sont toujours demeurés soumis à Dieu ; les DÉMONS ont abusé de leur liberté pour se révolter contre lui. Les uns & les autres ont quelque pouvoir sur les créatures matérielles, & produisent dans le monde plusieurs effets sensibles. Les AnGES n'agissent que pour exécuter les ordres de Dieu : les DÉMONS n'agissent que pour séduire & pour perdre les hommes.

Nous supposons toutes ces vérités, sans nous arrêter à les prouver, parce-

qu'elles ont été suffisamment démontrées dans beaucoup d'excellens Livres, & que d'ailleurs nous ne prétendons pas avoir affaire ici à des gens sans Dieu & sans Religion; mais à des Chrétiens instruits des principaux points de la Doctrine qu'ils font profession de croire, & par conséquent de toutes ces vérités fondamentales que nous supposons. C'est pour eux que nous écrivons. Nous commencerons par exposer ce que c'est qu'un effet naturel, un miracle, une superstition.

111.

Quelle est
la cause de
différents
effets qu'on
peut distin-
guer.

Tout effet est causé par les loix des communications ordinaires des mouvemens, ou il vient immédiatement de Dieu indépendamment de ces loix qu'il a établies, ou il procède des Anges, ou il est produit par le Démon. S'il est une suite des communications des mouvemens, c'est un effet naturel: s'il vient de Dieu indépendamment de ces communications, ou par le ministère des Anges, c'est un vrai miracle: & s'il procède du Démon, on le met au rang des faux miracles, qui engagent les hommes dans ce qu'on appelle superstition.

Pour avoir une notion claire de ces

termes , miracle , effet naturel , superstition , on doit tâcher de se représenter la manière dont toutes choses sont produites , en remontant jusqu'au principe. Il faut pour cela faire réflexion que Dieu est le seul de qui toutes choses ont reçu ce qu'elles ont , le seul qui conserve toutes choses ; c'est-à-dire , qu'il les crée continuellement , qu'il leur donne à tout moment l'être , qu'il est le seul maître des esprits & des corps , le seul dont les corps puissent exécuter la volonté : non pas qu'ils la connoissent ; mais parcequ'il opere en eux suivant ses propres loix , & qu'ainsi il fait lui-même ce qu'il veut qu'ils fassent.

Les corps seroient donc toujours dans la même place , si Dieu ne les remuoit , c'est-à-dire , s'il ne les conservoit successivement en différens lieux.

Mais , parceque ces corps doivent être très-souvent en mouvement pour produire la variété que nous remarquons dans le monde , Dieu veut qu'ils soient mûs ; il veut que leurs mouvemens soient distribués d'une manière régulière , simple , digne de sa sagesse infinie , & qui soit à la portée de notre

IV.
Principe général pour bien démêler un effet naturel , un miracle & une superstition.

V.
D'où résulte un effet purement naturel.

esprit. Il a établi pour ce sujet des loix générales qui reglent tous les mouvemens : ces loix s'exécutent à l'occasion seulement de la rencontre ou du choc des corps, & selon la proportion de leur grosseur & de leur solidité. Rien de plus simple & de plus accommodé à la portée de notre esprit, que de voir l'action de Dieu déterminée par de telles causes ; & rien de plus varié, de plus étendu, & de plus beau ; que tout ce qui en résulte ; car ce sont ces loix, selon lesquelles tous les mouvemens sont communiqués, qui font cet admirable mécanisme du monde, à qui l'on a donné le nom de nature. Tout ce qui est donc produit par les loix de la mécanique du monde est appelé effet naturel.

V I.
Définition
d'un effet sur-
naturel.

Outre ces loix, Dieu en a établi d'autres pour accomplir tous ses desseins ; car les desseins de Dieu ne se terminent pas à l'arrangement des corps : & tout ce qui est produit en conséquence de celles-ci est appelé effet surnaturel, c'est-à-dire, effet qui ne dépend point de la mécanique du monde. On l'appelle aussi miracle, c'est-à-dire, chose admirable,

parceque l'on admire davantage ce qui arrive rarement & que l'on connoît le moins.

Plusieurs de ces loix nous sont cachées, quelques-unes nous sont connues. Les Juifs ^a savoient, par exemple, que par les eaux de jalousie Dieu découvroit & punissoit l'infidélité des femmes. ^b Ils savoient qu'on regardant le serpent d'airain les morsures mortelles des serpens étoient guéries. Dieu nous a révélé qu'à l'occasion de quelques gouttes d'eau & de quelques paroles prononcées il sanctifie les ames; & nous savons qu'il avoit donné aux Apôtres le pouvoir de chasser les Démons & de guérir toutes sortes de maladies, c'est-à-dire, qu'à leur seul desir Dieu chassoit les Démons, & guérissoit les malades.

De ces loix, les unes doivent durer fort long-temps, les autres peu; & il y en a qui subsisteront toujours. Ce qui s'opéroit à la vûe du serpent d'airain n'étoit que pour un temps. L'effet des eaux ameres ou de jalousie, qui faisoient mourir les femmes adultères, a cessé en même temps que les cérémonies légales. La guérison d'un malade dans les eaux de la Piscine, qui

^a Num. V.
VII

Les Loix que Dieu a établies dans l'ordre surnaturel de ses opérations nous sont cachées : les unes durent long-temps, les autres sont passagères, & d'autres enfin subsisteront toujours.

^b Ibid. XXI.

Joan. IV

Angé remuoit ne doit pas avoir duré long-temps. On en peut juger par le silence des Historiens. Mais nous savons que les loix de l'union de l'ame avec le corps, & celles de la communication des mouvemens à l'occasion de la rencontre & du choc des corps, sont des loix communes & de durée. Nous savons aussi que les loix générales, en vertu desquelles les volontés des Anges deviennent efficaces, sont des loix permanentes. Nous savons qu'à l'occasion de leurs desirs, il s'est produit & se produira quantité d'effets surprenans. Et ce sont là des effets auxquels on pourroit recourir, comme produits par des causes que Dieu a établies. Mais parceque parmi ces esprits il y en a qui se sont retirés de l'ordre, & dont les desirs sont devenus déréglés, Dieu veut que nous ayions de l'horreur pour toutes leurs œuvres. S'il leur laisse du pouvoir, pour des raisons qu'il n'est pas nécessaire d'examiner ici, il nous avertit que nous ne pouvons ni recourir à eux, ni recevoir quelque chose de leur part, sans être coupables du crime de superstition que nous allons expliquer.

On appelle superstition, ce qui met du dérèglement dans le culte qui est dû à Dieu ; & ce qui cause ce dérèglement, c'est tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu : car la notion que nous avons de Dieu, développée dans le premier Commandement, nous montre que le culte est dû à Dieu seul, toujours & en toutes choses, & que celui qui ne se rapporte pas à Dieu est un culte condamnable, un culte qui n'est pas dans l'ordre, & que l'on nomme d'un seul mot superstition, c'est-à-dire, culte excessif, culte déréglé (* Cette idée bien entendue ne fait aucun tort au culte des Saints.)

VIII.
Définition
de la superstition

* Note de M
le Censeur.

Comme Dieu opère dans tout ce qui paroît agir, il nous est facile de lui rapporter tous les mouvemens & toutes les productions que nous apercevons dans les créatures. C'est Dieu qui éclaire & qui chauffe dans le Soleil ; c'est Dieu qui nous rafraîchit dans l'air & dans l'eau. Si nous vivons, c'est-à-dire, s'il y a entre l'âme & le corps des relations mutuelles, des déterminations réciproques, c'est Dieu qui les rend efficaces. Si nous existons, c'est que la volonté de Dieu nous crée continuellement ;

XI.
Facilité de
rapporter à
Dieu les pro-
ductions de
la nature.

mine à lui, & que ce culte soit raisonnable, qu'il soit réglé. Donc faire quelque chose qui ne se rapporte point à Dieu, ou qui ne lui est rapporté que d'une manière déraisonnable, c'est superstition. Recourir à un effet qui ne peut être attribué, ni à Dieu immédiatement, ni aux communications des mouvemens qu'il a établies, ni aux esprits dont les volontés sont réglées, c'est superstition. Attendre d'une chose créée ce qui ne peut venir que de Dieu, parceque Dieu se l'est réservé, comme la connoissance de l'avenir, c'est une superstition. Attendre un effet d'une cause, lorsque Dieu n'a mis, ni par les Loix générales, ni par une loi particulière, aucune liaison entre cette cause & cet effet; c'est une superstition qui s'appelle maléfice, lorsque l'on veut nuire; & vaine observance, lorsque l'on ne fait simplement qu'ajouter foi à quelques remarques ridicules. Vouloir honorer Dieu par des cérémonies forgées à plaisir, & attendre que Dieu produise certains effets en vertu de ces pratiques ou de ces cérémonies, c'est une superstition: & ainsi des autres choses.

Parmi

Parmi les miracles, il y en a qui sont ordinaires, c'est-à-dire, qui sont de durée; & il y en a d'extraordinaires. Pour les premiers, tels qu'étoient autrefois ceux des eaux de jalousie, & à présent ceux des eaux du Baptême, Dieu en a lui-même marqué le signe extérieur; & pour les extraordinaires, ils sont assez rares: ils ne sont produits que pour renouveler l'attention des peuples, pour affermir la Religion, pour en autoriser les pratiques, & la doctrine de ceux qui en font profession; pour attirer les hommes à Dieu, les mettre dans l'ordre, les détacher des créatures, de tout ce qui ne sert qu'à exciter la curiosité, irriter l'avarice & flatter les sens.

XII.
Miracles ordinaires & extraordinaires. Leurs avantages.

Loin de trouver ces avantages dans la plupart des usages qui donnent lieu de douter s'ils sont naturels ou superstitieux, on n'y trouve communément que des effets qui ne peuvent gueres servir qu'à l'avarice, à la curiosité, à la vanité, ou à faire découvrir des choses que l'on peut découvrir suffisamment par les voies ordinaires. Et tout cela se fait par des personnes qui ne passent pas pour des

XIII.
Effets contraires des usages douteux.

faiseurs de miracles; pour ne rien dire des impostures qu'on y a découvertes. Il faut donc voir seulement, si ce qui se fait par cet usage est naturel : s'il ne l'est pas, le voilà parmi les pratiques superstitieuses.

CHAPITRE IX.

Qu'il n'est pas toujours possible de discerner les effets naturels d'avec les surnaturels. Un effet peut être naturel quoiqu'on n'en puisse pas donner une bonne raison physique : il ne s'ensuit pas aussi qu'il soit naturel, de ce que des Philosophes prétendent l'expliquer physiquement. Regles principales pour faire ce discernement.

I.
Difficulté de
montrer en
particulier
que tel effet
est purement
naturel.

Quelque notion claire qu'on puisse avoir de ce qu'on appelle effet naturel, miracle & superstition, on ne laisse pas de trouver souvent de la difficulté à montrer qu'un tel effet particulier soit purement naturel. En effet il n'est pas toujours aisé de discerner l'action d'une de ces Intelligences créées qui ont plus de pouvoir que l'homme.

II.
Les Chrét.

On ne peut douter que les Chrét.

tiens ne soient protégés en mille rencontres par leur bon Ange. Eh ! qui sçait, par exemple, si ce n'est pas à une pareille protection qu'on doit attribuer la force que certaines personnes ont eue de supporter les jeûnes extraordinaires dont on est étonné.

Pendant que S. Charles-Borromée est en prière, un malheureux décharge sur lui un coup de mousquet dans le dessein de le tuer : la balle ou le carreau perce les habits du Saint, & lui cause une grande douleur ; mais sans lui faire aucun mal, qu'une simple impression rouge sur la peau. Un Officier d'Armée * qui lisoit avec piété le Nouveau Testament, & qui en portoit toujours une partie dans une poche de sa veste, est atteint pendant la bataille d'une balle de mousquet qui perce la poche & les feuillets du S. Evangile jusqu'à cet endroit : *Elle toucha le bord de son vêtement, & en même temps le sang s'arrêta.* *

tiens protégés par leur bon Ange.

III.

Faits singuliers. L'on ne peut décider s'ils sont purement naturels.

* M. le Marquis de S. Geniés.

Luc. VIII.

44.

On n'oseroit absolument décider si cela est naturel, ou l'effet d'une protection particulière. Ce que je dis

* J'ai vu, comme plusieurs autres personnes, ce nouveau Testament, & le rochet que portoit S. Charles, lorsqu'on lui tira le coup de mousquet.

Act. XII. 10.
 15.

de la protection du bon Ange, les Chrétiens l'ont toujours reconnu. On voit que dès que S. Pierre, délivré de la prison d'Herode par un Ange qui lui ouvrit la porte de fer, alla frapper à la porte de la maison de Marie, ceux qui étoient assemblés en prières s'écrierent d'abord que ce devoit être son Ange. Cette protection, que nous ne pouvons pas nier en certains cas, & que les bons Chrétiens ont souvent éprouvée, quoiqu'invisiblement, nous empêche quelquefois de discerner, comme nous avons dit, si un effet est purement naturel. C'est la première remarque que nous devons faire.

IV.

Pour regarder un effet comme naturel, il n'est pas nécessaire d'en montrer exactement la raison Physique.

Une seconde remarque est que pour regarder un effet comme naturel, il n'est pas nécessaire d'en pouvoir exactement montrer la raison physique. Dieu est si grand dans tout ce qu'il a fait, & qu'il produit tous les jours par les seules loix des communications des mouvemens, qu'il n'est pas possible de découvrir tous les ressorts de ce qui s'exécute suivant ces loix. Lorsqu'on y fait une sérieuse attention, on en découvre quelques unes avec une joie sensible; mais on est bien plus souvent obligé

des effets naturels, &c. 149

de se contenter de dire : *Vous* êtes admirable ; Seigneur , dans toutes vos œuvres.* Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire attentivement quelques-uns des excellens Traités de l'existence de Dieu qui ont paru depuis quelque temps. Ces Traités ont été nécessaires dans des pays où l'on s'est fait une Religion à sa mode, & où, en se donnant la liberté de révoquer en doute les vérités que l'Eglise nous enseigne, on est parvenu à ne plus rien croire, & à nier même l'existence de Dieu.

M. Boyle, dont l'Univers admire l'érudition & les libéralités, touché de ces maux, fonda à Londres des lectures qui pussent convaincre les plus irréligieux de l'existence & de la grandeur de Dieu. En lisant plusieurs Traités composés depuis cette fondation, & quelques autres qui ont paru ailleurs, on voit que Dieu est plus grand dans tout ce qu'il opere journallement suivant l'ordre qu'il a établi en créant les corps, & selon lequel il les renouvelle régulièrement avec une variété prodigieuse, qu'il

V.
Fondation
par M. Boyle,
de lectures
pour convain-
cre les incré-
dules de l'ex-
istence de
Dieu.

* *Magnus Dominus, & laudabilis nimis. Ps. 47.*
Magna opera Domini, exquisita in omnes voluntates
ejus. Ps. 135.

4. Reg. xx.
 11.
 2. Paral.
 xxxiii, 31.

ne le paroît dans les miracles qu'il a fait de temps en temps. En effet la conservation du Soleil, des autres Astres & des Elémens, n'est-elle pas quelque chose de plus grand que le retardement du Soleil durant quelques heures sous Josué, ou sous le Roi Ezechias; & tout Philosophe, attentif à la génération des hommes & des autres animaux, ne reconnoît-il pas sans peine, qu'elle est plus admirable que la résurrection d'un mort.

La considération d'une infinité de choses qui se passent en nous pousse à bout la science du Philosophe le plus subtil. Qui peut s'assurer de bien expliquer, comment tant d'objets du Ciel & de la Terre viennent se peindre en un instant dans le fond de l'œil, pour nous faire voir en même temps tant & de si différens objets; comment, chacun voyant autant que l'autre, les objets ne paroissent pas doubles; ou comment ils paroissent droits, au lieu qu'ils devroient paroître renversés selon les regles de l'optique? Voit-on aussi par des raisons claires & physiques, comment les petites traces que les objets ont for-

tracées dans notre cerveau peuvent nous représenter intérieurement, quand nous voulons, un grand nombre de Villes & de Campagnes que nous avons vûes, & des millions d'objets différens qu'elles contiennent * ? Expliqueroit-on bien du moins comment se forment les moindres productions de la terre ? On jette dans un champ quelques graines & quelques noyaux, comme ceux de cerises : cela suffit pour en voir sortir diverses plantes, & des arbrisseaux. Les sucs d'une même terre vont former ici une tulipe, là un œillet, diverses sortes de légumes, & des arbres. Ces mêmes sucs, qui font paroître un cerisier, vont y former une fleur, puis une petite amande qui contient le germe, qu'ils entourent d'un noyau assez dur & d'une chair molle & presque liquide. Nous avons lieu d'admirer plutôt que d'expliquer ces sortes de merveilles ; mais, pour être assurés que ce sont là des effets naturels, il nous suffit de savoir qu'ils s'operent régulièrement, sans qu'aucune autre action que celle des corps y contribue.

* Voyez les *Traitéz* de M. Clarke, traduits en François.

VI.

Philosophes
qui rendent
raison de ce
qui n'est pas.
& ne peut
être physique-
ment.

Une troisieme remarque est, que plusieurs Philosophes, accoutumés à risquer des explications dont ils se contentent trop facilement, ne craignent pas de rendre raison de ce qui n'est pas & qui ne peut être physiquement. On s'exposeroit donc à être souvent trompé, si l'on croyoit qu'un effet extraordinaire est naturel, à cause que certains Physiciens prétendent l'expliquer. Ce que nous avons dit dans les Chapitres précédens peut suffisamment convaincre qu'il s'est fait très-souvent des systèmes pour expliquer des phénomènes, ou constamment fabuleux, ou naturellement impossibles; & on doit s'attendre à voir souvent la même illusion. Il n'y a pour cela qu'à considérer la disposition de la plupart des Physiciens. Comme ils tâchent de rendre raison de toutes choses, & que les matieres de Physique sont ordinairement fort composées & fort obscures, ils s'accoutument à se contenter de quelques vraisemblances; & leurs prétendues découvertes satisfont plusieurs personnes qui n'esperent pas de trouver quelque chose de meilleur.

D'ailleurs, si le fait qu'on propose

est constant, & qu'il ne soit question que d'en chercher la cause, on est bien plus disposé à acquiescer à la vraisemblance, que si la question étoit purement spéculative. Cela va même souvent jusqu'à croire possible, par une vertu physique, ce qu'on soutiendrait être impossible, si le fait pouvoit être révoqué en doute.

Quand on proposoit à divers Physiciens qui n'avoient jamais entendu parler de l'usage de la baguette, s'ils croyoient que ce qui s'exhale d'un louis d'or dût faire remuer un bâton, ils en rioient : mais les convainquoit-on que des baguettes se tordoient certainement entre les mains de quelques personnes pour découvrir l'or & l'argent caché, les voilà sérieux ; & pour peu qu'ils y pensassent, quelques-uns d'eux croyoient voir que cela devoit être ainsi. Ce qui me surprit le plus, c'est que M. Regis entendant dire que Jacques Aymar, déjà célèbre par les découvertes qu'il avoit faites, suivoit sur le Rhône avec sa baguette les trates qu'un meurtrier pouvoit y avoir laissées depuis plusieurs jours, ne craignit pas de faire un système pour expliquer comment

V I L.
Illusion de
quelques Phy-
siciens sur la
Baguette.

V I I I.
M. Regis s'y
trompe aussi.
Il revient de
son erreur en
lisant ce que
l'Auteur
avoit écrit
contre lui.

ce qui s'étoit exhalé du corps de ce meurtrier pouvoit se tenir suspendue en l'air pour remuer la baguette. Son écrit fut inséré dans les Journaux des Savans, lorsqu'on imprimoit un petit Ouvrage intitulé *Illusion des Philosophes sur la baguette*, où je marquois ce qui me paroissoit defectueux dans les réflexions de M. Regis. Ce qu'il y a d'assez remarquable, & ce que je dois dire à l'honneur de la modestie de ce sage Philosophe, c'est que dès qu'il eut lû dans son lit, où il étoit détrempé par la goutte, ce que j'avois écrit sur son système, il me fit dire qu'il approuvoit de tout son cœur ce que j'avois écrit, & qu'il étoit bien fâché d'avoir laissé imprimer ses réflexions.

RX.
Hardiesse à
inventer des
systèmes,
difficile à ré-
primer.

Il est rare qu'on revienne si facilement des systèmes qu'on a hazardés, quelque peu fondés qu'ils soient. Combien ne s'en est-il pas fait autrefois pour montrer comment on pouvoit deviner par l'inspection des entrailles des animaux? Cicéron & quelques autres avoient beau en rire; on y revenoit toujours. On vouloit même qu'en se rendant attentif au chant des oiseaux, on pût deviner l'avenir;

& des Philosophes, qui avoient de la réputation dans le monde, disoient là-dessus tant de pauvretés, qu'Origene se crut obligé de les réfuter fort sérieusement.

Le mal est que la hardiesse avec laquelle on veut rendre raison de tout fait souvent autoriser des pratiques superstitieuses dont le peuple abuse. X.
Elle autorise des pratiques superstitieuses. Combien en a-t-on fait passer pour des secrets de physique ? On a vu durant long-temps des Professeurs Catholiques enseigner publiquement l'Astrologie judiciaire, la cabale numérique, & beaucoup d'autres rêveries que les Juifs & les Arabes avoient répandues dans le monde.

Ceci suffit pour se persuader que les Philosophes se sont souvent laissé éblouir, & qu'un effet ne doit pas être censé possible, parcequ'ils croient pouvoir en donner des raisons naturelles.

Dans la difficulté qui se trouve à faire un juste discernement entre les effets naturels & ceux qui ne le sont pas, rien ne me paroît plus utile que de recourir, s'il se peut, à des règles fondées sur les notions communes, & reçues presque généralement par XI.
Pour décider si un effet est naturel, il faut recourir à des règles simples, adoptées par tous les Philosophes.

tous les Philosophes. Quelque raison qu'on apporte pour prouver qu'un effet est ou n'est pas naturel, si elle n'est de ce caractère, elle servira de peu. Car qui choisira-t-on pour juger du poids de cette raison? Le Stoïcien admire ce que l'Epicurien traite de folie. Ce qui semble fort raisonnable à un Peripatéticien paroît extravagant à un Cartésien. Et quelquefois tous ces Philosophes se censurent les uns les autres avec sujet sur certains points. Mais il y a des vérités & des principes dont il faut qu'ils conviennent tous. Voyons si nous en pourrions trouver de cette nature.

Nous avons déjà dit qu'on entend par un effet naturel ce qui est produit par la communication des mouvemens à l'occasion de la rencontre & du choc des corps. Il n'est donc question ici que de trouver une règle qui puisse faire connoître si un effet a été produit par l'action des corps, ou, ce qui est la même chose, si on peut l'attribuer à une cause physique & matérielle qui agisse nécessairement. Sur quoi voici, ce me semble, la règle la plus simple, & en même temps la plus générale.

Une cause physique & matérielle agit toujours de la même manière & dans les mêmes circonstances.

XII.
Règle générale pour faire sûrement ce discernement.

Cette règle est appuyée sur les notions les plus communes, & sur un axiome généralement reçu; qu'une cause demeurant la même doit produire le même effet: or elle est la même lorsqu'elle subsiste dans les mêmes circonstances.

On peut distinguer trois sortes de circonstances: les physiques, les morales, & celles qui sont vaines. J'appelle circonstances physiques tout ce qui a rapport à la disposition des parties d'un corps. Ainsi un corps qui subsiste dans le même arrangement de ses parties est dans les mêmes circonstances physiques.

XIII.
Circonstances différentes d'une cause. Ce que c'est qu'une circonstance physique.

Si au contraire il se trouve exposé à l'action de quelque corps qui donne à ses parties une disposition différente, il n'est plus dans les mêmes circonstances physiques.

On fait, par exemple, rougir de l'acier dans le feu, on le trempe dans l'eau. Les circonstances physiques changent: les pores se resserrent, & cet acier acquiert la force élastique qu'il n'avoit pas auparavant. Une verge

de fer exposée à l'action de la matière magnétique acquiert aussi une nouvelle vertu. Mais si on met cette verge de fer, ou une pierre d'aiman, dans le feu, les pores s'y ouvriront si fort, que la matière magnétique passera au travers sans y faire aucune impression. Ainsi un nouvel arrangement dans les pores du fer lui donne ou lui ôte la vertu de se tourner vers le Nord. Et ce nouvel arrangement est ce qu'on appelle de nouvelles circonstances physiques.

XIV.

Ce que c'est
que les cir-
constances
morales d'une
cause physi-
que.

Les circonstances morales sont celles qui n'ont rapport qu'à un ordre établi par les hommes; & celles-là ne changent point les dispositions physiques d'un corps. Qu'un brave dans une juste guerre porte un coup mortel à un soldat ennemi, ou que par ordre du Prince il ôte la vie à un scélérat, tout ce qui se passe en cette occasion est physiquement le même que s'il avoit porté un pareil coup pour obéir à un traître ou à un assassin. Il se meur, il s'agit, son épée est également maniée & poussée dans l'un & dans l'autre cas. Aussi perce-t-elle avec la même facilité l'homme du monde le plus innocent comme le plus cou-

nable. Cependant ces deux actions, considérées dans l'ordre moral, sont bien différentes; mais physiquement tout y est de même.

Supposons aussi qu'un voleur prenne un louis d'or, une pierre d'aiman & une montre. Ces corps volés ne changent que moralement. Ils demeurent physiquement les mêmes qu'auparavant. Le louis d'or produira toujours les mêmes effets dont il pouvoit être capable, l'aiman ne laissera pas d'attirer le fer, & la montre de marquer les heures.

Enfin il y a des circonstances vaines, c'est-à-dire, qui n'ont nul rapport ni à l'ordre physique, ni au moral; & généralement tout ce qui ne changeant rien au corps, ne le rend pas capable d'aucun nouvel effet, peut être appelé une circonstance vaine.

XV.
Exposition
des circonstances vaines

Or, comme les circonstances qui sont ou vaines ou morales ne changent point la disposition du corps, il n'y a que le changement des circonstances physiques qui puisse faire produire à un corps ce qu'il ne produisoit pas auparavant, ou qui fasse cesser celui qu'il produisoit.

XVI.

Conséquences nécessaires de ce principe.

De là il est évident, 1°. Qu'un corps doit produire le même effet dans les mêmes circonstances physiques; & que, si elles changent, l'effet doit aussi changer.

2°. Qu'un effet n'est pas naturel, s'il dépend des vûes ou des intentions différentes des hommes, de quelques conventions, des signes d'institution divine ou humaine; en un mot, si des circonstances morales le font varier. Car les causes matérielles ne peuvent être déterminées que par des circonstances matérielles. C'est pourquoi l'effet doit varier si ces sortes de circonstances varient, & il doit être uniforme si elles ne changent point.

Rien n'est ni plus assuré ni plus simple que cette règle, & rien n'est plus propre à faire voir que bien des choses, sur lesquelles on a disputé fort long-temps, peuvent être décidées en peu de mots.

XVII.

Cicéron s'est servi de cette règle pour se moquer des Augures.

Cicéron jugeoit fort bien par cette règle, que les augures qu'on tiroit des oiseaux & de plusieurs autres choses étoient de pures folies. Il suffisoit en effet d'observer qu'il n'y avoit rien d'uniforme dans les remarques que faisoient ceux qui se mêloient de

deviner. Diversité dans ce qui se voit à la divination : diversité dans les signes , dans les observations & dans les réponses des Devins. Ne faut-il pas avouer , disoit Cicéron , * que toutes ces pratiques ne tirent leur origine que de l'ignorance , de la superstition & de la fourberie des hommes ?

L'Astrologie judiciaire est plus que suffisamment renversée par ce défaut d'uniformité dans toutes les superstitions des Astrologues. C'est aussi ce qui détrompa le célèbre Agrippa , qui en avoit été si fort entêté.

De vanit. scient. c. 30. & 31.

Si cette seule regle peut faire voir que bien des choses qui passent pour naturelles ne le sont pas , elle peut aussi faire connoître que des secrets , dont quelques personnes pourroient se défier , sont très-naturels , & qu'on doit en user sans scrupule , quand même aucun Philosophe ne pourroit en découvrir la raison.

XVIII.
Cette regle sert non-seulement à montrer que ce qu'on croit naturel ne l'est pas ; mais encore , que ce qui passe pour des secrets dont on doit se défier , est très-naturel.

* *Externa enim Auguria, quæ sunt non tam artificiosa quam superstitionis, videamus. Omnibus ferè Avibus utuntur ; nos admodum paucis. Alia illis sinistra sunt ; alia nostris. Solebat ex me Deiotarns percontari nostri Augurii disciplinam , & ego ex illo sui. Dii immortales ! quantum differebat ! Hæc quanta dissensio est ! Quid , quod aliis Avibus utuntur , aliis signis ? Aliter observant , aliter respondent ! Non necesse est fateri , partim horum errore susceptum esse , partim superstitione , multa fallendo ! De Divinat. lib. 2. n. 2. n. 76. & 83.*

Sentiment de
S. Augustin
sur la chaux.
De Civit. Dei,
l. 21. c. 4.

Saint Augustin dit avec sujet que la chaux est un miracle de la nature. » N'est-ce pas en effet quelque chose » de bien surprenant, qu'on l'allume » quand on veut l'éteindre ? Car, lorsqu'on lui veut ôter le feu qu'elle » cache, on verse de l'eau dessus ; & » alors elle s'échauffe par cela même » qui refroidit tout ce qui est chaud. » Ajoutons à cette merveille qu'elle » ne s'allume qu'avec de l'eau, & que » l'huile ne peut ni l'allumer, ni l'échauffer, quoique cette liqueur soit » l'aliment du feu.

Quelque admirable que cela soit, quand on n'en donneroit pas des raisons aussi satisfaisantes que celles qu'on peut voir dans plusieurs nouveaux Philosophes, quand même on ne pourroit en donner aucune ; on ne laisseroit pas de voir clairement, par la règle établie, que l'effet est naturel ; puisque dans les mêmes circonstances physiques il est toujours produit de la même manière.

Quelque personne qui jette de l'eau sur la chaux, elle s'allume également : il ne faut pas chercher des gens nés sous le signe du Scorpion, ou du Verseau. Il n'est pas même nécessaire

qu'une certaine personne verse cette eau : de quelque endroit que l'eau vienne, elle produit toujours le même effet. Si au lieu d'eau on substitue un autre corps tout différent; comme les circonstances physiques changent, l'effet n'est plus le même. En faut-il davantage pour s'assurer que l'effet est naturel ?

Difons-en de même de l'aiman, autre merveille de la nature. Il se tourne vers le Nord, & il attire le fer; mais c'est toujours dans les mêmes circonstances physiques. Il ne faut pas qu'une certaine personne le tienne à la main : l'intention, les circonstances morales n'y changent rien. C'en est assez pour juger que l'effet est naturel, quoiqu'on ait de la peine à le concevoir.

XIX.
L'Aiman
n'est qu'une
merveille de
la nature.
Son effet n'a
rien de sur-
naturel.

On doit préférer cette règle à toute autre . parcequ'elle peut être très-souvent d'usage , & qu'étant claire & incontestable , elle laisse aux Philosophes moins de lieu de s'écarter, & d'embarrasser la question par des termes obscurs , ou par des suppositions fausses. Voyons seulement avec un peu plus de détail de quelle manière les corps agissent.

XX.
Avantage de
la règle qu'on
vient d'éta-
blir.

CHAPITRE X.

Des principes nécessaires pour l'explication des effets naturels, ou pour connoître l'action des corps, & la maniere dont leurs effets sont produits.

I.
Nécessité de
ne confondre
jamais l'es-
prit avec le
corps.

LÉ premier pas qu'on doit faire pour se mettre en état de discerner les effets naturels, c'est de ne confondre jamais dans nos jugemens l'esprit avec le corps, les propriétés de la matiere avec celles de notre ame ou des autres esprits. Ce qu'on a remarqué dans les Chapitres précédens nous a fait voir qu'un grand nombre de Philosophes ont donné dans beaucoup d'erreurs, pour n'avoir pas fait ce discernement, en voulant marquer la cause de plusieurs effets merveilleux; & l'on voit tous les jours que des préjugés trop communs font tomber dans les mêmes erreurs.

II.
Il n'y a que
deux sortes
d'êtres, l'es-
prit & le
corps. Leur
définition.

Il faut donc d'abord faire attention que nous ne connoissons que deux sortes d'êtres, l'esprit & le corps; que ce sont là deux substances qui

des effets naturels, &c. * 165
 existent indépendamment l'une de
 l'autre, & qui ont des propriétés tou-
 tes différentes. L'ame est une sub-
 stance qui pense, à laquelle il con-
 vient de douter, de se souvenir, de
 vouloir, de raisonner, d'aimer, de
 désirer ou de craindre. La matiere au
 contraire est simplement une substan-
 ce étendue, incapable de penser, d'ai-
 mer, de désirer ou de craindre, dont
 l'idée ne représente que l'extension,
 la figure, la mobilité, la divisibilité.
 Cette divisibilité est telle qu'on peut
 démontrer géométriquement qu'elle
 s'étend à l'infini. La matiere est donc
 composée d'une infinité de parties
 capables de toutes sortes de figures;
 & par-là susceptible de toutes les
 formes des corps qui composent l'U-
 nivers.

Plusieurs expériences physiques suf-
 fisent pour nous faire apercevoir dans
 tous les corps une petitesse inconce-
 vable des parties qui les composent.
 Rohaut & plusieurs autres ont fait
 voir une division & une extension
 étonnante de l'or, sans autre secours
 que l'industrie humaine. Le Chevalier
 Boyle, & après lui M. Nieuwentyt,
 dans son excellent Traité de l'exis-

III.
 Preuves de la
 petitesse in-
 concevable
 des parties
 qui compo-
 sent les corps.

De l'effluve
 subtil.

tence de Dieu démontrée par les mer-
veilles de la nature, donnent un grand
nombre d'exemples de la diviſibilité
des corps. Ils rapportent ce qui s'exhale
d'une once d'eau par le petit trou d'une
boule de cuivre (Eolipyle) mise sur
le feu. M. Nieuwentyt, mesurant la
pyramide formée par les vapeurs ou les
petites parties d'eau qui sortent à tout
moment avec impétuosité de l'Eoli-
pyle, montre que dans une goutte
d'eau, qui ne fait pas plus de la cinq-
centième partie d'un ponce, il y a
pour le moins vingt millions de par-
ticules d'eau. C'est encore tout autre
choſe, quand on considère les corps
insensibles à nos yeux que les parti-
cules d'eau peuvent contenir. Les mi-
croscopes de Leewenhœck, & d'autres
qui ſont devenus présentement assez
communs, nous font apercevoir des
animaux de différentes espèces en une
goutte d'eau prise avec la pointe d'une
épingle, & où l'on a mis tremper du
poivre ou quelque autre graine; & par
des calculs exacts on infère qu'une
goutte d'eau pourra contenir mille
fois mille millions de petits animaux.
Qu'on ſe figure après cela la petitesse
des organes nécessaires à ces petites

bêres , & sur tout celle des esprits animaux qui leur donnent le mouvement.

Comme nous ne sommes faits que pour connoître particulièrement les corps qui ont rapport aux nôtres , l'imagination s'effraye , soit en considérant l'immensité des corps célestes tels que les Etoiles , ou la petitesse des corps que nos yeux ne peuvent apercevoir qu'à travers un microscope. Il suffit que nous remarquions ici de quelle division la matiere est capable , pour produire une infinité d'effets merveilleux.

De quelle petitesse ne doivent pas être les parties de la matiere magnétique qui entretiennent du rapport entre l'aiman & le fer , puisqu'elles agissent à travers le verre qui couvre une boussole. On considérera toujours avec admiration la divisibilité & la petitesse des particules de l'eau , de l'air , de la lumiere & du feu , & de tous les autres corps qu'on observe avec le microscope. On est toujours nouvellement étonné , en entendant parler de tout ce qu'on aperçoit avec d'excellens microscopes dans la seve , les conduits & les sucres des plantes ,

1 V.
Exemples de
la divisibilité
de la matiere
dans l'Ai-
man , &c.

& dans diverses parties de la terre.

V.

Ouvrage
admirable de
Dieu dans la
Création du
Monde.

A cette divisibilité inconcevable des parties de la matiere, nous n'avons qu'à joindre l'idée de ce que Dieu a fait d'admirable en créant le monde. L'Ecriture nous dit que Dieu a créé en même temps tout ce qui devoit paroître sur la terre : *Creavit omnia simul*. Elle nous apprend qu'il n'a pas fait seulement les plantes de la premiere année de la création, mais encore la semence pour toutes les autres : *Ger-*

Genes. I. 11.
29.

minet terra, dit-il, herbam virentem & facientem semen, & lignum pomiferum juxta genus suum, CUIUS SEMEN IN SEMETIPSO SIT SUPER TERRAM.

M. Dodart.
Hist. de l'Ac.
des Sciences,
Mallebran-
che, Malpi-
ghi, Lee-
wenhoek,
Ray, Der-
ham Théolo-
gie physique.

Un grand nombre d'observations de Philosophes célèbres a fait voir que les graines contiennent en petit les plantes, lesquelles renferment elles-mêmes les graines pour toutes les plantes à venir : il en est de même des animaux que Dieu a formés dans les germes.

V I.

Proportion
merveilleuse
dans la for-
mation des
mâles & des
femelles.

Il ne sera peut-être pas hors d'œuvre de faire remarquer que tout a été formé de telle maniere dans ces germes, que le nombre des mâles & des femelles

femelles est produit dans une admirable proportion. Il y a longtemps qu'on marque à Londres les naissances & les morts. Or la liste des enfans mâles & femelles, qui a été faite depuis environ cent ans, fait voir qu'il vient toujours dans le monde un peu plus de * garçons que de filles : ce qui paroît un effet de la Providence divine ; parcequ'il périt ordinairement plus d'hommes que de femmes, par les guerres, par les voyages sur Mer, & par la maniere plus irréguliere dont les hommes vivent. On peut voir, dans M. Nieuwentyt, la table des enfans mâles & femelles depuis 1629 jusqu'en 1710, où le nombre des enfans mâles excède toujours celui des femelles ; ce qui se trouve de même dans les observations rapportées par les Gazettes jusqu'au mois de Janvier 1727.

Traité de
l'existence de
Dieu , page
198.

On ne risquera rien en disant que Dieu dès le commencement a fait, pour ainsi dire, les moules de toutes choses, & qu'il se forme continuellement dans la terre des sucres propres

V.II.
Dieu dès le
commence-
ment a fait
les moules de
toutes choses,
que les sucres
produits par
la terre sont
grossir.

* Grant ; qui a donné des Réflexions sur les Registres des naissances & des morts d'Angleterre, a montré que le nombre des mâles, par rapport à celui des femelles, est de seize à douze.

à nourrir & à faire grossir tous ces corps. Ce qu'on ne peut assez admirer, c'est que ces moules sont faits de telle manière, qu'ils n'admettent que les suc qui leur sont convenables; & que dans une même terre où l'on voit croître de la Ciguë & d'autres poisons, aussi bien que du froment, de l'orge & d'autres grains utiles à la nourriture & à la santé de l'homme, le suc qui devient fatal dans la Ciguë ne l'est point dans les plantes salutaires. Les moules enfin sont tellement disposés, que les suc qui entrent dans le pommier n'y font point de poires, & que ceux qui entrent dans la vigne n'y forment pas des groseilles.

VIII.

Tout cela se fait par les seules Loix de communication des mouvemens.

Tout cela se fait par les seules loix de communication des mouvemens, par la rencontre & le choc des corps, en un mot par des causes physiques & matérielles. Les morales n'ont point ici de lien. Lettres, caracteres, desirs, ou intentions particulieres des hommes : les corps incapables de connoissance & de sentimens, de desirs & de crainte, ne peuvent respecter ces moralités, ni s'y soumettre. Nous le verrons en détail, en parlant des effets qui sont naturels.

Appliquons-nous seulement ici à marquer un peu plus particulièrement ce qui convient à l'action des corps, pour écarter les fausses idées qui empêchent le juste discernement qu'on en doit faire.

CHAPITRE XI.

Réflexions & Axiomes touchant l'action des corps.

NUL corps ne peut se déterminer lui-même, ni au mouvement, ni au repos, ni changer de situation.

1°. Parceque l'idée du corps ne renferme aucune détermination pour le mouvement ni pour le repos.

1.
Axiome touchant l'action des corps.
Différens Corollaires.

2°. Parceque le corps, n'étant capable ni d'amour ni de connoissance, ne peut se déterminer à une situation plutôt qu'à une autre.

COROLLAIRE I.

Donc un corps en repos restera toujours en repos, si quelque chose d'extérieur ne le met en mouvement.

COROLLAIRE II.

Donc un corps qui est en mouve-

ment continuera toujours à se mouvoir, si quelque chose d'extérieur ne fait cesser son mouvement.

COROLLAIRE III.

Donc un corps qui est mû vers un endroit se mouvra toujours vers cet endroit, si quelque chose ne le détermine vers un autre; & celui qui est mû avec un tel degré de mouvement se mouvra toujours d'une égale vitesse, si les corps qu'il rencontrera ne retardent ou n'augmentent son mouvement.

O B I E C T I O N,

II.
Objection
tirée de la
disposition de
certains corps
à se joindre
ou à se fuir.

Mais si les corps n'ont point de force pour se remuer, s'ils sont indifférens pour le mouvement ou pour le repos, s'ils ne tendent pas plutôt vers un endroit que vers un autre; d'où vient donc que tant de corps s'approchent les uns des autres, que d'autres semblent se fuir, que quelques-uns en attirent d'autres, qu'il s'en trouve qui vont toujours vers un endroit? Enfin d'où viennent tant de mouvemens uniformes dans des corps qui sont assez éloignés les uns des autres, & tout ce que l'on attribue à la

R E P O N S E.

On ne prétend pas que ces notions
fussent pour expliquer comment les
corps operent : elles doivent servir
seulement à empêcher que l'on n'at-
tribue aux corps bien des choses
qui ne leur conviennent pas. Mais
de ces notions & de l'expérience
constante que les corps sont mûs, il est
aisé de raisonner ainsi : les corps ne
peuvent pas se mouvoir d'eux-mêmes,
ils ne tendent, ni en un endroit, ni
en un autre ; ils changent pourtant de
place , ils sont très souvent détermi-
nés à aller plutôt vers un endroit que
vers un autre : donc il faut que Dieu
ait donné à la matiere le mouvement
qui étoit nécessaire pour produire
tant d'effets. Il faut qu'il conserve tou-
jours ce mouvement , & qu'il veuille
qu'il se communique à mesure que
les corps se rencontreront , selon les
Loix qu'il a établies ; & comme je
vois les corps capables de toute sorte
de déterminations , ils peuvent être
mûs en toute sorte de sens ; & selon
les différentes rencontres , & les diffé-
rens chocs de ces corps , ils pourront

111.
Réponse tirée de l'expé-
rience que
les corps ne
peuvent se
mouvoir
d'eux-mêmes.

changer de place , de figure , de configuration , en gardant toujours cette loi nécessaire , de parcourir une ligne droite , qui est de toutes la plus simple , si rien ne les en empêche.

Mais ils ne se porteront jamais en un endroit , s'ils n'y sont déterminés : & ils n'y seront point déterminés , si d'autre corps ne les heurtent.

Donc , si je vois qu'un corps s'approche d'un autre , c'est qu'il y est poussé par d'autres corps , quoique je ne voie pas ce qui le pousse ; & si je m'aperçois qu'un corps a souffert quelque changement , je dois être convaincu que quelque corps en mouvement en a dérangé les parties.

IV.
Quelle cause agit sur les corps sans que les yeux l'aperçoivent.

Cela m'engage à examiner qu'est-ce qui peut ainsi agir sur les corps sans que mes yeux puissent l'apercevoir ; & pour tâcher de voir par l'esprit ce qui ne fait point d'impression sur les yeux du corps , je fais réflexion que les corps solides sont entourés d'une matière fluide que nous sentons bien en certaines occasions ; & considérant la composition des corps solides , je remarque ce que peuvent faire ces corps fluides qui les environnent. Il ne m'est pas difficile de voir que les

corps solides sont composés d'une infinité de parties jointes ensemble ; que toutes ces parties ne sont pas si fortement jointes, qu'elles ne laissent entre-elles des intervalles ou des petits trous que l'on appelle des pores. Je vois ces pores dans plusieurs corps grossiers, sans avoir besoin d'aucun verre qui grossisse les objets. Un microscope me les découvre dans les corps qui sont plus compactes ; & quand je ne saurois les voir, outre qu'une grande quantité d'expériences m'en convainc suffisamment, la raison me montre assez qu'il n'est pas possible qu'un nombre innombrable de parties, dont il y en a de pointues, d'é-moussées, d'écornées, & de tant de figures différentes, soient si bien ajustées ensemble qu'il ne reste entre-elles aucun petit espace. Pourquoi n'y concevrai-je pas la même chose que j'aperçois dans un tas de bled, ou dans un monceau de pierres ?

V.
Les corps sont poreux, même ceux qui sont les plus compactes.

Il ne faut pas que la petitesse des parties nous en fasse juger autrement ; car le sable le plus menu doit toujours être considéré en ses petites parties comme un monceau de bled dans les grains qui le composent. H

VI.
Ni la petitesse des parties, ni la dureté d'un corps ne nuisent point à cette expérience.

ne faut pas non-plus qu'une fort grande dureté d'un corps nous fasse croire que peut-être il n'a pas de pores ; car la dureté ne dépend nullement du nombre de pores. Une brique a beaucoup plus de pores qu'elle n'en avoit lorsqu'elle n'étoit que de la glaise : cette glaise ne s'est ainsi durcie qu'à mesure que les parties aqueuses, plus flexibles, plus susceptibles de mouvement que la terre, en ont été détachées par les parties du feu qui ont heurté contre : ainsi cette brique en devenant dure est devenue fort poreuse.

V I I.

Les espaces qui sont entre les pores ne sont pas vuides de matiere. La matiere subtile en remplit la capacité.

Après avoir remarqué que les corps sont fort poreux, je conçois ensuite facilement que les pores ne sont pas vuides de toute sorte de matiere ; car ces pores, qui sont de petits espaces, ne peuvent pas être un rien. Ces petits espaces sont de diverses figures, & un rien n'est pas capable de figure : les uns sont ronds, les autres sont carrés : les uns sont petits, les autres sont grands ; & un rien n'est pas plus grand ou plus petit qu'un autre ; il n'y en a pas de rond ou de carré. Il faut donc qu'il y ait une matiere assez subtile pour s'insinuer dans tous ces

pores, & en remplir la capacité.

Si cette matiere subtile les pénétre avec rapidité, il n'est pas possible qu'elle ne produise du changement dans l'arrangement des parties, qu'elle n'en détache quantité, & qu'elle ne les entraîne avec soi, & quelquefois assez loin.

Les effets de cette matiere subtile sont fort sensibles, là où elle est fort agitée, comme dans les endroits exposés au Soleil. Si l'on y met une fleur hors de sa tige, elle est d'abord flétrie & desséchée; parceque cette matiere subtile, à cause de son agitation, heurtant à diverses reprises contre cette fleur, passant même très-souvent au travers, en détache incessamment des parties, & la réduit bientôt presque à rien. Le bois même & plusieurs autres corps, exposés au Soleil ou au grand air, perdent en fort peu de temps par la même raison beaucoup de leur poids.

Si quelquefois on n'aperçoit presque pas de changement en certains corps, c'est qu'ils sont plus compacts, & qu'ainsi ils'en détache moins de parties, ou que celles qui se détachent sont extrêmement déliées. Tels

VIII.
Effets de la
matiere sub-
tile.

IX.
Le change-
ment moins
sensible dans
les corps
compacts :
les parties qui
s'en dé-
tachent sont

en plus petit
nombre &
plus déliées.

sont les petits corps qui se détachent de l'ambre gris, dont une fort petite quantité donne beaucoup d'odeur à un grand nombre de peaux. Il n'en faut peut être pas la grosseur de la tête de la plus petite épingle pour une paire de ces gands que l'on appelle de frangipane, qui conservent leur odeur pendant neuf ou dix ans.

Les petits corps qui se détachent de ce baume exquis, qu'on nomme apoplectique, doivent être aussi d'une petitesse que l'imagination ne peut presque pas se représenter; puisqu'en ouvrant seulement une petite boîte, toute une chambre en est parfumée; & quoiqu'on l'ait ouverte fort souvent, à peine aperçoit-on quelque diminution après une année.

X.

Avantages
qu'on retire-
roit en confi-
dérant la
composition
des corps &
la configura-
tion de leurs
parties.

Si l'on se rendoit attentif à la composition des corps, à la configuration de leurs parties, à ce que peut une matière subtile fort agitée, & à ce flux continuel de corpuscules qu'elle cause, on pourroit expliquer beaucoup d'effets sans avoir recours à des antipéristases, à des sympathies, & à tous ces grands mots qui expriment faux, ou qui n'expriment rien. Tâchons de le faire voir par quelques

Observations sur la cause des changemens des corps, & par la maniere dont plusieurs effets merveilleux se produisent.

CHAPITRE XII.

*Des causes des changemens des corps,
& de la production de plusieurs effets
que l'on admire.*

POur découvrir ces causes, il n'y a qu'à donner quelque étendue à ce qui a été dit. On peut déjà voir pourquoi la plupart des corps ne demeurent pas les mêmes, qu'ils changent fort souvent; c'est qu'ils sont exposés au choc fréquent d'une matiere subtile & agitée qui en dérange les parties, y donne un nouvel ordre, & en emporte même beaucoup avec soi.

I.
Le changement des corps vient du choc d'une matiere subtile & agitée.

On voit d'où vient que les corps tendres & flexibles, comme les fleurs, sont fort susceptibles de changement, & comment leurs parties peuvent être plus facilement enlevées & emportées bien loin.

On peut voir aussi comment les

corps mêmes les plus durs peuvent souffrir du changement, si quelques corps bien subtils & fort agités s'infinuent dans leurs pores; car on conçoit aisément qu'après plusieurs secousses, ces petits corps en mouvement en dérangeront les parties. On voit encore comment un nouvel arrangement peut rendre un corps tout-à-fait différent de ce qu'il étoit auparavant, sans qu'il lui arrive autre chose qu'un changement de figure, de configuration, de situation de ses parties. Il n'en faut pas davantage pour changer le bled en pain & en chair. Du bled bien broyé devient de la farine: les parties de cette farine étant bien mêlées avec de l'eau, c'est de la pâte qui s'enfle si quelque corps âcre, distribué par le mouvement de l'eau chaude, la fait fermenter. Cette pâte devient du pain, si mise dans un four les petits corps qui sortent du feu, heurtans contre, détachent les parties d'eau qui sont plutôt agitées, & laissent la surface sèche & dure, à cause qu'elle se trouve plus exposée au choc des petits corps que l'intérieur de la pâte.

I I.

Comment
le Bled se
change en
pain.

I I I.
Comment

Le pain se change en cette liqueur

blanche que l'on appelle chyle, lorsqu'il est broyé avec les dents, & qu'une humeur acide, s'insinuant dans ses plus petites parties, les divise, les agite, les remue, à peu près comme dans un moulin à papier. Du linge, des pieces de drap bien détrempees que des masses pressent, foulent, divisent, deviennent une espece de bouillie blanche. il devient chair.

Le même chyle entrant dans les veines, & de là dans une des cavités du cœur, dès qu'il est autant agité que la liqueur qui s'y rencontre, devient du sang dont les parties les plus subtiles sont les esprits animaux qui montent au cerveau; & les grossieres, à mesure qu'elles entrent dans de petits vaisseaux, qu'elles se coagulent, qu'elles se figent, deviennent chair, os, &c. Ainsi de la farine devient chair par le seul nouvel arrangement que de petits corps lui ont donné.

C'est de cette même maniere que s'operent dans le monde toutes ces admirables métamorphoses qui l'entretiennent dans l'uniformité & qui l'ornent par des décorations toujours nouvelles. C'est ainsi que se forment dans la terre des pierres de toute es-

I V.
Les admirables métamorphoses qu'on remarque dans le monde s'operent de même.

pece, des métaux, des minéraux, & toute cette variété de différens corps que l'on y admire.

V.

On peut
changer un
corps dans
un autre, en
lui donnant
un degré d'a-
gitation pro-
portionnée.

Non seulement on peut se persuader que tout se produit par l'action de ces petits corps, lesquels agissant une portion de matiere lui font prendre une nouvelle configuration; mais les hommes mêmes font des transmutations surprenantes, lorsqu'ils savent l'agitation qu'il faut donner à un corps pour lui faire acquérir la configuration de celui auquel ils veulent les transformer; & si l'on pouvoit savoir quelle agitation il faut donner au plomb pour le diviser, le remuer, faire si bien changer de situation à toutes ses parties qu'elles se rangeassent comme sont rangées les parties de l'or, on en feroit de l'or. Mais le malheur est que dans les essais que l'on fait, on est bien plus sûr de changer l'or en fumée, que le plomb en or; & sage est qui résiste à la tentation d'en courir le risque.

V I.

Oeufs de
poule qu'on
fait éclore en
Egypte dans
un four.

On a trouvé plus facilement quel degré de mouvement il falloit pour la formation des animaux, en faisant éclore des oeufs sans qu'aucun animal les couve. On l'a si bien su prati-

quer en Egypte, qu'en peu de jours on fait sortir d'un seul four lentement échaufé 30 ou 40 mille poulets. C'est qu'il faut seulement pour ceci que quelques corps agités s'infinuent dans l'œuf jusqu'au germe, où est le poulet en raccourci, pour le dilater, le faire croître insensiblement, & lui faire prendre la forme que nous apercevons.

Presque tous les voyageurs parlent de cette invention des Egyptiens. M. de Montconis en a parlé assez au long dans son voyage. Les anciens en ont aussi fait mention; car Antigonus Caristius, qui écrivoit il y a plus de cinq cents ans, dans son recueil des faits merveilleux, rapporte celui-ci au Chapitre 103. Je m'étonne que cet usage, étant si ancien chez les Egyptiens, ne se soit pas répandu parmi les autres peuples.

On ne fait en cela rien de plus singulier que ce que l'on fait si communément pour avoir des vers à soie. Car ce que l'on appelle de la graine de vers à soie, ce sont de vrais œufs qu'on fait éclore en les plaçant dans un lieu chaud.

Ainsi naissent une infinité d'ani-

VII.

Cet usage est ancien. Il n'est pas plus merveilleux, que celui de faire éclore de la graine de vers à soie.

Excerpta Antig. hist. mirab. collect. 4. Lugd. Bat. 1619.

VIII.

Tous les

Les animaux
viennent des
œufs.

maux que nous voyons paroître, sans qu'aucun animal ait couvé les œufs d'où ils sortent. Je dis les œufs; car après toutes les observations qui ont été faites en ce siècle sur ce sujet, on ne doit pas ignorer que tous les animaux viennent des œufs, & personne ne devrait plus oser dire que plusieurs se forment de la pourriture. L'absurdité est tout-à-fait notoire, & il est important de la bien remarquer. Certainement si l'on conçoit que des animaux aussi composés que le sont des mouches, & mille autres insectes si méprisés par le commun du peuple, mais admirés par les Savans & par tous ceux qui les ont considérés avec des microscopes, se forment au hazard de la pourriture; l'on concevrait plus facilement que d'un gros tas de boue, il en devrait sortir des bœufs & des éléphants; qu'en faisant pourrir quelques vieux caïers on en verroit sortir un livre de la plus belle impression, & que d'un tas de vieille ferraille il s'en formeroit une admirable horloge.

I X.
Les Loix
simples de la
nature ne

Un peu d'attention fera connoître à tout le monde que les Loix simples des communications des mouve-

mens ne peuvent pas former des corps qui ont une infinité d'organes. On conçoit seulement que les animaux étant tous formés en raccourci depuis la création du monde, ils sont de telle maniere dans le germe, que divers petits corps en mouvement peuvent les développer, & les faire éclore. Mais il faut qu'ils soient dans ce germe. Les sens extérieurs même & l'expérience peuvent convaincre tout le monde que s'ils n'y sont pas, toute la pourriture imaginable, ni tout ce qui fait couver des œufs, ne feroient jamais les former. Si vous avez des œufs d'une poule qui n'ait point eu de coq, vous auriez beau mettre ces œufs sous des poules, vous les feriez pourrir; & vous les mettriez dans tous les fours d'Egypte, que vous n'en verriez jamais sortir un poulet. Ce poulet est dans le germe qui est venu du coq; & l'on peut apercevoir ce germe simplement avec les yeux, pourvû qu'on ne tombe pas dans la méprise commune. On prend communément pour le germe de l'œuf, un espece de nœud blanchâtre & gluant qu'on aperçoit en cassant des œufs. Ce n'est pas là le germe. Ce sont deux petits

peuvent pas former des corps qui ont une infinité d'organes.

X.
Preuve tirée d'un œuf de poule.

cordons qui tiennent d'un côté à la pointe de l'œuf, & de l'autre au jaune de ce même œuf, pour tenir ainsi le jaune toujours suspendu. Le germe n'est qu'un petit point qui se tient toujours sur le haut du jaune à cause de sa légèreté. Ainsi, de quelque manière qu'on tourne l'œuf, il se trouve toujours au-dessus, afin qu'il puisse être immédiatement sous le ventre de la poule qui couve, & qui doit l'échauffer pour le faire éclore.

Il y a une infinité de preuves qui montrent que tous les animaux ont été formés dès le commencement. Nous en avons donné plus haut quelques-unes; & ce n'est pas ici le lieu d'en apporter de nouvelles preuves. Tant de Savans ont développé ce point, que les animaux & les plantes mêmes sont dans leurs germes, qu'il suffit de renvoyer à tout ce qu'ont dit de beau sur cette matière MM. Redi, Malpighi, Leewenhoeck, Swammerdan, Kerckrine, Drelincourt, M. Dodart, &c.

xr.
Inductions
qu'on peut
tirer de cette
vérité.

Je me sers seulement de cette notion pour expliquer comment se produisent tant d'animaux que l'on voit tout d'un coup paroître sans avoir vu

aucun animal qui les ait engendrés : c'est que les œufs ont été quelquefois pondus sur une feuille d'arbre , quelquefois sur du fumier , ou ailleurs ; & la chaleur du Soleil , celle du fumier ou des autres corps d'alentour les fait éclore.

On voit par là pourquoi après des pluies il paroît en certains endroits tant de petits insectes , & qu'il en tombe même quelquefois avec la pluie. Car si le Soleil a donné sur un marais où ces insectes ont répandu une grande quantité de petits œufs presque imperceptibles , plusieurs de ces œufs , remués par quelques tourbillons , & agités par la chaleur , s'élèvent en l'air , aussi bien que les vapeurs & les exhalaisons , & retombent avec la pluie. Ainsi lorsqu'il tombe quelque goutte de pluie dans un temps chaud , on peut voir tout à coup à terre de petits animaux , soit qu'un grand chaud ait commencé de les faire éclore en l'air , soit qu'à mesure que les œufs tombent sur la surface de la terre , il s'y fasse , par la chaleur & les gouttes de pluie , une fermentation propre à les faire éclore fort vite. Des Philosophes d'ailleurs Descartes

habiles , & fort versés dans la Physique, avoient dit bien des pauvretés, & étoient tombés dans des contradictions manifestes avant qu'ils eussent fait attention à ces sortes de principes.

Hector.
Boëtius.
Aldroband.

On voit encore par-là comment arrive ce que quelques Historiens disent, que de petits oiseaux, ou des hannetons sortent du fruit de quelques arbres. C'est que de petits animaux y ont laissé des œufs, d'où sortent d'abord des vers, lesquels, quittant plusieurs parties extérieures qui formoient le ver, paroissent sous la forme d'oiseau ou de hanneton ; comme il arrive si souvent que des œufs de mouches il s'en forme d'abord des vers d'où les mouches sortent. On voit de même des vers à soie quitter leur forme, & paroître sous celle de papillons. C'est que tout cela est dans le germe qui ne se développe que peu à peu.

On entend aussi par les mêmes notions comment dans une terre où l'on n'a rien semé il y paroît quelquefois du bled ou d'autres grains : c'est que quelque moisson brûlée a été emportée en l'air, que diverses parties du grain sont tombées sur ces terres, &

que les pluies les ont fait fermenter : car on ne doit pas regarder un grain de bled comme renfermant seulement un épi ; on doit le considérer plutôt comme une de ces masses que l'on trouve dans les poissons , lesquelles renferment une infinité d'œufs , c'est-à-dire , une infinité de poissons qui en éclosent : ou bien , si l'on veut , on peut regarder un grain de bled , comme une figue , qui ne contient pas seulement quelques figues ou un seul figuier ; mais dont les petits grains , qu'on aperçoit & qu'on sent sous la dent , sont autant d'œufs ou de germes qui renferment plusieurs figuiers. C'est pourquoi si , au lieu de mettre une figue en terre , on se contente de graisser une vieille corde avec une figue , & de la couvrir de terre , après que tous ces grains s'y sont attachés , on en voit sortir une pepiniere de Figuiers. * On voit aussi fort facilement qu'un grain de bled en contient une infinité , si l'on considère que d'un seul grain il en sort jusqu'à cent épis , lorsqu'il se trouve dans une terre bien préparée ,

* On fait à peu près la même chose pour les plans des meuriers , en graissant une corde avec des meures.

où les sucs & les sels peuvent s'infiltrer à propos pour les développer sans les rompre.

Avec ces connoissances , on peut expliquer & produire même des effets assez surprenans. Mais revenons à la maniere dont les plantes se forment , & semblent renaître.

X I I.

Comment les plantes naissent. Comparaison qu'on en peut faire à ce sujet avec les animaux.

Comme les animaux doivent leur naissance à une matiere agitée , ils lui doivent aussi leur vigueur. Son activité fait leur vie. D'où vient que , si un grand froid fait cesser cette activité , la plûpart des animaux se trouvent presque dans le même état que lorsqu'ils étoient dans l'œuf : ils ne donnent plus de marque de vie , jusqu'à ce qu'un air chaud agite de nouveau toutes leurs parties. Les mouches , qui ne sont pas bien rares , peuvent servir d'exemple journalier. On les voit après les premiers froids rester trois ou quatre mois entiers sans mouvement & sans vie ; mais leur petite machine n'est pas plutôt réchauffée , qu'elle se remue comme auparavant. Beaucoup d'autres animaux ne different pas en cela des mouches. Souvent, pendant les grands froids , on trouve dans des trous à

La campagne des serpens glacés après s'être bien entortillés : ils sont si fort gelés, qu'on les casse comme du verre ; cependant on en voit quelquefois revenir lorsque le Soleil du printemps a réchauffé l'air, & bien plutôt encore si on les met auprès du feu, ou dans quelque lieu chaud. Je fais que des personnes qui croyoient ces serpens pétrifiés, ou devoir rester toujours dans le même état, ont été bien effrayées de les voir remuer après leur avoir donné rang parmi les curiosités d'un cabinet.

La même chose est arrivée à des arbres gelés, lorsque la pluie ou quelqu'autre accident n'y avoit causé aucune corruption. Les pores intérieurs n'étant ni bouchés, ni interrompus par quelque matiere étrangere, le suc y montoit & leur rendoit leur premiere verdure. On l'a remarqué sur-tout à des orangers, à des cyprès, & à des oliviers que l'on avoit cru morts pendant de grands froids. Il est certain du moins, à l'égard des plantes, que l'action des petits corps agités, dont nous avons parlé, leur fait prendre, comme aux

animaux, la forme qu'elles ont. Ce sont eux qui s'insinuent dans la graine, qui font crever l'écorce par la fermentation qu'ils y causent, qui développent le germe, cet admirable raccourci de toute la plante, & le font croître par les suc qu'ils y poussent continuellement.

CHAPITRE XIII.

Des Loix selon lesquelles les corps naturels sont produits. Comment il faut expliquer les mouvemens qu'on attribue à des sympathies, ou à des attractions.

SI l'on admire qu'en supposant seulement une matiere susceptible de toutes sortes de divisions, & de petits corps en mouvement, il se produise tant & de si merveilleux effets dans le monde, on a encore bien plus de sujet d'adorer la sagesse infinie du Créateur, en considérant la maniere simple & uniforme avec laquelle tout se fait. Car, si l'on s'y rend attentif, on verra que les plantes ne se développent, & que tous les autres corps ne sont produits que
suivant

suivant cette Loi si simple & si naturelle, que *tout corps doit se mouvoir du côté qu'il est moins pressé.*

Une autre Loi également simple, générale & féconde nous menera au principe de beaucoup de ressorts secrets qui font agir les corps. Cette Loi est que *tout Corps doit se mouvoir en ligne droite, & ne s'en éloigner à la rencontre d'autres Corps que le moins qu'il est possible.* La notion commune que Dieu ne veut rien d'inutile, qu'il agit par les voies les plus courtes, nous montre que cela doit être ainsi ; & l'expérience nous le confirme. Quelque détermination que l'on donne à un corps pour le faire circuler, il s'échappera par une ligne droite, s'il trouve quelque issue, & il fera effort pour parcourir un plus grand cercle qui approche plus de la ligne droite.

Dans les Mails à double allée qui ont un coude fait en demi cercle, une boule poussée vers ce coude, quoiqu'elle y reçoive une détermination à circuler, elle reprend néanmoins d'abord la ligne droite ; & lorsqu'elle parcourt le demi cercle, on aperçoit un froissement qui marque

I.
Deux loix
simples pour
expliquer
comment les
plantes se
développent,
& les autres
corps sont
produits.

l'effort qu'elle fait pour s'éloigner du centre du demi cercle , & pour parcourir ou une ligne droite , ou un plus grand arc de cercle , si elle n'étoit pas contrainte. Sur cette Loi constante s'établit ce principe non moins constant que, *plus un corps a de mouvement , plus il tend à s'éloigner du centre , & par conséquent à s'élever au dessus des autres corps*

II.
Difficulté
d'expliquer
la cause de la
pesanteur
des corps.
Les loix
qu'on vient
d'établir
éclaircissent
un grand
nombre de
choses diffi-
ciles.

Des Personnes d'esprit ont trouvé bien de l'embaras dans les systêmes qu'on a donnés au Public touchant la pesanteur des corps. Et véritablement il n'est pas aisé de donner un systême qui fasse clairement expliquer la pesanteur des Planetes & de tous les corps de l'Univers.

Mais quand on donne l'attention nécessaire au principe que je viens d'exposer , & qu'il est bien pénétré , il suffit pour dissiper un très-grand nombre de difficultés. Cependant ce principe n'est nullement métaphysique. Cent expériences familières le rendent présent à l'esprit. Que l'on mette auprès du feu une serviette mouillée ; les parties d'eau , plus flexibles que celles de la serviette , seront facilement ébranlées , & bien tôt après

détachées. Mais, au lieu de tomber, on les voit monter, à cause de la secousse qu'elles ont reçue. Les vapeurs tout de même, qui s'élèvent de l'eau ou de la terre échauffée par le Soleil, montent autant que leur agitation dure; & dès qu'elle cesse, on les voit retomber. Cela est fort sensible encore dans une buche que l'on met au feu, ou dans une chandelle qui brûle : les parties du bois ou de la chandelle ne sont pas plutôt divisées & agitées, qu'elles s'élèvent; & plus forte est la secousse qui fait cette division, plus est grand l'effort que font ces parties pour s'élever, plus est rapide le mouvement avec lequel elles montent.

Ces exemples sont assez plausibles : mais si quelque Apologiste d'un langage trop populaire, peu accoutumé à rapporter de tels effets au principe qu'on vient de poser, vouloit nous dire que nous ne pénétrons pas le mystère, qui est que les vapeurs s'élèvent parceque le Soleil les attire à soi, & que le feu ne monte, & ne fait monter l'eau que par l'amour naturel qu'il a de sa résidence dans le concave de la lune, où il emporte

III.

Réponse à ceux qui ont recours à de frivoles sympathies.

avec soi tout ce qu'il trouve sur son chemin; nous nous contenterons d'ajouter que de la poussière agitée dans une chambre s'élève vers le plancher: & peut-être n'oseroit-on pas dire, qu'elle ne monte que parceque le plancher l'attire, ou parcequ'elle a de l'amour pour lui?

IV.

Comment
un morceau
de sucre,
qu'on met
dans un verre,
allant au
fond, les parties,
à mesure
qu'il se dissout,
se répandent dans
l'eau, &
montent jusqu'à la surface.

Encore une expérience commune, qui s'explique aisément par ce principe, servira à le confirmer, & à faire voir de quel usage il peut être pour expliquer plusieurs choses. Un morceau de sucre, mis dans un verre d'eau, va au fond, & à mesure qu'il se dissout, les parties se répandent dans l'eau, & montent jusqu'à la surface: cela surprend. Pourquoi, dit-on, toutes les parties du sucre ne restent-elles pas au fond? Si le morceau va au fond, parcequ'il est plus pesant qu'une égale masse d'eau, chaque partie de sucre ne sera-t-elle pas aussi plus pesante qu'une égale partie d'eau? Comment donc montent-elles dans l'eau? La difficulté est fort juste; mais, le principe supposé, la réponse est facile: les parties dissoutes montent, parcequ'elles ont été agitées en se détachant du morceau.

de sucre ; & plus elles ont reçu de mouvement , plus elles doivent s'élever. Que ces parties acquierent du mouvement par la dissolution, on n'en peut pas douter , si l'on considère de quelle manière l'eau dissout le sucre : elle s'insinue dans les pores , & presse si fort les côtés , qu'elle les sépare , & les écarte : elle leur donne donc du mouvement qui les fait monter. D'où vient que si l'eau est chaude , & qu'ainsi elle entre dans les pores du sucre avec plus de vitesse , les parties du sucre étant plus agitées monteront & plus haut & plus vite. Ce qui arrive à chaque partie du sucre arriveroit au morceau entier , si l'eau agitoit toutes les parties sans les détacher. Car alors le morceau entier s'élèveroit comme une bale de plomb , qui a trempé dans un verre plein de vinaigre , s'élève & surnage après de fréquentes secousses qu'elle a reçues par les parties du vinaigre.

Ce principe étant établi , que *plus les parties d'un corps sont agitées , plus il doit s'élever , si rien ne l'en empêche* ; on apercevra tout d'un coup la cause de la pesanteur & de la légèreté des corps ; c'est-à-dire , qu'on

V.
Explication
de la légèreté
& de la pesanteur des
corps.

verra aisément d'où vient que plusieurs corps montent, & les autres descendent, sans que l'on ait recours à des instincts; car voici tout le mystère. Les corps les plus agités, s'élevant au dessus des autres, sont appelés légers: ceux qui sont moins agités sont affaiblés par ceux qui s'élèvent: & on les appelle pesans. Ainsi la matiere subtile, ou les petits corps subtils, que nous ne voyons pas, étant plus agités que tous les autres, seront très-légers, s'élèveront au dessus de tous les corps visibles, & rendront toujours à s'élever même au dessus de l'air. L'air, qui contient beaucoup de ces petits corps agités, doit s'élever au dessus de tous les corps grossiers; & de tous les corps grossiers, les plus poreux seront les plus légers, parcequ'ils ont dans eux-mêmes plus de matiere subtile qui sert à les élever au dessus des autres. S'il arrive que les parties des corps même les plus compactes soient fort agitées par quelque cause que ce soit, & que quelques-unes acquierent plus de mouvement que n'en ont les parties de l'air, elles ne manqueront pas de s'élever au dessus

de l'air. Ainsi plusieurs parties de mercure, quoique le plus pesant des minéraux, à cause qu'elles sont dans une agitation continuelle, s'évaporent & s'élèvent dans l'air. Un corps même dont la surface n'a point de mouvement s'élèvera en l'air, si l'on trouve le moyen de lui mettre au dedans quelque matière fort agitée. Ainsi l'on fait monter le long d'un bâton un œuf exposé au grand soleil, après l'avoir vuide, & rempli de rosée dont les parties sont très-susceptibles d'agitation.

Si avec quelque attention à ces principes on vouloit leur donner un peu plus de jour que nous ne devons le faire ici, on verroit la cause d'une infinité d'effets, & on leveroit les difficultés qui peuvent se présenter à l'esprit; & comme on seroit en état d'expliquer plusieurs merveilles de la nature, on éviteroit l'inconvénient où tombent beaucoup de personnes qui se défient de tout, ou qui ne se défient de rien, parceque tout leur est également inexplicable.

Voyons comment il faut expliquer les effets que l'on attribue à des sympathies, ou à des attractions.

Lorsque plusieurs corps étant séparés, on s'aperçoit que ce qui fait impression sur l'un, fait la même impression sur l'autre, ou qu'il arrive au premier tout le contraire de ce qui arrive au second, ou qu'ils s'approchent ou s'éloignent l'un de l'autre, ou qu'enfin, les joignant ensemble, quelques-uns se réunissent, & les autres s'éloignent; ce sont-là des corps entre lesquels on dit qu'il y a de la sympathie, ou de l'antipathie. Mais quand on ne se paye pas de mots, & qu'on est une fois bien convaincu que les corps ne sont pas capables d'amour ni de haine, de fuir quelque chose ou de la rechercher, il est naturel qu'on cherche la cause physique de ces mouvemens que l'on remarque dans ces corps, & il est bien juste en même temps qu'on se fasse une loi, en cherchant ces causes, de ne dire jamais qu'un corps s'approche d'un autre par l'amour qu'il a pour lui, & qu'il s'en éloigne par une horreur naturelle qui lui est particulière : ainsi on doit recourir à d'autres principes. Voyons si ce qui a été dit dans les Chapitres précédens, de l'arrangement des parties semblable ou

différent qui se trouve parmi les corps, du flux continuel des parties qui se détachent , & de la notion de la pesanteur & de la légèreté , pourroit être de quelque usage pour expliquer ces mouvemens que l'on attribue à la sympathie & à l'antipathie.

Pour commencer par les corps qui se touchent , on met par exemple dans une même phiole de l'eau , de l'esprit de vin & de l'huile : quelque agitation que l'on donne à ces trois liqueurs pour les bien brouiller ensemble, elles se démêlent ; & suivant la notion que nous avons donnée de la pesanteur, l'esprit de vin, dont les parties sont plus subtiles & plus agitées que celles des deux autres liqueurs, prend le dessus : l'huile, dont les parties branchues & embarrassées laissent une grande quantité de pores & contiennent par conséquent beaucoup de matière subtile , prend le second rang : & l'eau , moins agitée que l'esprit de vin , & moins poreuse que l'huile , se place au fond.

Ainsi , sans avoir donné à ces liqueurs un instinct secret qui leur fasse chercher leur semblable, la seule diversité de pesanteur les fait dé-

V I I.

La notion de la pesanteur & de la légèreté sert à expliquer ces sympathies.

V I I I.

La conformité qui se trouve dans l'arrange-

ment des
parties de
certains corps
les fait lier
ensemble.

brouiller , si elles sont mêlées , jusqu'à ce que celles qui pesent également soient réunies. Quelquefois la conformité qui se rencontre dans l'arrangement des parties de certains corps les fait lier ensemble, lorsqu'ils s'unissent difficilement avec d'autres: ainsi l'eau & le vin , l'huile & la cire s'unissent facilement ; au lieu que le vin s'unit difficilement avec l'huile.

C'est par cette raison que l'on remédie à la pipuure d'un serpent , d'une araignée , ou d'un scorpion , en mettant l'animal écrasé sur la piquure ; car le venin qui entre dans la main , se joignant plus facilement avec ce qui est resté dans l'animal , qu'avec les humeurs qui se trouvent dans la partie piquée , se réunit à l'animal , pourvu que la chaleur qui est dans la partie blessée entretienne l'ouverture des pores fort libre.

IX.

La seule
conformité
de la figure
des pores des
deux corps
est la cause
de plusieurs
effets singu-
liers. Diffé-
rens exem-
ples.

Souvent la seule conformité qui se rencontre entre la figure des pores d'un corps & celle des pores d'un autre corps , est la cause de plusieurs effets particuliers. Il n'en faut pas chercher d'autres pour expliquer comment certaines liqueurs ne sont propres qu'à dissoudre certains corps, ou

que l'eau s'imbibe plus facilement dans certaines terres que dans d'autres. On peut même, par cette conformité des parties & des pores, expliquer d'où vient que l'eau & la chaux jointes ensemble s'échauffent si fort qu'elles brûlent ; au lieu que la chaux & l'huile , quoique plus combustibles , ne s'échauffent nullement. La raison en effet de cette différence remarquable ne vient-elle pas de ce que les pores de la chaux sont disposés à donner entrée à l'eau , & ne le sont pas pour la donner à l'huile ? Les parties de l'huile, crasses & branchues , ne peuvent pénétrer les pores de la chaux : elles les entourent seulement , & n'y produisent aucun changement ; au lieu que les parties de l'eau , plus flexibles & plus déliées , entrant bien avant dans les pores de la chaux , en pressent , comme autant de coins , de tous côtés les parties ; comme nous voyons que si de l'eau entre dans les pores du bois , elle en presse si fort les parties , qu'elle enfle les ais , les portes , & leur fait faire des mouvemens assez violens pour les contourner. Cet effet est fort remarquable ; mais celui que l'eau produit dans la

chaux doit l'être bien davantage. Car le feu ayant formé une très-grande quantité de pores dans la pierre que nous appellons chaux, & s'étant fait des ouvertures de tous côtés, en sorte que toutes les parties tiennent fort peu les unes aux autres, il est clair que celles qui entreront dans les pores, & qui presseront de tous côtés les parties de la chaux, les désuniront & les écarteront d'abord avec vitesse. Ce qui arrivant dans la plûpart des pores, il doit se faire un choc général de toutes les parties les unes contre les autres. Si l'on le conçoit ainsi, on doit voir qu'un si grand mouvement ne peut pas manquer de causer une grande chaleur, & que toutes ces parties si agitées doivent diviser presque tout ce que l'on jettera dans la chaux.

X.

Ces notions
suffisent pour
expliquer
plusieurs au-
tres faits.

Il ne faudroit pas beaucoup s'écarter de ces notions pour expliquer comment un corps est aisément dissous dans une liqueur, & ne peut l'être dans une autre, ou que de l'eau s'imbibe plus facilement dans certaines liqueurs que dans d'autres; comment des liqueurs mêlées ensemble se fermentent, au lieu que d'autres

ne se fermentent point. On expliquera même , si l'on veut , comment certaines plantes peuvent être propres à purger la bile , & d'autres plantes les autres humeurs. Car, sans prendre parti dans cette grande question agitée entre les Galenistes & les disciples de Paracelse , savoir , si c'est par sympathie ou par antipathie que cela se fait ; on pourroit se contenter de dire , que toute purgation étant une suite de quelque fermentation , il arrive souvent que la fermentation qu'excitent dans l'estomac certaines drogues est générale , parcequ'il n'est pas difficile que ce qu'il y a d'adhérant dans l'estomac soit détaché & entraîné par une agitation capable d'exciter toutes les humeurs ; mais qu'il se peut faire aussi que le suc de certaines plantes ne soit propre qu'à faire fermenter une telle humeur , & non pas l'autre , suivant ce que l'on expérimente dans le mélange des liqueurs.

A propos de plantes , je pense que sans recourir à la sympathie tout le monde est capable de voir d'où vient que des plantes se nourrissent dans certaines terres par la conformité de

XI.
Pourquoi
certaines
plantes
croissent dans
un pays, & ne
peuvent croître
en d'autres.

leurs pores avec les suc de la terre; au lieu qu'elles ne sauroient croître là où cette conformité ne se rencontre point.

Enfin c'est tantôt par la pesanteur, tantôt par le seul arrangement des parties, différent ou semblable, que se fait, dans les corps qui se touchent, ce que l'on attribue à la sympathie & à l'antipathie.

XII.
Comment
les corps
éloignés
agissent les
uns sur les
autres.

Pour les corps qui sont éloignés, il faut faire attention à la communication que peut entretenir entr'eux le flux continu des petites parties qui se détachent de tout le corps. Car, par ce moyen, les uns peuvent agir sur les autres; & suivant les dispositions qui se rencontrent entre-eux, les uns sont susceptibles de certaines impressions, & les autres ne le sont pas; ou bien ce qui fait une telle impression sur ce corps, en fera une toute différente sur celui qui est autrement disposé. Et si l'on veut voir plus exactement d'où vient que ces petits corps vont plutôt d'un certain côté, que d'un autre, & qu'ils se joignent plutôt à ceux-là qu'à ceux-ci, il faut dire d'eux ce que nous avons dit des liqueurs, dont les unes se joignent facilement, & les autres fort difficilement.

Un autre principe fera connoître d'où vient que dans quelques corps bien éloignés l'un de l'autre, on aperçoit des mouvemens fort semblables. On se tromperoit si l'on prétendoit qu'il y a toujours entre-eux une communication de corpuscules. Ils sont quelquefois si éloignés, qu'il n'est pas possible de concevoir cette communication ; & quand on seroit aussi capable de persuader & d'imposer agréablement que M. Digby, je ne pense pas qu'on pût se faire croire pendant long temps. Ces mouvemens à peu près semblables, qu'on remarque dans quelques corps fort éloignés, doivent être attribués à ce principe ; *Qu'une même cause agit également sur les corps qui ont les mêmes dispositions*, comme une même vibration dans l'air fait résonner en même temps deux cordes de luth qui sont à l'unisson : ainsi le Soleil excite le même mouvement dans deux plantes de même nature, quoiqu'elles soient fort éloignées l'une de l'autre : Ainsi l'air est dans un degré de chaleur propre à faire fleurir les vignes, à exciter de la fermentation dans les groseilles, les framboises & semblables : il pourra aussi

XIII.
Principe
pour expliquer la cause
des mouvemens semblables dans des
corps bien
éloignés.

causer de la fermentation dans le vin , quoique dans un tonneau , & dans des framboises ou des groseilles confites, parcequ'il reste encore beaucoup de parties , dans le vin ou dans les fruits, qui ont la même configuration, la même disposition intérieure que ce qui est sur la plante. Car enfin, s'il est vrai que le vin que les Anglois vont prendre aux Canaries, en Guienne & en Espagne , souffre quelque agitation ou fermentation lorsque les vignes sont en fleurs, est-il bien croyable que les petits corps , se détachant de la vigne qui fleurit en Espagne ; viennent d'abord en Angleterre pour y produire cet effet ? Et que ces flottes de corpuscules qui viennent d'Espagne, des Canaries, & de Guienne, aillent chacune chercher fort distinctement le tonneau de leur vin ; comme le Chevalier Digby a voulu le faire entendre ? Cela paroît assez grotesque ; & est néanmoins beaucoup plus supportable que ces instincts , ou ces amours naturels , que quelques-uns donnent aux corps , pour expliquer ce qui leur plaît ; car ceux-ci confondent entièrement la notion de l'esprit avec celle du corps , & les au-

tres outrent seulement l'expiration des corps, qui est certaine, pour expliquer une vérité dont tout le monde devoit convenir, *que c'est toujours par l'impression de quelque matiere, quoiqu'insensible, que se produisent tous les mouvemens des corps qu'on appelle sympathiques, ou antipathiques.*

Il ne faut pas raisonner autrement de ce que l'on attribue à des attractions. Si un corps va vers B. plutôt que vers C. c'est qu'on le pousse, & qu'il est moins pressé du côté de B. que du côté de C. Il arrive toujours dans ces occasions ce que l'on remarque dans une pompe d'où l'on tire l'air en élevant le piston : l'eau monte dans la pompe, parcequ'elle est pressée au dehors par l'air, & qu'elle ne l'est pas dans l'ouverture qui répond au piston. Comme il seroit absurde de dire que le piston l'attire, il doit l'être toujours de dire qu'un corps en attire un autre. Le mouvement d'attraction entre deux corps qui ne sont pas attachés est inconcevable ; c'est une vraie chimere : mais, parcequ'on ne voit pas ce qui pousse ces corps, on dit qu'ils s'attirent. Cependant un esprit un peu attentif peut souvent

XIV.

Le même principe doit s'appliquer aux attractions.

apercevoir d'où vient l'impulsion, ou au moins d'où elle peut venir. On fait que tous les corps sont entourés d'une matiere fluide, & qu'ainsi on peut comparer ceux qui sont entourés d'air à ceux qui sont dans l'eau: qu'on considere donc ce qui arrive en cette rencontre. Si deux corps sont dans l'eau à un demi pied l'un de l'autre, & qu'on écarte l'eau qui est entre A. & B. pour y faire succéder un corps plus subtil, on conçoit facilement que ces deux corps doivent s'approcher, parcequ'ils sont moins pressés en A. & B. que dans les côtés opposés. Or c'est ce qui arrive à la plupart des corps que l'on voit s'approcher. Quand on s'y prend ainsi pour expliquer comment deux aimans, ou le fer & de l'aiman, s'approchent, on dit quelque chose de clair.

X V.
Le système
des attrac-
tions renou-
vellé par
les Anglois,
& combattu
par les Fran-
çois.

Enfin je ne puis me dispenser de dire que je ne suis pas moins surpris que l'ont été Messieurs de l'Académie Royale des Sciences de Paris, d'apprendre que de savans Anglois ont voulu renouveler le système des attractions. M. de Montmort, Membre de la Société Royale de Londres, comme il l'étoit de l'Académie de

Paris , ne put pas non plus goûter ce système.

C'est ce qui fit dire à M. de Fontenelle dans son éloge : A quelque point que le flatât l'honneur d'être Membre de la Société Royale , il ne le séduisit pourtant pas en faveur des attractions, abolies, à ce qu'on croyoit, par le Cartésianisme , & réssuscitées par les Anglois , qui cependant les cachent quelquefois pour l'amour qu'ils leur portent. M. de Montmort a eu de grandes querelles sur ce sujet avec M. Taylor son ami particulier, & composa même avec soin une assez longue dissertation, par laquelle il renvoyoit les attractions dans le néant , d'où elles tâchoient de sortir. M. Taylor y répondit peu de temps après. Il est certain que si on veut entendre ce qu'on dit , il n'y a que des impulsions ; & si on ne se soucie pas de l'entendre , il y a des attractions, & tout ce qu'on voudra : mais alors la nature nous est si incompréhensible , qu'il est peut-être plus sage de la laisser là pour ce qu'elle est.

*Hist. de l'Acad. des Scien.
an. 1719. pag.
91.*

CHAPITRE XIV.

Qu'il y a beaucoup de pratiques qu'on a regardées durant long-temps comme des secrets naturels, & qu'on a reconnus dans la suite être superstitieuses.

I.
Diversité
des supersti-
tions, suivant
la diversité
des hommes
qui se laissent
séduire.

TOus les prétendus secrets qui trompent les hommes ne sont pas de même nature. Comme il y a des personnes qui ont ou peu de piété, ou peu d'esprit, quelque secret qu'on leur enseigne, pourvu qu'ils en espèrent quelque avantage, ils ne font nulle difficulté de s'en servir, sans examiner s'il a de la proportion avec l'effet qu'ils en attendent.

Il y a au contraire des personnes d'esprit & de piété qui n'useroient jamais d'aucun secret, s'il ne paroîssoit physique. Mais aussi la moindre ressemblance leur fait croire qu'il est naturel ; & quand ils ne peuvent apercevoir aucune raison qui les satisfasse, ils se rassurent sur la prétendue impénétrabilité des secrets de la nature, & recourent aux ressources des Stoïciens, qui prétendoient qu'on

pouvoit naturellement deviner par les entrailles des bêtes , quoiqu'ils ne pussent en donner la raison. Qui est-ce , vous disent-ils , qui connoître la vertu de toutes les plantes ? Qui fait d'où vient que la scammonée purge , & que l'aristolochie guérit ou préserve de la morsure des serpens.

Quid scammonæ radix ad purgandum ? Quid Aristolochia ad morsus serpentum possit ?

Telle est la disposition de la plupart des hommes ; & c'est ce qui leur a fait ajouter foi à une infinité de faux secrets , que la superstition ou l'imposture ont introduits dans le monde. On n'a pas craint de dire que parmi les plantes , il y en avoit qui donnoient la vertu de deviner , d'autres qui rendoient invisibles , & d'autres qui brisoient des serrures & faisoient ouvrir les portes ; & mille autres folies de cette nature , capables de brouiller toute l'histoire naturelle.

Cic. lib. 1.
de Divinatione.

Plinè , qui d'ailleurs a fait quartier à un fort grand nombre de fables & de pratiques superstitieuses , se plaint de ces abus , & reconnoît qu'il seroit important qu'on travaillât à démêler la vérité d'avec le mensonge , & qu'on s'appliquât à discerner les effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas. Mais c'est à quoi jusqu'à pré-

II.
Livres des Naturalistes
pleins de fables & de pratiques superstitieuses.

sent on s'est fort peu appliqué. Ceux qui ont ramassé des secrets de la nature ont été la plupart moins exacts que lui ; & tous les jours on voit augmenter le nombre des prétendues vertus des choses naturelles , sans examiner si tout ce qu'on en dit a quelque autre fondement que la crédulité ou la superstition des peuples.

Le même Plinè a fait voir par des milliers d'exemples , dans le 26. 27. & sur tout dans le 30. & 37. livres de l'Histoire naturelle , qu'il y avoit une infinité de prétendus secrets des Magiciens, où l'on n'apercevoit rien que de physique. Car , pour produire des effets fort extraordinaires , il ne falloit souvent , disoit-on , que couper une certaine plante , porter sur soi la dent d'une belette , l'ongle d'un certain oiseau , ou quelques morceaux de quelque pierre difficile à trouver , joignant quelquefois à tout cela l'observation des saisons , l'aspect des Astres , & certaines autres circonstances qui paroissent physiques.

On osoit avancer qu'on devinoit en portant dans sa bouche , sous la langue , une petite pierre qui se trouve à la tête des tortues d'Inde. Cette

des effets naturels , &c. 215
pierre donnoit ordinairement la vertu
de deviner depuis le lever du soleil
jusqu'à midi. Le premier & le quin-
zieme de la lune on pouvoit deviner
tout le jour ; mais sur le déclin de la
lune, elle ne faisoit deviner que la
nuit. Pline a écrit cette folie, & Mar-
bode, Evêque de Rennes au onzieme
siecle, l'a mise en vers :

*Indica testudo mittit lapidem che-
loniten ,*

*Gratum , purpureo varioque colore ni-
tentem.*

*Quem , si sub-lingua , loto quis gesse-
rit ore ,*

*Posse Magi credunt tunc divinare fu-
tura,*

*Orto mane die sextam duntaxat ad
horam ,*

*Tempore quo luna succrescens cernitur
orbis.*

*Sed Lunâ primâ lapidis predicta po-
testas :*

Totius fertur spatium durare diei.

*Quinta post decimam concordant tem-
pora prima.*

At decrementi lunaris tempore toto ,

*Ante diem lapidi tantum manet illa
potestas.*

III.
Secrèts
prétendus na-
turels, recon-
nus supersti-
tieux.

Il ne falloit ajoûter à cela qu'un peu de galimathias sur les propriétés de la lune , & ses rapports avec les corps sublunaires , pour faire croire à quelques personnes que cela pouvoit bien être naturel. Les peuples s'y laissent aisément tromper ; & on a vû durant long - temps regner dans le monde certains usages, comme s'ils étoient naturels , qu'on a reconnu dans la suite être évidemment superstitieux. Les secrèts de l'Astrologie judiciaire, dont les erreurs sont fort bien exposées dans la Bulle de Sixte V. tiennent le premier rang dans cette classe ; parceque durant très-long-temps une infinité de gens en ont été entêtés. On ne l'a gueres moins été des Talismans , des *Amulettes* , ou préservatifs : cependant on a reconnu dans la suite que leurs prétendus effets étoient chimériques, ou ne pouvoient être naturels. L'usage en a été déclaré superstitieux , & il a été condamné non - seulement par l'Eglise & par les loix des Princes Chrétiens , mais même par les Empereurs payens. Nous en parlerons dans la troisième Partie.

IV.
Erreurs

Ces Avocats dont parle *Ælius Lampridius*

Lampridius, qui pour réussir dans le Barreau achetoient la membrane que les enfans en naissant ont quelquefois sur la tête, ne faisoient rien en cela que bien des gens ne crussent physique. Cet usage devint commun, & il a duré plusieurs siècles. On s'imaginait que cette coiffe naturelle étoit une cause de bonheur. Saint Chrysostome a prêché contre cette erreur; & Balsamon * dit que de son temps des Evêques dans un Synode, s'appliquant à détruire les pratiques superstitieuses, découvrirent qu'un honnête homme portoit sur soi une de ces coiffes, & le mirent en pénitence. On ne l'accusoit pourtant pas d'avoir prononcé des paroles, ni d'avoir fait aucune autre chose qui marquât ouvertement la superstition; mais seulement d'avoir recherché un effet par un moyen qui ne pouvoit naturellement le produire. On est présentement revenu de cette folie, & il ne reste des traces de cet usage que dans le proverbe *il est né coiffé*, pour exprimer qu'un enfant a été heureux depuis sa naissance.

sur la coiffe
des enfans nés
coiffés, con-
damnée par
les Conciles.

* *In Can.
61. in Trullo.*

On a conservé un peu plus de foi pour les effets prodigieux attribués

v.
Erreurs sur

h vertu des
pierres pré-
cieuses.

a De lapid.
gemmis d.
a. cap. 116.
b De gemmis
cap. 18.

VI.

Usage de
l'aiman pour
se parler de
loin.

Sed & dua-
rum pixidum
nauticarum
opera, quæ
quidem al-
phabeto cir-
cumscriptæ
sint, amico
longè absen-
ti, etiam car-
ceribus oc-
cluso, pote-

à certaines pierres. Il y a encore des personnes qui croient la Turquoise capable de préserver des chûtes & de plusieurs autres accidens. Anselme Boëce *a* & François Ruëus *b* en ont rapporté diverses merveilles, lesquelles pourtant, de leur aveu, ne sauroient être produites naturellement. Les PP. Kirker & Gaspard Schot ont remarqué qu'on s'est servi de l'aiman pour des usages évidemment superstitieux; & j'ai ouï dire plusieurs fois que quelques personnes s'étoient communiqué des secrets à plus de cinquante lieues loin par le moyen de deux aiguilles aimantées. Deux amis prenoient chacun une boussole, autour de laquelle étoient gravées les lettres de l'alphabet; & on prétend qu'un des amis faisant approcher l'aiguille de quelque une des lettres, l'autre aiguille, quoiqu'éloignée de plusieurs lieues, se tournoit aussi vers la même lettre. Je n'affure point le fait. Je sais seulement que quelques personnes, comme Salmut, l'ont cru possible; que plusieurs Auteurs ont réfuté cette erreur; & qu'il n'est que trop vrai que des choses purement natu-

telles ont servi à produire des effets qui ne pouvoient être naturels, sans qu'on aperçût d'autre marque de superstition, que d'avoir voulu s'en servir pour produire un effet qu'on ne pouvoit naturellement se promettre.

ris incumben-
tia nunciare,
In Pancirolli
nova reperta,
pag. 578.

Une des pierres dont on se sert depuis très-long-temps pour un usage qui ne peut être naturel, c'est l'Aëtire. Dioscoride dit *a* qu'on s'en servoit en cette maniere pour découvrir les voleurs : On la broyoit, & mêlant la poudre dans du pain fait exprès, on en faisoit manger à tous ceux qui étoient soupçonnés ; & on assure que le voleur ne pouvoit avaler le morceau. Belon * rapporte que les Grecs font communément la même chose, si ce n'est qu'ils y joignent quelques prières.

V I I.
Usage de
l'Aëtire pour
découvrir les
voleurs.

a Lib. 5. 118.

Cette superstition est fort ancienne, comme on peut le voir dans les Notes de M. Gale sur Jamblique, dans le Glossaire de Lindenbrok *in leger antiquas*, & dans ceux qui ont commenté ces paroles du canon du Concile d'Auxerre : *Qui sortes de ligno aut pane faciunt.*

* Obs. lib. 2.
cap. 23.

Plusieurs ont écrit qu'on décou-

vroit les larcins par diverses pratiques, qui paroissent naturelles; comme on a prétendu que les diamans, l'émeraude & les perles, faisoient connoître les adulteres.

Zara & Peucer disent qu'on decouvroit les voleurs par le mouvement d'une hache plantée à un pieu, ou à une longue perche. Il a y eu des gens qui ont fait métier de decouvrir les voleurs & les vols par le moyen d'un Astrolabe; & il s'est trouvé plusieurs Philosophes qui croyoient voir bien clairement la raison de cette pratique. Le Ciel, disoient-ils, est un livre dans lequel on voit le passé, le présent & l'avenir. Il est dit dans Joseph & dans Origene que Jacob avoit lû dans les Tables du Ciel; pourquoi ne pourroit-on pas lire aussi les evenemens du monde dans des Tables qui représentent la situation des corps célestes? Combien de pauvretés ne s'est-il pas dit en ce siecle là-dessus, par Postel, par Flud, par Agrippa, & par l'Auteur des Curiosités inouïes?

VIII.
Défense d'avoir recours à l'Astrolabe,

L'Eglise, qui ne peut être séduite par ces folies, les avoit condamnées il y a très-long temps; & on lit dans

plusieurs anciens Pénitentiaux, que celui qui aura cherché dans un Astrolabe des choses perdues, ou dérobées, fera pénitence deux ans. Au douzieme siecle, un Prêtre par simplicité alla chez un Devin, non pas pour invoquer le Démon, mais pour savoir si l'Astrolabe indiqueroit le vol qui avoit été fait à une Eglise. Le Pape Alexandre III. en fut informé; & la simplicité du bon Prêtre n'empêcha pas que son action ne parût une faute considérable, & qu'on ne l'éloignât de l'Autel durant plus d'un an.

pour découvrir les larcins.

Je ne sai si le saint Pere auroit été plus indulgent à l'égard de ceux qui veulent découvrir les meurtriers avec la Baguette. Quoi qu'il en soit, il n'est que trop constant qu'on se laisse souvent tromper par des apparences physiques, & qu'il y a des pratiques superstitieuses où l'on ne voit point les marques ordinaires des superstitions grossières.

Voilà apparemment de quelle maniere il s'est répandu dans le monde une infinité de fables, qui produisent plus de mal qu'on ne croit ordinairement; parcequ'il n'est rien qui donne plus de lieu à la fourberie des mé-

chans, à la superstition des simples, & à l'obstination de ceux qui veulent être incrédules sur toutes choses.

I X.

Nécessité de faire la critique de l'histoire naturelle. Qui sont ceux qui pourroient y étudier.

On rendroit un grand service au public, si, faisant de fréquentes revues sur l'Histoire Naturelle, on s'appliquoit à la renfermer dans les bornes de la vérité. La matiere est belle & abondante; & si on remontoit jusqu'à l'origine des fables, elle deviendrait également curieuse & instructive. Nous pouvons ajouter que le sujet seroit tout nouveau. Car quoique bien des gens aient montré la fausseté de plusieurs faits crus trop légèrement, ce qu'ils en ont dit ne se trouve qu'en divers endroits écartés, qui échappent presque à tout le monde; outre qu'il s'en faut beaucoup qu'on n'ait fait jusqu'à présent ce qu'il faudroit pour démêler la vérité d'avec le mensonge, dans la plupart des merveilles de la Nature.

Il seroit à souhaiter qu'une Compagnie aussi éclairée que celle de M^{rs}. de l'Academie Royale des Sciences voulût bien s'y appliquer. Que ne pourroit-on pas espérer d'une Assemblée composée de tant de personnes habiles, qui, par la protection du plus

des effets naturels , &c. 225

grand Prince du Monde , peuvent faire des expériences par toute la Terre ? Et que ne devoit-on pas se promettre des soins de son Illustre Président , qui anime tous les Académiciens par son exemple , & qui s'applique avec tant de succès à faire fleurir les Sciences & les beaux Arts. On reviendrait insensiblement de bien des fables , qui sont cause que les uns n'osent décider sur quoi que ce soit , & que les autres regardent comme naturels des effets qui ne peuvent l'être.

Fin du premier Livre.

Kiii

DISCERNEMENT
DES EFFETS NATURELS
D'AVEC CEUX QUI NE LE SONT PAS,
A F E C

L'HISTOIRE CRITIQUE
Des Pratiques Superstitieuses, qui ont
séduit les Peuples & embarrassé les Savans.

LIVRE SECOND.

*Du Discernement de la vérité & de la fausseté
des effets surnaturels.*

CHAPITRE PREMIER.

*Quelle est la cause des Effets qui ne sont
pas naturels. Nécessité d'admettre des
esprits, & de leur attribuer ce qui ne
peut être produit par les Corps. Source
de l'incrédulité de plusieurs personnes à
l'égard des prodiges & des miracles.*

γ.
Effets qui
prouvent né-
cessairement
l'existence des
mauvais es-
prits.

S'IL y a des effets qui ne peu-
vent être produits par les
corps, il faut nécessairement
qu'il y ait dans le monde
autre chose que des corps. Et si parmi

ces effets prodigieux il y en a qui ne portent pas les hommes à Dieu, & qui les fassent tomber dans l'erreur & dans l'illusion, c'est encore un argument invincible qu'il faut reconnoître d'autres êtres que l'être tout parfait, & les corps. Ainsi les effets extraordinaires, qui, ne pouvant être révoqués en doute, ne peuvent être attribués ni à Dieu ni aux corps, sont une preuve incontestable qu'il faut admettre des esprits créés & finis, capables d'amuser les hommes, & de les séduire par des prestiges.

Donc, quand la Religion ne nous auroit pas enseigné d'une manière aussi claire & aussi évidente l'existence des esprits séparés des corps, j'ose dire que des effets extraordinaires, tels que la découverte de plusieurs choses cachées par le tournoyement de la Baguette, seroient une très-forte preuve qu'il y a des esprits séducteurs. Mais l'Ecriture ne nous permet pas de douter de ce point. C'est assurément de tous les articles de foi le mieux-établi, le moins contesté, & le plus universellement répandu dans le monde. Maimonides a prouvé avec beaucoup d'érudition

I r.
Existence
des esprits
fondée sur
l'Ecriture, &
sur les notions
de tous
les peuples.

a More No-

vob. p. 3.
cap. 46.

& de jugement, qu'avant Moïse les Sabéens, les Egyptiens & les Chaldéens connoissoient des Génies bons & mauvais. Tous les anciens Poëtes & Philosophes ont reconnu ce dogme; & nous voyons dans l'Histoire de la conversion des peuples, qu'on l'a toujours trouvé bien établi parmi les nations les plus reculées.

On se tromperoit si on s'imaginait que c'est une preuve de la grossièreté de quelques nations. Les peuples les plus polis n'ont point été différens sur ce point de ceux qu'on appelloit barbares; & on peut voir dans les ouvrages de Porphyre *b*, de Jamblique *c*, & de Saint Clement d'Alexandrie, combien la doctrine des Grecs étoit semblable à celle des Egyptiens touchant l'existence des bons & des méchants esprits, c'est-à-dire, des Anges & des Démons. Car, comme l'ont remarqué Origene *d* & S. Augustin *e*, partout ou dans l'Ecriture on trouve ce mot de Démons, il n'y est employé que pour signifier les malins esprits; & ce sens est tellement passé en usage parmi les hommes, qu'il n'est presque personne qui ne le prenne en mauvaise part.

C'est donc un sentiment reçu par

b De absti-
nentiæ epist. ad
Amb. apud
Jof. de prop.

c De Myſteris,
d Contra Cels.
l. 5. 233.
234.

e De Civit.
Dij. lib. 9.
cap. 19.

tout qu'il y a des esprits occupés à séduire. Et certes dans les premiers siècles de l'Eglise, on en voyoit des preuves qui ne laissoient aucun lieu d'en douter. Comme les miracles des Chrétiens étoient très-fréquens, les Démons, pour en diminuer la force, séduisoient souvent les hommes par des prestiges. Il est vrai que ce qu'on racontoit de prodigieux étoit souvent l'effet de l'imposture & de la fourberie des hommes. Mais il est constant aussi qu'il se faisoit de vrais prodiges par la puissance des esprits trompeurs. Tout ce que l'antiquité a dit de Simon le Magicien ne peut être une fable ; & quoiqu'il faille rabattre beaucoup du récit de tous ces effets prodigieux qui entretenoient la superstition des peuples, il ne laissoit pas d'y avoir des faits notoires, qui ne pouvoient être produits ni par les secrets ressorts de la nature, ni par la force & l'industrie des hommes.

Aussi les Chrétiens nouveaux convertis, qui, désabusés des folies du Paganisme, tenoient les yeux ouverts sur toutes les pratiques des Gentils pour en découvrir les fourberies, reconnoissoient qu'il se faisoit quel-

111.

Sentimens
des premiers
Chrétiens sur
ce sujet.

quefois des prodiges, & apprenoient souvent par une voix miraculeuse que c'étoient les Démonns qui les opéroient. On peut voir ce qui en est dit dans l'Octavius de Minutius Felix. Cet excellent Orateur du second siècle, qui, développant avec beaucoup d'esprit les folies & les menfonges des Idolâtres, a dit avec tant de grace & de vérité, que *les Oracles ont commencé à se taire, à mesure que les hommes ont commencé à se polir*, convaincu néanmoins que tous les prodiges qu'on racontoit n'étoient pas une imposture : » Je veux, dit-il, » monter à la source de l'erreur, & » découvrir l'abîme d'où sont sorties » tant de ténèbres. Il y a des esprits » malins & vagabonds, qui ont gâté » toute la beauté de leur naissance par » les souillures du monde. Ces misérables, après avoir perdu les avantages de leur nature, & s'être plongés dans les vices, tâchent, pour se consoler, d'y précipiter les autres ; comme ils sont corrompus, ils ne se plaisent qu'à corrompre ; & s'étant séparés de Dieu, ils ne peuvent souffrir que les autres s'en approchent. Les Poëtes & les Philo-

sophes les appellent des Démons. «
Ce sont eux qui operent ce que les «
Magiciens font d'admirable, qui «
donnent l'efficace à leurs enchante- «
mens, qui font qu'on voit ce qu'on «
ne voit pas, & qu'on ne voit pas ce «
qu'on voit; enfin toutes ces autres «
merveilles dont on parle..... Ces «
Démons donc inspirent les Devins, «
se tiennent dans les Temples, se «
glissent quelquefois dans les en- «
traîlles des bêtes, gouvernent le «
vol des oiseaux, président au sort, «
rendent des oracles embrouillés de «
plusieurs mensonges. En effet ils «
trompent & sont trompés, comme «
ceux qui ne savent pas bien la vé- «
rité, & qui ne la veulent pas pu- «
blier contre eux-mêmes..... Ces «
furioux, que vous voyez courir par «
les rues, sont agités par ces damna- «
bles esprits; & vos Prophetes mê- «
me, lors qu'ils se tempêtent & qu'ils «
se roulent. L'instigation des Dé- «
mons est pareille aux uns & aux au- «
tres; mais l'objet de leur fureur est «
différent. Ce sont eux aussi qui font «
ces illusions que vous avez racon- «
tées..... Plusieurs d'entre vous sa- «
vent bien que les Démons sont con-

traints d'avouer ces choses, lorsque nous les tourmentons pour les chasser des corps, & que nous les faisons sortir par ces paroles qui les gênent, & ces prières qui les brûlent.

Tertullien, Origene, & presque tous les Ecrivains des trois premiers siècles, ont dit la même chose avec toute l'assurance que donne la vérité; & ce qu'ont dit ces grands hommes est une fort bonne réponse à ce qu'on oppose quelquefois, que JESUS-CHRIST a détruit le Royaume de Satan, & que le Prince du monde a été jugé. *Princeps hujus mundi jam judicatus est.* Joan. 16. 11.

S. Pierre, S. Paul, & Saint Jean, bien instruits des paroles du Fils de Dieu & du vrai sens qu'on devoit leur donner, ne laissent pas de nous dire que le Démon, comme un lion rugissant, tourne toujours autour de nous pour nous séduire; que nous devons recourir à la prière, & nous tenir fermes dans la foi, pour nous préserver de ses artifices & des pièges qu'il nous tend; que nous avons à combattre; non contre des hommes de chair & de sang, mais contre les Principautés & contre les Puissances, contre

des effets surnaturels, &c. 251
les Princes du monde, c'est-à-dire, de
ce siècle ténébreux ; contre les esprits de
malice répandus dans l'air. Ephes. 6.
12. Le Démon n'est donc pas hors du
monde, de telle sorte qu'il n'y agisse
plus ; mais il est chassé d'une infinité
d'endroits où il dominoit ; & comme
il a été vaincu par JESUS-CHRIST,
les Chrétiens doivent aussi le vaincre,
& lui commander par la vertu de la
Croix.

Avant la Résurrection du Sauveur,
l'esprit d'iniquité étoit dans le mon-
de comme dans un fort où il falloit
l'attaquer. JESUS-CHRIST l'a at-
taqué ; il l'a vaincu ; & l'Eglise, se
répandant dans toute la terre, lui a
enlevé une infinité de dépouilles. Il
n'est donc plus le Prince du monde.
Il assiège, il attaque les Chrétiens,
& ne peut remporter aucune vi-
ctoire, que sur les enfans qui man-
quent de foi : *In filios diffidentia*. Lors-
qu'on lui résiste, il s'enfuit ; & il est
à l'égard des vrais fideles comme un
chien enchaîné ; * qui ne peut mor-
dre ceux qui s'éloignent de lui.

Ephes. 2. 2.
Jac. 4. 8.

** Aug. 11. 1.*
Serm. 197.
de temp.

Mais il est très-constant qu'il tra-
vaille continuellement à détourner
les hommes de chercher les vrais

biens. En un mot, c'est une vérité de foi, que Dieu a laissé du pouvoir aux Démons, & qu'il leur permet en plusieurs rencontres de le mettre en exécution. Les possessions fréquentes qu'on a vûes dans les premiers siècles de l'Eglise en sont un témoignage authentique; & les histoires les plus avérées depuis J E S U S-CHRIST jusqu'à présent, aussi bien que mille pratiques superstitieuses, qui ne produisent que trop véritablement des effets extraordinaires, fournissent des preuves incontestables du pouvoir & de l'opération des Démons.

IV.

Autres preuves de la créance des cinq premiers siècles.

Homil. 8 & 20 in Epist. ad Coloss.

Homil. 5. ad-versus Judæos.

Homil. 55. in cap. 6.

Matth. 8. in c. 4. ad Rom.

Aug. de Genes. ad litt. l. 11.

6. 130.

S. Chrysostôme a souvent prêché contre les Chrétiens, qui, détrompés de l'idolatrie, recouroient encore à de prétendus secrets, Talismans, préservatifs, & autres choses de cette nature, qui passoient pour des secrets naturels; & qui néanmoins n'avoient aucune efficace que celle que leur donnoient les esprits séducteurs. S. Augustin & S. Jérôme parlent en cent endroits du pouvoir des Démons. Et comme ils étoient bien persuadés que les esprits de malice ne peuvent agir si Dieu ne le-

des effets surnaturels, &c. 233

leur permet, ils ajoutent aussi qu'il leur est souvent permis de remuer les corps, comme JESUS-CHRIST permit à une légion de Démons d'entrer dans un troupeau de pourceaux.

Mais quel est l'Ecrivain Ecclésiastique qui n'ait ou prouvé, ou supposé cette vérité? Cassien l'a développée bien au long dans la septième Conférence; & les Dialogues * de Zachée & d'Apollonius, composés apparemment au commencement du sixième siècle, exposent en peu de mots ce que les Peres avoient dit sur ce sujet. On y voit de quelle manière les esprits de malice trompent ceux qu'une curiosité démesurée porte à vouloir deviner ce qui est caché; & l'Auteur remarque fort judicieusement que le mal est d'autant plus difficile à guérir, qu'on se laisse éblouir par des apparences physiques. C'est ainsi, dit-il, que l'Astrologie Judiciaire a trompé une infinité de personnes.

Inutilement rapporterois-je d'autres témoignages, pour montrer l'uniformité de la Tradition sur ce point. Le savant Gerson nous dira ce qu'on en doit croire, & d'où vient que

* L. II. c. 30. *Spicileg.*
tom. X.

V.
Paroles remarquables
de Gerson.

§ 4 Discernement

cette vérité fait si peu d'impression sur l'esprit de plusieurs personnes.

Part. 1. de
err. p. 2.
61.

» Certainement , dir ce grand
» homme , c'est une impiété , & une
» erreur directement contraire aux
» saintes Lettres , que de nier que les
» Démons soient auteurs de plu-
» sieurs effets surprenans ; & ceux
» qui regardent tout ce qu'on en dit
» comme une fable , & qui se mo-
» quent des Théologiens , dès qu'ils
» attribuent quelques effets aux Dé-
» mons , mériteroient une sévère cor-
» rection.

» Quelquefois des Savans même
» sont susceptibles de cette erreur ,
» parcequ'ils laissent affoiblir leur
» foi , & obscurcir les lumières na-
» turelles. Leur ame , toute occupée
» des choses sensibles , rapporte tout
» aux corps , & ne peut s'élever jus-
» qu'aux esprits détachés de la ma-
» tière. C'est ce qu'a dit Platon , que
» rien n'empêche si fort de trouver la
» vérité , que de rapporter toutes cho-
» ses à ce que les sens nous présentent.
» Cicéron , S. Augustin au Traité de
» la véritable Religion , Albert le
» Grand , Guillaume de Paris , & sur-
» tout l'expérience nous ont appris la

des effets surnaturels. 238

même chose. On peut en effet en voir une preuve dans les Saducéens & les Epicuriens, lesquels, n'admettant rien que de corporel, se trouvent au nombre de ces insensés, dont parle Salomon dans l'Ecclésiaste & dans la Sagesse, qui ont poussé la folie jusqu'à ne pouvoir reconnoître qu'ils avoient une ame, & qu'il y a des effets qui ne peuvent être produits que par des esprits.

Plût à Dieu qu'il ne se trouvât plus de personnes de ce caractère! Mais on en verra toujours qui vous diront de sang froid, qu'ils ne peuvent croire ni prodiges, ni miracles, parcequ'ils n'ont jamais rien vû d'extraordinaire. Ne disputons point avec de telles gens. Quand on veut être incrédule, on l'est même parmi les prodiges & les miracles. Les Juifs, qui marchaient, pour ainsi dire, dans les miracles, puis qu'ils marcherent durant quarante ans dans le Désert sans user leurs souliers, ne laissoient pas de parler quelquefois aussi insolemment que s'ils n'avoient jamais rien vû de miraculeux. Dieu, disoient-ils, pourra-t-il nous faire trouver de la nourriture dans le Désert?

VI.
Incrédulité
des hommes
en voyant
des miracles
& des prodiges certains.

Quelques miracles qu'eût fait le Fils de Dieu, on étoit toujours prêt à venir froidement lui demander un signe; & ceux qui virent la résurrection du Lazare, & la multiplication des cinq pains, n'en furent pas moins incrédules. Il en est de même des miracles que faisoient les Martyrs en présence des Juges Idolâtres. Vous diriez que ceux-ci craignoient que leurs propres yeux ne les trompassent. Un corps déchiré de coups reprend en un moment son premier état, des Statues tombent en poudre sans qu'on y touche; on marche sur des charbons ardents sans se brûler, un signe de Croix ôte la force au poison le plus mortel, & une parole brise les chaînes les plus fortes. Qu'en dira-t-on? Est-ce fourberie, est-ce illusion, est-ce miracle, est-ce magie? Quelques-uns croient qu'il y a là quelque chose de divin, & se convertissent; plusieurs opinent pour le sortilège; mais il se trouve toujours des gens faits comme un Celse, ou un Lucien, qui traitent tout de fable, d'illusion, d'imposture. Tant il est vrai que s'il y a des gens qui croient trop facilement, il y en a aussi qui

veulent absolument ne point croire.

Ne semble-t-il pas que ce que faisoit le grand Simeon Stylite, au cinquième siècle, auroit dû fermer la bouche aux incrédules? Combien de miracles lui vit-on faire pendant quarante ans sur cette colonne fameuse où il étoit lui-même un prodige continuel? On y court presque de tous les endroits de la terre, d'Italie, d'Espagne, de France, d'Angleterre; des Ismaélites, des Perses & des Infideles de toute Secte y viennent, & ravis de tout ce qu'ils voient, ils se convertissent. Hérétiques, Catholiques, Moines, Clercs, Prêtres, Evêques, tout y court, & tous s'en retournent charmés, & convaincus des merveilles qu'ils avoient auparavant entendu raconter. Cependant Théodoret ne se résout qu'avec peine à écrire ce qu'il a vu lui-même, & ce qu'une infinité de personnes ont vu comme lui. Il craint les railleurs, bien assuré qu'il s'en trouvera grand nombre, qui, pouvant s'aller convaincre par leurs propres yeux, ne voudroient pas même faire cette démarche, de peur de donner en cela quelques marques de cré-

V I I.

S. Simeon Stylite, prodige visible, & néanmoins révoqué en doute.

*Theodoret
vita SS. Patr.
c. 26.*

dulité. Ils mesurent toutes choses à ce qu'ils voient ordinairement, & tiennent pour faux tout ce qui passe les bornes de la nature.

.VIII

Plusieurs ne croient les faits que lors qu'ils s'imaginent pouvoir en rendre raison.

Voilà comme sont encore faits bien des gens. Ils croient les faits, lors qu'ils leur paroissent naturels. Les convainquez-vous qu'ils ne peuvent l'être, vous leur voyez bientôt prendre le parti de dire qu'il y a de la fourberie.

Nous n'avons pas besoin d'aller chercher des exemples fort anciens. Tant qu'on s'est imaginé qu'une Baguette pouvoit naturellement se tor- dre, & qu'un certain homme devoit avoir le poulx élevé, comme dans une grosse fièvre, être ému, suer & pâmer dans un chemin par où un voleur a passé depuis un mois; on s'étonne qu'un tel fait trouve des incrédules. Mais, dès que vous démontrerez que ce qu'un voleur a exhalé le long d'un chemin ne peut ni subsister en l'air durant quelques jours, ni produire un tel effet, quand même la vapeur ne seroit pas dissipée, combien en voyons-nous qui concluent qu'il faut donc qu'il n'y ait en tout cela qu'imposture, & qu'on doit en

dire de même de tous les autres effets de la Baguette ?

Tout ce qu'on peut faire à l'égard des personnes de cette sorte, lorsqu'il s'agit de quelque usage superstitieux, c'est de les engager à ne pas autoriser des pratiques par lesquelles ils croient que les hommes se trompent les uns les autres.

Mais par rapport à ceux qui sont convaincus des faits, & persuadés des principes que nous venons d'établir, la question présente peut être bientôt terminée en cette manière.

IX.
Moyens de
connoître la
cause, quand
on est persuadé du fait.

Il est constant que nous ne concevons que deux sortes d'êtres, des esprits & des corps, & que ne pouvant raisonner que suivant nos idées, nous devons attribuer aux esprits ce qui ne peut être produit par les corps. Or il est certain, comme nous le montrerons, que la Baguette se tord, sans qu'aucun corps lui imprime du mouvement. Donc, quelque répugnance qu'on ait à croire ce qu'on ne voit pas, il faut nécessairement conclure que c'est un esprit qui la remue.

Il ne reste donc plus qu'à connoître si c'est un bon ou un mauvais esprit qui produit cet effet. Mais, par

tout ce que nous avons déjà dit dans ce livre second, & principalement par les regles tirées de la Tradition, & que nous avons exposées dans la sixieme Lettre de *l'Illusion des Philosophes*; il est évident qu'on ne peut attribuer un tel effet ni à Dieu, ni aux Anges; donc ce ne peut être l'œuvre que du Tentateur.

Les Anges ne travaillent qu'à nous porter à Dieu; & c'est le propre des DémonS de séduire les hommes par de vaines promesses, & de les attirer par la découverte des richesses de ce monde. C'est pourquoi Tertullien dit * que dans les siècles d'ignorance ils ont publié quantité de secrets, répandu divers enchantemens dans le monde, & enseigné des moyens de découvrir les métaux: on ne doit donc pas trouver fort étrange, ni qu'ils aient inspiré la pensée de les chercher avec une Baguette, ni qu'ils fassent quelquefois réussir le prétendu secret.

* Nam cum & materias quasdam bene occultas, & artes plerasque non bene revelatas. sæculo multo magis impetito prodidissent, si quidem & metallorum opera nudaverant, & herbarum ingenia traduxerant, & incantationum vires promulgaverant, & omnem curiositatem usque ad stellarum interpretationem designaverant, &c. *Libro de habitu m. 1. h. r.*

CHAPITRE II.

Si le Démon peut être l'Auteur de quelques pratiques, quoiqu'on n'ait point fait de pacte avec lui. Comment on a pû savoir qu'elles produiroient certains effets surprenans. Et si en renonçant au Démon on pourroit recourir à des usages qui ne seroient pas naturels? Des Loix de l'Eglise & des Princes sur cette matiere.

JESUS-CHRIST nous a dit qu'avant sa venue les Démonis dominoient sur la terre; & toutes les défenses, si souvent réitérées dans l'Ecriture, contre un très-grand nombre de superstitions, nous font voir clairement qu'ils séduisoient les hommes en mille manieres. On ne peut donc pas douter qu'ils ne leur aient appris plusieurs choses.

I.
Pratiques
superstitieuses
enseignées
par des mauvais
esprits.

Comme il est certain qu'il y a eu des Magiciens & des possédés, ils ont pû par eux répandre diverses pratiques superstitieuses. D'ailleurs il ne leur est ni difficile d'inspirer aux hommes de faire des essais, ni im-

possible de les faire réussir. Quelquefois même, en nos derniers temps, ils se sont montrés à des personnes trop curieuses; & l'on fait que Luther & Zuingle se sont fait honneur de pareilles visites.

I I.
Révélation
de plusieurs
secrets à Tri-
thème.

L'Abbé Trithème, après un ardent desir de savoir des secrets inconnus à tout homme mortel, en apprit d'étonnans par une révélation qui n'a nullement le caractère des révélations divines. Je n'examine point si tout ce qu'il disoit avoir appris est naturel : je sai que quelques personnes l'ont prétendu; mais c'est apparemment sans y avoir fait assez de réflexions. Quoi qu'il en soit, je parle seulement de la manière dont Trithème apprit ces secrets. Il l'écrivit confidentiellement à un Pere Carme de ses amis, nommé Borstius, qui mourut à Gand avant que la lettre y arrivât. Elle fut ouverte & communiquée à plusieurs personnes, & Trithème ne la désavoue point. *J'ai en main*, dit-il dans cette lettre, *un grand ouvrage qui étonnera tout le monde, si jamais il voit le jour. Il est divisé en quatre Livres, & le premier a pour titre, De la Steganographie. Tout l'ouvrage est*

*plein de choses grandes , étonnantes , dont
on n'a jamais oui parler , & qui paroî-
tront incroyables.*

« Si vous me demandez comment
je les ai apprises ; ce n'est point par
les hommes ; mais par la révélation
je ne sai de quel esprit. Car , pen-
sant un jour de cette année 1499. si
je ne pourrois point découvrir des
secrets inconnus aux hommes, après
avoir long-temps rêvé à ceux dont
j'ai parlé : persuadé enfin que ce
que je cherchois n'étoit pas possible ,
j'allai me coucher , un peu honteux
d'avoir porté la folie jusqu'à tenter
l'impossible. Pendant la nuit quel-
qu'un se présente à moi , & m'ap-
pellant par mon nom : Tritheme ,
me dit-il, ne croyez point avoir eu
en vain toutes ces pensées. Quoi-
que les choses que vous cherchez
ne soient possibles ni à vous , ni à
aucun autre homme , elles le de-
viendront. Enseignez - moi donc ,
repartis-je , ce qu'il faut faire pour
réussir. Alors il me développa tout
le mystere , & me montra que rien
n'étoit plus aisé. Dieu m'est témoin
que je dis vrai , & que je n'ai ap-
pris ces secrets qu'à un Prince , qui

» par une preuve évidente a été con-
 » vaincu de la possibilité. Il est im-
 » portant qu'il n'y ait que les Princes
 » qui sachent ces sortes de secrets,
 » de peur que des traîtres, des four-
 » bes, ou d'autres méchants hommes
 » ne s'en servissent pour faire beau-
 » coup de maux. »

III.
 Curiosité
 déréglée, oc-
 casion du
 commerce
 avec les Dé-
 mons.

Quoique l'Abbé Tritheme n'eût pas voulu ni contracter quelque pacte avec le Démon, ni rechercher son assistance; il me semble néanmoins que si ces prétendues révélations n'ont été qu'une pure illusion d'une imagination troublée, on ne peut les attribuer qu'à quelqu'un de ces esprits, dont Saint Augustin dit * : qu'aimant à séduire les hommes, ils leur procurent ce qui leur tient le plus au cœur.

C'est de cette manière que les Démonstrations entrent souvent en commerce avec les hommes. Il est rare qu'ils leur révelent ouvertement des secrets; mais il n'est pas rare qu'ils fassent réussir ce qu'une curiosité *

* Illi enim spiritus, qui decipere volunt, talia procurant cuique, qualibus eum irretitum, per suspiciones & consensiones ejus, viderint. *Doct. Christ. lib. 2. cap. 24.*

* His ergo portentis per Dæmonum fallaciam,

dérégulée fait expérimenter à ceux qui veulent découvrir ce qu'il ne leur convient pas de savoir. Ces esprits d'erreur operent pour cela quelques prodiges, & se transfigurant en Anges de lumiere, ils trompent quelquefois les gens de bien.

On doit donc se tenir sur ses gardes, & ne pas s'imaginer que le Démon n'agit jamais que lorsqu'on fait quelque pacte avec lui. Son pouvoir ne dépend pas des hommes. On fait qu'il a tenté JESUS-CHRIST, & qu'il tente souvent les Justes, quoiqu'ils n'aient fait aucun pacte. Il peut re-

I V.
Pouvoir des
Démons in-
dépendant de
celui des
hommes.

illuditur curiositas humana, quando id impudenter appetunt scire quod nulla ratione eis competit investigare. Porro autem hoc est præstigium Satanæ, quo, ut plurimos fallat, etiam bonos in potestate se habere confingit. Quod Apostolus inter cætera ostendit dicens : Ipse Satanæ transfigurat se in Angelum lucis. Ut enim errorem faceret, in quo & ipse gloriaretur, in habitu viri justi & nomine se subornavit, ut nihil proficere spem, quam prædicabant Dei cultores, mentiretur, quando hinc exeuntes justos finxit in sua esse potestate. &c. Cap. 114. nec mirum Caus. 26. q. 5. ex Ivone, Decret. parte 2.

Inest animæ, per eisdem sensus corporis, quædam non se oblectandi in carne, sed experiendi per carnem, vana & curiosa cupiditas, nomine cognitionis & scientiæ palliata Hinc ad perscrutanda naturæ secreta, quæ præter nos est operata, proceditur. Hinc etiam si quid eodem perversæ scientiæ fine per artes magicas quæritur. Hinc etiam in ipsa religione Deus tentatur, cum signa & prodigia flagitantur. *Confess. lib. 10. cap. 35.*

muer des corps sans que nous le voulions , & il ne lui est pas toujours impossible d'introduire quelque usage qui fasse douter s'il est naturel ou non , pour faire tomber dans le péché ceux qui agiroient dans le doute. Car c'est une proposition reçue des Théologiens , & définie depuis longtemps par la Faculté de Paris , qu'on pèche , & qu'on contracte un pacte tacite avec le Démon ; lorsqu'on a recours à quelques pratiques dont on ne peut raisonnablement attendre l'effet ni de Dieu , ni de la nature. Il ne serviroit de rien de dire qu'on renonce à tout pacte. Vous souhaitez que l'effet arrive : c'en est assez pour être censé vouloir l'action de la cause qui le produit , & entrer par-là avec elle dans un commerce prohibé.

v.
S'il y a lieu
de croire qu'il
y ait réellement
des
noueurs d'é-
guillette.

On ne peut douter que l'imagination ne puisse empêcher l'usage du mariage : sans nous arrêter à rapporter ici des faits pour justifier ce que j'avance , je renvoie les curieux à la Réponse aux questions d'un Provincial par M. Bayle t. 1. p. 295. Nous pourrions ajouter ici plusieurs autres exemples.

On a cru très-anciennement qu'il y avoit des noueurs d'éguillette. * Herodote *a* & Tacite *b* en parlent; ^{a Lib. 2.} & il y a long temps que des per- ^{b Lib. 4. Ann.} son- nes ont recouru à des secrets soit naturels, soit superstitieux, pour s'op- poser au mauvais effet des préten- dus noueurs d'éguillette : c'est pour- quoi l'Eglise en a fait mention de- puis très-long temps dans ses Rituels, & a déclaré excommuniés tous ces noueurs.

L'Abbé Guibert de Nogent dit que son pere & sa mere avoient été arrêtés par un semblable maléfice qui dura sept ans, & qu'après cet intervalle, une vieille femme rompit le maléfice qui leur laissa libre l'u- sage du mariage. Cet Auteur ajoute que s'il y a plusieurs secrets de ma- gie fort cachés, celui des noueurs du mariage étoit connu & mis en pratique par les ignorans & le plus bas peuple.

L'Eglise a toujours supposé qu'ou- vrir l'imagination qui peut empêcher

* Accidit igitur ut efficientia conjugalis, in ipso legitimæ illius confederationis exordio, quarum- dam maleficiis solveretur. Novercalis enim huic matrimonio non defuisse ferebatur invidia, quæ, plurimæ speciei & generis cum neptes haberet, ex

l'usage du mariage , il peut y avoir aussi , par la permission de Dieu , des maléfices qui causent cet empêchement , pour punir l'infidélité , ou la concupiscence des mariés , (on pourroit ajoûter , ou pour éprouver leur vertu) c'est pourquoi tous les Rituels prescrivent des prières & des bénédictions contre ces sortes de maléfices. Le Rituel d'Evreux , imprimé par l'autorité de Mr. le Cardinal du Perron , en 1606. en parle ainsi fol. 34. *Si quando accidat , Deo ipso permit-
tente , atque infidelitatem seu libidinem
hominum vindicante , ut conjugati ali-
quo maleficio teneantur , adeò ut sibi
invicem matrimonii debitum reddere ne-
queant , ad ecclesiastica statim remedia
confugient. Ac primò , generali totius*

illis aliquam paterno thoro moliebatur immergere. Quod cum minimè processisset ad votum , pravis dicitur artibus effecisse , ut thalami omninò cessaretur effectus. Volutò igitur post septennium & amplius maleficio , quò naturalis legitimique commercii copula rumpebatur , nimium planè credibile est , ut sicut prestigiis oculatis ratio pervertitur , ut de nullis , ut sic dicam , aliqua , & de aliis alia fieri per magos videantur : ita enim populariter aëritatur , ut jam ab rudibus quibusque sciatur. Cassatis , inquam , per anum quandam illis pravis artibus , ea fide thalamorum officiò deservivit , qua diutinam virginitatem sub tantarum animadversionum pulsatione servavit. *Guibert de vitâ suâ , Lib. 1. c. xi. p. 467. & 8.*

vita examine factò , omnium peccatorum maculas salutarì pœnitentiâ lavacro diluere satagent ; postea verò ad ipsum gratiæ fontem , videlicet , ad Sacro-Sanctum Eucharistiæ Sacramentum recurrent , quod non spiritualiter tantùm in Missâ quàm de Spiritu Sancto celebrare facient (si commodè possint) sed & sacramentaliter percipere studebunt. Missa autem celebratâ , Sacerdos , superpellineo ac Stola violacei coloris indutus , sequentes preces super eos recitabit , &c.

Le même Rituel condamne deux moyens superstitieux que les Ecclésiastiques même autorisoient mal à propos : le premier étoit que l'Epouse laissât tomber à terre l'Anneau que l'Epoux lui donne dans l'Eglise , ce qui est défendu sous peine d'excommunication , fol. 32.

Ad depellendum perniciosum illum errorem quem pluribus in locis invaluisse audivimus , quò plerique , majorem in superstitione quàm in verâ pietate fiduciam habentes , ad arcendum (ut dicunt) maleficiûm , hoc vano utuntur remedio , ut sponso annulum sponsæ suæ tradente , sponsa ipsa datâ operâ annulum in terra cadere permittat , &c.

Le second moyen superstitieux

étoit de faire renoncer au premier mariage ; quoiqu'il fût fait avec toutes les conditions requises, pour en contracter un nouveau devant un Prêtre. *Cavendum maxime est ab illo errore prorsus impio, quem pluribus in locis teneri etiam à quibusdam Ecclesie Ministris audivimus, quo subsidium maleficio vexatis prestari posse dicunt, si vir & mulier priori matrimonio, legitime alioquin & in facie Ecclesie contracto, mutuo consensu renuntient, & aliud de novo coram sacerdote contrahant.*

V I.

Pratiques
superstitieuses
défendues,
même en re-
nonçant au
pacte.

Quelques personnes demandent s'il ne pourroit pas être quelquefois permis de recourir à un usage qu'on ne croit pas naturel. Feroit-on difficulté, disent-ils, de se servir d'un ennemi ou d'un méchant homme pour apprendre quelque chose ? Pourquoi ne pourroit-on pas aussi dans un besoin se servir du ministère du Démon, pourvu qu'on le déteste & qu'on le renonce de tout son cœur.

Mais la question est résolue par les Saints Peres. Saint Bonaventure & S. Thomas l'ont fort bien traitée, & leur décision se trouve appuyée sur la défense expresse de S. Paul *a* : *Nolo vos socios fieri Dæmoniorum, & sur*

l'exemple qu'il nous a donné, ^a après JESUS-CHRIST ^b, de ne pas recevoir le témoignage du Démon; lors même qu'il dit vrai. Point de commerce avec des ennemis dont nous ne connoissons pas les ruses, & qui pourroient insensiblement nous faire tomber dans des pieges que nous ne saurions prévoir. Tout ce qui vient de leur part doit nous être en horreur. Dieu a mis entre le Démon & les Chrétiens une inimitié irréconciliable : *inimicitias ponam inter sementuum & semen illius*. Il ne doit jamais y avoir entre eux & nous ni paix, ni trêve; & la priere que JESUS-CHRIST a enseignée aux fideles leur prescrit de demander chaque jour d'être délivrés des pieges du Démon : *sed libera nos à malo*; parce qu'il ne peut nous faire quelque bien que dans la vûe de nous nuire.

C'est là le crime qui attira la malédiction sur tous les peuples que Dieu extermina pour mettre les Juifs à leur place. Aussi leur recommande-t-il d'avoir en horreur toutes les pratiques superstitieuses. *Non inveniatur in te, ... qui ariolos sciscitetur, & observet somnia atque auguria; nec sit maleficus, nec*

Deuteronom.
c. 18.

incantator , nec qui Pythones consulat ; nec divinas , aut quærat à mortuis veritatem. Omnia enim hæc abominatur Dominus ; & propter istius modi scelera delebit eos in introitu tuo.

Les Livres Saints nous apprennent que Dieu frappa de mort Saül à cause de ses iniquités , & parcequ'il avoit consulté la Pythonisse. *Mortuus est Saül. . . sed insuper etiam Pythonissam consuluerit.* Enfin l'Ecriture condamne tous les usages superstitieux , d'une maniere qui ne permet à personne d'y recourir , sous quelque prétexte que ce soit. Cette rigueur est allée jusqu'à condamner à la mort celui ou celle qui avoit l'esprit de Python * , c'est-à-dire , l'esprit de divination.

Maimonides , dans le *More-Nevochim* , fait une singuliere attention sur cette défense si expresse , qui comprend nommément les hommes & les femmes ; & il remarque que dans les autres défenses sous peine de mort , comme de violer le Sabat , il ne fait pas mention des femmes ; au lieu qu'on la fait ici , pour montrer l'hor-

* Vir sive mulier in quibus Pythonicus sive divinationis fuerit spiritus , morte moriatur. *Levit.* 24. 27.

que Dieu a des devins, des divinations & des sortilèges.

L'Eglise en a toujours aussi marqué l'extrême horreur, & les Princes chrétiens * ont défendu les divinations sous peine de mort.

V I T.

Loix des

Princes sur

ce sujet.

Les Empereurs payens même avoient plusieurs fois chassé de Rome & toute l'Italie tous ces Docteurs de sciences occultes, qui prenoient le nom d'Astrologues, ou de Mathématiciens. Sur quoi Terrullien disoit à propos, qu'on ne faisoit à leur égard que ce que Dieu avoit fait dans le Ciel à l'égard des Anges dont ils dépendoient. Les maîtres & les disciples sont condamnés à la même peine. ¶ Dieu chasse ceux-là du Ciel, & les Rois bannissent ceux-ci de leurs terres.

L'Eglise sur ce principe les a chassés de son sein; & elle doit toujours travailler à faire cesser toutes les pratiques superstitieuses. Car, comme le dit un des beaux esprits de ce sie-

* Sileat perpetuò divinandi curiositas : etenim supplicio capitis ferietur. *q. cod. Theod. tit. 16.*

¶ Expellantur Mathematici, sicut Angeli eorumque Urbs & Italia interdicitur Mathematicis, sicut cœlum & Angelis eorum. Eadem pœna est exilii discipulis & magistris. *De Idolol. cap. 9.*

ele * dans un Discours sur l'Astrologie , fait par ordre de Mr. le Cardinal de Richelieu. » C'est un crime de » Leze-Majesté Divine , aux enfans » de Dieu & à ses sujets , d'avoir intelligence ; quoique secrette , avec » son ennemi , & encore contre son » commandement , & dans son Etat , » qui est son Eglise ; & c'est être ennemi de son propre salut , d'écouter celui qui nous veut perdre , & » de s'y associer. C'est pourquoi l'E- » pouse de J E S U S - C H R I S T doit » avertir ses enfans de ce précipice , » autant en ce siècle que jamais : car » cet art diabolique est encore si commun , que j'ai vû vendre publiquement des Almanachs dont les figures Astronomiques étoient dressées » par sort , contre l'ordre naturel des » Cieux & toute la science de leur mouvement. Elle succede au Fils » de Dieu , qui a été envoyé sur la » terre , comme dit l'Apôtre saint Jean, *Ut dissolvat opera Diaboli*. Elle » continue sa mission en ce monde , » en détruisant le regne de Satan , & » y établissant celui de Dieu ; en ban-

* Le P. de Condren , deuxième General de l'Oratoire , pag. 242.

missant l'esprit malin de la conduite
des hommes, & introduisant l'es-
prit de sanctification : c'est à elle
de reconnoître & de condamner le
Prince des ténèbres, de découvrir
& de dissiper ses conseils, & d'a-
néantir sa puissance dans la nature
humaine, pour y faire vivre JESUS-
CHRIST. Et comme le Diable se
couvre souvent des choses naturel-
les, & cache son opération sous
leur vertu apparente ou véritable,
pour entrer en communication avec
les hommes, quand il ne le peut
ouvertement, à dessein de les per-
dre ; c'est à elle de détromper ses
enfants d'une telle séduction, par
la lumière divine qui la régit. Il a
voulu regner au Ciel, & près de
trois mille ans il s'est fait adorer à
la terre en mille façons, sous le nom
& l'apparence des Astres : elle ne
doit pas souffrir qu'il se cache sous
leur vertu ; ni qu'il s'autorise de la
puissance que les corps célestes ont
sur ce bas monde. Les Anges l'ont
chassé du Ciel : c'est à elle de le ban-
tir de la terre, de la société des
serviteurs de Dieu. » Aussi a-t-elle
toujours prescrit des pénitences à tous

les fideles qui auroient eu recours à quelques pratiques superstitieuses. On peut voir là-dessus ce que disent * Zonare & Balsamon sur le 61. Canon du Concile *in Trullo*, & les Canons de Laodicée, d'Ancyre, d'Auxerre, d'Agde, &c. On n'en cite aucun, de peur d'être trop long; outre que le Nomocanon de Photius, le Decret de Gracien, de Burchard, d'Yves de Chartres, sont des sources communes où on les trouve assez bien ramassés, Gonzalès sur les Décrétales, Godefroy sur le Code, & plusieurs autres, ont savamment exposé & expliqué les loix de l'Eglise & des Princes sur cette matiere; & l'on trouve un grand nombre d'autorités dans le savant Traité des Superstitions que Mr. Thiers donna au public en 1679.

* Quoniam vero audiui quemdam dicentem eis debere ignosci qui pro corporali medela, vel aliqua alia re salutifera, hæc faciunt: Dico quod hæc quoque est occulta diaboli circumventio. Nam quomodocumque ea re uti est perniciosissimum. Lege quæ in commentario 25. cap. 9. tit. præsentis operis positz sunt leges, & 65. Novellam Imp Domini Leonis Philosophi hæc circa finem expressè definientem: Si quis autem omninò hac præstigiatoria arte uti deprehensus fuerit; siue corporis medelæ præfextu, siue averrendæ à fructibus noxæ extremum luez supplicium, apostatarum poenam subiens. *Balsamon in Can. 61. Conc. Quinis.*

Vous ne trouverez point dans tous ces endroits cette distinction, savoir, si l'on a fait un pacte avec le Démon, ou si l'on n'en a point fait. Il est fort rare qu'on fasse pacte avec le Démon. 1°. Comment compter sur le pacte fait avec celui qui est essentiellement menteur ? 2°. Quand même il voudroit exécuter ses promesses, souvent il ne le peut pas ; Dieu ne le permettrait pas.

CHAPITRE III.

Plan d'un traité des sortilèges. On explique la nature du sort, & ses différentes especes. Maximes du Parlement de Paris sur les sorciers & les sortilèges.

M Bayle finit son extrait des deux traités de Rickius sur l'épreuve de l'eau froide, en souhaitant un bon traité des sortilèges. Il en donne le plan que nous ne devons pas omettre, & qui nous donnera lieu de développer cette matiere.

» Il seroit à souhaiter qu'à présent,
» qu'il y a de grands Philosophes au
» monde, quelqu'un nous donnât un

I.
Republique
des Lettres.
Aout 1686.
pag. 891. &c

» bon Traité sur les sortilèges. On
» suppose comme un principe con-
» stant, qu'aussitôt que les Sorciers
» & les Magiciens ont été saisis par
» l'autorité de la Justice, le Diable
» ne peut faire la moindre chose pour
» leur délivrance; & néanmoins en
» d'autres rencontres il fait cent ac-
» tions plus difficiles que n'est la rup-
» ture d'une porte. On est contraint
» d'admettre cent autres inégalités
» bizarres. Il faudroit profondément
» raisonner sur tout cela; & puisque
» ce siècle est le vrai temps des systè-
» mes, il en faudroit imaginer un
» touchant le commerce qui peut être
» entre le Démon & l'homme. Il n'y
» point de Philosophie plus propre à
» cela que celle de Mr. Descartes; sur-
» tout depuis qu'on a si bien disputé
» sur les causes occasionnelles. Il sem-
» ble que jusqu'ici la question des
» forcelleries n'ait été traitée que par
» des esprits ou trop incrédules, ou
» trop crédules. Les uns & les autres
» sont mal propres à y réussir, & sont
» la plupart du temps frappés du
» même défaut, c'est de se détermi-
» ner ou à nier ou à croire, sans ap-
» profondir les choses.

*Réflexions pour un bon traité des
sortileges.*

Sans prétendre à la qualité de grand
Philosophe, nous mettrons ici quel-
ques réflexions sur ce qui est néces-
saire pour un bon traité des sortile-
ges; & par-là nous suppléerons en
quelque maniere à ce que nous pou-
vons avoir omis dans ce traité.

II.
Réflexions
pour un bon
Traité des
sortileges.

§. I.

Notion des sorts & des sortileges.

I. Il faut avoir une notion exacte
de ce qu'on appelle sort & sortilege.
C'est à quoi plusieurs manquent, ce
me semble; sur-tout divers Théolo-
giens qui examinent s'il est permis
d'user du sort : *An sortibus uti liceat?*

III.
Notion des
sorts & des
sortileges.

Tout le monde doit convenir qu'il
faut entendre par sort ce qui arrive
indépendamment de la volonté ou
de la connoissance des hommes. Mais
cette notion, dont le monde convient
assez, se brouille & s'obscurcit lors
qu'on veut décider s'il n'y a point de
mal de recourir au sort. Quelques

- Théologiens prétendent que le sort ne sauroit jamais être exempt de péché. Car, disent-ils, jeter au sort, c'est prendre le hazard pour arbitre. Or si par le hazard on entend la Fortune, comme les Payens l'entendoient, on devient superstitieux comme eux. Si l'on entend la volonté de Dieu, qui se manifeste par un tel signe; on exige donc que Dieu nous fasse connoître sa volonté dans un tel cas; & par conséquent on tente Dieu, & l'on tombe ainsi dans une autre espece de superstition. C'est par ces raisons que Mr. de Sainte Beuve & divers autres Théologiens condamnent la Lotterie & les autres jeux de hazard, parceque tout y est décidé par le sort.

IV.
Défaut de la
division com-
mune des
sorts.

M. Thiers
Superf. p. 205.
Le P. Alex.
Mor. t. 9. p.
154.

Le plus grand nombre des Théologiens, marquant diverses especes de sort, disent qu'il y en a de licites, & d'illicites. Ils en distinguent de trois especes; le sort de partage, ou de division, *sorts divisoria*; le sort de consultation; *sorts consultoria*; & le sort de divination, *sorts divinatoria*. Ils n'excusent celui de consultation que lorsqu'il y a nécessité. & qu'il ne s'y mêle rien de superstitieux;

& ils approuvent celui de division, pourvû qu'il ne s'y fasse rien contre la justice; qu'il ne s'agisse pas d'un Bénéfice Ecclésiastique; & qu'on y procede avec respect. Le sort, ajoûte-t-on après Saint Augustin, n'est pas une chose mauvaise, puisqu'il leve le doute en marquant la volonté de Dieu : *sors non est aliquid mali; sed res est in dubitatione humanâ, divinam indicans voluntatem.*

August. in
Psalm. 29.

Mais, après tout cela, la difficulté n'est pas levée, & la division qu'on fait des différentes manieres de sorts ne paroît pas exacte. Les membres de la division sont renfermés les uns dans les autres. Car 1. on veut que le sort même de partage ou de division se fasse avec respect: on suppose donc qu'on y consulte Dieu. Ainsi le sort de partage est un sort de consultation. 2. Le sort de consultation est souvent un sort de divination, comme le sort de divination est un sort de consultation. Quand on veut deviner, on consulte ou Dieu ou le Démon, comme les Théologiens l'enseignent; & quand on consulte, souvent l'on veut deviner. Lorsque

S. Thom. 2.
2. q. 25. cap.
8.

Josué jetta le sort pour découvrir qui étoit le prévaricateur de l'ordre de Dieu , on consultoit Dieu ; mais en même temps on devina dans quelle Tribu , dans quelle famille , dans quelle maison étoit le prévaricateur ; & l'on fut enfin précisément par le sort , qui étoit le voleur. Donc ces notions de diverses especes de sort ne sont pas justes.

V.

Division exacte , en sort naturel , divin & diabolique. Du sort naturel.

Pour en avoir une notion plus exacte , il faut distinguer trois especes de sort ; un sort naturel , un sort divin , & un sort superstitieux ou diabolique. Le sort naturel est celui qui se tire d'une pratique naturelle , dont le succès ne nous est caché qu'à cause des bornes de notre esprit. Deux personnes par exemple disputent à qui appartiendra un diamant qu'elles ont trouvé. On prend des dez , & l'on convient que celui qui aura le plus grand point , aura le diamant. C'est un sort fort naturel ; car il est très-naturel qu'en jettant les dez d'un certain côté dans un corner , les y faisant tourner trois ou quatre fois , & les jettant ensuite avec plus ou moins de mouvement hors du cor-

met , ils s'arrêtent sur un des quatre côtés plutôt que sur l'autre , & par conséquent qu'ils présentent un certain nombre de points plutôt qu'un autre. Aussi y a-t-il (dit-on) des personnes assez habiles pour faire sortir les points qu'on veut. Lors qu'on s'en défie , on fait battre les dez plusieurs fois dans le cornet ; non pas qu'on puisse empêcher par-là que le point qui sortira ne sorte naturellement ; mais pour dérouter les joueurs , & les empêcher de suivre par leur application tous les mouvemens des dez. Alors le point qui paroît ne dépend ni de l'adresse , ni de la connoissance de ceux qui usent de ce moyen. Ainsi ce sera un sort , parce qu'il ne dépend ni de l'adresse ni de la connoissance de ceux qui y recourent : & ce sort sera naturel , parce que l'on ne veut rien deviner , & que l'on déclare seulement que celui qui aura le plus de points aura le diamant.

De même encore si douze personnes ont un droit égal à une montre , & que pour terminer tout différend on écrive le nom de ces personnes en douze billets dans une boîte , &

que dans une autre boîte on mette autant de billets, onze blancs & un noir, avec cette condition que celui qui aura le billet noir aura la montre, c'est un sort très-naturel. 1. Il n'y a rien là que de naturel, parcequ'il faut nécessairement que le billet noir vienne à l'un des douze; & l'on pourroit même savoir auquel des douze noms il tombera, si l'on avoit remarqué l'ordre avec lequel on a mis les billets dans les deux boîtes, & qu'on pût compter combien de fois on leur a fait changer de situation en les remuant & les balotant. Mais 2. comme il n'y a point d'homme qui puisse apercevoir tous les mouvemens dans une boîte fermée, c'est un véritable sort, parcequ'il arrive indépendamment de l'adresse & de la connoissance des hommes.

VI.

Conséquence
à tirer tou-
chant les Lot-
teries. *Tom. 2.*
cas. 192.

Il est aisé d'inférer de là qu'on ne fait rien que de très-naturel lors qu'on tire des Lotteries. Je ne fais comment M. de Sainte Beuve & plusieurs autres personnes d'esprit se sont avisés de condamner les Lotteries précisément à cause du sort; comme si l'on recouroit au Destin, ou

ou si l'on consultoit la volonté de Dieu. S'il y a des personnes qui recourent à cette espece de sort dans ces vûes , elles pechent à cause de leur conscience erronée. Il faut les instruire , & leur faire déposer leur erreur , sans qu'il y ait lieu de tirer de - là quelque conséquence contre les Lotteries. Quand on veut montrer les inconvéniens qui naissent des Lotteries , il n'est pas difficile d'en découvrir plusieurs , & de faire apercevoir sur tout qu'elles sont un moyen d'allumer & d'irriter même la cupidité des hommes, en leur faisant désirer de devenir riches sans travailler. Mais on ne doit pas assurer que la Lotterie est mauvaise par elle-même , & recourir pour cela à la raison du sort, qui certainement n'est pas bonne.

On peut se servir de cette espece de sort , qui est proprement le sort de partage ou de division , pour terminer une infinité de différends sans scrupule. 1. Pour le partage des biens ou des héritages , ainsi qu'on le fait tous les jours. 2. Pour terminer les différends qui se rencontrent entre deux concurrens à une charge sécu-

VII.
Usage licite
du sort natu-
rel en plu-
sieurs cas.

liere , lorsque ces concurrens sont capables de la posséder. 3. Selon S. *Epist.* 238. Augustin on pourroit décider par ce sort , dans un temps de persécution, quels sont les Prêtres qui demeureront dans une Ville , & quels sont ceux qui fuiront la persécution, supposé qu'ils soient également forts , & capables d'instruire & de soutenir les fideles. 4. Par la même raison, si en temps de peste un trop grand nombre de personnes se présentoient pour secourir les pestiférés , on pourroit tirer au sort ceux qui doivent s'exposer ; à moins qu'il n'y eût des personnes foibles & délicates qu'il fût plus à propos de ménager. 5. On tire de même au sort, sans aucun mal, ceux d'entre plusieurs coupables qui doivent être condamnés , ou épargnés. 6. Si l'on vouloit donner à deux pauvres quelque chose qui leur fût nécessaire , & que vous ne puissiez pas donner à tous les deux, on pourroit alors tirer au sort auquel des deux vous devez la donner , si l'un n'est pas plus pauvre que l'autre , ni plus de vos amis, comme le dit S. Augustin. * L'on peut enfin terminer par cette voie un fort grand

* *Lib.* 1. de
Doct. *Christ.*
2. 28.

nombre de disputes ; & il seroit à souhaiter qu'on en usât ainsi pour n'être pas accablé par les chicanes, ni opprimé par le crédit des puissans : *Con-
tradictiones comprimunt fors , & inter po-
tentes dijudicat.*

Proverb.
XVII.

Dans toutes ces occasions le sort est naturel. Ce n'est pas qu'il ne devienne quelquefois divin : les Saints Anges pouvant faire tourner le sort pour une personne plutôt que pour une autre , suivant ce que l'Ecriture dit : *Sortes mittuntur in sinum ; sed à
Domino temperantur.* C'est pourquoi ce sort naturel peut être accompagné de prières adressées à Dieu ; qui est le maître de tous les événemens. On prie Dieu en ces occasions , comme on prie Dieu pour le gain d'un procès , parceque Dieu peut changer en un moment les pensées & les dispositions des Juges. Alors le jugement peut devenir divin par accident ; au lieu qu'il est en lui-même humain & naturel.

Proverb.
XVI. 33.

Le sort est véritablement & essentiellement divin , lorsqu'il est jeté par l'ordre de Dieu , pour apprendre sa volonté dans nos actions , ou pour découvrir quelque chose de caché.

VIII.
Du sort divin , expliqué par plusieurs exemples.

Je dis par son ordre , parcequ'autrement ce seroit un sort humain , superstitieux , tentant Dieu. Le sort doit donc être ordonné, ou inspiré. Ainsi Eliezer, Intendant d'Abraham, se faisant un signe pour connoître quelle femme Dieu destinoit à Isaac, ce signe étoit un sort divin ; Dieu l'inspira & le fit réussir ; Abraham inspiré de Dieu ayant dit à Eliezer, *le Dieu en présence duquel je marche enverra son Ange avec vous, & dirigera vos pas.* * De même, lorsque Gédéon demanda un signe pour s'assurer que Dieu délivreroit Israël par sa main, il souhaite qu'une Toison mise au serain soit mouillée, toute la terre demeurant sèche, & ensuite que la terre étant mouillée. la Toison seule soit sèche : *Fecitque Deus nocte illa ut postulaverat : & fuit siccitas in solo vellere, & ros in omni terra.* Mais il est dit auparavant que Dieu lui avoir parlé par un Ange, & qu'il l'avoit rempli de son Esprit.

Gen. 21. 40.

Josué jette un sort, & devine la Tribu, la famille, la maison, &

* Dominus, in cujus conspectu ambulo, mittet Angelum suum tecum, & diriget viam tuam. Gen. XXIV. 40.

L'homme en particulier qui avoit volé & caché un manteau , une regle d'or, & deux cents sicles. Le sort étoit divin, ordonné de Dieu. * Il y a cent autres sorts dans l'Ecriture qui étoient divins , parcequ'ils étoient ordonnés, ou inspirés : & dans ces mêmes exemples , nous apprenons que ce seroit être téméraire que de s'assurer que Dieu nous fera connoître sa volonté par un tel signe , s'il ne l'a inspiré.

Le sort superstitieux , ou diabolique est celui qui , n'étant ni naturel ni divin , ne peut réussir que par l'opération du Démon ; & généralement tout ce qui produit quelque effet indépendamment de l'adresse , ou des causes naturelles, par la communication des mouvemens , ou sans un miracle marqué & inspiré, est un sort diabolique , qu'on nomme d'un seul mot , sortilege. Car comme il est assez rare qu'il y ait à présent des sorts miraculeux , & qu'au contraire les Intelligences déréglées séduisent les hommes par divers signes , qui doivent être mis au nombre des sorts,

IX.
Du sort superstitieux, ou diabolique.

* Hæc dicit Dominus Accedetisque manebit singuli per tribus vestras : & quamcumque tribum sortem invenerit , accedet per cognationes suas , & cognationes per domos , domusque per viros. *Isa. VII. 14.*

le mot de sort se prend ordinairement en mauvaise part, pour un sort diabolique. Je crois que ces trois notions de sort naturel, divin & diabolique, seront assez claires à l'égard de ceux qui ont pris la peine de lire le huitieme Chapitre du livre premier, où nous avons expliqué ce que c'est qu'effet naturel, miracle & superstition, ou sortilege.

§. I I.

De la cause des sortileges, & des inégalités bizarres de cette cause.

X.
De la cause
des sortileges.
S'il y a lieu de
faire un systé-
me touchant
le pouvoir des
Démons. Sur
quoi l'on peut
faire des sys-
tèmes.

Ce que nous venons de dire suppose qu'on est convaincu qu'il y a des Intelligences à qui Dieu laisse du pouvoir, par lequel elles font réussir les sortileges : & véritablement on seroit incapable de dire un seul mot juste sur cette matiere, & sur le discernement des effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas, si l'on n'étoit parfaitement convaincu de cette vérité. C'est-pourquoi nous nous y sommes étendus au Chapitre précédent.

L'Auteur de la République des

Lettres, qui a donné lieu à ces réflexions, dit que, *puisque ce siècle est le vrai temps des systèmes, il en faudroit imaginer un touchant le commerce qui peut être entre les Démon & l'homme.* L'Auteur s'accommode sans doute en ce lieu au langage ordinaire de bien des gens, qui, faute d'attention & de lumière, voudroient qu'on mît toute la Religion en système. Quelque considération que je doive avoir pour plusieurs de ces personnes, je ne dois pas craindre de dire qu'il n'y a point de système à faire sur les vérités que nous devons apprendre distinctement par la foi; parcequ'il ne faut rien avancer en ce point que nous n'apprenions de l'oracle. Il faut faire des systèmes pour expliquer les effets de l'aiman, le flux & le reflux de la Mer, le mouvement des Planetes; parceque la cause de ces effets n'est pas évidemment marquée, & qu'on peut en apercevoir plusieurs. Pour se déterminer on a besoin d'un grand nombre d'observations, qui par une induction exacte nous mènent à une cause qui satisfasse à tous les phénomènes. Il n'en est pas de même des vérités de la Religion: on n'y par-

vient pas en tâtonnant ; & il seroit à souhaiter qu'on n'en parlât jamais qu'après une autorité décisive & infaillible. C'est ainsi qu'il faut parler du pouvoir des Démons, & du commerce qu'ils peuvent avoir avec les hommes. Il est de foi qu'ils ont du pouvoir, * qu'ils attaquent les hommes & qu'ils tâchent de les séduire en plusieurs manières. On le voit dans Job, dans Tobie, & en mille autres endroits de l'Ecriture & de la Tradition. Il est certain aussi que le pouvoir qu'ils ont ne dépend pas de nous ; qu'ils en peuvent avoir sur les justes, puisqu'ils peuvent les tenter, comme ils ont tenté J E S U S- C H R I S T, qu'ils n'en ont pourtant d'ordinaire que sur ceux qui manquent de foi, ou qui ne craignent pas de participer à leurs œuvres ; & qu'à l'égard de ces derniers sur-tout, les Intelligences déréglées tâchent de faire réussir assez exactement ce qu'ils souhaitent, en leur inspirant de recourir à certaines pratiques, par lesquelles ces esprits séducteurs entrent en commerce avec les hommes. Tout cela se découvre sans système.

* Non est nobis colluctatio adversus carnem & sanguinem ; sed adversus Principes & Potestates, adversus mundi Rectores, tenebrarum harum ; contra spiritualia nequitie, in cœlestibus. *Ephes. VI. 12.*

Il n'y a de système à faire que sur des points qui sont plus curieux que nécessaires, par exemple, sur la manière dont les Démon^s produisent certains effets; parcequ'on peut apercevoir diverses manières de les produire, & qu'une autorité infallible ne décide point pour l'une plutôt que pour l'autre. Ainsi, lorsque Nebridius demandoit à Saint Augustin * comment le Demon pouvoit exciter des phantômes dans l'imagination des hommes, il y avoit lieu de faire un système. Saint Augustin paroît en chercher un pour résoudre la question. § C'étoit-là en effet un vrai sujet de système, parceque ces phantômes pouvoient être produits par diverses voies, qu'on n'aperçoit qu'après des vûes, des conjectures, & des observations différentes. Au fond la question n'est pas bien importante, & l'on peut se tromper en la décidant. L'essentiel est qu'on sache qu'il y a des Démon^s, à qui Dieu a laissé du pouvoir; sur quoi il n'y a point de système à faire.

Mais d'où vient qu'on aperçoit tant d'inégalités bizarres dans les actions du Démon? Il fait quelque-

* Ep. viii.
pag. 10. tom.
2.

* Epist. 138
pag. 11. t. 2.

XI.
D'où viennent les iné-
galités bizar-

res des ac-
tions des Dé-
mons.

fois des choses prodigieuses, & sou-
vent il semble qu'il ne peut rien opé-
rer : on dit qu'il ne peut pas faire
sortir les Sorciers des prisons, & il
fait cent actions plus difficiles que
n'est la rupture d'une porte.

Première
cause : ils ne
font pas tout
ce qu'ils veu-
lent.

* Lib. 3.
de Trinité,
c. 6.

R. Cette bizarrerie des Démons
vient de trois causes. La première est
qu'ils ne font pas tout ce qu'ils veu-
lent. Leur pouvoir qui leur vient de
Dieu, dit S. Augustin, * est réglé par
la volonté divine, & demeure sou-
mis à celui des saints Anges. Cela
paroît dans les prodiges que les Dé-
mons opérèrent pour contrefaire les
miracles de Moïse. Ils formerent des
grenouilles & des serpens, & ne
purent former de petites mouches.
Est-ce qu'il est plus difficile de faire
paroître des mouches, que des ser-
pens & des grenouilles ? Nullement.
Il n'est pas difficile de trouver une
infinité d'œufs que les mouches pon-
dent de tous côtés. Il n'y a qu'à les
ramasser, & leur donner du mouve-
ment & de la chaleur, pour les faire
éclore, & en faire sortir une in-
finité de mouches. C'est par une sem-
blable accélération de mouvemens,
que se produisent les miracles & la

plûpart des prodiges. Ces sortes d'accélération de mouvemens ne sont pas impossibles aux Démons. D'où vient donc qu'ils ne purent former des mouches ? S. Augustin en donne la véritable raison : c'est que Dieu les empêcha, pour obliger les Magiciens de Pharaon à reconnoître que le doigt de Dieu étoit là : *Neque enim occurrit alia ratio, cur non potuerint facere minutissimas muscas, qui ranas serpentesque fecerunt; nisi quia major aderat dominatio prohibentis Dei per Spiritum sanctum, quod etiam ipsi Magi confessi sunt, dicens: digitus Dei est hic.*

3. de Trin.
c. 9. tom. 3.
pag. 302.

Tout le pouvoir de ces Anges est réglé, & soumis ordinairement à celui des saints Anges. Ceux-ci les arrêtent quelquefois absolument, les laissant agir dans une occasion, & non pas dans une autre ; à l'égard d'une telle personne, & non pas à l'égard d'une autre, par des raisons sans doute très-justes, que nous ne pouvons pas pénétrer. Ils peuvent les chasser d'un endroit pour toujours, & établir des causes occasionnelles qui les fassent fuir : ainsi Raphaël donna à Tobie, pour préservatif contre toutes sortes de Démons,

XII.
Pouvoir des
Anges sur les
Démons.

Sic & illi
Angeli quædam possunt
facere, si permittantur ab
Angelis potentioribus, ex
imperio Dei.

le cœur d'un poisson : *Respondens Tob. VI. 8. Angelus dixit ei : cordis ejus particulon si super carbones ponas , fumus ejus extricat omne genus Damoniorum , sive à viro , sive à muliere , ita ut ultra non accedat ad eos.* Enfin les saints Anges lient quelque-fois si fort le pouvoir des Démons, qu'ils ne leur permettent d'agir que dans un petit endroit qu'ils leur marquent. Tout cela paroît dans le Livre de Tobie , où l'on voit qu'après qu'il a été permis à un Démon d'ôter la vie à sept hommes , le saint Ange Raphaël lui ôte tout pouvoir, & l'empêche d'agir autre part que dans un coin de la haute Egypte , qu'il lui assigna, dès que Tobie eut eu recours au préservatif occasionnel : *Recordatus itaque Tobias sermonum Angeli , protulit de cassidili suo partem jecoris , posuitque eam super carbones vivos. Tunc Raphael Angelus apprehendit Daemonium , & religavit illud in deserto superioris Ægypti.*

*Tob. VIII.
2. & 3.*

Voilà donc la première cause des inégalités bizarres des opérations du Démon ; c'est qu'il ne peut pas agir toutes les fois qu'il veut. On l'en empêche.

Une seconde cause de la bizarrerie du Démon, qui agit ici & non pas là, aujourd'hui & non pas demain ; qui dit tantôt vrai, tantôt faux ; qui enseigne une chose & non pas l'autre ; c'est qu'il est naturellement borné. Il ne voit pas tout, il ne fait pas tout, il n'est pas par-tout. Il parle au hazard. Il a été ici, & pourra être ailleurs dans quelque temps, & ne fera pas par conséquent ici ce qu'il y opérait il y a un mois.

XIII
Autres
causes de la
bizarrerie du
Démon.

Une troisième cause de la bizarrerie des actions du Démon, c'est la bizarrerie même de sa nature, depuis qu'il est sorti de l'ordre. Il est menteur, tentateur, séducteur, traître, trompeur, moqueur : toutes épithètes que l'Ecriture lui donne, & qui pourroient suffire pour faire apercevoir la raison de la bizarrerie qu'on remarque dans ses œuvres.



§. III.

Des doutes raisonnables qu'on peut former sur les Sortilèges , & de la certitude qu'on peut y trouver.

XIV:
Des doutes
raisonnables
sur les sorti-
lèges.

Rien n'est plus constant que la matière des sortilèges est souvent traitée par des esprits trop crédules, ou trop incrédules. Ceux qui croient légèrement , sans lumière & sans critique, sont trompés par les fourberies ; & ces méprises sont cause qu'on a souvent lieu de se défier des faits que certaines personnes rapportent. D'autres, se donnant un relief de bel esprit, affectent de ne rien croire : & quel discernement peut-on attendre de ces sortes de personnes ?

L'homme sage & instruit sait qu'il y a dans le monde autre chose que des corps. Il sait par la foi qu'il y a des Intelligences capables de produire des effets surprenans , & qu'il peut y avoir des sortilèges. Il sait même par la raison & par les sens , qu'il y en a eu , & qu'il y en a encore. Car on ne peut douter raisonnablement de diverses pratiques dont nous parlerons au long, & il ne faut

presque que des yeux pour savoir que ces pratiques ne peuvent être naturelles. Cet homme sage & instruit est seulement sur ses gardes, de peur d'être trompé par les fourberies des hommes, ou par les illusions qui accompagnent ordinairement les sortilèges. Comme il y a parmi les hommes de Joueurs de Gobelets, c'est-à-dire, des personnes qui aiment à jouer le monde, il faut s'en défier, & prendre pour examiner un fait toutes les précautions que nous avons tâché de prendre pour nous assurer de la vérité d'un fait. On découvrira sans doute ainsi des fourberies dans les pratiques superstitieuses; mais il ne faut pas d'abord conclure qu'il n'y a jamais que fourberie. Cela ne seroit pas raisonnable. On contrefait du vin d'Espagne, & l'on fait des fruits avec de la cire ou du sucre, qui trompent la vûe, & quelquefois même le goût; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait du vrai vin d'Espagne, & de véritables fruits confits. Il y a de même de l'illusion dans les sortilèges, parceque les pratiques superstitieuses ne réussissent pas toujours; mais il ne s'ensuit pas de là qu'elles ne réussissent jamais. On

doit seulement en conclure que la pratique n'est pas sûre & constante, comme l'effet de l'aiman ; & qu'elle a pour auteur un esprit fourbe & bizarre , qui ne veut pas toujours agir quand il le peut, & qui ne peut pas toujours quand il le veut , ainsi que nous avons dit au titre précédent.

X V.

Attention
nécessaire
aux choses
extraordinai-
res. Il y en a
actuellement
plus qu'on ne
pense.

Enfin il faut de l'attention & de l'application avant que d'affirmer, ou de nier. Il ne faut pas dire en général : je n'ai jamais rien vû d'extraordinaire, & je ne croirai rien que je n'aie vû. Nous ne saurions voir toutes choses ; & il y en a un très-grand nombre dont nous ne pouvons raisonnablement douter , quoique nous ne les ayions jamais vûes. D'ailleurs bien de gens ne voient rien d'extraordinaire , parcequ'ils n'y ont peut-être jamais été attentifs , semblables à ces Juifs qui paroissent curieux de voir des signes au temps de JESUS-CHRIST, & qui ne se donnoient point la peine d'aller voir ceux dont ils pouvoient être si facilement les témoins.

Il y a toujours dans le monde plus de choses extraordinaires que l'on ne s'imagine. Outre bien des miracles qui se font sans éclat à la priere des

fideles ; outre un grand nombre de pratiques superstitieuses qui réussissent assez souvent, on peut apercevoir de temps en temps des événemens qui peuvent frapper tout le monde. Que voudroit-on de plus extraordinaire que le fait arrivé depuis peu d'années à la Tournelle ? Un homme a fait un sort pour faire mourir les bestiaux. On le lui fait avouer dans le vin : les fumées passées, il déclare que si l'on ôte le sort il faut qu'il meure. Celui qui ôte le sort déclare la même chose à six lieues de-là ; & les procès faits à Pacy & à Paris ne laissent aucun lieu de douter qu'à la même heure qu'on ôta le sort , ce malheureux qui l'avoit fait , & qui étoit très-vigoureux , fut saisi par des convulsions horribles qui lui donnerent la mort.

XVI.
Fait surprenant à Paris & à Pacy.

Voici la relation d'un fait moderne qu'on ne sauroit révoquer en doute : elle m'a paru si curieuse , que j'ai cru devoir l'imprimer toute entière.

XVII.
Autre événement très-
singulier.

Le Vendredi , premier jour de Mai 1705. sur les cinq heures du soir, Denys Milanges de la Richardiére , fils de M. Milanges Avocat au Parlement , âgé de dix-huit ans, fut attaqué d'une grande maladie.

» Elle commença par une espece de
» Léthargie. On le jeta sur son lit,
» où il fut l'espace de deux ou trois
» heures, sans parole, sans mouve-
» ment & sans connoissance, les
» yeux fermés, & les dents serrées:
» on lui mit du sel dans la bouche,
» & de l'eau de la Reine d'Hongrie,
» sans qu'il revînt de son assoupisse-
» ment. Après cet intervalle de temps,
» ses yeux s'ouvrirent, & la parole
» lui revint. Il demeura tranquille
» l'espace d'une heure. On lui donna
» un remede d'eau tiède qu'il ne ren-
» dit pas, & il retomba dans le mal
» plus fort qu'auparavant, étant aug-
» menté de rêverie & de fureur : on
» eut besoin de cinq ou six personnes
» pour le tenir toute la nuit : on le
» garda à vûe, de crainte qu'il ne se
» jettât par les fenêtres, ou qu'il ne
» se cassât la tête sur la montée, ou
» contre les murailles. Il se débattoit
» comme un furieux; & on ne savoit
» si c'étoit délire ou folie. Il s'endor-
» mit sur les quatre heures du ma-
» tin, jusques à neuf heures, qu'il
» se trouva tranquille & en bon état.
» Son Medecin, habile & experimen-
» té, lui fit prendre huit grains d'é-

métique en deux prises. Il rendit tant de bile , & autres matieres par haut & par bas , qu'on crut qu'il étoit tiré d'affaire. Il eut ensuite quatre ou cinq jours de bons , pendant lesquels il fut saigné deux fois , prit plusieurs remedes & des medecines sans émétique. Le septieme jour de sa maladie , son mal le reprit de nouveau : on recommença les remedes , & pendant le mois de Mai il prit jusqu'à vingt-deux grains d'émétique, sans les autres remedes ; son mal le reprenant toujours avec fureur , & lui donnant de temps en temps du relâche de deux ou trois jours. «

A la fin du mois de Mai , les Medecins , ne sachant plus que lui faire , l'envoyerent à la campagne pour y prendre l'air. Son pere & sa mere l'emmenerent à leur maison de Noisy-le-Grand , où il se trouva assez tranquille pendant deux jours , après lesquels ses fureurs le reprirent encore plus fréquemment qu'à Paris. Il lui survint même de nouveaux accidens. Outre qu'il perdoit la raison à son ordinaire , il tomboit fréquemment en paralysie : elle le «

» prenoit tantôt aux bras , aux doigts,
» aux jambes & aux cuisses; quelque-
» fois dans la tête , sur les yeux , ou
» sur la langue ; de sorte qu'il étoit
» muet , sourd , & aveugle. Tous ces
» maux le quittoient d'heure à autre,
» & il revenoit dans son bon sens;
» mais ils le reprenoient souvent.
» Tant d'accidens si extraordinaires ,
» & qui n'affoiblissoient point le ma-
» lade , quand ils l'avoient quitté ,
» firent comprendre à tous ceux qui
» le voyoient dans son mal , qu'il y
» avoit du sort , ou du maléfice : on
» jugea que cette maladie ne pouvoit
» être naturelle , en ce qu'il n'eut ja-
» mais de fièvre , & qu'il conserva
» toujours toutes ses forces , nonob-
» stant tous ces maux & tous les re-
» medes violents qu'on lui avoit faits.
» Et comme chacun disoit qu'il étoit
» enforcélé , principalement à cause
» des cris & des hurlemens qu'il fai-
» soit de temps en temps , on lui de-
» manda s'il n'avoit pas eu quelque
» démêlé avec quelque berger , ou
» autre personne soupçonnée de sor-
» tilege ou de maléfice. Alors il nous
» apprit que le 18. Avril précédent ,
» traversant le village de Noisy à che-

val pour se promener , son cheval
s'arrêta tout court au milieu de la
rue Feret , vis-à-vis la Chapelle ,
sans le pouvoir faire avancer, quoi-
qu'il lui donnât plus de cent coups
d'éperons; & qu'il y avoit un berger
à lui inconnu qui étoit arrêté & ap-
puyé contre la Chapelle , lequel lui
dit : Monsieur , je vous conseille de
retourner chez vous ; car votre che-
val n'avancera pas. Ce berger lui
parut âgé de 45. à 50. ans. Il est
grand de taille , poil & cheveux
noirs , & d'une mauvaise physiono-
mie. Il avoit sa houlette à la main ,
& deux chiens noirs à courtes oreil-
les auprès de lui. Le sieur de la Ri-
chardiere, continuant de piquer son
cheval pour le faire avancer , ré-
pondit au berger qu'il n'entroit
point dans ce qu'il lui disoit, & une
femme du village , qui étoit plus
près du Berger, assure qu'il repliqua
à demi bas qu'il l'y feroit bien en-
trer. En effet , il lui donna un sort
pour un an , à commencer au pre-
mier Mai ; & après s'être lassé de pi-
quer son cheval , sans pouvoir le fai-
re avancer , le dit sieur de la Richar-
dierre fut obligé de mettre pied à

» terre , & de ramener son cheval par
» la bride dans la maison de M. son
» pere.

» Pendant le cours de cette cruelle
» maladie, M. Milanges a fait faire une
» infinité de prieres , & dire grand
» nombre de Messes , & entre autres
» une neuvaine au Saint-Esprit, une à
» Saint Maur, & une à Saint Amable,
» pour obtenir de la miséricorde de
» Dieu la guérison de son fils.

» M. l'Abbé Milanges , Chanoine
» de la Sainte Chapelle de Riom,
» oncle paternel du dit sieur de la Ri-
» chardiere , a fait la neuvaine dans
» l'Eglise de S. Amable. Pendant cer-
» te neuvaine , la Communauté des
» Religieuses Carmélites de la Ville
» de Riom s'est mise en prieres à la
» même intention. Les Religieuses
» Bénédictines de Clermont , & plu-
» sieurs autres personnes de piété en
» ont fait de même.

» Le dit sieur de la Richardiere ,
» quoiqu'accablé de maux, eut la dé-
» votion de se rendre à Saint Maur, &
» d'assister à la premiere & à la der-
» niere Messe de la neuvaine , avec
» confiance que les prieres de ce
» grand Saint obtiendroient sa guéri-
» son de la bonté divine.

Ses maux continuant après la neu-
vaine finie , il ne se rebuta pas. Il
retourna à Saint-Maur la veille de
Saint Jean-Baptiste , toujours ac-
compagné de cinq ou six personnes
qui le soutenoient sur son cheval
pendant ses accidens. Il y entendit
la Messe de minuit , & en revint le
matin encore malade, assurant pour-
tant qu'il guériroit le Vendredi sui-
vant 26. Juin.

Au retour de Saint - Maur , en
arrivant dans la maison de M. son
pere à Noisy , il ouvrit sa chambre
dont il avoit la clef dans sa poche.
Il y trouva ce berger assis dans un
fauteuil avec sa houlette & ses deux
chiens. Effrayé de cette vision , il
descendit brusquement , & alla
chercher son monde. Plusieurs per-
sonnes monterent avec lui : per-
sonne ne vit le berger ; & il sou-
tint toujours qu'il le voyoit. Il ajoû-
ta même que ce berger s'appelloit
Danis ; qu'il en étoit sûr , quoiqu'il
ignore présentement qui peut lui
avoir révélé son nom.

Tout le jour & toute la nuit le
sieur de la Richardiere vit ce ber-
ger ; & aucun de ceux qui étoient

» avec lui ne le voyoit. Sur les dix
 » heures du soir , étant dans ses
 » maux , il tomba par terre , disant
 » que le Berger étoit sur lui & qu'il
 » l'écrasoit ; & en présence de son
 » escorte ordinaire il tira un couteau
 » pointu de sa poche , dont il donna
 » cinq coups dans le visage de ce
 » malheureux , dont il s'est trouvé
 » marqué.

» Sur le soir M. de la Richardiere
 » dit à ceux qui le veilloient qu'ils
 » prissent garde à lui : qu'il alloit
 » avoir cinq foiblesses considérables
 » qui augmenteroient toujours , &
 » qu'il y succomberoit si on ne le
 » remuoit & tourmentoit continuellement.
 » Il les eut en effet , & la
 » dernière dura près d'une heure :
 » il assura que si on l'avoit moins
 » secoué elle auroit duré une demie
 » heure davantage , & qu'il y seroit
 » mort. En un mot, il n'y a quasi point
 » de sortes de maux & de douleurs
 » qu'il n'ait ressentis pendant les huit
 » semaines qu'a duré cette funeste
 » maladie.

» Le Vendredi matin , 26^e de Juin,
 » le malade alla à Saint-Maur pour
 » faire dire une Messe, avec une pleine
 » confiance.

confiance qu'il guériroit ce jour-là: il se trouva mal trois fois dans l'Eglise, en entendant la Messe; à l'Evangile, à l'élévation de l'Eucharistie, & au *Domine non sum dignus*. La Messe finie, Mr.... lui mit l'Etole sur la tête, & dit l'Evangile: pendant cette prière, le malade vit S. Maur debout en habit de Bénédictin, & ce malheureux Berger à sa gauche, le visage ensanglanté de cinq coups de couteau, ayant sa houlette en sa main, & ses deux chiens à ses côtés. Dans ce moment le malade cria tout haut dans l'Eglise, miracle, miracle, quoiqu'il n'eût pas dessein de crier, & assura qu'il étoit guéri; comme il le fut en effet. Au sortir de l'Eglise, il s'en alla à Paris, accompagné de deux personnes seulement, trouver Madame sa mère, pour lui apprendre & lui faire voir qu'il étoit effectivement guéri, & renvoya le reste de son escorte à Noisy apprendre sa guérison à Mr. son Pere qui y étoit. On est obligé de remarquer en cet endroit que la neuvaine qui a été faite à Riom, dans l'Eglise de S. Amable, fut finie le Jeudi vingt-cinquieme de Juin,

» veille de la guérison du malade.

» Le vingt-neuvième de Juin, le dit

» Sieur de la Richardiere retourna à

» Noisy , où il se promena & chassa

» l'après-dînée, & les jours suivans. Le

» Mardi , trente de Juin , ce malheu-

» reux Berger le trouva dans des vi-

» gnes où il chassoit ; & après qu'il

» eût tiré sur des grives, ce Berger se

» leva du pied d'un cep de vigne , où

» il étoit assis , & parut devant lui. Le

» dit Sieur de la Richardiere , surpris

» de cette vision , lui donna un coup

» de la crosse de son fusil sur la tête ;

» ce qui obligea ce malheureux de

» crier : Ah ! Monsieur, vous me tuez ?

» Et ensuite de s'enfuir. Nonobstant

» ce traitement , le Berger revint le

» lendemain le retrouver. Sitôt qu'il

» l'aperçut , il se jeta à ses genoux , &

» cria, Monsieur, je vous demande par-

» don : ne me faites point de mal : je

» vous dirai toutes choses. Le dit Sieur

» de la Richardiere l'ayant assuré

» qu'il ne lui en feroit point , le Ber-

» ger lui dit s'appeller Danis, & avoua

» lui avoir donné le sort dont il avoit

» été affligé ; qu'il le lui avoit donné

» pour un an : mais qu'il en étoit guéri

» par miracle , au bout de huit semai-

nes, à la faveur des prières & des «
neuvaines que lui & sa famille «
avoient fait faire au S. Esprit, à S. «
Maur, & à S. Amable; & quoiqu'on «
en eût fait d'autres, le forcier ne «
parla que de ces trois-là; & ajoûta «
que le sort, dont il avoit été guéri «
par miracle, étoit retombé sur lui «
Danis. Il en demanda de nouveau «
pardon, & supplia le dit Sieur de «
la Richardiere de faire prier Dieu «
pour lui, disant qu'il ne pouvoit es- «
pérer sa guérison que d'un miracle, «
qu'il reconnoissoit ne pas mériter. «
Peu de jours après, on écrivit au «
Sieur Abbé Milanges, Chanoine de «
la Sainte Chapelle de Riom, d'a- «
voir la charité de faire une seconde «
neuvaine à Saint Amable en faveur «
de ce malheureux; ce qu'il fit avec «
beaucoup de dévotion. »

Cependant le bruit de ce sort s'é- «
tant répandu en divers endroits des «
environs de Noisy, le Prevôt des Ma- «
réchaux de Meaux mit ses Archers «
en campagne, à la recherche de ce «
malheureux, qui étoit alors réfugié «
à Torcy, où il fut reconnu: mais «
enfin il évita la Maréchaussée, & «
passa déguisé par Noisy, où après- «

» avoir tué ses chiens, jetté sa houlette
» dans un bois, & changé d'habit, il
» vint trouver le dit Sieur de la Ri-
» chardiere le Dimanche treize de
» Septembre, auquel il raconta la
» maniere en laquelle il s'étoit sauvé,
» & avoit évité de tomber entre les
» mains des Archers qui le poursui-
» voient: que les bonnes prieres qu'il
» avoit fait faire l'avoient guéri, &
» que Dieu lui avoit fait miséricorde;
» quoiqu'il y eut vingt ans qu'il n'eût
» approché des Sacremens; qu'enfin
» il avoit été confessé à Torcy; qu'a-
» près un mois de préparation & de
» remise, il avoit reçu l'absolution
» de ses péchés, & avoit ensuite été
» admis à la Sainte Communion; qu'il
» se recommandoit toujours à ses bon-
» nes prieres; qu'il ne le verroit plus,
» & qu'il s'en alloit, sans savoir où,
» le plus loin qu'il pourroit.

» Huit ou dix jours après, le dit
» Sieur de la Richardiere reçut une
» lettre d'une femme, se disant pa-
» rente du dit Danis, portant qu'il
» étoit mort fort repentant; qu'il l'a-
» voit chargée en mourant de l'infor-
» mer de son décès, & de le prier de
» faire dire une Messe de Requiem

pour le repos de son ame : ce qui a « été ponctuellement exécuté. »

Il ne faut point d'empressement pour voir des choses extraordinaires ; mais il ne faut pas aussi les négliger lors qu'elles arrivent. Il en faut tirer le bien qui en revient, tâcher d'empêcher les maux qui en pourroient naître, & s'appliquer sur tout à discerner s'il y a de la fourberie, ce qu'il peut y avoir de naturel, ce qui tient du miracle ou du sortilege. Je crois que tout ce que nous avons dit dans le premier livre pourra servir à faire ce discernement.

Au reste , quand on fait l'examen de quelque pratique extraordinaire, il faut être ferme dans les principes ; & quand il est clair qu'un effet ne peut arriver naturellement, ne pas hésiter sur ce point. Il y a par exemple des personnes, qui, soit la nuit ou le jour, devinent quelle heure il est, en tenant suspendue dans un verre, avec de la soie ou du fil, une balle de plomb, un anneau, un cachet, ou un clou qui sonne l'heure qu'il est, en frappant contre le verre autant de coups qu'il est d'heures. Pour savoir si c'est-là un effet naturel ou

XVIII.

Comment on peut discerner les sortileges d'avec les effets naturels.

XIX.

Ce qu'on doit penser de l'usage de deviner l'heure qu'il est avec un anneau dans un verre.

non, il faut premierement examiner s'il n'y a point quelque fourberie. Car il me semble qu'il est fort possible qu'un homme adroit fasse sonner imperceptiblement autant de coups qu'il voudra. Mais si cela se fait entre les mains de quelque personne sans fraude & sans adresse, comme en effet j'ai vû des personnes de probité qui se servoient fort simplement de ce secret, soit pour deviner l'heure, soit pour contenter la curiosité de quelques personnes qui vouloient voir l'expérience : cela supposé, il est certain que l'effet n'est pas naturel.

La raison en est évidente : c'est que les corps agissent nécessairement de la même manière dans les mêmes circonstances physiques, indépendamment de la convention des hommes : Or les heures que les horloges sonnent, & qu'on veut faire deviner à l'anneau, ou au clou, dépendent entierement de la volonté des hommes, qui pourroient changer la division des heures. S'il plaisoit au Roi, on pourroit faire sonner la premiere heure aux horloges, une heure après le Soleil levé, suivant l'ancienne coutume. Alors les horlo-

ges sonneroient six heures dans le temps qu'elles en sonnent à présent douze. On pourroit bien aussi suivre la coutume d'Italie, où l'on divise les jours en vingt-quatre heures, en commençant par le soir. Ainsi tous les jours à midi, par exemple, les horloges d'Italie marquent dix-sept, dix-huit ou dix-neuf heures, selon les saisons, lorsque celles de France ne marquent que douze heures. Voudroit-on que l'anneau ou le clou eussent assez d'esprit pour savoir combien d'heures il plaît aux hommes de faire sonner aux horloges dans les Pays où l'on a recours à l'anneau, ou au clou, pour deviner quelle heure il est.

Mais, dit-on, c'est l'artere qui donne ce mouvement à l'anneau. Or le mouvement du sang peut dépendre de celui du Soleil qui regle les heures; car il y a beaucoup de rapport entre le Soleil & le sang.

XX.
Difficultés
& réponses
sur ce point.

Rép. Un tel raisonnement ne doit tromper personne, après qu'on vient de voir que les heures des horloges, que l'on fait deviner à l'anneau, dépendent de la volonté des hommes, qui pourroient diviser les heures du

jour d'une toute autre maniere. Si le mouvement de l'artere du doigt faisoit frapper l'anneau ou le clou, il frapperoit autant de coups à trois heures après midi, qu'à onze heures du matin; car l'artere ne bat pas moins assurément trois heures après le repas, qu'une heure avant diner. Disons même que l'anneau ne cesseroit jamais de frapper, parceque le mouvement de l'artere ne s'arrête pas. Mais ce sont-là, comme nous venons de dire, des raisonnemens qui ne demandent pas qu'on s'y applique, & qui montrent seulement qu'il n'est rien sur quoi certaines personnes ne puissent s'éblouir & se brouiller par quelque galimatias. Ceux qui ne s'exposent pas à en faire avouent de bonne foi qu'on ne peut rendre aucune bonne raison de ce prétendu secret. Ils doivent même reconnoître qu'on prouve clairement que l'effet n'est pas naturel.

Mais, dit-on encore, que penser donc de ceux entre les mains de qui l'anneau sonne? Ce sont des personnes de probité, de mérite, de distinction. Faut-il les mettre au nombre des sorciers? Ils n'ont point fait

de pacte, ils ne se sont jamais donnés au Diable; que direz-vous donc d'eux? Nous dirons ce que nous avons dit en traitant des moyens de juger des effets surprenans, que bien des gens s'excusent mal à propos sur ce qu'ils n'ont point fait de pacte. Que les Intelligences peuvent agir sans que nous ayions fait de pacte avec elles: Que le pouvoir des Esprits ne dépend pas de nous, puisqu'ils peuvent tenter les Justes malgré eux; qu'il faut qu'on s'en défie: Que, quand le Démon agit sans que nous y donnions aucune occasion, nous n'offensons pas Dieu; mais que, si nous recourons à une pratique douteuse, & que le Démon y agisse, nous sommes alors censés entrer en commerce avec lui. L'un tient l'anneau suspendu, l'autre le remue: voilà le commerce qui est prohibé aux Chrétiens: :: *Nolo vos fieri socios Daemoniorum.* Il n'est pas nécessaire d'examiner si l'on dit des paroles, ou si l'on n'en dit point. On ne prononce rien à présent. Autrefois on disoit un verset d'un Pseaume, ainsi que le rapporte Cajetan, qui s'appliqua à détromper quelques

personnes de cet usage superstitieux. Qu'on prononce des paroles, ou qu'on n'en prononce point, l'effet n'est pas naturel, lors qu'il arrive sans adresse & sans fourberie.

Mais comment se persuader que des Intelligences agissent dans de semblables pratiques? *Rép.* On doit juger par d'autres yeux que par ceux du corps, & raisonner sur des principes constans, sur lesquels on demeure ferme. On vient de voir que l'effet ne peut être naturel : d'où il suit nécessairement qu'il y a ici ou fourberie, ou diablerie : il faut qu'on opte. Car la foi & la raison ne reconnoissent que deux substances, une corporelle, l'autre spirituelle. Ce qui ne vient pas des corps est produit nécessairement par les Esprits bons ou mauvais. Nous reconnoissons l'action des bons dans les signes qui tendent à affermir la foi, soutenir la Religion Catholique, sanctifier les Chrétiens; & nous apercevons les effets des Intelligences déréglées dans les signes qui ne servent qu'à amuser les hommes, à contenter leur curiosité ou leur cupidité. Encore un coup il faut avoir des prin-

cipes solides , & s'y tenir ferme. Ceux que nous avons exposés dans cet Ouvrage pourront servir en une infinité de rencontres. Il ne faut que les appliquer aux pratiques qui sont encore en usage dans le monde , & qui paroissent embarrassantes.

Pour se convaincre de la fausseté de ce qu'on dit communément, que le Parlement de Paris ne reconnoit point de forciers, il suffit de rapporter les termes d'un Arrêt rendu en 1601. contre quelques Habitans de Champagne accusés de sortilege.

XXI.
Le Parlement de Paris reconnoit des forciers , & les punit.

L'Arrêt veut qu'ils soient envoyés à la Conciergerie par les Juges subalternes : *ains enjoint les envoyer incontinent & sans délais ès prisons de la Conciergerie , à peine de privation de leurs charges.* Et le Plaidoyer, supposant que les devins & les forciers doivent être rigoureusement punis, tend seulement à faire observer une procédure exacte & régulière pour les découvrir & les punir.

Mr. Servin, Avocat Général & Conseiller d'Etat, prouve au long par l'ancien & le nouveau Testament, par la Tradition, les Loix & les Histoires, qu'il y a des devins, des

enchanteurs & des sorciers ; & réfute ceux qui veulent couvrir leur doctrine de l'ombre de l'Astrologie judiciaire , & osent écrire qu'il n'y a point de sorciers , & que ce n'est qu'illusion d'humeur phantastique.

Page 220.

Il montre en second lieu que les devins , & ceux qui usent de sortilege, doivent être punis, non-seulement par les Loix générales de l'Ecriture & des saints Decrets, mais spécialement en France par les Constitutions de nos Rois : » A raison de » quoi ils ont été jugés exécrables » par les Saints Decrets, en suivant la » Loi Mosaique : & spécialement par » la Constitution qui est écrite au premier Livre des Capitulaires des » Rois Charlemagne & Louis le Débonnaire, chap. 64. » *Pracipitur ut incantatores , &c. ubicumque sint emendentur vel dammentur.*

Toute la précaution que le Procureur Général demande est , qu'on ne punisse qu'après des preuves certaines & évidentes. C'est ce que le Parlement de Paris observe ; & voici , ce me semble , les maximes de ce Parlement, si distingué par sa sagesse , ses lumieres & son intégrité.

1. De peur de prendre des illusions pour des réalités, le Parlement ne fait ni rechercher ni punir ces prétendus sorciers qui ne nuisent à personne, & qui vont, dit-on, invisiblement à des assemblées nocturnes. Il ne fait en cela que suivre les maximes des anciens * Capitulaires du neuvieme siecle, qui laissent à l'Eglise le soin de faire rougir de honte, & de punir par l'excommunication, ceux qui ont recours à des sortilèges pour se procurer quelque avantage, & qui ne craignent pas d'attendre quelque bien du Démon.

XXII.
Maximes
du Parlement
de Paris, tou-
chant les Sor-
ciers & les
sortilèges.

Ces Capitulaires recommandent aussi aux Pasteurs de l'Eglise, d'instruire & de désabuser les fideles sur ce qu'on disoit de plusieurs femmes qui alloient au Sabat, c'est-à-dire, qui croyoient se trouver à des assemblées nocturnes avec Diane, & faire

XXIII.
On laisse à
l'Eglise le
soin de punir
ceux qu'on
dit aller au
Sabat, & qui
ne nuisent à
personne.

* Capit. XIII. de sortilegiis & sortiariis. Tom. 2. col. 365. Ut Episcopi Episcoporumque Ministri omnibus viribus elaborare studeant, ut perniciosam, & à Diabolo inventam, sortilegam & maleficam artem penitus ex parochiis suis eradant, &, si aliquem virum aut feminam hujusce sceleris sectatorem invenerint, turpiter dehonestatum de parochiis suis ejiciant..... Subversi sunt & à Diabolo capti tenentur qui, derelicto Creatore suo, à Diabolo suffragia querunt. Et ideo à tali peste mundari debet Sancta Ecclesia.

pendant la nuit de fort longs voyages avec elle & un très-grand nombre de femmes. * On veut que l'on fasse entendre que ce sont-là des rêveries de cerveaux creux, ou des illusions produites par l'Esprit séducteur.

On peut donc laisser à l'Eglise le soin d'instruire & de corriger ses enfans sur les sortilèges qui ne nuisent visiblement à personne. Il est seule-

* Illud etiam non omittendum, quòd quædam sceleratæ mulieres, retrò post Satanam conversæ, Dæmonum illusionibus & phantasmatibus seductæ, credunt se & profitentur nocturnis horis cum Diana Paganorum Dea, & innumera multitudinè mulierum equitare super quasdam bestias, & multa terrarum spatia intempestæ noctis silentio pertransire, ejusque jussionibus velut dominæ obedire, & certis noctibus ad ejus servitium evocari. Sed utinam hæc solæ in perfidia sua perissent, & non multos secum in infidelitatis intentum pertraxissent. Nam innumera multitudo, hac falsa opinione decepta, hæc vera esse credit, & credendo à recta fide deviat, & in errorem Paganorum revolvitur, cùm aliquid divinitatis aut numinis extrà unum Deum esse arbitratur. Quapropter Sacerdotes, per Ecclesias sibi commissas, populum omni instantiâ prædicare debent, ut noverint, hæc omnimodis falsa esse, & non à divino, sed à maligno spiritu, talia phantasmata mentibus infidelium inrogari. Si quidem ipse Satanas, qui transfigurat se in Angelum lucis, cùm mentem cujuscumque mulierculæ ceperit, & hanc sibi per infidelitatem, & incredulitatem subjugaverit, illicò transformat se in diversarum personarum species, atque similitudines, & mentem, quam captivam tenet, in somnis deludens, modo læta, modo tristia, modò cognitæ, modò incognitæ personas ostendens, per devia quæque deducit; & cùm solus spiritus hæc patitur, infidelis mens hæc non in animo, sed in corpore evenire opinatur. *Ibid.*

ment à souhaiter que les Parlemens & la Police aident à l'Eglise, & empêchent qu'on ne souffre des gens qui font une espece de profession de deviner, soit par l'eau, par le fas, ou par d'autres moyens. Nos Rois ont souvent ordonné à tous Juges, de punir ces sortes de personnes par des peines pécuniaires, & par le bannissement. Les Ordonnances de Charles VIII. en 1490. & de Charles IX. dans les Etats d'Orléans en 1560. sont formelles sur ce point; & elles se trouvent renouvelées par une Ordonnance qu'un des plus grands & religieux Rois donna en forme de Déclaration au mois de Juillet 1682. dont le second article défend expressément toutes pratiques superstitieuses, de fait, par écrit ou de parole, soit en abusant des termes de l'Ecriture Sainte, ou des prieres de l'Eglise, soit en disant ou en faisant des choses qui n'ont aucun rapport aux causes naturelles; & ordonne que ceux qui les auroient mise en usage, & s'en seroient servis, seroient punis exemplairement suivant l'exigence des cas. Il est en effet bien raisonnable qu'on interdise, autant qu'il est possible, toutes ces sortes de superstitions. Car

XXIV.
Ordonnances de France
contre les superstitions.

Conférences
des Ordonnances. Tom.
1. Liv. 1. tit.
12.

si l'art de ces personnes qui devinent, ou prétendent deviner, réussit quelquefois par le secours du Démon, il est condamnable : & s'il n'y a dans leur art que fourberie, il doit aussi être absolument interdit ; parcequ'il ne faut pas permettre aux hommes de se tromper publiquement les uns les autres, surtout par des pratiques qui, sous quelque avantage apparent, pourroient nuire à plusieurs personnes.

Le troisieme article ordonne, *que s'il se trouvoit des personnes assez méchantes pour ajouter & joindre à la superstition l'impiété & le sacrilege, ceux qui en seront convaincus soient punis de mort.*

XXV.

Le Parlement veut des preuves certaines, après lesquelles il condamne pour les maléfices.

2. Le Parlement veut des preuves certaines & évidentes, & ne condamne pas facilement au feu, comme on le fait en Allemagne & en plusieurs autres endroits. Il est constant qu'il a infirmé ou modéré un grand nombre de Sentences des Juges subalternes, & qu'il a même plusieurs fois renvoyé absous de prétendus forciers, qui avoient été condamnés au feu à Troyes & ailleurs ; parcequ'on aint de condamner

des visionnaires plutôt que des mal-fauteurs.

3. Lors qu'il est évident que quelques personnes ont porté préjudice au prochain par des maléfices, le Parlement les punit rigoureusement, jusqu'à la peine de mort. Ce qui se fait non-seulement par la Loi contre les homicides, mais encore par les autres Loix contre ceux qui usent de maléfices. Les Capitulaires de France publiés au Concile de Cressy en 873.

l'ordonnent expressément : *Et quia* Tom. 2. col.
audivimus quod malefici homines & 230.
sortiaria per plura loca in nostro regno
insurgunt, quorum maleficiis jam multi
homines infirmati, & plures mortui
sunt; quoniam, sicut Sancti Dei ho-
mines scripserunt, Regis ministerium
est impios de terra perdere, maleficos &
veneficos non sinere vivere: expresse præ-
cipimus ut unusquisque Comes in suo
Comitatu magnum studium adhibeat
ut tales perquirantur & comprehen-
dantur.

Cela s'est observé & s'observe encore dans le Parlement de Paris, comme on le peut montrer par un grand nombre d'Arrêts. Bodin, qui écrivoit en 1580. en a ramassé plu-

XXVI.
Plusieurs Arrêts du Parlement de Paris contre des Sorciers.

heurs. En voici quelques-uns depuis cette date, qui ont été tirés des Registres du Parlement, & qui n'ont été rapportés que dans deux Factums fort rares de 1688. & 1691.

Par Arrest du 6 Mai 1585. Simonne Renaud pour fortilege fut pendue & brûlée.

Par autre Arrest du 7 Septembre 1585. Antoine Caron fut pendu & brûlé.

Par autre du 14. du dit mois François Jesseaume fut aussi pendu & brûlé pour même crime.

Par autre du 16. Février 1591. Jeanne Darenne pour fortilege fut pendue.

Par autre du 28. Novembre 1593. Matgueritte le Roux pour fortilege fit amende honorable, & fut pendue & brûlée.

Par autre du 7. Décembre de la même année Jeanne Roussard pour fortilege fut pendue & brûlée.

Par autre du 14. du même mois Françoise Sufanne pour fortilege & maléfice fut pendue & brûlée.

Par autre du 30. Décembre de la même année Jeanne Collier pour fortilege sur des bêtes fut pendue & brûlée.

Par autre Arrest du 4. Aoust 1601. Nicolas Guillaume fut condamné à faire amende honorable & être pendu & brûlé.

Par autre du 18. Aoust 1602. Jeanne Rolant fut condamnée au même supplice pour semblables maléfices.

Par autre du 26. Novembre 1604. Philibert le Doux pour crime de leze-Majesté divine, maléfice & sortilege, avoir renoncé à Dieu & adoré le Diable, fut pendu & brûlé.

Outre ces Arrêts on fait qu'en 1609. la Province de Labourd, qui est dans le Ressort du Parlement de Bordeaux, s'étant trouvée infectée de forciers, dont les crimes & maléfices abominables demeuroient impunis, parceque personne n'osoit se rendre leur partie, le Roi Henri IV. fit expédier une Commission au mois de Mai 1609. adressée aux Sieurs Despagnet Président à Mortier au Parlement de Bordeaux, de Lancre Conseiller en la dite Cour, (qui fut ensuite Conseiller d'Etat, & à un Procureur Général de la Commission par elle nommé, pour se transporter sur les lieux, & faire le procès aux coupables; & ces Ju-

XXVII.
Grand nombre de Sorciers brûlés dans le Royaume.

» ges firent brûler plus de six cents
 » personnes, qui avoient fait des sor-
 » tileges horribles.

*Mercurie
 François de
 1611. p. 23.*

Ce fut vers ce même temps qu'on brûla tout vif à Aix en Provence, le 30. Avril 1611. Louis Gaufridi, *atteint, confez & convaincu d'un grand nombre de sortileges*, pour me servir des termes de l'Arrest inséré au Mercurie François de la même année.

Quelque temps après, le Parlement de Paris, qui condamna la Maréchale d'Ancre à avoir la tête tranchée, & à être réduite en cendres (ce qui fut exécuté le 8. de Juillet 1617.) mit au nombre des causes de la condamnation le crime de sortilege. Mais plusieurs dirent que ce dernier grief n'étoit pas assez prouvé, & qu'il étoit surnuméraire.

XXVIII.
*Bergers Sor-
 ciers de Brie,
 & leurs pro-
 cès.*

Enfin, pour venir aux Arrêts qui ont été donnés de nos jours, il faut dire quelques mots des procès criminels qui ont été faits à plusieurs Bergers de la Province de Brie, pour des sortileges étonnans.

Depuis 1687. jusqu'en 1691. de misérables Bergers avoient fait mourir par des sortileges pour plus de cent mille écus de bestiaux. Quelques-

uns de ces Bergers furent condamnés par la Haute-Justice de Pacy à Brie Comte-Robert, qui est à six lieues de Paris, à être pendus & brûlés. Il y eut appel de ces Sentences; & le Parlement de Paris les infirma, condamnant seulement les criminels aux Galeres; parceque, quelques Juges trouvant lieu de douter si la mort des bestiaux n'étoit point arrivée naturellement par des poisons qu'on appelle des gogues, les voix furent partagées, & l'avis passa au plus doux. Mais enfin il n'y eut plus lieu de douter que la mort des bestiaux ne fût arrivée par sortilege, & qu'il n'y eût du surnaturel dans les faits de ces Bergers. Cela fut connu en plusieurs manieres, & parut sur-tout évidemment par un fait étrange qui ne peut être révoqué en doute, rapporté dans les Procès verbaux, & énoncé dans trois Faictums qui furent imprimés. Je crois qu'il est bon de raconter ce fait; car les pieces imprimées, dans lesquelles plusieurs personnes ont vû le détail, sont devenues si rares, & le seul exemplaire qui reste entre les mains de Mr. le Fevre, Secrétaire du

Roi , est déjà si usé à force d'avoir été lû , qu'en peu de temps il ne sera plus possible de le lire. Voici donc le fait, que je pourrois raconter sur le récit de témoins oculaires , qui jusqu'alors n'avoient point cru aux sortilèges , & qui depuis ce temps ont bien changé de sentiment & de langage. Cependant , de peur d'altérer quelques circonstances , je ne ferai que transcrire ce qui fut imprimé dans les Factums , qui produisirent l'effet pour lequel ils étoient composés.

XXIX.

Fait étrange, arrivé à la Tournelle, & à six lieues de Paris.

» Un Berger nommé Hocque , con-
 » vaincu d'avoir fait mourir beaucoup
 » de bestiaux par des secrets peu con-
 » nus , fut condamné aux Galeres par
 » Sentence de la Haute-Justice de Pa-
 » cy du 2. de Septembre 1687. confir-
 » mée par Arrest de la Cour du 4.
 » Octobre suivant. » On avoit cru
 » d'abord que le dit Hocque ne s'é-
 » toit servi que de gogues & d'au-
 » tres voies naturelles pour faire mou-
 » rir les bestiaux ; & c'est pour cela
 » qu'il fut seulement condamné aux
 » Galeres. Mais ce qui s'est passé dans
 » la suite a bien fait connoître le con-
 » traire, parceque l'on a vû que depuis

La condamnation la mortalité ne cessoit point sur les bestiaux, dont la cause s'est découverte par des voies surprenantes, & comme par un effet de le Justice de Dieu.

Hocque étant à la chaîne avoit pour camarade un autre Forçat attaché près de lui, nommé Beatrix, homme d'esprit avec lequel il buvoit ordinairement. Beatrix, le faisant raisonner sur les moyens dont il s'étoit servi pour faire mourir un si grand nombre de bestiaux, tira de lui un aveu ingénu, dans le vin, de tout le mystere; qui est qu'il se servoit d'une charge d'empoisonnement, appelée entre eux les neuf Conjuremens, laquelle subsistoit toujours; lui dit que c'est une chose en usage parmi les Bergers de Brie; lui expliqua même de quelle maniere cette charge étoit composée. Beatrix, croyant que c'étoit une occasion de faire un service considérable au Seigneur de Pacy, & qu'il en pourroit tirer quelque récompense, en avertit le Commandant de la Tournelle, & ayant encore fait boire le dit Hocque, lui conseilla de faire lever cette

» charge , qui cauſoit un mal dont il
» ne pouvoit tirer aucun profit : ce
» qu'il lui dit ne pouvoit faire en
» l'état où il étoit ; mais qu'il avoit
» un ami , nommé Brasdefer , demeu-
» rant proche de Sens en Bourgo-
» gne , qui en ſavoit les moyens ,
» & auquel , à la perſuaſion du dit
» Beatrix , il écrivit une lettre , qu'il
» adreſſa à Nicolas Hocque ſon fils ;
» lui manda de ſe transporter chez
» Brasdefer , & lui défendit de lui
» dire que ce fût lui qui avoit fait
» cette charge , ni l'état où il étoit.
» Cette lettre étant partie , & les
» fumées du vin paſſées , Hocque fit
» réflexion ſur ce qu'il avoit fait , &
» commença à ſe tourmenter , fit des
» hurlemens , & ſe plaignit d'une
» maniere étrange , diſant que Bea-
» trix l'avoit ſurpris , qu'il ſeroit cauſe
» de ſa mort , & qu'il falloir qu'il
» mourût à l'inſtant que Brasdefer
» leveroit la charge de Pacy ; ſe jeta
» ſur Beatrix qu'il vouloit étrangler ,
» & excita même les autres Forçats
» contre lui , par la pitié qu'ils avoient
» du deſeſpoir de Hocque ; en ſorte
» qu'il fallut que le Commandant de
» la Tournelle vînt avec ſes Gardes , les

armes à la main , pour apaiser ce «
désordre , & qu'il tirât le dit Bea- «
trix de leurs mains. «

En effet Brasdefer à son arrivée à «
Pacy, étant entré dans les Ecuries , «
& par des figures & des impiétés «
exécrables ayant trouvé effective- «
ment la charge d'empoisonnement «
qui étoit sur les chevaux & sur les «
vaches , la jeta au feu en présence «
du Fermier de Pacy & de ses do- «
mestiques ; mais à l'instant il témoi- «
gna y avoir grand regret , & que «
l'esprit lui avoit révélé que c'étoit «
Hocque qui avoit fait la dite char- «
ge , & qu'il étoit mort à six lieues «
du dit Pacy , dans le temps qu'il «
l'avoit levée , sans savoir qu'il fût «
à Paris , ni en prison. Ce qui se «
trouva véritable , tant par l'infor- «
mation faite par le Commissaire le «
Marié au Château de la Tournelle, «
que par celle faite par le Juge de «
Pacy sur les lieux , qu'au même «
jour & à la même heure que Brasde- «
fer avoit commencé à lever la dite «
charge , Hocque , qui étoit un «
homme des plus forts & des plus «
robustes , étoit mort en un instant, «
dans des convulsions étranges , & «

» se tourmentant comme un possédé,
« sans vouloir entendre parler de
» Dieu ni de Confession ; ce qui fait
» voir sensiblement qu'il y a quelque
« chose de surnaturel dans les maléfi-
» ces de ces Bergers.

» Si la Cour desire s'éclaircir de ce
» fait , concernant l'étrange mort de
« Hocque , elle en trouvera la preu-
» ve dans son Greffe , avec le Procès
» qui a été depuis fait , tant audit Bras-
» defer , qu'aux enfans du dit Hocque ,
» & aux nommés Petit Pierre & Jar-
» din , Bergers , trouvés complices.

Tous ces complices & quelques autres Bergers furent condamnés aux Galeres par divers Arrêts. Cependant le mal ne cessoit point , & l'on continua d'en chercher la cause :
» On trouva des Bergers saisis de
» Livres manuscrits , contenant plu-
» sieurs moyens de faire mourir les
» bestiaux , attenter à la vie des hom-
» mes , & à l'honneur des femmes ;
» & ceux qui furent pris & interro-
» gés reconnurent avoir fait des char-
» ges d'empoisonnemens sur les bestiaux ,
» appellées entre eux le beau Ciel-Dieu ,
» avec des parties de la Sainte Hostie ,
» qu'ils prenoient à la Communion ,

des effets surnaturels. 315

*des excréments d'animaux , & un écrit «
avec du sang des mêmes animaux , «
mêlé d'Eau-bénite , & les paroles men- «
tionnées au Procès. »*

Mr. le Fevre , Secrétaire du Roi ,
Seigneur de Pacy , qui avoit souffert
un grand dommage par ces misérables
Bergers , en fit encore saisir deux en
1691. Pierre Biaule , & Medard La-
vaux , qui avouerent leurs sortile-
ges , & furent condamnés à être
pendus & brûlés , par Sentence du
Bailli de Pacy , le 26. Octobre 1691.

Cette Sentence fut confirmée en ce
point par un Arrêt du Parlement de
Paris imprimé sous ce titre : *Arrêt
de Nosseigneurs de la Cour du Parle-
ment de Paris , rendu contre les nommés
Pierre Biaule & Medard Lavaux ,
Bergers sorciers de la Province de Brie.*

*Vû par la Cour le Procès Criminel
fait par le Bailli de la Châtellenie de
Pacy en Brie , à la requête du Procureur
Fiscal de la dite justice , Deman-
deur & Accusateur , contre Pierre
Biaule & Medard Lavaux de la Pro-
vince de Brie ; Défendeurs & Accu-
sés ; prisonniers en la Conciergerie du Pa-
lais , Appellans de la Sentence contre
eux rendue par le dit Siege le 26. Octo-*

Oij.

XXX.
Nouvel
Arrêt de Pa-
ris contre des
Sorciers con-
damnés au
feu.

bre dernier, par laquelle les dits *Biaule* & *Lavaux* sont déclarés dûment atteints & convaincus de superstitions, d'impiétés, sacrileges, prophanations, empoisonnemens & maléfices mentionnés au Procès; & par le moyen d'iceux fait mourir de dessein prémédité deux chevaux, quarante-six moutons; & pour réparation de quoi, suivant l'article troisième de l'Ordonnance du Roi du mois de Juillet 1682. condamnés de faire amende honorable, nus en chemise, ayans la corde au cou.... ce fait menés, & conduits en la grande Place du dit *Pacy*, pour y être pendus & étranglés à des potences, qui pour cet effet y seront plantées... ce fait leurs corps jettés au feu, & les cendres aient vent.... La dite Cour renvoie les dits *Lavaux* & *Biaule* prisonniers par devant le dit *Bailli de Pacy* pour l'exécution. Fait en Parlement le 18. Decembre 1691. prononcé & exécuté le 22. Decembre 1691. au dit lieu de *Pacy*.

Voilà de quelle maniere le Parlement en use lorsque les faits sont constans, Il résulte de tout cela que le Parlement de Paris reconnoît des sortileges par lesquels on nuit au prochain, & qui doivent être rigoureusement punis.

La quatrième maxime de cette juste compagnie, est de ne faire examiner les personnes accusées de sorcellerie, que par des voies naturelles & légitimes, & de rejeter par conséquent celles qui ne le sont pas.

XXXI.
Le Parlement ne reçoit que des preuves naturelles.

CHAPITRE IV.

Qu'il faut vérifier, autant que l'on peut, les choses extraordinaires. Extrait d'une lettre de M. Nicole. Histoire de la Muette qui disoit avoir recouvré la parole au tombeau de Jacques II. Roi d'Angleterre. Histoire d'une fille cataleptique.

ON ne fait rien, quand on ne suit point de près les événements qu'on donne pour extraordinaires. Faute de preuves, les personnes judicieuses ne font aucun usage de ces faits ; & tout ce qu'il en résulte, c'est que les esprits forts en prennent occasion de tourner en ridicule ceux qui sont incontestables. Il importe donc de s'assurer de la vérité.

de ces choses extraordinaires.

I.
Sentiment
de M. Nicole
sur l'atten-
tion à vérifier
les choses ex-
traordinaires.
T. VI I. Let.
45. p. 238.

M. Nicole a écrit à ce sujet une lettre, dont une partie mérite d'être insérée ici. Outre qu'elle est pleine de principes solides, elle renferme des faits très-curieux.

» Quittons, s'il vous plaît, l'hypothèse de M. de Lecfedal, qui est plus embarrassée, & prenons un autre cas. Faut-il, par exemple, examiner, si ce qu'on dit être arrivé à la sœur Seraphine est vrai ou non ? Je parle de cet enlèvement extraordinaire devant toutes ses sœurs. Si on le trouvoit faux ou incertain, cela nuirait au Monastere : si on le trouvoit vrai, cela serviroit à l'Eglise. Que faut-il faire dans cette espérance, & dans cette crainte ? Je dis qu'il le faut examiner. Si on n'examine aucune des choses extraordinaires que Dieu fait en ce temps, & qu'il fait sans doute à dessein qu'elles soient utiles, elles sont toutes inutiles, non-seulement aux gens de bien, mais à toutes les personnes sensées. Car il y a un tel mélange de vrai & de faux, par la crédulité, l'imposture, le manquement de lumière de ceux qui les rapportent, qu'une

chose extraordinaire que l'on propose, & qui n'est pas distinguée de la foule des autres par quelque marque particuliere, doit selon la raison être rejetée, c'est-à-dire, qu'on n'y doit point avoir d'égard. Cela supposé, je demande si l'Eglise, les gens de bien, les personnes de bon sens doivent être privées de l'utilité d'une merveille que Dieu aura opérée, par cette seule considération, qu'il se pourra peut-être faire, que ces examens, rendant certaines choses, qui passent pour merveilleuses, incertaines; il y aura des étourdis qui en seront scandalizés ?

Car il ne faut point se tromper : toutes choses extraordinaires, non examinées, & non prouvées, deviennent inutiles; & plus elles sont grandes, plus elles se tournent facilement en ridicule. Il faut donc avoir un soin extraordinaire de les bien établir, quand on le peut; car, quand on les néglige, c'en est fait. Je me souviens sur ce sujet, qu'ayant lû dans la vie d'un certain Carme déchaussé, nommé le Pere Dominique, qu'il fut élevé en l'air devant le Roi d'Espagne, la Reine, & toute la

II.
Un Carme
élevé en l'air.

» Cour, & qu'il n'y avoit qu'à souf-
» fler son corps pour le remuer, com-
» me une bouteille de savon, je fis ce
» récit chez Madame de Longueville,
» pour la divertir. Diverses personnes
» de fort bon esprit ne manquerent
» pas de tourner mon récit en ridicule;
» & leur principale raison étoit, que
» ce miracle étant la chose la plus écla-
» tante du monde, & la plus impor-
» tante pour la religion, on en auroit
» dressé des actes authentiques, on en
» auroit fait bâtir quelque monument
» pour le conserver à la postérité.

» Cette raison n'est pas fort certaine;
» car il y a dans les hommes une né-
» gligence extrême à donner à la véri-
» té l'autorité qu'elle doit avoir: mais
» elle suffit, pour faire voir que les
» plus grandes choses du monde de-
» viennent non-seulement inutiles,
» mais ridicules, faute d'être poussées
» jusqu'à la certitude.

» Ne vous imaginez pas de même
» que ce soit une petite chose que ce
» que l'on dit être arrivé à la Sœur Se-
» raphine d'avoir été enlevée, enfor-
» te que quatre personnes, la tirant
» en bas, n'en purent venir à bout.
» Cela ne prouve rien pour elle du

tout : mais la chose bien vérifiée «
prouve Dieu & le Diable , c'est-à- «
dire , toute la religion. Aussi ceux à «
qui l'on rapporte ces sortes de faits «
ne les méprisent point comme n'é- «
tant rien , mais comme étant faux ; «
& ils prennent même la négligence «
que l'on a eue à les vérifier comme «
une marque de fausseré. Ainsi , si «
j'eusse eu quelque autorité au lieu «
où l'on dit que cela est arrivé , j'au- «
rois bien poussé la chose plus loin , «
& j'aurois cru rendre service à Dieu, «
en portant ce fait jusqu'à la dernière «
évidence. «

Il est vrai qu'il y a beaucoup de «
différence entre la vérification d'une «
vision, & celle d'un événement exté- «
rieur ; car une vision prouve peu , «
quoique vérifiée ; & un événement «
extérieur prouve beaucoup. C'est «
pourquoi , comme il y a moins à ga- «
gner & plus à perdre, on y doit être «
plus retenu. Il y a pourtant quelque «
chose à conclure de toutes les diffé- «
rentes vûes que M. de Lescudal a «
eues ; & pourvû que cet examen se «
fit avec prudence, comme il est possi- «
ble , il ne feroit nullement impossi- «
ble d'éviter ce que l'on craint, &c. &c.

III.
Différence
entre une vi-
sion & un fait
extérieur.

» de profiter de ce qu'on trouveroit
 » de certain & d'assuré.

» Il n'y a rien de si facile que de se
 » tromper en ce point , & de penser
 » que ce qui nous est certain le sera
 » aussi aux autres , & de négliger sur
 « cela d'en apporter les preuves.

I V.
 Pourquoi M
 Arnaud d'An-
 dilly suppri-
 me plusieurs
 traits de la
 vie de Marie
 d'Ognies.

» Le Cardinal Jacques de Vitry ,
 » homme de poids & de mérite , fait,
 » par exemple , dans la vie de Marie
 » d'Ognies , le récit des choses extra-
 » ordinaires arrivées à une sainte fille
 » encore vivante de son temps , que
 » l'on appelloit Christine l'admirable.
 » Il étoit Confesseur d'un Monastere
 » où elle étoit , & apparemment le
 » sien ; & sur cela il s'est imaginé que
 » l'on l'en croiroit. Cependant , de
 » quelque poids que soit son autorité,
 » ce qu'il en dit est si extraordinaire
 » que l'on se moque quand on le rap-
 » porte ; & M. d'Andilly s'est cru
 » obligé de le retrancher , dans la vie
 » de Marie d'Ognies qu'il a donnée
 » en françois.

» Si ce Cardinal eût fait autrement,
 » & qu'au lieu de nous payer de son
 » témoignage, il eût pris la peine de
 » bien vérifier les faits par de bons
 » témoins , & de bien circonstancier

ces choses ; on en jugeroit tout autrement, & ces histoires ne seroient pas inutiles à l'Eglise , comme elles le sont présentement. „

Ne seriez-vous pas bien aise , M. „
que les bons Chanoines de Cracovie, „
qui étoient du temps de S. Stanislas, „
eussent dressé des procès verbaux „
bien authentiques de ce mort de „
trois ans, ressuscité, qui vint rendre „
témoignage au Roi Boleslas d'une „
vérité de fait , sur laquelle ce saint „
étoit calomnié ; après quoi le mort „
fut remis dans son Sépulcre : & de „
cet autre fait , qui n'est pas moins „
étrange, que les membres de S. Sta- „
nislas , jettés par morceaux dans les „
champs, furent reconnus à une cer- „
taine lumière, & remis en leur pla- „
ce ; en sorte qu'il n'y parut aucune „
cicatrice, comme nous le lisions, il y „
a peu de temps , dans le Bréviaire ? „
Mais faute de l'avoir fait , ce que „
l'on dit ne convainc personne. „

V.
Traité fin-
gulier de S.
Stanislas
Martyr.

Vous me direz peut-être : quel si „
grand bien peut-on espérer de la vé- „
rification entière & sans réplique , „
d'un corps élevé en l'air un espace „
notable, & que quatre personnes ne „
peuvent rabaisser , comme on dit „

« qu'il est arrivé à la Sœur Seraphine »

« C'est ce que les bonnes gens com-
 « me vous ne comprennent pas, & je
 « ne le comprends point du tout aussi,
 « par rapport à moi ; car je n'ai que
 « faire du tout de ce miracle. Mais
 « quand je considère de certaines
 « gens, dont le monde est plein, j'en
 « juge autrement.

VI.
 Il faut tra-
 vailler au sa-
 lut des Athées.

« Il faut donc que vous sachiez, que
 « la grande hérésie du monde n'est
 « plus le Calvinisme ou le Luthéra-
 « nisme : que c'est l'Athéisme ; & qu'il
 « y a de toutes sortes d'Athées, de
 « bonne foi, de mauvaise foi, de dé-
 « terminés, de vacillans & de tentés.
 « C'est être trop dur que de dire qu'il
 « ne faut point avoir égard à une si
 « méchante disposition. Tout homme
 « vivant étant susceptible de la grace
 « de Dieu, il ne faut ni désespérer du
 « salut d'aucun, ni le priver des
 « moyens extérieurs qui y peuvent
 « contribuer. Les raisons spéculatives
 « peuvent peu sur l'esprit de ces gens-
 « là : elles n'y font qu'une impression
 « sombre. Il n'en est pas de même
 « d'un miracle : ils n'en disputent
 « d'ordinaire que la vérité. Car ils ne
 « sont pas assez fins pour dire qu'un

corps peut être naturellement élevé « en l'air, un quart d'heure : ils disent « nettement que cela n'est pas, «

Que gagnera-t-on, me direz-vous, « quand on aura prouvé que ce fait « est vrai ? Vous gagnerez tout ; car « vous les forcerez de conclure qu'il y « a un Diable & un Dieu ; & c'est « tout ce qu'ils ne croient pas. «

Ils ne s'amusez pas à chicaner sur « le reste. Cela ne conclut donc rien « pour la Sœur Seraphine ; mais cela « conclut tout pour l'Eglise , contre « ces sortes de personnes. C'est pour- « quoi je vous assure que si j'avois eu « quelque autorité au lieu où l'on dit « que cela est arrivé, j'aurois poussé « les choses plus loin. La plupart du « monde ne songe qu'à soi, ou à ceux « qui les environnent ; & ils jugent « inutile tout ce qui ne leur sert pas : « mais il faut étendre ses vûes plus loin. «

VII.
Utilité de
la vérifica-
tion des cho-
ses extraor-
dinaires.

Il faut regarder le général de l'E- « glise, & toute la postérité ; & les « petits inconvéniens particuliers pa- « roissent peu de chose, quand on est « occupé de ces vûes plus étendues. « Faute d'avoir ces vûes générales on « laisse perdre & dissiper pour l'Eglise « tout ce que Dieu y a fait, toutes les

» marques de sa présence dans le
 » monde & dans l'Eglise. Mais on ne
 » voit point, direz-vous, qu'on ait ja-
 » mais pris ces soins, de vérifier tout
 » jusqu'à la dernière exactitude : il est
 » vrai ; mais vous en voyez l'effet ;
 » c'est que tout devient incertain &
 » inutile à l'Eglise, & se tourne enfin
 » en ridicule. Que savez-vous aussi si
 » cette négligence, qui paroît dérai-
 » sonnable, n'est point un jugement
 » de Dieu sur ceux qui méritent d'être
 » aveuglés, que Dieu veut par-là pri-
 » ver des lumières qui les pourroient
 » redresser ? Or, quand cela arrive
 » ainsi par une permission de Dieu, la
 » négligence de ceux qui y contri-
 » buent n'en est nullement blâmable.

VIII.

Déposition
 de la muette
 qui se disoit
 guérie au
 tombeau de
 Jacques II.
 Roi d'Angle-
 terre.

Frappé des avantages que la reli-
 gion peut tirer de la vérification des
 choses extraordinaires, je me suis at-
 taché à connoître la vérité d'un mira-
 cle qu'on disoit avoir été fait au tom-
 beau de Jacques II. Roi d'Angleterre :
 on ne sera pas fâché que je transcrive
 ici un mémoire dont je répandis des
 copies en différens endroits, pour sa-
 voir si cette muette disoit vrai.

» Après avoir entendu dire qu'une
 » fille, que nos Missionnaires de Saint

Magloire avoient vûe muette à la Mission du Diocèse de Sens, venoit de recouvrer la parole au tombeau du feu Roi d'Angleterre, souhaitant de parler à cette fille pour pouvoir examiner si elle avoit été certainement muette, elle vint à Saint Magloire le matin du 27. Août 1702. Quelques-uns de nos Peres l'ont interrogée : elle a répondu à toutes leurs demandes & aux miennes ; & j'ai écrit en sa présence le récit suivant.

Catherine Dupré, âgée de trente ans, fille de Louis Dupré & de Louise Uré, née à Elbeuf à cinq lieues de Rouen, & baptisée aussi à Elbeuf dans la Paroisse de Saint Jean, devint muette au même lieu le 24. de Juin 1691. jour de Saint Jean-Baptiste ; & la maniere dont elle perdit la parole lui donna lieu de croire que c'étoit par l'effet d'un sortilege dont un homme déréglé l'avoit menacée, sans avoir aucun indice de maladie : deux heures après qu'elle eut reçu un bouquet de cet homme, sa langue se raccourcit tout d'un coup, en sorte qu'elle ne pouvoit la porter jusqu'aux dents.

» Il lui vint sur le creux de la poitrine ;
» une tumeur plus grosse que deux
» poings fermés ; son corps devint
» noir , & son esprit tout égaré.

» Elle demeura à Elbeuf cinq ans
» dans cet état, sans recevoir de soulage-
» ment d'aucun remède : elle pa-
» roissoit folle ; & comme on la croyoit
» ensorcelée , on la mena à M. l'Evê-
» que d'Evreux , qui ne pouvant con-
» noître la cause de son mal , ni le
» faire guérir par les Médecins qui
» n'y comprenoient rien , fit sur elle
» quelques prières. Son esprit devint
» plus tranquille , le corps reprit peu
» à peu la couleur naturelle. On la
» conduisit à Paris pour la faire trai-
» ter par diverses personnes ; & elle
» demeura quelque mois à l'Abbaye
» de Long-champ près Paris , d'où
» elle retourna à Elbeuf.

» Les cinq ans étant passés , son pere
» & sa mere morts , elle se joignit à
» une Procession pour aller à Notre-
» Dame de Liesse. Elle y fit quelques
» neuvaines , & y demeura près de
» deux mois. Son esprit , qui n'étoit
» plus égaré , lui permettant de se con-
» fesser , ce qu'elle n'avoit pû faire
» durant cinq ans ; le Curé du lieu la :

confessa en lui lisant un long examen de péchés, & lui faisant faire un signe d'approbation à l'égard de ceux qu'elle avoit commis. «

Après plusieurs exercices de piété à Notre-Dame de Liesse, sans recevoir de soulagement extérieur, on lui conseilla d'aller à Sainte Reine, autre lieu de dévotion en Bourgogne, au Diocèse d'Autun. Elle se mit en chemin, demandant l'aumône, autant qu'elle le pouvoit par le son d'une clochette, par quelques signes & un billet de M. le Curé de Notre-Dame de Liesse. Lorsqu'elle fut à Châlons en Champagne, on la détourna de continuer son voyage, à cause des soldats qui étoient sur les chemins : & un Fermier, nommé M. de Montfort, la prit pour servante à Sarry, où elle a demeuré près de six ans. Après ce temps, la dévotion la pressant toujours d'aller à Sainte Reine, elle y alla avec une de ses amies. Elle y fit trois neuvaines, & y a demeuré près de deux mois : le Prêtre de l'Hôpital eut beaucoup de charité pour elle ; il la confessa à peu près de la manière qu'elle s'étoit confessée à Notre-Dame de Liesse, & la fit communier. «

» Son incommodité ne diminua
» point, & elle souffrit même beau-
» coup intérieurement. Parcequ'il y a
» des gens assez simples, ou assez vi-
» sionnaires, pour assurer que ceux
» qui sont en état de grace doivent
» voir des lumieres sur un certain
» Château-auprès de Sainte Reine, on
» demanda à cette fille, si elle voyoit
» des lumieres semblables à des flam-
» beaux allumés: elle n'en vit jamais;
» & l'on ne manqua pas de lui dire,
» qu'elle n'étoit pas en état de grace,
» & qu'elle devoit avoir caché quel-
» que péché. Cela l'embarrassa beau-
» coup. Elle quitta ce pays, & apprit,
» en s'en retournant, qu'il devoit y
» avoir une Mission auprès de Melun.
» C'est la Mission que les Peres de l'O-
» ratoire de cette Maison de S. Ma-
» gloire avoient faite à Blandy, au
» mois de Juin & de Juillet 1702.
» Cette fille logea chez un Fermier qui
» louoit une maison aux Missionnai-
» res, & qui blanchissoit leur linge.
» Un domestique de S. Magloire,
» voyant qu'elle blanchissoit fort bien,
» lui demanda, si elle vouloit venir à
» Paris. Elle en parut bien aise; & y
» étant venue, elle fut placée chez le

Blanchisseur de cette maison, qui demeure au village de Vanvres. La femme du Blanchisseur, ses filles, & ses servantes, apercevant sur la poitrine de cette fille une grosse tumeur qui l'empêchoit de se lasser, & d'ailleurs la voyant muette, lui dirent qu'il se faisoit depuis quelques temps plusieurs miracles à la Chapelle du Roi Jacques, & qu'elle devoit y faire une neuvaine. On l'y mena le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge, le 15. Août 1702. & s'en retourna très-inquiète, n'ayant pû se confesser. Elle n'eut pas le loisir d'y venir les jours suivans, & n'y revint que le jour de l'Octave de la Vierge 22. Août. Après qu'elle eut passé trois quarts d'heure devant la Chapelle où repose le Corps du Roi, elle sentit son corps tout en eau, & tomba en pâmoison; enforte qu'un petit garçon, qu'on lui avoit donné pour l'accompagner, eut peur, s'enfuit, & la laissa seule. Mais des personnes qui étoient encore dans l'Eglise vers midi vinrent à elle, la menèrent hors la porte pour lui donner de l'air; & tout à coup elle dit qu'elle avoit été muette durant près de

» douze ans, & que Dieu venoit de lui
 » donner la parole par l'intercession
 » du Roi Jacques. Sa langue, qu'elle
 » ne pouvoit avancer jusqu'aux dents,
 » se trouva allongée, & la tumeur
 » tout-à-fait dissipée. Les personnes
 » qui la connoissoient ont été fort
 » étonnées de lui voir la langue libre,
 » & la poitrine sans tumeur. Elle parle
 » fort distinctement, mais néanmoins
 » avec quelque peine, d'une voix basse
 » & enrouée. Tel est l'état présent de
 » cette fille, & telle sa disposition. Ce
 » jourd'hui vingt-septieme. Août
 » 1702. à huit heures du matin.

» Le même jour, à midi, cette fille
 » s'est présentée, revenant de la Cha-
 » pelle du Roi, ayant la voix claire
 » & haute, sans aucun embarras, &
 » remerciant Dieu de la guérison en-
 » tière qu'elle venoit de recevoir.

IX.
 Imposture
 de cette fille.

Mes perquisitions aboutirent à re-
 connoître que cette Catherine Dupré
 étoit une friponne. Je fis écrire dans
 tous les Pays où elle disoit avoir été.
 Elle se disoit d'Elbeuf; cependant son
 nom n'y étoit pas connu : voici ce
 qu'une Religieuse Ursuline de cette
 Ville écrivit à une de ses parentes, le
 7. Septembre 1702.

J'ai fait, ma très-chère cousine, la plus exacte recherche qui se puisse faire en tout ce pays-ci. On a feuilleté tous les Registres baptistaires depuis plus de quarante années, il n'y a point de Louis Dupré, & par conséquent point de Catherine Dupré. Il y a deux ou trois ans qu'il fut fait une information sous ce même nom de Dupré, sur un prétendu miracle : la fille disant avoir été muette, & avoir recouvré l'usage de la parole en passant sous la Chasse de S. Ovide aux Capucines à Paris, se dit de même de la paroisse de S. Jean d'Elbeuf. Une Dame, voulant savoir la vérité du fait, envoya exprès une fille en ce pays-ci, avec la prétendue guérie miraculeusement. Mais aux approches d'Elbeuf, la dite fille, qui se nommoit Dupré, & s'étoit dite de la Paroisse de S. Jean, s'évada adroitement; en sorte que celle qui étoit venue avec elle fut surprise de ne la plus voir, la fit chercher aux villages circonvoisins, sans en pouvoir avoir nulle connoissance. Elle poursuivit son chemin jusqu'à Elbeuf, où elle n'en eut pas davantage. J'ai appris cette histoire en faisant cette information.

J'apptis dans le même temps que Catherine Dupré avoit déjà été célèbre sous le nom de *Devote de Beauvais* ; qu'étant entrée en 1699. dans la maison du Curé de Villambrai , à quatre lieues de Beauvais , malgré les cris & l'acharnement des chiens , elle vint à la cuisine , où étoit la mere du Vicaire , qui admira son silence & sa tranquillité au milieu des chiens. Elle demeura dix jours sans parler , docile au moindre signe , sobre , donnant des marques d'une tendre dévotion. Le Vicaire l'admit à la Sainte Table ; & après avoir communie elle parla , rendant graces à Dieu du miracle qu'il venoit de faire , & raconta sa vie , disant qu'un an auparavant elle avoit été possédée & rendue muette. On cria miracle , on fit une procession pour remercier Dieu. Quelque temps après , elle vint à Foillé , dans le Vicariat de Pontoise , Diocèse de Rouen , où elle fit la même chose : on la mena en triomphe à Notre-Dame de Liesse. Enfin à Senlis elle fut reconnue pour larronessè dans une Hôtel-lerie.

Son imposture me fut entièrement confirmée par M. l'Abbé l'Ai-

gneau, Doyen de l'Eglise de Châlons sur Marne, & Vicaire général; comme la lettre qu'il me fit l'honneur de m'écrire, le 12. Septembre 1702. est courte, j'ai cru devoir l'insérer ici.

En attendant que j'aie, Mon Révérend Pere, le certificat de M. le Curé de Sarri pour vous l'envoyer, je vous dirai en deux mots que Marguerite Dupré * est une friponne, qui abuse non-seulement de la crédulité des gens de bien, mais aussi des Sacremens.

* Elle changeoit de nom de Baptême.

Elle n'a jamais été que six semaines ou environ à Sarri. C'étoit l'année passée, en la saison où nous sommes : elle y contrefit la muette, & étant allée en pèlerinage à Notre - Dame de Lieffe, le jour de l'Assomption, le même miracle lui arriva que celui dont vous parlez au tombeau du Roi Jacques. Elle revint à Sarri parlant comme un autre; & comme le Curé s'en étoit déjà défié, l'aventure acheva de le convaincre que c'étoit une trompeuse. Elle s'en aperçut, & désespéra de faire fortune dans cette Paroisse. Un soir elle fit la malade; le monde s'assembla, & le chirurgien la crut à l'extrémité. Il

» pressa le Curé de lui administrer en
 » diligence tous les Sacremens ; et
 » qu'il refusa, même de lui en donner
 » un seul , remettant au lendemain,
 » y craignant de la feinte , & voulant
 » l'éprouver. Quand il revint le matin,
 » il la trouva délogée , avec cette cir-
 » constance qu'elle emporta beaucoup
 » de linge de la maîtresse de la mai-
 » son où elle logeoit. Et oncques on
 » n'avoit entendu parler d'elle. Je
 » quitte M. le Curé de Sarri, qui m'a
 » fait ce récit , & j'ai cru devoir sur le
 » champ vous en avertir , pour empê-
 » cher les suites de l'imposture.

Il y avoit long-temps que cette mal-
 heureuse trompoit le monde : on di-
 soit que dès l'âge de seize ans elle
 n'avoit entendu ni parlé depuis deux
 ans , n'ayant pas même de langue,
 qu'un petit bout de la longueur d'un
 travers de doigt attaché à la mâchoi-
 re. Elle fit un voyage avec sa tante à
 Notre-Dame des Ardilliers à Sau-
 mur , elle revint à Bressuyre dans
 le Diocèse de la Rochelle , parlant
 & entendant. Il paroît qu'elle étoit
 née dans ce bourg. M. l'Evêque , sur
 l'attestation des chirurgiens du lieu ,
 donna un certificat de cette préten-
 due

due guérison miraculeuse le 6. Décembre 1697.

Dès que cette fille découvrit que je faisois de sérieuses recherches, elle disparut. Je crus que la sincérité m'obligeoit de faire savoir à la Reine d'Angleterre ce qui le passoit.

La fille cataleptique, qui parut sur la scène en 1710. excita encore ma curiosité. Pour satisfaire celle des lecteurs, je vais mettre ici deux lettres que j'eus l'honneur d'écrire à Monseigneur le Duc de Noailles: dans l'une j'expose le fait, & je le discute dans l'autre.

X.
Histoire
d'une fille
cataleptique.

P R E M I E R E L E T T R E

*A Monseigneur le Duc de Noailles,
touchant une Fille cataleptique.*

Monseigneur, il faut avoir autant « d'étendue d'esprit que vous en avez, « pour aimer à être informé de l'état « de la République des lettres, & des « nouvelles productions de la nature; « lorsque votre vigilance paroît toute « occupée à déconcerter les ennemis, « & à gagner des victoires, sans répandre le sang de vos troupes. Il s'est « passé à Paris, depuis deux ou trois «

En 1710.
vers Juin,
& Juillet.

» mois, quelque chose d'assez surpre-
» nant, soit maladie ou fourberie, qui
» embarrasse & partage un grand
» nombre de Medecins, & divers
» Messieurs de l'Académie des scien-
» ces, où l'on a rapporté plusieurs
» fois tous les symptômes qui ont été
» observés.

» On a vû durant vingt-six jours une
» fille, qui avoit trois maladies com-
» pliquées, sans aucune marque de sen-
» timent, la Catalepsie, le Tétanos, &
» les affections hypocondriaques, ou
» plutôt des visions aussi-bien expri-
» mées par gestes, sans parole, que
» pourroient le faire les meilleurs
» Pantomimes.

» On prétend que depuis sept ou
» huit mois cette fille souffroit une
» suppression de regles, qui lui avoit
» causé beaucoup de maux; lesquels
» enfin se sont réduits à trois, qui ont
» servi de spectacle au public.

» La scene étoit au Fauxbourg S.
» Germain, rue du Four, & duroit
» quatre heures, depuis une heure après
» midi jusqu'à cinq. La principale ac-
» trice ou la souffrante est âgée de
» vingt-cinq ans, bossue, sans esprit,
» dit-on, & sans beauté. Et il n'y

avoit d'autres personnes dans la mai-
son, qui aient pû avoir quelque rap-
port au spectacle, que la mere, ses
deux sœurs qui sont deux filles âgées,
& un Medecin de la Faculté de
Montpellier, nommé M. Grandval,
qui loge dans la même maison. »

La mere, qui s'appelle Mademoi-
selle des Vignes, veuve d'un Avo-
cat au Conseil, & les deux tantes, à
qui j'ai parlé deux fois, sont des per-
sonnes d'un extérieur simple, nouvel-
les catholiques, qui menent une vie
assez retirée ; & le Medecin croit la
mere & la fille si incapables de four-
berie, qu'il veut, s'il y en avoit, qu'on
l'impute à lui seul, & qu'on lui fasse
souffrir les dernières peines. Il est
si vif la-dessus qu'il en a voulu don-
ner une protestation par écrit à M.
l'Abbé Bignon, à M. d'Argenson &
à M. le Procureur Général. »

Quoi qu'il en soit, Monseigneur,
voici ce que j'ai vû : car j'ai été du
nombre des curieux. J'y fus le vingt-
quatrième jour de l'accès, qui com-
mença à une heure, & finit à cinq. »

Lorsque j'arrivai, il y avoit une
demi-heure que l'accès étoit com-
mencé. La malade étoit, comme à »

XI.
Premiere
maladie. La
Cataleptique.

» l'ordinaire, couchée sur son lit, sans
» aucune marque de sentiment, la res-
» piration libre, les dents néanmoins
» fort serrées l'une contre l'autre, les
» yeux ouverts, la prunelle élevée &
» fixe, n'entendant ni ne voyant, à ce
» qu'on assuroit. Et véritablement,
» quoi qu'on fit, pour lui faire peur, en
» avançant tout d'un coup les doigts
» vers les yeux, on ne lui faisoit jamais
» remuer la prunelle ; & l'on voyoit
» seulement remuer tant soit peu les
» paupieres, quand on passoit la main
» fort près des yeux. On nous parla de
» diverses piqures d'épingle dans les
» bras & dans les cuisses, sans qu'elle
» eût aucune marque de sentiment. Et
» l'on nous dit qu'à une heure précise,
» ce jour-là comme les précédens, elle
» avoit été surprise de cette maladie,
» qu'on appelle la Catalepsie, ou en-
» gourdissement de tous les sens & de
» tous les membres, qui laisse le mala-
» de dans la même posture où il étoit
» au commencement de l'accès. Dans
» cette abolition des sens, les membres
» étoient flexibles. On lui remuoit les
» doigts, les bras & le corps sans au-
» cune peine : soit qu'on levât les bras
» deux doigts horizontalement au des-

fus du lit, soit qu'on les élevât à la «
hauteur d'un pied ou de deux, ou «
qu'on les mît dans quelque autre si- «
tuation, sans que personne les sou- «
tînt, ils demeuroident ainsi en l'air «
jusqu'à ce qu'on les abaissât. Ce qui «
me surprenoit encore davantage, «
c'est que le buste de son corps, depuis «
la tête jusqu'à la ceinture, étoit tout «
aussi flexible & aussi léger que les «
bras. On le levoit sans aucune peine, «
deux doigts, un demi-pied, ou un pied «
au-dessus du chevet; & il demeuroid «
dans cette situation si gênante, au «
grand étonnement de tout le monde, «
jusqu'à ce qu'on l'abaissât sur le che- «
vet; ce qu'on faisoit encore sans peine. «

Quelques personnes de la compa- «
gnie sachant que la portée de mes «
yeux est fort bornée, on me fit ap- «
procher, & l'on m'obligea de m'as- «
seoir au fauteuil qui étoit au chevet «
du lit. Je tâtai le pouls à la malade. «
J'observai un pouls vif, fréquent, «
précipité, mais tout à fait uniforme, «
sans fièvre & sans élévation. Le Me- «
decin, qui étoit toujours présent du- «
rant l'accès, dit qu'en effet le pouls «
étoit tel dès le commencement de «
l'accès, quoiqu'auparavant il fût «

» lent & foible. On vouloit que j'ob-
 » servasse avec quelle facilité le corps
 » de la malade suivoit l'impulsion du
 » moteur extérieur, suivant l'expres-
 » sion de M. le Medecin. Je touchai
 » en effet simplement avec un doigt,
 » l'extrémité de l'épaule droite de la
 » malade. Je ne fis certainement pas
 » plus d'effort que j'en aurois fait pour
 » soulever une once, ou une demi-on-
 » ce; & le corps suivit le mouvement
 » de mon doigt, comme si c'eût été
 » une feuille d'arbre. Je laissai ainsi
 » quelque temps les épaules environ
 » à un demi-pied au dessus du chevet.
 » Le visage de la malade rougit. La
 » mere paroissoit souffrir de voir sa
 » fille dans cette posture gênante. Je
 » touchai encore avec un doigt le
 » haut de l'épaule, comme pour l'abaîs-
 » ser fort doucement; & le buste sui-
 » vit aussi fort doucement le mouve-
 » ment de mon doigt. Voilà les prin-
 » cipales merveilles de la premiere
 » maladie, qu'on appelle Catalepsie.

XII.
 Seconde
 maladie, Pas-
 sion hystéri-
 que.

» Un demi quart-d'heure après ces
 » expériences, je vis les prétendus ef-
 » fets d'une passion hystérique. Le visa-
 » ge de la malade prit un air riant. Elle
 » éleva la main droite, l'étendit beau-

coup, remua les doigts, comme pour
appeler quelqu'un. Elle s'assit sur le
lit, remua de nouveau les mains &
les doigts, demeura quelque temps
comme en extase, prit le bout d'un
mouchoir qu'elle avoit à son cou,
mit ses mains sous ce mouchoir, &
avança les mains & la bouche com-
me pour communier. La Commu-
nion fut suivie de l'action de graces,
dans un grand recueillement, les
mains sur la poitrine. L'air riant suc-
céda au recueillement. La main droi-
te s'étendit en haut, comme pour
prendre quelque chose qu'elle mit
sur sa tête, & qu'elle ajusta de même
que si c'eût été une couronne. Ainsi
couronnée, elle écrivit avec son doigt
sur le lit, le nom de Dieu. Les quatre
lettres furent formées exactement
sans oublier le point sur l'i: la lecture
spirituelle, l'aumône & le travail des
mains, succéderent au couronne-
ment. Elle parut prendre quelque
chose sur le lit, & le tenir à la main,
comme un livre devant ses yeux. La
prunelle étoit toujours fixe, & la tête
sembloit suivre les lignes d'un li-
vre. Je mis ma main entre ses yeux
& la main, sans que cela troublât sa

» prétendue lecture. Elle parut quitter
 » le livre , prendre de l'argent & le
 » distribuer. Et enfin elle plia un en-
 » droit du drap, & parut coudre l'espa-
 » ce d'un *Ave Maria* ; après quoi elle
 » se laissa aller doucement sur son che-
 » vet, & termina la vision. J'osai dire
 » dire tout haut qu'on ne cherchoit
 » gueres une nape de Communion au-
 » tour du cou, & que s'il n'y avoit
 » point d'autres particularités dans cet-
 » te maladie que les visions, on opine-
 » roit aisément pour la fourberie. Je ne
 » sai quelle impression put faire ce que
 » je dis alors; mais il est constant qu'il
 » n'y a plus eu de vision après cela.

» J'en avois assez vû de près pour
 » n'en pas souhaiter davantage. Je
 » m'éloignai du lit , & je causai avec
 » diverses personnes d'esprit dont la
 » chambre étoit déjà pleine , quoi-
 » qu'on eût refusé bien du monde.

XIII.
 Troisième
 maladie, le
 Tétanos.

» Peu de temps après commença la
 » troisième maladie, le Tétanos, c'est-
 » à-dire, un enraidissement de tous les
 » membres. Les bras parurent tendus,
 » les doigts fermés, & si fort serrés que
 » personne ne pouvoit les ouvrir. On
 » prétend qu'un Medecin, deux jours
 » auparavant, faisant effort pour les

ouvrir, l'avoit blessée, & qu'elle n'en sentit rien qu'après l'accès. «

On assuroit que tout son corps étoit alors roide comme une barre de fer, & qu'on lui auroit plutôt cassé les bras & les jambes que de les fléchir en aucune manière ; & que si on la prenoit par un pied, son corps ne fléchiroit pas plus qu'un bâton. «

Dans cette situation, elle paroissoit souffrir des convulsions à la poitrine. On l'entendit trois ou quatre fois tousser soudainement. Les dents, jusqu'alors très-serrées, s'ouvrirent comme semble un peu. La respiration étoit forcée. Et la mere & le Medecin paroissoient craindre qu'elle n'expirât dans ces symptômes, qui durèrent environ un quart d'heure. «

Elle revint dans son premier état Cataleptique, & en attendant quelque nouvelle scene pour les curieux qui étoient venus tard, on admiroit & on raisonnoit. Quelques Medecins blâmoient fort un ancien Directeur des Filles Pénitentes, qui avoit osé dire, deux ou trois jours auparavant, qu'il connoissoit de quoi les filles étoient capables, & qu'on pourroit aisément guérir celle-ci en la «

» souffletant , & la châtiant durant
» quelques jours. Un homme qui se
» disoit Medecin des armées, & dépu-
» té de la part des Puissances, approu-
» voit à voix basse le sentiment du Di-
» recteur, assurant qu'il n'yavoit là que
» fourberie , & que M. d'Argenson
» feroit bientôt enlever la fille. Des
» Medecins lui dirent qu'il ne conve-
» noit pas de décider sans examen. Je
» lui dis aussi que ces sujets de douter,
» ou plutôt ces motifs de condamner,
» étoient trop vagues.

» M. Bolduc nous dit ce qu'il avoit
» fait pour éprouver ou pour guérir la
» malade. Pendant un accès , il ouvrit
» une fiole à demi pleine d'esprit de
» sel armoniac , & la lui mit aux nari-
» nes. Vous savez, Monseigneur, com-
» bien cette vapeur est véhémence. On
» convient que l'homme le plus ro-
» buste en seroit très-ému, jusqu'à sa-
» ter sans se pouvoir tenir sur ses
» pieds. Cette fille en fut émue. Tout
» son corps s'éleva , & se porta vers
» M. Bolduc pour le repousser ; mais
» sans revenir, dit-on, de l'extase. Je
» demandai si elle n'avoit pas alors
» ouvert les yeux. On n'y avoit pas pris
» garde. Quelques-uns joignoient à

tela des particularités qui paroissent-
soient exagérées. Quoi qu'il en soit-
on ajouta qu'il étoit surprenant de-
voir comme étant levée elle se sou-
tenoit sur ses pieds, & marchoit, ce-
semble, artificiellement quand on la-
pressoit. Madame la Duchesse de-
Bouillon, quelques autres personnes-
de distinction, & des Medecins sou-
haiterent de la voir dans cet état. Il-
n'auroit pas été bienséant, ni pour
moi, ni pour d'autres Ecclésiastiques,-
d'assister au lever. Je sortis. Il ne-
restoit plus qu'une demi-heure, jus-
qu'à cinq heures, qui devoit être la-
fin de l'accès. Mais, sans attendre-
cette fin, on savoit, par le récit qu'on-
faisoit de tous les autres jours, qu'elle-
paroissoit revenir d'une extase, &-
qu'elle regardoit les spectateurs avec-
quelque surprise, se plaignoit d'un-
peu de mal de tête, paroissoit igno-
rer tout ce qui s'étoit passé pendant-
l'accès; & que peu de temps après-
elle se trouvoit disposée à manger-
un poulet de bon appétit; de sorte-
qu'il faut rendre cette justice à la-
fille, à sa mere, à ses tantes, & à-
M. le Medecin, qu'on n'a pas pré-
tendu faire passer ces symptômes-

» pour des miracles , & que la reli-
» gion ou la superstition n'ont eu d'au-
» tre part à tout ce spectacle , qu'en «
» ce que la mere paroissoit entendre
» avec quelque plaisir ceux qui di-
» soient que ce devoit être là une sain-
» te fille. Le ving-cinquieme jour l'ac-
» cès se passa sans vision, le vingt-sixie-
» me de même. Et ce jour-là M. d'Ar-
» genfon fit enlever cette fille dans un
» carosse escorté de plusieurs archers,
» On la mena aux Hospitalieres de la
» Place Royale , & on la mit dans la
» sale des malades , où elle à été deux
» jours.

» Le lendemain, vers le midi , elle
» étoit en peine de savoir s'il étoit
» près d'une heure. On ne la trompa
» point, on lui dit précisément l'heu-
» re. Elle ajusta ses coeffer & le drap
» de son lit , & à une heure elle entra
» dans l'insensibilité qui a été décrite.
» La Communauté fut curieuse de la
» voir dans cet état, les yeux ouverts,
» la prunelle fixe , nul sentiment ap-
» parent. C'est tout ce qu'elle fit voir
» ce jour-là. La scene dura un peu
» plus de trois heures. Le Medecin de
» la Communauté crut cette fille vrai-
» ment Cataleptique. Le Chirurgien

craignoit quelque fourberie. Et le jour suivant , qui étoit un samedi , les Religieuses prirent quelques précautions pour la découvrir. A une heure elles fermerent les rideaux du lit , & quelques-unes regardoient de temps en temps, par la séparation des rideaux, en quel état étoit la malade. Soit par quelque cause qui m'est inconnue , soit que la malade se lassât de soutenir si long-temps le jeu sans spectateurs , vers les trois heures une Religieuse lui vit remuer les yeux , elle ouvrit les rideaux , la malade parla , & dit que son accès étoit fini. Cela fut cause que M. le Duc d'Orléans , qui y alla vers les quatre heures, ne put voir aucun de ces symptômes qui devenoient si célebres.

Le même jour M. d'Argenson , craignant encore le concours & le spectacle fit enlever cette fille. L'Exempt la mena chez lui, & de-là dans un endroit qui n'a pû être découvert durant plus d'un mois, ni par les parens de la fille , ni par le Medecin , quelques mouvemens qu'ils se soient donné pour en être informés. Depuis ce temps-là on a

» dit, de la part de M. le Lieutenant
» de Police , que la fille avoit avoué
» de vive voix & par écrit la fourberie.
» Quelques-uns l'ont cru , les autres
» n'ont pû le croire. Le Medecin s'est
» plaint hautement du bruit qu'on fai-
» soit courir, & a défié publiquement
» qui que ce soit de donner aucune
» preuve constante de cet aveu. Cha-
» cun a continué à raisonner comme
» il lui a plu. Quelques-uns ont mêlé
» dans les faits des miracles & du sor-
» rilege ; & nul des Medecins ou des
» Académiciens, qui ont été temoins
» oculaires des faits , & qui en pou-
» voient parler exactement , n'en ont
» rien écrit. On n'en parlera peut-
» être que dans le temps où l'on aura
» oublié ou altéré les circonstances.
» C'est ce qui arrive assez ordinaire-
» ment , & qui empêche ensuite les
» Physiciens & les Théologiens de
» discerner entre ce qu'a opéré la na-
» ture ou la feinte.

» Au défaut de ces Messieurs , j'ai
» cru, Monseigneur, que je ne devois
» plus différer de vous faire part de ce
» qui embarrasse tant de personnes.
» J'ai l'honneur d'être , avec le plus
» profond respect , &c.

S E C O N D E L E T T R E

Touchant la fille cataleptique , écrite au même Seigneur.

Pour faciliter le jugement qu'on voudra porter touchant la maladie extraordinaire que j'eus l'honneur de vous exposer avant-hier, Monseigneur, je crois qu'il ne sera pas inutile de marquer ici diverses réflexions pour & contre. Je commencerai par les raisons qui peuvent faire passer tous ces faits pour des symptômes d'une vraie maladie, & ensuite j'exposerai les moyens de découvrir la fourberie.

1^o Pourroit-on soupçonner de fourberie le Medecin, qui risqueroit de se perdre de réputation en jouant le public ? On n'a rien caché. Beaucoup de Medecins ont examiné toutes choses. On a laissé donner des remèdes assez violents, & faire toutes les épreuves qu'on a souhaité.

2^o. Après vingt-cinq jours d'épreuve publique, huit Medecins ont déclaré, dans une consultation par écrit, que la malade étoit atteinte d'une vraie cataleptie, compliquée

XIV.
Raisons de croire que c'est ici une vraie Cataleptie.

„ d'autres maux ; & l'on dit que di-
 „ vers autres Medecins auroient signé
 „ la consultation , si l'on n'avoit fait
 „ enlever la fille. Qui croira-t-on là-
 „ dessus, si l'on ne croit les Medecins?
 „ Ne faut-il pas s'en tenir à l'axiome ,
 „ *cuique in arte sua perito credendum est* ?
 „ 3°. La fille en question n'a, dit-on,
 „ ni assez d'esprit, ni assez de force de
 „ corps pour tout le menage qu'il fau-
 „ droit faire. Comment tenir durant
 „ quatre heures les yeux ouverts, tou-
 „ jours fixés , sans craindre les gestes
 „ menaçans ? Est-on insensible aux pi-
 „ qures ? Comment se soutenir un de-
 „ mi pied au-dessus du chevet ? Nulle
 „ posture n'est plus gênante. Peut-on
 „ par feinte rendre le corps roide
 „ comme un bâton ?

„ 4°. Ce n'est pas ici une maladie
 „ nouvellement forgée. Elle est décrite
 „ dans les Medecins. Etmuller , Ri-
 „ viere en parlent , & citent divers
 „ autres Auteurs. Menjot , ancien &
 „ savant Medecin de Paris , en a fait
 „ une ample dissertation latine ; voici
 „ ce qu'on trouve dans ces Auteurs.

xv.

Description
 de cette mala-
 die dans la

„ Certe maladie est très-rare, & di-
 „ gne d'admiration ; & quel Auteur
 „ que ce soit qui en ait vû quelqu'une

ils ont tous jugé qu'elle étoit digne d'observation, & en ont décrit l'histoire. Le premier de tous est Galien dans son commentaire sur le premier livre des Prorrétiques, sect. 2. partic. 56. qui propose l'histoire de l'un de ses condisciples, surpris d'une catalepsie pour s'adonner trop à l'étude.

pratique de
Medecine
la théorie im-
primée à
Lyon 1664.
Liv. 1. ch. 4.
du catoché, ou
catalepsie.

Il étoit, dit-il, du tout inflexible, étendu & roide comme du bois, & sembloit tellement nous regarder ayant les yeux ouverts, qu'il ne les clignoit point du tout. Il ne parloit pourtant point. Il dit aussi qu'il entendoit tout ce que nous disions, quoique non bien évidemment, ni clairement, & répétoit même quelque chose dont il se souvenoit; & il dit qu'il regardoit tous les assistans, si bien que se souvenant des actions de quelques-uns il les exposoit; mais il ne pouvoit parler, ni remuer aucune partie. Et Fernel. l. 3. des maladies des parties, chap. 2. rapporte deux histoires en ces termes: l'un, pendant qu'il s'appliquoit assiduellement à l'étude & à écrire, fut subitement frappé de ce mal, & resta si roide, qu'étant assis, & pressant la plume avec les doigts, ayant les yeux fixes sur son livre, sembloit s'appliquer à cette même étude, jusqu'à ce qu'ayant été appelé &

» & remué , on reconnut qu'il étoit
» sans sentiment ni mouvement. Je
» visitai un autre, étant comme mort,
» qui ne voyoit ni n'entendoit ; &
» qu'on le piquât, il ne le sentoit
» point. Il avoit pourtant la respira-
» tion libre. Il avaloit pourtant tout
» ce qu'on lui mettoit dans la bouche.
» Si on le levoit du lit, il se tenoit
» tout seul ; & si on le pouffoit, il
» marchoit ; & en quelque posture
» qu'on lui mît la main, le bras ou
» la jambe, il y restoit fixe & immo-
» bile : vous eussiez dit , que c'étoit
» un phantôme , ou une statue qui
» marchoit par quelque artifice.

» On peut voir semblables histoires
» dans Skeknius , Marcellus Donatus,
» Rondelet , Jacotius , & plusieurs
» autres ; d'où on peut conclure que
» le plus souvent on remarque en
» cette maladie l'abolition des sens
» intérieurs & extérieurs , avec une
» roideur de membres. Quelquefois
» pourtant les sens n'y font pas du
» tout abolis : enforte que les mala-
» des entendent ceux qui parlent : &
» quelquefois aussi les membres ne
» sont pas roides ; mais qu'on les peut
» fléchir , & placer en diverses situa-
» tions.

Voilà ce que rapporte Riviere. «
N'a-t'on pas vû dans notre malade «
tous ces symptômes : & comme tou- «
tes les maladies ne se ressemblent «
pas, on ne peut pas trouver étrange «
qu'il y ait ici quelques autres sym- «
ptômes plus singuliers & plus cu- «
rieux. »

On entend , dit Menjot , par la «
catalepsie , ou le catoché , une affe- «
tion qui ôte au malade la parole , «
le mouvement , l'usage des sens ex- «
térieurs & intérieurs , le laisse dans «
la même situation de corps , dans «
laquelle la maladie l'a faisi, les yeux «
ouverts, la prunelle fixe, sans qu'on «
puisse faire remuer les paupieres «
avec des gestes menaçans. «

Maladie tout-à-fait étonnante, qui «
n'est proprement ni un sommeil , ni «
une veille ; mais qui tient de l'un & «
de l'autre. «

Outre cette grande catalepsie, qui «
ne laisse d'autres marques de vie «
que la respiration, l'Auteur dit qu'il «
y en a une moindre , qui ne sus- «
pend pas toutes les opérations de «
l'animal , & n'empêche point que «
les malades étant poussés ne mar- «
chent à peu près comme feroit une «

XVI.
Description
de la maladie
par M. Men-
jot, tirée de sa
dissertation
latine de cata-
lipsi , que je
mets en fran-
çois. *Inter
dissertationes
pathologicas*
pag. 168.

pag. 169

» machine , & que leurs membres ne
» puissent être fléchis , & demeurer
» dans la situation qu'on leur veut
» donner.

pag. 171.

» Menjot dit encore que quelques-
» uns confondent mal à propos la ca-
» talepsie avec le Tétanos.

pag. 181.

» Enfin, selon M. Menjot, rien n'est
» plus rare que cette maladie. Les plus
» vieux Medecins n'en trouvent pres-
» que pas d'exemple dans les Villes les
» plus peuplées. Et le mal est si pres-
» sant & si aigu qu'en trois ou quatre
» jours tout au plus, il ôte absolument
» le mouvement & la vie au mala-
» de. Quelques-fois il se change en
» épilepsie , apoplexie , ou mélan-
» colie. Et généralement parlant , il
» y en a très peu qui en reviennent ;
» de sorte que si le malade en ques-
» tion avoit fait voir au public durant
» plusieurs jours la complication pé-
» riodique de ces trois maladies , la
» Catalepsie , le Tétanos & la Passion
» hystérique qui causeroit les visions ,
» & qu'enfin elle eût été guérie par
» M. Grandval ; c'auroit été peut-être
» l'exemple le plus rare & le plus ad-
» mirable, de toute la Medecine. Si
» ces Auteurs admirent si fort ces

symptômes qu'ils décrivent , & qui «
sont en effet si rares , n'avons-nous «
pas lieu d'être ravis du spectacle «
qu'on vient de donner au Public, en «
lui en faisant voir qui sont encore «
plus considérables par leur variété & «
par leur durée ? Quoi qu'en dise «
Menjot, qu'ils doivent finir en trois «
ou quatre jours, ceux-ci ont duré 26. «
jours. Ils étoient même en bon train «
de continuer. Et l'on peut bien dire «
que si on avoit laissé M. Grandval «
travailler en repos & à loisir à gué- «
rir sa malade , dont il a décrit du- «
rant si long-temps les symptômes «
surprenans , il auroit fait une des «
plus rares & des plus admirables cu- «
res que toute la Médecine puisse «
nous fournir. «

Un premier soupçon de fourberie «
est que la vision de la Communion «
a cessé deux fois , une fois après «
qu'une personne eut dit , le septie- «
me ou le huitieme jour, qu'il étoit «
indigne de mêler la Communion «
à ce spectacle : il n'y eut plus de vi- «
sions durant quelques jours. Cette «
scene étoit pourtant la plus jolie de «
toutes. Elle recommença. Je m'avi- «
sai de dire tout haut , le vingt-qua- «

XVII.
Soupçons
de fourberie
Moyens de la
découvrir.

» trieme jour ; que ces visions avoient
» l'air d'une fiction ; mais que la Cata-
» lepsie & le Tétanos avoient quelque
» chose de singulier & d'étonnant :
» les visions ne revinrent plus.

» 2^e Soupçon. Cette fille n'a-t-elle
» point essayé de contrefaire les symp-
» tômes de la Catalepsie qu'elle a pû
» entendre décrire si souvent ? Le Me-
» decin étoit dans la même maison ,
» les livres aussi : n'a-t-elle point voulu
» donner nne scene au Public ? Du
» moins le temps qu'on prenoit, de-
» puis une heure jusqu'à cinq étoit bien
» propre pour assembler du monde.

» 3^e Soupçon. La mere & la fille ne
» sont peut-être pas fort à leur aise.
» N'a-t-on point voulu faire venir
» quelqu'argent en faisant courir tant
» de monde ? On ne demandoit rien
» en entrant ; mais on représentoit à
» quelques personnes, que cette mala-
» die coûtoit beaucoup, qu'on étoit
» dans un grand embarras. La mere ac-
» ceptoit ce qu'on donnoit. L'Ecclé-
» siastique qui m'engagea à y aller
» donna en sortant une piece de tren-
» te sols

» 4^e Soupçon. L'accès a fort dimi-
» nué dans la sale des Hospitalieres.

Quand les rideaux ont été fermés, & qu'il n'y a point eu de spectateurs, le jeu a été plus court de moitié.

5^e Soupçon. Le pouls, que je trouvais vif, précipité, uniforme, sans fièvre & sans élévation, n'étoit-il point une marque d'une grande contention d'esprit, nécessaire pour soutenir un jeu fort pénible & fort difficile? Du moins un tel pouls convient beaucoup mieux à un tel jeu, ou à une telle contention, qu'à la catalepsie, à la passion hystérique & aux vapeurs. Dans ces maladies j'ai lû & j'ai toujours entendu dire que le pouls n'est nullement uniforme; mais qu'il est au contraire intermittent, & agité par des secousses ordinairement inégales.

Parmi tous ces sujets de soupçon, il y a une observation qui m'a toujours paru une preuve décisive de l'imposture. C'est la facilité avec laquelle le corps de la prétendue cataleptique s'est élevé, soutenu & abaissé. Je l'ai dit à M. le Medecin, les deux ou trois fois qu'il m'a fait l'honneur de venir me voir. Il tâcha de me faire entendre que ce qu'il y avoit d'admirable dans cette maladie, c'est

XVIII.
Preuve décisive de l'imposture.

» que le moteur extérieur faisoit sans
» aucune peine, en touchant la catalep-
» tique , ce que l'ame auroit produit
» dans elle , si l'usage de tous ses sens
» n'avoit été suspendu par la catalep-
» sie.

» J'aurois souhaité de tout mon cœur
» qu'il eût pû me donner quelque rai-
» son qui levât mes difficultés. Mais je
» ne trouve rien qui satisfasse à ce que
» je lui dis : le voici à peu près. Il n'est
» pas naturel (sans aucune feinte de la
» part de la fille) que j'aie pû élever
» son corps aussi facilement que je l'ai
» fait. Il n'est pas naturel que son corps
» se soit soutenu de lui-même, quand
» je l'ai laissé élevé à un demi-pied au-
» dessus du chevet ; & il n'est pas non
» plus naturel qu'après l'avoir laissée
» dans cette situation , j'aie pû l'abais-
» ser sans trouver aucune résistance.
» Tout cela est fort aisé à prouver.

» La Mécanique suit toujours ses
» loix. Un corps demeure toujours dans
» la même place s'il n'est poussé ; & il
» n'est remué que par une force propor-
» tionnée à son poids. On convient que
» tout le corps de la malade étoit pe-
» sant pendant la catalepsie, comme il
» l'étoit auparavant. En effet, la léthar-
gie

gie ne rend pas plus léger que le sommeil. Tout son corps pesoit du moins autant dans cet état léthargique qu'il pesoit avant la léthargie. Si tout le corps pesoit cent livres, la moitié du corps depuis la tête jusqu'à la ceinture pesoit donc environ cinquante livres. Il falloit donc, pour élever cette moitié de corps, faire un effort proportionné au poids de cinquante livres ; & par conséquent il faut que cet effort ait été fait, ou par moi lorsque je l'ai touchée à l'épaule, ou par elle. Certainement ce n'est pas moi qui l'ai fait, puisque je n'ai pas employé plus de force qu'il en auroit fallu pour lever une once. C'est donc elle qui a fait cet effort proportionné au poids de cinquante livres. Or, si elle étoit vraiment & entièrement cataleptique, avec une entière abolition & suspension des sens, causées par une interruption de la circulation des esprits animaux ; elle seroit incapable de faire cet effort ; elle ne connoîtroit pas même ce que je voudrois faire en la touchant à l'épaule. Donc ce n'est point ici l'effet d'une vraie maladie, mais d'une feinte & d'une imposture.

» 2°. Quand j'ai élevé cette moitié
» de corps à un demi-pied au-dessus
» du chevet, qu'est-ce qui l'a retenue
» dans cet état si violent? Le corps na-
» turellement doit retomber par son
» propre poids, comme retombe un
» homme qui dort, qui est en léthar-
» gie, ou qui est mort. Donc, pour
» empêcher que ce poids de cinquan-
» te livres ne tombe, il faut qu'on le
» soutienne. Qui est-ce qui le soutient?
» Je le demande, & je l'ai demandé
» plus d'une fois à M. le Medecin. Il
» m'a dit que les esprits animaux cou-
» loient alors dans les muscles, les
» gonfloient, & soutenoient ainsi ce
» poids. Mais, en premier lieu, com-
» ment accorder cette supposition
» avec l'interruption du cours des es-
» prits animaux, qui forment la par-
» faite catalepsie? N'est-il pas visible
» qu'il faudroit au contraire que les
» esprits fussent forr en mouvement
» pour couler si vite dans les muscles?
» En second lieu, quand ils pourroient
» y couler si vite, il faut encore un ef-
» fort pour les y retenir. Il faut le mê-
» me effort au second moment & au
» troisieme, qu'il le falloit au pre-
» mier. Or, par la supposition de la

catalepsie parfaite, formée par la « suspension de tous les sens, la préten- « due cataleptique ne fait aucun ef- « fort pour retenir les esprits qui gon- « flent les muscles, & soutiennent le « poids de cinquante livres. Donc ce « n'est pas ici un effet de la catalep- « sie, mais de la feinte & de l'impo- « sture. Aussi la voyoit-on rougir lors « qu'elle se soutenoit dans cette po- « sture, comme il arrive à ceux qui « font un pareil effort.

3°. Je dis enfin que s'il n'y avoit « ici de la feinte, je n'aurois pas pû « abaisser si aisément cette moitié de « corps sur le chever. Supposons que « les esprits animaux aient gonflé & « bandé les muscles pour soutenir cin- « quante livres pesant, il faut un ef- « fort supérieur pour surmonter l'ef- « fort de ce gonflement : il me faut « donc faire un peu plus d'effort que « je n'en ferois pour remuer cinquante « livres, comme pour contrebalancer « une livre il faut un peu plus d'une « livre. Or je n'ai pas fait un tel ef- « fort : c'est donc elle qui a cessé de « déterminer les esprits animaux à « gonfler les muscles; & qui a abaissé « son corps en feignant de ne le pas «

» faire ; & par conséquent c'est ici un
» effet de l'imposture.

» Je crois qu'il ne faut pas insister
» davantage sur cet article. J'apprends,
» en écrivant ceci, qu'on a enfin rendu
» la cataloptique à sa mere , après l'a-
» voir tenue dans un lieu où elle a
» fait une rude pénitence. Il faut
» qu'on ait connu sa faute pour l'avoir
» punie , & qu'on n'ait pas cru cette
» faute assez grande pour faire durer
» plus long-temps la pénitence.

» Véritablement ce n'est pas un
» grand mal que de donner durant
» quelques semaines un spectacle à di-
» verses personnes simplement curieu-
» ses, & peut-être oisives ; mais c'est
» un plus grand mal qu'on ne pense,
» que d'embarrasser les Medecins &
» les Physiciens , jusqu'à leur faire
» prendre pour l'effet d'une maladie
» ce qui ne pourroit être naturel ; & à
» répandre par-là un grand nuage sur
» le discernement qu'on doit faire en
» diverses occasions entre ce qui peut
» être produit par les loix naturelles
» & ordinaires du mouvement , & ce
» qu'il faudroit attribuer à des loix
» extraordinaires & surnaturelles, s'il
» n'étoit l'effet de la fourberie. J'ai
» l'honneur d'être , &c.

Fin du second Livre.



LIVRE TROISIEME.

Des préservatifs qui passent pour naturels ou miraculeux.

CHAPITRE I.

*Erreurs des doutes sur les Talismans.
Pourquoi les plus anciens Peuples s'en
sont servis. Origine des Talismans.
Les Philosophes aussi superstitieux que
les Peuples. Détail de quelques pré-
servatifs.*

POUR montrer que ce qu'on attri-
bue aux Talismans, ou petites
figures gravées sur du métal, est une
folie, il ne faut que rappeler la ré-
gle dont nous nous sommes déjà ser-
vis : Savoir, *qu'une cause physique &
matérielle doit toujours agir de la même
manière, dans les mêmes circonstances
physiques.* On nous dit, par exemple,
que s'il arrive des incendies à Paris,
c'est parcequ'on n'y conserve plus le
Talisman dont parle Gregoire de
Tours, * qui fut trouvé dans la ri-

I.
Erreurs des
doutes sur les
Talismans.

* Hist. Fr.
lib. 8. c. 33.

*Curiosités
inconnues, pag.
212.*

viere. La perte de cette piece rare a fait gémir plusieurs personnes; & le plus savant défenseur des Talismans qui ait paru dans ce siecle, ne pouvant retenir ses soupirs : *Nous soupçons tous les jours, dit-il, les dommages que le feu a du depuis si souvent fait dans cette Ville; & auparavant la découverte de cette lame merveilleuse, tous ces malheurs y étoient inconnus.*

Je laisse à part les réflexions par lesquelles on prouveroit clairement que les principes sur lesquels s'appuient les défenseurs des Talismans, sont tous principes faux ou outrés. Je dis seulement qu'avec la regle établie, on doit être convaincu qu'une plaque ne peut, par aucune vertu physique & naturelle, préserver une Ville du feu. Car, quelque vertu qu'on lui attribue, empêchera-t-elle le bois de brûler? Si cela est, il ne sera donc plus possible de faire du feu en aucun endroit de la Ville; & si l'on peut en faire, est-ce que le bois ne brûlera que sous la cheminée, dans un four, ou en quelqu'autre endroit où le feu ne peut causer aucun dommage?

Est-ce que des fagots bien secs, des étoupes, du foin & de la paille

feront incombustibles, si, étant dans un grenier, un méchant homme va y présenter un flambeau allumé pour y mettre le feu? Et de la poudre à canon ne prendroit-elle point feu, si un étourdi y laissoit tomber quelques bluettes? Combien d'absurdités dans cette prétendue vertu de préserver du feu! Mais que faut-il pour les apercevoir & pour les réfuter, que recourir à la regle proposée? Donc ou la prétendue vertu des Talismans empêchera toujours le bois de brûler, ou il brûlera également, soit qu'on y mette le feu avec raison & pour quelque besoin, ou qu'on le fasse par malice.

Cependant un habile Physicien a osé entreprendre d'expliquer physiquement les effets des Talismans. Cela fait bien voir que, parmi les Philosophes les plus éclairés, on en verra toujours qui seront susceptibles d'illusion.

Je ne trouve pas étrange que les Sabéens, les Chaldéens & les Egyptiens aient cru aux Talismans, & qu'ils se soient persuadés qu'une plante, ou du métal, dévotement préparés sous un certaine constella-

II.
D'où vient
que les plus
anciens Peu-
ples ont cru
aux Talif-
mans.
Origine des
Talismans.

tion, pourroient les préserver de plusieurs malheurs, & leur procurer des avantages considérables. Leur physique toute superstitieuse en étoit cause. Ils admettoient par tout des Intelligences. Selon eux les plus puissantes animoient les corps célestes; & c'étoient d'elles dont tous les autres Génies dépendoient. De-là le culte des Astres. De-là cette persuasion, que tout venoit de leurs influences, & qu'il falloit leur demander la protection dans les adversités, & des moyens pour les prévenir.

Le savant Maimonides, * qui avoit vû plusieurs anciens Livres des Sabéens, remarqua que toutes leurs dévotions, & toutes leurs pratiques superstitieuses avoient rapport aux influences des Astres. Et, comme il l'a fort judicieusement observé, c'est

* *Dent.* 4. 19. ce qui fit défendre * si expressément

* Quòd si consideraveris opiniones illas antiquas & infirmas, apparebit tibi, in confesso quasi apud illos fuisse, quòd per cultum stellarum exculta & fecunda reddatur terra. Hinc sapientiores, Doctiores & religiosiores inter ipsos prædicabant & indicabant hominibus, quòd Agricultura, quâ homines subsistunt & conservantur, ab ipsorum voluntate dependeat; si nempe Solem, reliquaque astra debito cultu venerentur: si verò peccatis suis illa offendant, urbes & agros vastari. *More Nevoe. par.* 3. c. 37.

au Peuple Juif d'adresser jamais des vœux à la milice celeste , ainsi que faisoient les Sabéens. Ceux-ci s'imaginoient § qu'il y avoit des Etoiles qui prenoient un soin tout particulier des animaux , des plantes & des métaux , & qu'il ne falloit qu'invoquer ces Astres , & leur rendre quelque honneur particulier , pour faire produire aux métaux & aux plantes des effets tout-à-fait surprenans. C'étoit donc des Esprits , & non pas de la vertu naturelle des corps , qu'ils attendoient ces effets.

§ Existimant enim quamvis plantam suam habere stellam , quemadmodum & omnibus animalibus & metallis certa sidera adscribunt Arbitrantur etiam opera illa esse peculiares stellarum cultus , illasque tali actione , sermone , vel fumo delectari , & ejus gratia quidquid oprant sibi præstare. c. 37. Porro , secundum sententias illas Zabionum , erexerunt stellis imagines ; & Soli quidem imagines aureas , Lunæ verò argenteas ; atque ita metalla & climata terræ inter stellas partiti sunt. Dixerunt enim climatis. N. Deum esse , stellam. N. Deinde sacella ædificaverunt , imaginesque in illis collocarunt , arbitantes vim stellarum influere in illas imagines , easque intelligendi virtutem habere , hominibus prophetiæ donum largiri , ac denique quæ ipsis utilia ac salutaria sunt indicare Ita dicunt de arboribus quæ sunt ex portione stellarum illarum ; cum arbor quædam stellæ alicui dedicatur , nomini ejus plantatur , & hoc vel illo pacto colitur , quod virtutes spirituales stellæ in arborem illam infundantur. Atque ex hac imaginationum specie ortæ sunt sententiæ aliæ , è quibus fuerunt Præstigiatores , Augures , Astrologi , Incantatores , &c. *Idem cap. 29.*

Comme la créance des Esprits se répandit presque parmi toutes les Nations , & principalement parmi les Grecs & les Romains , ceux-ci allant bien au-delà de tout ce que les anciens Patriarches avoient enseigné touchant les Anges Gardiens , ils multiplièrent si fort le nombre des Génies , qu'ils en placèrent indifféremment partout. L'air , l'eau , le feu , les forêts , les métaux , & les autres productions de la terre , tout étoit dirigé par des Génies : & Prudence reproche fort agréablement aux Romains , qu'ils en mettoient dans chaque recoin des maisons , & des Villes.

*Contra Symm. Cum portis , domibus , thermis , stabulis
L 2. 445. soleatis*

*Adsignare suos Genios ; perque omnia
membra*

*Urbis , perque locos , Geniorum millia
multa*

*Fingere , ne propriâ vacet Angulus ullus
ab umbrâ.*

Dans la pensée que les Dieux , c'est-à-dire , les Génies agissoient dans les métaux consacrés en leur

honneur, les Amulettes, les Talismans n'avoient plus rien d'inconcevable : car que ne peuvent pas faire des Esprits à qui Dieu a donné le pouvoir d'agir sur les corps ? On étoit si persuadé que c'étoit par eux que les Talismans étoient efficaces, qu'on appelloit souvent ces Plaques, ces statues Talismaniques, les Dieux Conservateurs, les Dieux Tutélaires. *Dii Averrunci, Dii Tutelares.* En effet les Dieux des Gentils, c'est-à-dire, * les Démonsoyés quelquefois des prodiges à l'occasion de ces Talismans, pour entretenir la superstition dans les esprits. Je dis, la superstition ; car pouvoit-on nommer autrement de telles erreurs ?

* Omnes
Dii gentium
Dæmonia.
P/. 147.

Il est évident que tous ces Peuples se trompoient, qu'ils avoient outré la Théologie des anciens, & qu'ils tomboient dans des extravagances qui font honte au genre humain. Mais, je ne crains pas de le dire, les Physiciens, qui ont prétendu pouvoir expliquer les effets des Talismans par la seule action des corps, sont encore plus déraisonnables que ne l'étoient tous ces Peuples ; parcequ'il n'est pas impossible que des In-

telligences puissent s'accommoder à nos desirs , & opérer des prodiges ; au lieu que la matiere n'ayant ni connoissance ni liberté , elle doit agir toujours d'une maniere uniforme dans les mêmes circonstances physiques , & ne peut absolument faire tout ce qu'on attribue aux Talismans.

III.
Phyficiens
moins raison
nables que
les Peuples
les plus super-
stitieux.

Mais les Philosophes ont voulu trouver dans la matiere tout ce que les anciens attribuoient aux Esprits ; & c'est ce qui leur a fait dire tant de mauvaises raisons , & qui leur a fait retenir un langage , qui dans leur bouche est tout à fait faux & inintelligible.

Que la chute d'une maison ensevelissant trente personnes sous ses ruines , une de ces personnes se trouve heureusement sauvée sous deux poutres ; ou sous deux grandes pierres qui s'ajustent en forme de voute , & qu'un Sabéen ou un Chaldéen me dise que c'est son Etoile qui l'a préservé du péril , je n'en ferai pas plus surpris , que si un Juif ou un Chrétien me disoit que son bon Ange a empêché qu'il ne se blessât ; parce que le Sabéen met dans l'Etoile une Intelligence capable de secourir les hommes dans le besoin.

Mais qu'un Philosophe qui prend l'Etoile pour ce qu'elle est, c'est-à-dire, pour un corps inanimé, veuille néanmoins retenir le langage du Sabéen : qu'il s'avise de dire que c'est son Etoile ; comme si l'Etoile devoit envoyer de petits corps qui ajustassent les poutres & les pierres de telle manière qu'elles ne pussent le blesser : c'est assurément une prétention aussi déraisonnable, que d'attendre quelque secours particulier d'un morceau de métal, à cause de quelques cérémonies superstitieuses avec lesquelles on l'aura préparé.

Je sai qu'il y a des personnes qui bannissent de la construction des Talismans tout ce qui sent trop la superstition. Mr. Gadrois les réduit à du métal fondu dans un temps serein, sous une certaine constellation.

I V.
Mr. Gadrois purge les Talismans de toute superstition grossière.

Premièrement, dit-il, je ne crois pas que l'impression de la figure soit beaucoup nécessaire à l'usage du Talisman. Elle ne nous sert seulement que pour nous apprendre que le Talisman est fait sous une certaine constellation, & pour nous en faire connoître l'usage & les propriétés. Je ne crois pas non plus

Des Influences des Astres c. 7.

» que la grande attention, que l'on
» demande à celui qui fait la figure,
» soit aussi fort nécessaire à l'effet du
» Talisman.

» Ce qu'il faut ici considérer, est
» le soin que l'on doit avoir de fon-
» dre le métal pendant que l'Astre
» domine, & dans un temps serein ;
» car, quoique les influences soient
» capables de pénétrer les corps les
» plus épais, & de percer les lieux les
» plus profonds, elles pourroient être
» néanmoins affoiblies par la densité
» des nuages, & par les influences
» des autres Astres.

» Cela supposé, on peut croire que
» la matiere de l'Astre qui domine,
» descendant ici bas, pénétrera le mé-
» tal fondu, le percera d'une infinité
» de trous, & en remplira tous les
» pores; de sorte que ce métal, après
» même s'être figé, conservant tous
» ses trous, y conservera aussi la ma-
» tiere céleste qui y sera restée.

» Ainsi je croirois que les Talif-
» mans sont comme des pierres d'ai-
» man, & que comme la matiere
» magnétique circule à l'entour de
» l'aiman, de même l'influence cé-
» leste circule à l'entour du Talif-

man La matiere de l'Astre, «
ajoute-t-il, qui est amassée autour «
du Talisman, ne peut elle pas être «
un poison aux bêtes véneneuses ? &
ne peut-elle pas par ses effusions pré- «
server quelque lieu de toutes sortes «
d'insectes ?

Mr. Gadrois explique si nettement
sa pensée, qu'on voit bien qu'il n'a
pas voulu se sauver sous l'obscurité
de quelques termes. On ne peut as-
surément rien dire de moins mau-
vais sur cet article, ni éloigner avec
plus de soin toutes circonstances vai-
nes ou morales : mais je dis encore,
que les Talismans, ainsi réduits à ce
qu'ils ont de physique, ne peuvent
produire les effets qu'on leur attri-
bue, & que ce qu'on en dit tient de
la superstition, ou de la fable : en
voici la preuve.

V.
Réfuté par
la regle éta-
blie.

Un Talisman est une piece de mé-
tal fondu sous une certaine constel-
lation : donc, là où il se trouvera du
métal fondu sous la constellation re-
quise, l'effet attendu doit être pro-
duit. Or on peut assurer, qu'il y a
depuis long temps à Paris du métal
fondu en tout temps, & sous toutes
les constellations ; outre qu'on en

fond tous les jours à la Monnoie , & en vingt autres endroits de la Ville. Donc Paris doit être préservé de toutes sortes d'accidens fâcheux. Car rien ne manque à ce métal fondu que le dessein d'en faire un Talisman; circonstance qui, n'étant pas physique, ne peut empêcher la vertu qu'on prétend que la constellation lui donne. Et puisqu'il y a des Talismans pour chasser les mouches, les rats, les serpents, préserver des maladies contagieuses, du feu, & de plusieurs autres miseres, Paris doit être exempt de tous ces maux. Or l'expérience montre le contraire : donc tout ce qu'on dit des Talismans est ou fable, ou superstition.

V I.
Sur les
moyens de
détourner la
grêle avec du
sang.

Senèque ne se crut pas obligé de réfuter sérieusement ceux qui de son temps vouloient donner des raisons physiques d'une pratique superstitieuse & bizarre des habitans de Cleone : * lorsque quelque nuée paroïsoit disposée à se résoudre en grêle,

* Alteri suspicari ipsos aiunt, esse in ipso sanguine vim quamdam potentem avertendæ nubis ac repellendæ. Sed quomodo in tam exiguo sanguine potest esse vis tanta, ut in altum penetret, & eam sentiant nubes? Quanto expeditius erat dicere : mendacium & fabula est? *Lib. 4. quæst. nat. c. 7.*

on immoloit des agneaux ; ou , par quelque incision à un doigt , on en faisoit sortir du sang , dont la vapeur , montant jusqu'à la nuée , l'écartoit , ou la dissipoit entierement. C'étoit du moins ce que disoient ceux qui vouloient expliquer physiquement ce phénomène : mais Seneque se moquant d'eux : Ne vaudroit-il pas mieux , disoit-il , soutenir que c'est une folie & une fable ?

N'en faudroit-il pas dire autant de ce que Marsile Ficin attribue au corail , après Metrodore & Zoroastre. * Ces auteurs prétendent que le corail dissipe les terreurs paniques , écarte la foudre & la grêle. Et quelque peu vrai-semblable que cela soit , le Philosophe Fortunio Liceti , qui s'est aquis beaucoup de réputation en ce siècle , ose bien en donner la raison physique. C'est , dit-il , que le corail exhale une vapeur chaude , qui s'élevant en l'air dissipe tout ce qui peut causer le tonnerre ou la grêle.

V I I.
Sur la vertu
du corail ,
pour écarter
la foudre.

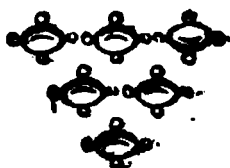
* Si corallus insanos terrores amovet ; si fulgura repellit & grandinem , id efficete per se valet calore sui temperamenti , dissolvens tum vapores terros , terroris insani pueris & melancholicis effectores , tum frigiditatem , in ambiente fulgura per Antiperistasis , & grandines per se procreantem. *Tract. de annulis* , cap. 19.

VIII.
Superstition
d'Auguste.

On croyoit aussi autrefois que la peau d'un veau marin préservoit de la foudre. Plusieurs Auteurs l'ont assuré; & je ne doute point que du temps d'Auguste il n'y eût des Philosophes qui donnoient des raisons physiques de ce prétendu phénomène. C'est apparemment * ce qui engagea ce grand Empereur à se tenir toujours muni d'une pareille peau, comme d'un bon préservatif contre le tonnerre & la foudre.

Quelques-uns prétendoient encore que les figues devoient avoir la même vertu. Tant il est vrai que les Philosophes découvrent d'admirables vertus en toutes sortes de choses.

* Tonitrua & fulgura paulo infirmius expavescebat : ut semper & ubique pellem vituli marini circumferret pro remedio. *Sueton. 90.*



CHAPITRE II.

De la disposition de la plupart des hommes à ne pas condamner ce qui ne paroît pas nuire au prochain.

LES hommes sont tels à présent qu'ils étoient autrefois; toujours portés à ne pas condamner des effets, quelque surprenans qu'ils soient, pourvû qu'ils ne paroissent pas nuisibles. On abhorre assez naturellement les maléfices, ou l'on ne les croit pas, ou l'on voudroit pouvoir les punir. Mais on ne voit ni l'on ne craint pas facilement le mal, lorsqu'on entend parler de certaines pratiques qui procurent quelque avantage temporel aux hommes sans nuire au prochain. Quelquefois on s'en divertit, & l'on se contente de se moquer de ceux dont les secrets ne réussissent pas. Et véritablement ils méritent bien qu'on se moque d'eux : *Quis miserebitur incantatori à serpente percusso*? Mais on ne se persuade pas facilement qu'on doive faire cesser ces sortes de pratiques. L'Empereur Constantin se

I.
On n'abhorre communément que les maléfices.

Eccles. 12.
v. 13.

II.
Loi de Con-

Constantin favorable aux superstitions qui paroissent utiles.

trouvoit dans cette disposition, lorsqu'en 321. étant déjà Chrétien, il fit une Loi, par laquelle il condamnoit les superstitions qui nuisoient à la santé des hommes, ou qui les porteroient à l'impureté; mais par cette Loi il excusoit toutes les pratiques qu'on employoit pour la santé, ou pour détourner la pluie ou la grêle qui auroient gâté les fruits de la terre, à cause que tout cela étoit avantageux, & ne nuisoit à personne. *Eorum, est scientia punienda, & severissimis merito legibus vindicanda, qui magicis adcincti artibus, aut contra hominum moliri salutem, aut pudicos ad libidinem defixisse animos deteguntur. Nullis vero criminationibus implicanda sunt remedia humanis quesita corporibus, aut in agrestibus locis, ne maturis vindemiis metuerentur imbres, aut ruentis grandinis lapidatione quaterentur, innocenter adhibita suffragia, quibus non cuiusque salus aut existimatio laderetur, sed quorum proficerent actus, ne divina munera, & labores hominum sternerentur. Dat. X. Cal. Jul. Aquileia. Crispo & Constantino. Cæs. Coss.* C'étoit dans Constantin un reste de Paganisme, qui semble être tiré d'une Sentence d'Apulée

en ces termes : *Veteres Medici etiam carmina remedia vulnerum norant , ut omnis vetustatis certissimus author Homerus docet , qui facit Uliſſi de vulnere profluentem sanguinem ſiſti cantamine* : NIHIL ENIM QUOD FERENDÆ SALUTIS GRATIA FIT , CRIMINOSUM EST.

Cette Loi de Constantin a été inférée dans le Code Théodofien ; mais elle fut abrogée par l'Empereur Leon dans la Nouvelle 65. & il paroît que long-temps auparavant les Chrétiens avoient défaprouvé cette Loi de Constantin. Euſebe au troiſieme Livre de la Démonſtration *a* Evangelique , Saint Baſile dans la Lettre à Amphylochius *b* , Saint Gregoire de Nyſſe dans la Lettre à Letoias , S. Jerôme , Saint Chryſoſtome & Saint Auguſtin ont établi des principes bien oppoſés. Ils nous montrent combien on doit craindre les rufes des Eſprits malins , qui , ſous l'apparence de quelques ſecrets qui ne paroiffent pas mauvais , tâchent de ſéduire les hommes , & d'entrer en quelque commerce avec eux. Les Princes mêmes parurent ſi oppoſés à cette maxime de Constantin , qu'ils défendirent

III.
Cette Loi
condamnée
par les Peres ,
& abrogée
par les Prin-
ces.

a Pag. 127.

b n. 83.

IV.
Gens qui
guérissent
avec des pa-
roles, ou avec
des amulet-
tes, punis de
mort.

Ammianus,
lib. 29.

sous peine de mort de guérir des maladies par des enchantemens, ou par des Amulettes. Constantius en fit une Loi, rapportée par Ammien Marcellin au Liv. 16. & 19. & cette Loi étoit exécutée si littéralement, que Valentinien punit de mort une vieille femme qui guérissoit des fièvres intermittentes avec des paroles, & qu'il fit couper la tête à un jeune homme qui touchoit un marbre & prononçoit sept lettres de l'alphabet pour guérir un mal d'estomac. *Anum quendam simplicem, intervallatis febribus mederi leni carmine consuetam, occidit ut noxiam. Et visus adolescens in balneis admoveere marmori manus utriusque digitos alternatim & pectori, septemque vocales litteras numerasse, ad stomachi remedia prodesse arbitratus, percussus gladio est.*

Cependant la disposition qui porte les hommes à ne pas condamner ce qui ne paroît point nuire au prochain reprit bien-tôt le dessus ; parceque plusieurs ne jugent que par leurs yeux corporels. Les biens du corps éblouissent, & ce qui nuit à l'ame ne s'aperçoit pas facilement. Pourvû qu'on ne

se soit pas donné au Démon, on ne craint pas qu'il se mêle de nos affaires. En tout cas, dit-on, s'il y avoit du mal dans une telle pratique, je renonce à tout pacte; & après cela on se persuade qu'il n'y a plus rien à appréhender. C'est ce qui a porté bien des gens à excuser & à autoriser même les secrets dont on tiroit quelque avantage pour procurer la santé ou les autres biens temporels. Balsamon, Patriarche d'Antioche, expliquant le 6. canon du Concile *in Trullo*, dit qu'en son temps, c'est-à-dire, sur la fin du douzième siècle, plusieurs Conciles, pour faire cesser les superstitions, imposèrent de sévères pénitences à ceux qui recouroient à des pratiques superstitieuses, quoique sous des apparences physiques; ainsi qu'en uſoit un Avocat, qui portoit sur soi la coiffe d'un enfant nouveau né, pour se faire des amis. Alors quelques personnes avançoient, qu'il falloit épargner ceux dont les pratiques paroissent utiles & ne nuisoient à personne. Mais ce savant Canoniste remontra que le Démon se sert de ces spécieux prétextes, & que rien

V.
On revient à excuser les superstitions qui paroissent utiles. Les Conciles appliqués à les condamner.

n'est plus pernicieux que de s'y laisser surprendre. Il finit sa remarque par la Novelle de l'Empereur Leon, que nous avons citée plus haut, sans en rapporter les paroles. * On ne peut douter qu'on ne se soit laissé très-souvent tromper sous une apparence de secrets physiques; & il a toujours falu que les Conciles, & des personnes attentives à tout ce qui blesse la religion, se soient appliqués à faire connoître l'erreur & l'illusion des pratiques qui s'introduisoient sous ces dehors trompeurs. Il est important que nous les voyions dans le détail, & que nous remarquions principalement les superstitions qui ont été publiquement autorisées durant plusieurs siècles; soit qu'elles aient enfin cessé, ou qu'elles aient passé jusques à notre temps. Nous avons déjà rapporté dans le premier Livre plusieurs faits qui auroient

* Nam quomodocumque ea re uti perniciosissimum est. Lege quæ in commentario XXV. c. 9. tit. præsentis operis positæ sunt leges, & LXV. Novellam Imp. Domini Leonis Philosophi, hæc circa finem expressè definientem: Si quis autem omnino hac præstigiatoria arte uti deprehensus fuerit, sive corporis medelæ prætextu, sive advertendæ à fructibus noxæ; extremum luat supplicium, Apostatarum poenam subiens.

fort

Fort bien pû trouver place ici ; mais la matiere est si abondante , qu'il en reste encore beaucoup à exposer , sans tomber dans des redites.

CHAPITRE III.

De la difficulté qu'il y a eu dans tous les siècles à désabuser le monde des anneaux , des amulettes , & autres secrets singuliers qu'on a employés pour guérir les maladies. Raisons des Conciles & des Peres contre ceux qui ne croyoient faire aucun mal. Les raisonnemens de plusieurs Physiciens n'ont pû empêcher la défense.

Parmi les Juifs , aussi bien que parmi les Gentils , au temps des Apôtres , il y avoit des personnes qui prétendoient avoir des secrets singuliers , pour guérir toutes sortes de maladies , & chasser les Démonz qui les causoient. On ne regardoit point ces secrets comme des effets entierement naturels , parcequ'on se servoit de paroles qui faisoient assez connoître qu'on vouloit guérir par des enchantemens : cependant

I,
Pratiques
fort communes
au premier
siècle.

Lib. 8. An-
tiq. c. 2.

Act. 19.
v. 1. & seq.

les Juifs n'y trouvoient pas à redire. Joseph , & plusieurs autres Juifs , s'imaginèrent que Salomon , avec la permission de Dieu, avoit institué des exorcismes merveilleux pour guérir les maladies & chasser les Démons. Il y en avoit qui faisoient profession d'aller de Ville en Ville , & se nommoient *Exorcistes*. S. Luc nous apprend que Sceva , un des Princes des Prêtres , avoit sept fils qui couroient le pays , & exerçoient cet art à Ephèse. Mais, lorsqu'admirant que les linges qui avoient touché le corps de S. Paul guérissent les maladies & chassoient les Démons , ils osèrent mêler le nom de JESUS-CHRIST & de cet Apôtre dans leurs enchantemens , Dieu permit que deux de ces Exorcistes furent fort maltraités par un possédé , & contraints de s'enfuir nus & blessés. * Cet événement toucha plusieurs de ceux qui avoient exercé les Arts curieux. Ils apportèrent leurs Livres à S. Paul , & l'on en brûla pour une somme considérable.

* Multi autem ex eis, qui fuerant curiosa sectati, contulerunt libros & combusserunt coram omnibus: & computatis pretiis illorum invenerunt pecuniam denariorum quinquaginta millium.
v. 19.

Malgré cet exemple, qui avoit produit un si bon effet, les Juifs ne laisserent pas de continuer leurs enchantemens. Joseph, qui les approuve, dit qu'ils étoient fort communs au temps de Vespasien ; & il ajoûte, que ce Prince fut témoin de plusieurs guérisons surprenantes. « Cette maniere, » dit-il, de chasser les Démons, est « encore fort en usage parmi ceux de » notre Nation ; & j'ai vû un Juif, » nommé *Eleazar*, qui en la présence de l'Empereur Vespasien, de ses Fils, & de plusieurs de ses Capitaines & Soldats, délivra divers possédés. Il attachoit au nez du possédé un anneau, dans lequel étoit enchassée une racine dont Salomon se servoit à cet usage : & aussitôt que le Démon l'avoit sentie, il jettoit le malade par terre & l'abandonnoit. Il récitoit ensuite les mêmes paroles que Salomon avoit laissées par écrit, & en faisant mention de ce Prince défendoit au Démon de revenir.

Les Chrétiens succomberent bientôt à la tentation d'user de semblables moyens, pour prévenir ou guérir les maladies. Dès le second siècle

II.
Les Juifs
guérissent
avec un an-
neau. Expé-
riences de-
vant Vespasien.

Liv. 8. ch.
8.

III.
Amulettes
& Talismans
des Hérétiques. Les

Catholiques y
sont trompés.

* An. 120.

Cap. 1. pag.
344. n. edit.

Liv. 8. com.
Cels.

on voit en usage des Talismans, c'est-à-dire, de petites figures ou des images gravées sur du métal ; les Bulles, c'est-à-dire, de petits seaux ou caches qu'on portoit sur soi ; & généralement des amulettes, c'est-à-dire, des préservatifs pour se garantir de plusieurs accidens fâcheux. Baronius*, Chifflet, & quelques autres, ont publié les Abraxas, c'est-à-dire, les petites Médailles des Basilidiens, dans lesquelles ils prétendoient attirer les vertus des Astres & des Anges. On trouve de ces Talismans avec les noms de JESUS-CHRIST, ou de St Pierre, de S. Paul, ou de S. Michel ; en quoi plusieurs Catholiques se laissoient facilement tromper. C'est ce que remarque S. Augustin au septieme Traité sur S. Jean. *Ut illi ipsi qui seducunt per ligaturas, per praeantationes, per machinamenta inimici, misceant praeantationibus suis nomen Christi : quia jam non possunt seducere Christianos, ut dent venenum addunt mellis aliquid, ut per id quod dulce est lateat quod amarum est, & bibatur ad perniciem.*

Origene avoit parlé bien au long contre toutes ces sortes de préservatifs.

tifs : mais il en falut renouveler souvent la défense ; & le Concile de Laodicée , au quatrieme siecle , fut obligé d'interdire ces pratiques superstitieuses , sous peine d'excommunication. On le voit dans le trente-sixieme Canon , où il est dit , *que les Prêtres & les Clercs ne doivent être ni Enchanteurs , ni Mathématiciens , ou Astrologues : qu'ils ne feront point ce qu'on appelle des Amulettes , qui sont véritablement des liens des ames : & que tous ceux qui en porteront sur soi seront chassés de l'Eglise.*

IV.
Amulettes
condamnés
par les Conciles, pourquoi

Ce Canon défend aux Clercs, non-seulement d'être Enchanteurs , mais encore d'être Astrologues ou Mathématiciens ; parceque plusieurs tâchoient de justifier des pratiques superstitieuses , en les faisant passer pour des secrets de Physique , ou d'Astrologie. On a toujours en effet essayé de se mettre à couvert des défenses de l'Eglise, sous de semblables apparences. Le Concile prévient aussi l'excuse de ceux qui représentent souvent , que par ces pratiques ils ne veulent nuire à personne ; & qui demandent en quoi il peut y avoir du mal. Le Canon les avertit que ces

prétendus préservatifs sont des liens par lesquels le Démon s'attache insensiblement à eux.

S. Basile sur le Pseaume 75. & S. Chrysostome dans ses Homélies sur S. Matthieu & sur l'Epître aux Colossiens, & au Peuple d'Antioche, ont parfaitement bien développé cette raison du Canon. S. Chrysostome représente souvent que si l'on espere des guérisons extraordinaires, il faut les attendre de l'Eglise, & par la vertu de la Croix. Dans l'Homélie trente-sixieme, qui est la sixieme contre les Juifs, il fait remarquer que le Paralytique de la Piscine n'avoit eu garde de recourir aux Amulettes & aux Enchanteurs ; mais qu'il obtint sa guérison de Dieu, après l'avoir attendue avec patience : que les justes, tels que le Lazare, ne cherchoient pas la guérison par ces voies ; & que c'est avoir part à la gloire de Martyr, que de souffrir les douleurs les plus vives, plutôt que de recourir à ces pratiques superstitieuses.

Les Peres ne s'appliquoient pas toujours à prouver que ces préservatifs n'avoient pas une vertu physique & naturelle ; ils supposoient que cela

étoit facile à montrer , & que les habiles Medecins ne manquoient pas de condamner cet usage , ainsi que le dit S. Augustin en ces termes : *Ad hoc genus pertinent omnes etiam ligatura , atque remedia qua Medicorum quoque disciplina condemnat , sive in quibusdam notis quas characteres vocant , sive in quibusdam rebus suspendendis , atque illigandis , sicut sunt inaures in summo aurium singularum , aut de struthionum ossibus ansula in digitis.*

L 12. de Doctr.
Chr. c. 20.

Ce saint Docteur & les autres Pères ne pouvoient pourtant pas ignorer qu'il y avoit des Physiciens qui approuvoient tous ces usages , parce qu'ils n'y voyoient rien que de Physique. En effet quelquefois , selon Joseph , on présentoit simplement à un malade une racine dans un anneau , pour le guérir , & chasser le Démon de son corps ; car les prieres , qu'on ajoûtoit à cette pratique , ne se disoient que pour défendre au Démon de révenir (selon le même Joseph.) L'on voit dans Pline une infinité de prétendus effets tout aussi surprenans , attribués simplement au sang de Dragon , à une racine , ou

V.
Les Physiciens partagés sur ce point , n'empêchent pas la défense.

à la vertu de quelque petite pierre. Mais ces saints Docteurs savoient aussi que c'étoient-là des illusions, & de prétendus secrets qui manquoient très-souvent.

* Pline même, quoique très-facile & de fort bonne composition à l'égard du merveilleux, avoue que ce sont-là des pratiques vaines qui séduisent les hommes; parcequ'on se laisse éblouir par l'espérance de la guérison des maladies, & par une apparence de Religion sous laquelle on s'aveugle.

Un grand nombre de personnes pensoient sur ce point aussi sagement que Pline. On étoit persuadé que ces effets prodigieux, qu'on attribuoit à de si petites choses, étoient ou des fables,

* *Magicas vanitates sæpiùs quidem, antecedente operis parte, ubicumque causæ locusque poscebant, coarguimus, detegemusque etiamnum: in paucis digna res est de qua plura dicantur, vel eo ipso quòd fraudulentissima artium plurimum in toto terrarum orbe, plurimisque sæculis valuit. Auctoritatem ei maximam fuisse nemo miretur; quandoquidem sola artium tres alias imperiosissimas humanæ mentis complexa in unam se redegit. Natam primùm è Medicina nemo dubitat, ac specie salutari irrepsisse, velut altiore et sanctiore quàm Medicinam: ita blandissimis desideratissimisque promissis addidisse vires Religionis, ad quas maximè etiamnum caligat humanum genus. Lib. 30. cap. 1.*

ou des superstitions. Communément c'étoient des fables. Car on fait qu'au temps de Pline rien n'étoit plus commun en Orient que les *Amulettes*, qu'on faisoit avec de petites pierres semblables à une émeraude, marquées au milieu, ou par une seule ligne blanche; ce qui les faisoit appeller *Grammatias*; ou de plusieurs lignes; ce qui les faisoit appeller *Polygrammos*. * Ces pierres devoient préserver de tout mal, & servir beaucoup aux Orateurs. Cependant il y avoit assurément bien des maladies & de méchans Orateurs, à qui ces *Amulettes* ne servoient de rien. Aussi les personnes intelligentes se moquoient de ces pratiques, & croyoient avec sujet qu'elles ne produisoient rien naturellement. C'est pourquoi ceux qui devoient se conserver sans reproche dans le Paganisme, comme les Prêtres, ne pouvoient pas se servir d'anneaux; à moins qu'ils

VI.
Condam-
nation des
anneaux &
des Amulet-
tes par les
Payens.

* Totus vero Oriens pro Amuletis traditur gestare eam quæ ex iis smaragdo similis est, & per transversum linea alba media præcingitur, & Grammatias vocatur: quæ pluribus, Polygrammos. Licet obiter vanitatem magicam hic quoque coarguere, quoniam hanc concionantibus utilem esse prodiderunt. *Lib. 37. cap. 9.*

Aul. Gell.
lib. 10. cap.
25. p. 242.

Hist. Angu-
sta. Tom. 1.
pag. 716.

ne fussent si simples, qu'on fût assuré qu'ils ne pouvoient point renfermer d'*Amulettes*. *Flamini Diali, annullo uti, nisi pervio cassoque, fas non est.* On punissoit de temps en temps ceux qui portoient des *Amulettes* au col, pour guérir les fièvres tierces ou quartes. *Damnati sunt & qui remedia quartanis tertianisque collo annexa gestarent*, dit Spartien; & l'on a vû que sous les Empereurs Chrétiens Valens & Valentinien plusieurs personnes furent condamnées à la mort, pour s'être servies d'*Amulettes*.

VII.
 Défenses
 renouvelées
 par l'Eglise
 contre les an-
 neaux, les
Pater de sang,
&c.

L'Eglise ne demande pas ces fortes de punitions; mais elle a renouvelé souvent les anciennes peines, ordonnées dans le Canon de Laodicee, contre ceux qui ont recours à de semblables pratiques. Le Concile de Rome, sous Gregoire II. en 712. défendit les Phylacteres ou préservatifs, sous peine d'excommunication. Le Concile de Milan en 1565. & le Concile de Tours en 1583. ont absolument condamné l'usage des anneaux pour guérir les maladies.

Ainsi tous ces *Amulettes*, & ces anneaux, dont on vante tant l'effet

contre l'épilepsie, contre la colique néphrétique, & autres accidens fâcheux : les *Pater de Sang*, c'est à-dire ces especes de grains de Chapelet qu'on porte sur soi pour arrêter les hémorragies ; ce sont tous remèdes interdits aux Chrétiens ; & les habiles Medecins, tels que Fernel, ne révoquent pas en doute, que ce ne soient-là des superstitions & des folies. C'est ainsi qu'il en parle dans son savant ouvrage *De abditis rerum causis*.*

Ce qui s'est passé dans une assemblée de la Faculté de Théologie de Paris, au sujet du Livre intitulé, *Vie admirable de Sainte Jeanne de la Croix, Religieuse du tiers-Ordre de pénitence du Séraphique S. François*, avec une relation touchant les grains bénis, vulgairement appelés de Sainte Jeanne, appuie ce sentiment. Le premier Octobre 1614. les Docteurs

VIII.
La Sorbonne condamne de semblables pratiques.

* Existunt autem & quædam inania verèque enilia, quæ, quoniam hominum imbecillitatem nimia superstitione jamdiu occupant, superstitionis dicimus. Ha sunt de quibus dicere nemo possit cur & unde creditas vires habent : Neque enim à temperamento, neque ab aliis manifestis qualitatibus, neque à tota substantia, neque à Divina, vel magica potestate. Ejusmodi sunt scripta, signa, characteres, annulli, qui nec Dei, nec spirituum opem implorant. Lib. 2. cap. 16. *De morbis & remediis trans naturam*.

*Journal
des Savans ,
Août 1728.
pag. 1479.
Extrait du
Livre intitulé:
Collectio judi-
ciorum de no-
vis erroribus.
&c.*

» Ifambert , Bessé , Vassgle , & Lam-
» bert, qui avoient été chargés de l'ex-
» xamen de ce Livre , firent leur rap-
» port. Ensuite la Faculté déclara que
» le Livre méritoit une censure , par-
» cequ'il contient plusieurs choses
» fausses, scandaleuses, superstitieuses,
» fabuleuses , qui ne conviennent
» point à la doctrine Chrétienne ; &
» qu'on devoit en défendre la lecture.
» Cette censure contient un précis de
» ce qui avoit paru aux Docteurs de
» plus condamnable dans cet ouvrage
» Voici l'abrégé de la rélation tou-
» chant les grains bénis. Les Religieu-
» ses du Monastere dont la Bien-heu-
» reuse Jeanne étoit Supérieure la
» prièrent un jour , suivant cette ré-
» lation, d'obtenir que J. C. même bé-
» nît leurs Chapelets. La Bien-heureuse
» Jeanne ayant demandé cette grace,
» toutes les Religieuses mirent leurs
» Chapelets dans un coffre, dont une
» d'entr'elles conserva la clef.
» La Bien heureuse Jeanne étant en
» oraison, un Ange enleva ces Chape-
» lets , & les porta au Ciel : de sorte
» que la Dépositaire de la clef ayant
» ouvert le coffre, on n'y trouva point
» de Chapelets; mais , sur la fin de l'o-

raison de la Supérieure, il se répandit une odeur très-agréable dans toute la maison. On ouvrit le coffre, & on trouva les Chapelets, que la Supérieure dit à ses Religieuses avoir été touchés & bénis de la main même de Notre-Seigneur J.C. On ajoûtoit à la rélation, que la Bien-heureuse Jeanne avoit obtenu qu'il y eût des graces particulières attachées, non-seulement à chacun de ces Chapelets, mais encore à chacun des grains dont ces Chapelets étoient composés; & que les mêmes graces fussent attachées à tous les grains qui auroient touché quelques grains de ces Chapelets bénis; même à ceux qui auroient touché des grains bénis par l'attouchement des Chapelets; & ainsi à l'infini. Ces graces étoient, selon l'Auteur de la rélation. 1°. De délivrer les possédés, 2°. d'éteindre les incendies & les embrasemens, 3°. de garantir du tonnerre, d'apaiser les tempêtes, de guérir de la peste, de la fièvre, de la paralysie; de délivrer des scrupules, des inquiétudes d'esprit, des tentations contre la foi, du désespoir, des magiciens & des sorciers.

« L'Auteur ajoûtoit que les faits
 » qu'il rapportoit étoient avérés dans
 » quatre-vingt-dix informations , par
 » plus de 1400. témoins; que ceux qui
 » visitoient certains jours l'Eglise de
 » sainte Croix obtenoient plus d'in-
 » dulgences qu'il n'y avoit à deux
 » milles aux environs de feuilles , de
 » fleurs, de pailles & d'herbes; que la
 » bien - heureuse Jeanne avoit fait la
 » fonction de Docteur & de Prédica-
 » teur , & que les oiseaux venoient de
 » tous côtés pour l'entendre prêcher:
 » que les ames du Purgatoire accon-
 » roient à elle pour se recommander
 » à ses prieres; que les ames faisoient
 » leur purgatoire dans des vases de sa
 » cellule, où elle mettoit des fleurs,
 » & que les vases s'inclinoient toutes
 » les fois qu'elle disoit le *Gloria Patri*.
 » Enfin que son Ange Gardien lui
 » avoit révélé qu'un grand Prélat avoit
 » été changé en colombier, pour faire
 » son Purgatoire ; parcequ'un Prélat
 » doit servir de refuge aux ames foi-
 » bles, comme le colombier sert de re-
 » fuge aux pigeons contre les mitans.

IX.
 Les Savans
 qui autori-
 sent ces usa-
 ges sont plus

Si des Savans entreprennent la dé-
 fense de ces folies , outre qu'ils man-
 quent de respect à l'Eglise , ils méritent

rent qu'on leur montre, qu'ils sont encore plus peuple, plus superstitieux & moins raisonnables que le peuple même ; parcequ'ils appuient sur des raisonnemens ridicules ce que le peuple ne fait que par ignorance, par inadvertance, & sur l'autorité de quelques personnes qui passent pour habiles.

peuples, que
le peuple même.

Il n'est pas étrange de voir des peuples s'appliquer à faire cesser les éclipses de la Lune par un bruit semblable à celui des charivaris, croire que les éclipses du Soleil prédisent la mort d'un Grand, & que le Signe céleste qu'on appelle la Canicule cause les grandes chaleurs, & produit des effets funestes. Mais il est honteux pour le genre humain, que des Philosophes aient prétendu trouver la raison de ces vaines imaginations ; & il n'est pas moins fâcheux que des personnes croient voir que ce qu'un grain de Chapelier, ou un petit anneau d'une matiere dure & compacte, peut exhiler, arrête l'épilepsie, remet les boyaux en leur état naturel, & épaissit le sang jusqu'à l'empêcher de couler. On prouveroit bien plus facilement, qu'il ne faudroit que porter sur soi un demi-grain de rhubarbe,

pour être purgé quand on le voudroit, ou présenter aux malades désespérés un anneau qui renfermeroit tant soit peu d'antimoine, sans leur faire prendre l'émétique.

X.
Comment
se détromper
de ces prétendus
secrets.

Mais nous ne devons pas entrer ici dans un détail qui nous obligeroit de montrer qu'on bouleversé toutes les notions de la Physique, pour autoriser des puérilités. La règle que nous avons établie dans le premier Livre, que les corps, n'ayant ni intelligence, ni liberté, doivent toujours agir de la même manière dans les mêmes circonstances physiques, est un moyen facile de se détromper de tous ces prétendus secrets : car si les grains, par exemple, qu'on appelle des *Pater de Sang*, arrêtent le sang parcequ'ils l'épaississent, ils le rendront moins fluide en tout temps, soit qu'on le veuille, ou qu'on ne le veuille point, & deviendroient par conséquent beaucoup plus nuisibles qu'utiles..

Il ne faut pas beaucoup s'appliquer, pour voir combien il étoit ridicule d'approuver l'usage de certains anneaux qu'on portoit autrefois pour se préserver des chûtes & d'autres ac-

cidens : car lorsqu'on étoit muni de ces sortes d'anneaux , ou qu'on portoit au col *une Bulle , ou Amulette* , les chemins devenoient-ils moins raboteux , certains pas moins glissans , les chevaux incapables de broncher ? Si une pierre se détachoit du toit , ou qu'elle fût jettée imprudemment par quelques personnes , n'avoit-elle plus la force de casser la tête ? Vouloit-on que la pierre se détournât , ou qu'elle s'amollît , ou que la tête devint plus dure ? Toutes folies qu'il est aisé d'apercevoir , lorsqu'on veut examiner s'il n'y a rien de moral dans ces usages.

CHAPITRE IV.

Des préservatifs superstitieux des Villes , excusés par des Savans , & justement condamnés par l'Eglise.

L Es Villes & les Provinces ont en leurs préservatifs , aussi-bien que les particuliers. L'antiquité Payenne a fort vanté les *Palladium*. C'étoient de petites Statues qu'on gardoit avec respect , & qui devoient préserver les Villes de l'incendie. Le

I.
Préservatifs
du Paganisme.

Palladium de Troie étoit très - célèbre ; mais les Chrétiens n'ont pas été embarrassés sur ce point. Ils voyoient le Paganisme trop ouvertement dans ces figures ; & d'ailleurs l'événement les convainquit qu'elles n'avoient pas préservé les Villes du feu ; mais qu'elles avoient eu besoin elles-mêmes d'une main étrangère pour être préservées de l'embrasement , ainsi que le remarque Firmicus Maternus : *Ut Deus fieret , qui urbes & Regna servaret. Sed nec servavit aliquandò , nec profuit ; & quid se maneat , ex urbium , in quibus fuit , casibus vidit. Incensa est Troia : à Græcis , à Gallis Roma , & ex utroque incendio Palladium reservatum est. Sed reservatum non propriis virtutibus , sed humano presidio : ab utroque enim loco homines liberarunt , & translatum est ne humano flagraret incendio.*

De errore
Proph. Reli-
gionum.

I I.
Plusieurs.
Talismans ,
ou préserva-
tifs fait par
Apollonius
de Thyane.

On a été un peu plus en peine à l'égard des préservatifs d'Apollonius de Thyane. Il en fit un grand nombre à Rome , à Thyane , à Byzance , à Antioche , & dans plusieurs autres villes , tantôt contre les cigognes , contre les scorpions , & les autres animaux incommodes ou venimeux

tantôt contre le débordement des rivières , contre les vents fâcheux & les incendies. Des Savants ont prétendu qu'il n'y avoit rien en cela que de naturel. Mais les réflexions que nous avons faites touchant les Talismans , dans les Chapitres précédens de ce Livre , font assez voir qu'on ne peut autoriser toutes ces pratiques , quand on y pense un peu sérieusement. Nous pouvons ajouter ici, que ce qu'on observoit dans la composition de ces Talismans peut aisément persuader que ceux qui en étoient les auteurs ne pensoient pas qu'ils produisissent leurs effets par une cause physique & naturelle. Jean Malela , ancien Auteur d'Antioche , nous apprend avec quelles cérémonies Apollonius dressa un Talisman , pour préserver la Ville des mouchérons : il ordonna une Procession à cheval avec des cérémonies tout-à-fait vaines , faisant crier continuellement par les Cavaliers, *que la Ville soit exempte de mouchérons.* On ne sera pas fâché de voir ici l'endroit tout entier de la Version latine de M. Hodus , qui a donné cet Auteur au public pour la première fois à Oxfort en 1691. *Telestata ibi plurima*

confecit ; nempe adversus Ciconias & Lycum fluvium qui urbem secat mediam, testudines item & equos (ferocientes) Alia etiam mirabilia operatus est Byzantio : deinde discedens aliis etiam in urbibus *Teleσματα* confecit. Rogatus vero à civibus Antiochenis , uti *Teleσματα* adversus culices , urbem suam infestantes , conficeret , votis eorum annuit. *Telestrate* itaque , ipso Novilunii die mensis Junii , confecto ; uti mensis ejusdem die 7. equestre certamen , *Graftense* dictum , menseque Junio agitari solitum , celebraretur ad hunc modum , dicto solemnitate *Graftensis* die , mandavit ; ut unusquisque civium plumbeam imagunculam solidam , Martis vultus referentem , calamo affixam gestaret ; hinc verò scutum à calamo demissum , pelli russea alligatum , illinc gladiolum filo lineo similiter annexum haberet : ad hunc autem modum instructi omnes , inter equitandum inclamarent ; vacet Urbs culicibus. *Peracta* vero celebritate , domi apud se imagunculam reponeret unusquisque. Hoc factum est : nec deinceps *Antiocha* culex apparuit unquam. Pag. 343.

S'il est vrai qu'Antioche n'ait plus été incommodé par les cousins,

après cette procession talismanique, cela n'a pû arriver que par le pouvoir de quelqu'une de ces Intelligences qui apprirent à Apollonius la mort de l'Empereur Domitien, lors qu'étant à Ephese, & parlant au Peuple, il cria tout d'un coup, *Frappe le Tyran*, & dit ensuite plus nettement que Domitien venoit d'être assassiné à Rome; ce qui se trouva véritable, comme Dion l'assure, au Livre 67. pag. 768.

Les autres préservatifs des Villes s'établissoient sans doute aussi avec des superstitions évidentes. Lors que Gregoire de Tours parle des préservatifs qu'on trouva à Paris contre les rats, les loirs & les incendies, il fait assez entendre que la Ville avoit été consacrée pour ce sujet; & que les rats & les loirs d'airain, qu'on trouva en nettoyant la riviere, n'étoient que des signes de cette consécration superstitieuse. *Aiebant enim hanc urbem quasi consecratam fuisse antiquitus, ut non ibi incendium prevaleret, non serpens, non glis adparuisset. Nuper autem, cum cuniculus pontis emundaretur, & cœnum de quo repletum fuerat auferretur, serpen-*

III.
Préservatifs
de Paris.

Liv. 8. ch.
33. p. 407.
nov. edit.

tem, gliremq̃ arcum repererunt. Quibus ablatis & glires ibi acinyps extra numerum, & serpentes adparuerunt; & postea incendia perferre cepit.

Je ne sai si au temps de Gregoire de Tours il y avoit des personnes qui regrettoient le déplacement & la perte de ces petites figures d'airain, comme il y en a eu dans notre siècle. Cela est assez possible : car on a vû autrefois des Savans s'imaginer qu'on pouvoit non-seulement préserver les Villes contre les animaux & les incendies ; mais que, par les secrets des Enchanteurs, qui se donnoient le titre de Mathématiciens, on pouvoit empêcher qu'une Ville ne fût prise ou assiégée. On faisoit l'horoscope des Villes comme des hommes. Hephæstion, Vettius, Valens, & quelques autres firent celle de Constantinople, presque aussi-tôt qu'elle eut été bâtie & dédiée par Constantin ; & l'on prétendoit savoir ce qui devoit arriver à la Ville, & les moyens d'en prévenir les malheurs. Lorsque Rome fut assiégée par Alaric, Roi des Goths, sur la fin de l'année 408. pour la première fois, des Enchanteurs Toscans, se disans

IV.
Prétendus
secrets con-
tre les sieg. s
& la prise des
Villes.

Mathématiciens , convinrent avec Pompeïanus, Préfet de Rome, que par les secrets des *Aruspices* ils mettroient les Goths en fuite. Si l'on en croit Zozime *a* , Historien Payen, non-seulement le Préfet & les Sénateurs Romains permirent aux prétendus Mathématiciens leurs enchantemens; mais ils les firent du consentement même du Pape Innocent premier; & si les Toscans n'acheverent pas leurs cérémonies, ce fut parcequ'ils voulurent faire renouveler les anciens Sacrifices qu'on faisoit autrefois au Capitole, & à la porte de la Ville, & que le Peuple Romain, n'y voulant pas assister, aima mieux qu'on se délivrât d'Alaric en lui donnant de grosses sommes.

Zozime impose sans doute au Saint Pape Innocent premier. Orose *b* & Sozomene, *c* qui ont parlé de ce fait, font assez entendre que le saint Pape étoit incapable d'une semblable illusion; & après les observations de Baronius sur ce point, Godefroi, dans son troisième tome sur le Code de Théodose, prouve fort bien que le saint Pape, au contraire, se joignant à la Légation du Sénat de

a Lib. 3.

V.
Innocent I.
justifié. Ma-
thématiciens
chassés de
Rome.

b L. 2. c. 36.

c L. 9. ch. 9.

Rome vers l'Empereur qui étoit à Ravenne, exposa à Honorius l'horreur qu'on devoit avoir de recourir à de telles pratiques, & fut le principal auteur de cette belle Loi que l'Empereur donna peu de jours après, le 25. Janvier 409. où il déclare que tous les Mathématiciens qui ne feroient pas profession de la Foi Catholique, & qui ne brûleraient pas tous leurs écrits erronnés en présence des Evêques, seroient chassés de Rome & de toutes les Villes de l'Empire. Cette Loi mérite bien d'être rapportée ici en propres termes. *

IMPP. HONOR. ET THEOD. AA.

CÆCILIANO PP.

*In Cod.
Theodos. tit.
16. de Maleficiis & Mathematicis.
l. 12.*

Mathematicos, nisi parati sint, codicibus erroris proprii sub oculis Episcoporum incendio concrematis, Catholica Religionis cultui fidem tradere, nunquam ad errorem prateritum redituri, non solum urbe Româ, sed etiam omnibus civitatibus pelli decernimus. Quod si hoc non fecerint, & contra Clementiæ nostræ salubre constitutum in civitatibus fuerint deprehen-
si

fi, vel secreta erroris sui & professionis insinuaverint, deportationis pœnam excipiant. Dat. VIII. Kal. Feb. Rav. Honor. VIII. & Theod. III. A. A. Coss.

Le saint Evêque qui fit proscrire les prétendus Mathématiciens ne fut pas assez heureux pour abolir entièrement les Lupercales, autre cérémonie superstitieuse, qu'on regardoit anciennement comme un préservatif contre les loups & la stérilité des femmes, & qu'on crut dans la suite devoir procurer l'abondance dans les campagnes, bannir la peste & les autres malheurs publics. Nous expliquons l'origine des Lupercales dans le Commentaire sur les anciens Calendriers. * Il suffit de dire ici que le 15. de Février des hommes à demi-nuds, couvrant seulement avec quelques morceaux de peau de chevre ce que la pudeur oblige de cacher, couroient par la Ville comme des foux, & frapportoient avec des peaux de chevre sur le ventre des femmes grosses qu'ils rencontroient. On prétendoit par là préserver les troupeaux de brebis ou de chevres con-

VI.
Lupercales
autorisées
comme un
préservatif,
abolies par le
Pape Gelase.

* Concordance des temps.
Première
Partie.

à faire les loups , & procurer la fécondité aux femmes. Quoique le Paganisme fût aboli à Rome au quatrième siècle, cette impertinente cérémonie dura jusqu'à la fin du cinquième. Le Pape Gelase la fit cesser. Plusieurs personnes distinguées en murmurèrent, & un Sénateur, nommé Andromaque, qui étoit pourtant Chrétien, suivant la remarque de Baronius, * eut la hardiesse de faire un Traité en faveur des Lupercales ; mais il fut réfuté comme il le méritoit, par un autre Traité attribué au Pape Gelase même, & imprimé au cinquième tome des Conciles sous ce titre : *§ Gelasius Papa I. adversus Andromachum Senatorem, ceterosque Romanos, qui Lupercalia secundum morem pristinum colenda constituebant.* Le Sénateur avoit prétendu que la disette des fruits, & plusieurs autres malheurs de Rome, venoient de la suppression des Lupercales. Le Pape répond 1. que les Lupercales n'avoient pas été établies originellement pour l'abondance des fruits de la terre, ou pour la santé des habitans, mais pour la fécondité des femmes. 2. Qu'il étoit faux

* *Ann.* 496.
n. 29.

VII.
Traité d'un
Sénateur
pour les Lu-
perc. des. Ré-
ponse du Pa-
pe Gelase,
Col. 1234.

que les Lupercales eussent quelque rapport avec l'abondance ou la disette, ou la peste des hommes & des animaux. Si vous attribuez la stérilité, disoit-il, au retranchement des Lupercales, pourquoi voit-on une si grande abondance de toutes choses en Orient, où l'on n'a jamais célébré les Lupercales : *Si pro sterilitate jactatis, cur nunc Oriens omnium rerum Col. 1232. rum copiis exuberat, & abundat; qui nec celebravit unquam Lupercalia, nec celebrat?*

Prétendez-vous que ces cérémonies ne doivent avoir de force & de vertu qu'à Rome? Mais combien de malheurs sont-ils arrivés à Rome même, avant le retranchement des Lupercales? Ne les y célébroit-on pas lors que Rome fut prise par les Gaulois, ravagée par Alaric, & désolée durant la guerre civile d'Anthemius & de Ricimer. *Namquid, ibid. cum hac celebrarentur, à Gallis Roma non capta est; & saepenumero ad extrema quaque pervenit? Numquid Bellis civilibus sub hac celebritate non concidit? Numquid Lupercalia deerant quando urbem Alaricus evertit? Et nuper, cum Anthemii & Ricimeris civili furore sub-*

versa est? Ubi sunt Lupercalia? Cur istis minimè profuerunt?

Le Sénateur s'étoit autorisé de la tolérance de cette pratique, & du silence des Evêques sur ce point jusqu'alors; à quoi l'on répond, qu'on ne fait pas cesser tous les désordres en même temps, comme la Médecine ne guérit pas en un moment toutes les maladies : *Multa sunt quæ à singulis Pontificibus diverso tempore sublata sunt, noxia vel abjecta. Non enim simul omnes in corpore curat Medicina languores.* On répond en second lieu, que les Evêques ses prédécesseurs rendroient chacun raison à Dieu de leur conduite; qu'ils avoient peut-être fait des efforts pour supprimer ces pratiques, & qu'ils avoient peut-être aussi trouvé de fortes oppositions auprès des puissances temporelles; puis qu'en son temps on s'opposoit encore par des efforts si déraisonnables.

Tout cela nous montre la difficulté qu'il y a de faire cesser les superstitions; qu'il n'en est presque point qui ne trouvent des défenseurs, tels que ceux qui s'imaginoient que quelques petits coups de

dés effets surnaturels. 415

peau de chevre, donnés à quelques femmes grosses, pouvoient non-seulement être utiles à ces femmes ; mais encore rendre toutes les autres femmes fécondes, & toutes les terres de la campagne fertiles.

On a cru aussi que les maux dont les habitans d'une Ville étoient menacés, ou affligés, pouvoient se transporter à une seule personne, ou à un animal. L'Histoire Grecque fournit beaucoup de faits touchant les Villes où l'on donnoit des malédictions à un homme, pour lui faire porter tous les maux que le Peuple avoit mérité. Valere Maxime * rapporte l'exemple d'un jeune Chevalier Romain, nommé M. Curtius, qui voulut attirer sur lui-même tous les malheurs dont Rome étoit menacée. La terre s'étoit épouvantablement entr'ouverte au milieu du Marché ; & l'on crut qu'elle ne reprendroit son premier état, que lorsqu'on verroit quelque action de valeur extraordinaire. Le jeune Chevalier monte à cheval, fait le tour de la Ville à toute bride, & se jette dans le précipice que l'ouverture de la terre avoit produit, & qu'on vit fer-

VIII.

De l'usage de transporter à un homme, ou à une bête, les maux de tout un peuple.

* L. 5. de pietate erga-Patr.

IX.
Ancienne
costume de
Marseille.

mer ensuite presque en un moment. L'on voit dans Servius sur Virgile, qu'à Marseille, dès qu'on apercevoit quelque commencement de peste, on nourrissoit un pauvre homme des meilleurs alimens durant une année; qu'on le faisoit promener par toute la Ville, en le chargeant hautement de malédictions, & qu'on le chassoit ensuite, afin que la peste & tous les maux sortissent avec lui.

Levitic. cap.
17. v. 21.

Il n'est pas surprenant qu'on trouve dans le Paganisme des imitations de la cérémonie du Bouc Emissaire, que le Grand Prêtre envoyoit au désert, après l'avoir chargé des péchés de tous les Israélites? *Offerat hircum viventem, & posita utraque manu super caput ejus, confiteatur omnes iniquitates filiorum Israël, & universa delicta atque peccata eorum: quæ imprecans capiti ejus, emittet illum, per hominem paratum, in desertum.* On sait que le Démon est le singe de Dieu, & qu'il donne souvent à la superstition les dehors de la religion véritable. Mais il est étrange que des Philosophes entreprennent de prouver, qu'on peut guérir des maladies en les faisant passer à d'autres hommes, à

des bêtes, ou même à des arbres ; qu'on ose expliquer physiquement les effets vrais ou faux de ces pratiques si évidemment superstitieuses, & qu'on ne craigne pas de faire des systèmes pour expliquer la transplantation des maladies : en quoi ils sont beaucoup moins raisonnables que ne l'étoient les Marseillois Payens.

Je ne sai si quelques personnes ne penseront point qu'on voit encore à Marseille des restes, ou quelque imitation de ce que le Paganisme y avoit introduit autrefois ; à cause que la veille & le jour de la Fête-Dieu on promene par la Ville, au son des flûtes, des musettes & des tymbales, un Bœuf orné de rubans & de colifichets : mais cette cérémonie n'est pas assez ancienne, pour avoir succédé au Paganisme. M. de Ruffi, dans son Histoire de Marseille, rapporte un Acte en Provençal du quatorzième siècle, où l'on voit que ce Bœuf tire son origine d'une délibération des Associés à la Confrérie du S. Sacrement, qui voulant régaler les pauvres, & se régaler eux-mêmes, résolurent d'acheter un Bœuf, & trouverent à propos d'en avertir le peu-

X.
Si le Bœuf qu'on promene à Marseille en cérémonie est un reste de Paganisme.

ple, en le faisant promener par la Ville. Ainsi l'on ne peut, ce semble, blâmer cette cérémonie, qu'à cause que de vieilles femmes s'avisent de faire baïser ce Bœuf aux petits enfans, & que diverses personnes peu instruites s'empressent pour avoir de la chair de ce Bœuf, dès qu'on le tue le lendemain de la Fête-Dieu.

M. Marchety a tâché de spiritualiser cette cérémonie; & l'on dit qu'il a fait plaisir aux Marseillois ses concitoyens. Je crois néanmoins que le Peuple de Marseille n'est pas si attaché à la cérémonie du Bœuf, qu'il ne se console aisément, quand il plaira à M. l'Evêque de défendre qu'on le mene à une Procession aussi auguste que celle du S. Sacrement. Quoi qu'il en soit, on a soin d'instruire le Peuple que ce Bœuf ne guérit de rien.

XI.

Ours menés
par les Villes
comme un
préservatif.

Les Chrétiens d'Orient n'étoient pas autrefois si bien instruits, ou ils n'étoient pas si dociles; car on promenoit de Ville en Ville des ours ornés de petits morceaux d'étoffe de diverses couleurs, & malgré les défenses de l'Eglise, on distribuoit des brins ou filets de ces pieces teintes,

avec un peu de poil de la bête, comme un merveilleux préservatif contre les maladies. Les femmes ne manquoient pas de donner de l'argent pour en avoir, & par dessus le marché on faisoit toucher à leurs enfans le derriere de la bête, pour les préserver de tous maux, ainsi que le dit Zonare, sur le soixante & unieme Canon *in Trullo*. Ce Canon, dressé l'an 602. défend ces sortes de pratiques, sous peine d'être chassé de l'Eglise durant six ans; & de temps en temps il falut renouveler la défense, suivant la remarque de Balsamon & de Zonare.

S. Charles renouvela aussi la défense contre les Amulettes, ou préservatifs qu'on introduisit à Milan, pour se préserver de la peste dont cette Ville fut si fort affligée. Ce saint Archevêque apprenant, dit l'Auteur de sa vie, qu'on avoit répandu parmi le peuple quantité de billets & de caractères, en forme de médailles, que l'on disoit être bons pour préserver du mal, il publia incontinent une défense de s'en servir, comme étant des choses superstitieuses, & condamnées par l'Eglise; faisant voir combien c'étoit un grand péché que de

XII.
Amulettes
contre la peste
interdites
par S. Charles.

L. 4. ch. 4.
p. 338.

mettre sa confiance en de semblables bagatelles : & par ce moyen il prévint le mal, & il le déracina dès son commencement.

CHAPITRE V.

Des pratiques superstitieuses qui ont été publiquement autorisées, pour chasser les bêtes, pour avoir de la pluie, pour préserver de la rage, par les clefs de S. Pierre, & par celles de S. Hubert.

r.
Abus des
Exorcismes
& des Senten-
ces Ecclésiastiques contre
les bêtes.

NOus avons vû au Chapitre précédent l'abus que plusieurs Juifs faisoient des Exorcismes, pour guérir les maladies. On a aussi abusé, dans la suite, des Exorcismes que l'Eglise emploie en faisant l'Eau bénite, ou en d'autres cérémonies. L'Eglise ne prétend pas faire en cela un Sacrement : elle invoque seulement le secours de Dieu pour préserver le peuple Chrétien des maux que le Démon pourroit lui faire, toujours avec soumission aux ordres de Dieu : n'attendant l'effet des prières & des Exorcismes, qu'autant qu'il peut être utile aux âmes, plutôt qu'au corps des Chrétiens.

des effets surnaturels. 419

Mais des personnes qui auroient dû être instruites se sont imaginé que les Exorcismes & les Excommunications, que les Ecclésiastiques emploient, devoient avoir un effet extérieur, à l'égard des hommes, & des créatures mêmes irraisonnables.

On voit dans plusieurs * Auteurs, qu'en diverses Provinces, où les fruits de la terre étoient gâtés par de petites bêtes, on les conjuroit de sortir du territoire; & quand elles ne se rendoient point à ces conjurations, on croyoit les faire obéir ou crever, par une Sentence du Juge Ecclésiastique : quelquefois on avoit assez de condescendance pour faire plaider juridiquement la cause des habitants & des bêtes, par des Avocats qui devoient exposer les raisons des deux Parties avant qu'on prononçât la Sentence. Le Pere Theophile Raynaud, dans le Traité § des Monitoires & des Excommunications, cite plusieurs Sentences de cette nature, rendues au quinzième siècle par les Officiaux de Lyon, de Mâcon, & d'Autun; & il en rapporte une toute au long, prononcée par Jean Milon, Official de Troyes, en 1516. qui de-

* Malfeolus de Exorcismis, Vairus de Fascin.

§ De Monitoriis Ecclésiasticis ex timore excommunicationis.

II.

Sentence rendue par l'Offi-

l'Official de
Troyes con-
tre les petites
bêtes.

clare maudites & anathématisées toutes les petites bêtes qui gâtoient le terroir, si dans six jours elles n'en sortent, ou ne cessent de faire du mal dans tout le Diocèse. On ne sera peut-être pas fâché de voir ici un extrait de cette Sentence..

Cap. 12. de
Monit. & Ex-
comm. p. 480

In nomine Domini. Amen. Visa supplicatione seu requesta pro parte habitantium loci de Villanoxa Trec. Diœcesis, nobis Officiali Trec. in judicio facta, adversus bruchos, seu erucas, vel alia non dissimilia animalia, Gallico Hurebets nuncupata, fructus vinearum ejusdem loci à certis annis, & adhuc hoc presentis anno, ut fide dignorum testimonio, & quasi publico rumore asseritur, cum maxima incolarum loci, & vicinorum locorum incommodo, depopulantia, ut predicta animalia per nos moveantur, & remediis Ecclesiasticis mediantibus compellantur à territorio dicti loci abire, &c. visisque &c. Nos, autoritate qua fungimur in hac parte, predictos Bruchos & erucas, & animalia predicta, quocumque nomine censeantur, monemus in his scriptis, sub pœnis maledictionis & anathematisationis, ut infra sex dies à mentione, in vim Sententia hujus, à vineis

& territorii dicti loci de Villanoxa discedant, nullum ulterius ibidem, nec alibi in Diœcesi Trecensi, nocumentum præstentura. Quod si infra prædictos dies jam dicta animalia huic nostræ admonitioni non paruerint cum effectu, ipsis sex diebus elapsis, virtute & autoritate præfatis, illa in his scriptis anathematizamus, & eisdem maledicimus.

Le Pere Theophile Raynaud ne manque pas de montrer que c'est un abus : c'étoit sans doute une superstition évidente, si l'effet arrivoit ; comme c'étoit une folie visible, s'il n'arrivoit pas. Nous ne remarquons cette superstition, que pour faire observer de quelles illusions plusieurs personnes distinguées sont capables en matière de superstition.

On demande quelle doit être la pratique en pareil cas. Ne peut-on pas faire jeter de l'Eau bénite dans un champ, dans une maison, ou dans un vaisseau, pour tâcher de faire mourir des sauterelles, ou d'autres animaux dont on est incommodé ?

III.
Quelle doit
être la prati-
que en pareil
cas.

Je réponds qu'il ne peut pas y avoir du mal de recourir aux prières de l'Eglise, & aux moyens par lesquels

elle fait espérer des graces ; mais il faut user de ces moyens avec des précautions sages & respectueuses. On doit en premier lieu recourir aux moyens naturels que nous pouvons avoir , pour remédier à nos maux , & dissiper ce qui nous peut nuire. Si , pour faire sortir un chien de sa chambre , on s'avisait de faire des prières , & de prendre de l'Eau bénite , cela feroit tout-à-fait téméraire : il faut commencer par ouvrir la porte , & ensuite prendre un bâton à la main , ou jeter au chien quelque chose à manger hors la porte : cela suffit ordinairement pour le mettre dehors. Si les moyens humains ne pouvoient suffire , alors on a recours aux prières , & l'on demande à Dieu des graces , s'il veut bien par sa miséricorde nous les accorder.

* Le Pape Etienne V. nous a appris par son exemple , comment on doit

* Primum quidem divulgavit , ut si quis de iis locustis unum sextarium caperet & sibi attulisset , quinque vel sex denarios ab eo perciperet : hoc autem populi audientes ceperunt huc illucque discurrere , easque capere , & misericordissimo patri ad emendandum portare : sed , cum illas tali argumento delere requisset , ad Domini misericordiam confugiens , in Oratorium Beati Gregorii , ubi ejus lectus habetur , juxta Ecclesiam Principis Apostolorum veniens , sese cum lacrymis in orationem dedit , cumque diutius

se comporter lorsque les campagnes se trouvent désolées par des sauterelles, ou d'autres animaux. Vers la fin du neuvième siècle, en 885. il y en avoit un très-grand nombre, qui désolèrent tous les environs de Rome. D'abord, pour essayer si par des moyens humains on pouvoit faire périr toutes ces bêtes, il fit déclarer qu'il donneroit six deniers à quiconque lui en apporteroit un septier. A cette déclaration les peuples coururent, & pour tâcher de les exterminer, & pour gagner quelque argent : mais cela ne pouvant faire tarir ces bestioles, il entra dans l'Eglise, se mit en prières, bénit ensuite de l'eau, & en fit jetter dans les champs. Anastase ajoute que dans tous les endroits où on jeta de l'eau bénite, il ne resta plus aucune sauterelle.

Martin de Arles fit un Traité contre les superstitions de son temps en

I V.
Moyen bizarre & superstitieux pour faire pleuvoir.

orasset, surrexit, & aquam propriis manibus benedicens, monachis præcepit, dicens, tollite, & singulis distribuite. Præcipientes, ut in nomine Domini agros suos circumficerent, & hanc aquam spargant per sata & vineas, petentes divinum sibi suffragari subsidium. Quo facto tanta Omnipotentis Dei subsecuta est misericordia, ut ubicumque ipsa aqua aspersa est, nulla penitus locusta remaneret. *Anast. in vita Steph.*

424. *Discernement*

1560. * où, parmi plusieurs superstitions qui ne trompent que le petit peuple, & qu'il vaut mieux taire ordinairement, de peur de les apprendre à des personnes qui en abusent, il en expose d'autres qui étoient publiquement autorisées par le Clergé & par les Magistrats. Telle étoit celle qui l'engagea à écrire : En quelques endroits du Royaume de Navarre, on alloit, en temps de secheresse, demander de la pluie à l'Image de Saint Pierre; & pour presser davantage le Saint de faire pleuvoir, on portoit l'Image en procession sur le bord de la Riviere : là quelques-uns crioient, ou chantoient : Saint Pierre, secourez-nous dans le besoin, & obtenez-nous de la pluie, une fois, deux fois, trois fois; & comme l'Image ne répondoit rien, on avoit la hardiesse de crier : qu'on plonge l'Image du très-bien-heureux Pierre. Alors les premiers du lieu représentoient qu'il ne falloit pas en venir là; que le Saint, comme un bon Pere, ne manqueroit pas de leur obtenir de la pluie. On

* *Tractatus de superstitionibus, contra maleficia seu sortilegia quæ hodie videntur in orbe terrarum. Authore D. Martino de Arles, Archidiacono Pampel. in 12. Romæ 1564.*

donnoit caution, laquelle étant acceptée, il ne manquoit jamais, dit-on, de pleuvoir, dans l'espace de vingt-quatre heures. *

Après cet exposé, Martin de Arles prouve au long que cette cérémonie étoit superstitieuse, sacrilege, & qu'on y tentoit Dieu. Cela s'est pourtant fait dans quelques autres endroits en ce siècle; & ce qui surprend, c'est qu'il ait fallu faire des Traités, pour désabuser quelques personnes de ces sortes de pratiques.

Il y a un autre usage assez commun

V.
Se préserver de la rage par les clefs rouges de St. Pierre.

* Est antiquus usus in oppido quodam Archidiaconatus de Ussum, ut cum aliqua necessitas tempore siccitatis fructibus terræ ingruerit, magna cum devotione processionaliter Clerus & coloni cum hymnis & canticis ad Sanctum Petrum de Ussum se conferunt: ibique Missa celebrata & orationibus, Imaginem B. Petri, ad altare, in dorso vel brachiis, ad oram fluminis cum canticis & laudibus deferunt; aliqui tamen eorum quæruni ab ipsa Imagine, dicentes: Sancte Petre, succurre nobis in hac necessitate possis, ut impetres nobis à Deo pluviam &c. hoc I. hoc II. hoc III. & cum ad singula nihil respondeat, clamant dicentes, submergatur Beatissimi Petri Imago, si nobis apud Deum omnipotentem gratiam expositulatam pro eminenti necessitate non impetraverit: respondent aliqui de Primatibus, non equidem ita fieri; nam tanquam bonus Pastor impetrabit gratiam præfatam, & intercedet apud Deum; & ita, datis fidejussoribus pro parte B. Petri; (ut asserunt ipsi coloni) nunquam fuerunt decepti, neque destituti in necessitate & desiderio suo, præsertim pluvie, quin infra 24. horas pluviam habuerint. *De Arles,* pag. 13

dans les Provinces de France, qui mériteroit d'être entièrement interdit : c'est qu'on a recours à un fer rouge, qu'on appelle les Clefs de S. Pierre, pour se préserver de la rage. M. de Sainte Beuve fut consulté sur ce point par un Evêque en 1674. & répondit fort sagement en ces termes. « Il y a » de la superstition d'amener des » hommes & des femmes dans l'E- » glise, ou des bestiaux à la porte de » l'Eglise, pour les faire toucher par » le Prêtre avec un fer chaud, pour » la rage. Car cet attouchement n'a » aucune vertu naturelle ni surnatu- » relle, pour produire l'effet qu'on » en attend. Cela se pratique dans » Avignon, à la vûe du Prélat : cela » se pratique aussi en France en beau- » coup d'endroits, & on ne l'empê- » che pas; non qu'on estime que cela » ait une vertu infailible; mais par- » ceque l'on considère la chose com- » me un acte de Religion, par lequel » on se met sous la protection de S. » Pierre, duquel on espere l'inter- » cession, pour être préservé de la » rage. M. de Sainte Beuve cite assez à propos Cajetan, sur la 2. 2. ques- tion 26. art. 4. qui déclare supersti-

pieuses diverses pratiques semblables, quoiqu'il tâche d'excuser de péché plusieurs de ceux qui y recourent par simplicité. Et après cette autorité il continue en ces termes. « Cela est en pratique en plusieurs endroits : on ne peut l'excuser en soi d'une superstition superflue; quoiqu'on puisse peut-être excuser de péché ceux qui le pratiquent, pour les raisons ci-dessus exprimées. Tout considéré, j'estime que c'est une chose à abroger avec prudence, par les Prêtres & par les Prélats, à cause que la chose a tout l'air de superstition. » T. 2. cas. 12. p. 40. »

J'ajouterai seulement à la décision judicieuse de ce sage & savant Docteur, que l'origine de cet usage a pu être pieuse; car elle se trouve, ce me semble, dans l'histoire des miracles qui se faisoient au Tombeau, ou aux Oratoires de S. Martin. Grégoire de Tours rapporte, qu'aux environs de Bordeaux, les chevaux étant attaqués d'un mal très-dangereux, on alla à l'Oratoire de Saint Martin faire des vœux pour en demander la guérison, offrant au Saint la dixme de tous ceux qui échape-

V I.
Pieuse origine de cet usage.

roient. On s'avisa aussi de marquer tous les chevaux avec la clef de la Chapelle ; & tous ceux qui en furent marqués, ou n'eurent point de mal, ou furent parfaitement guéris. *

En cette occasion ce fut un miracle , semblable à une infinité d'autres qui s'étoient faits au Tombeau de S. Martin. La clef de la Chapelle avec laquelle on marqua les chevaux, n'étoit qu'un signe de la protection du Saint qu'on imploroit. Mais on ne peut pas se promettre que le miracle arrivera toutes les fois qu'on usera de ce même signe. C'est tenter Dieu que de se faire une pratique qui exige que Dieu fasse un miracle.

Les signes qui ont été employés dans les miracles ne produisent pas nécessairement les effets qu'ils ont paru produire une fois : les figues ne guérissent pas toutes les maladies mortelles , à cause que le Prophete s'en servit en guérissant Ezechias. *

* Isai. 38.
v. 21.

Un peu de farine n'ôte pas tout le venin de la coloquinte, quoi qu'elle l'ait ôté une fois. § Tous ceux qui

§ 4. Reg. 4.
v. 41.

* In Burdegalensi autem regione hoc anno gravis caballorum extitit morbus. Apud villam vero Mariacensem, quæ in hoc termino continetur, subdita

Se seroient lavés sept fois dans le Jourdain n'auroient pas été guéris de la lepre, comme Naaman; & l'on n'oseroit prétendre qu'un peu de boue dût faire voir clair aux aveugles, parceque JESUS-CHRIST, donna la vûe avec ce signe. Ce seroit une superstition.

Voilà donc en quoi consiste la superstition de l'excommunication des bêtes, des guérisons par un fer chaud, & semblables pratiques; c'est qu'on exige des miracles en recourant à des signes arbitraires, que JESUS-CHRIST & les Saints ont joints en quelques occasions à une vertu divine; sans qu'il y ait aucune promesse que les mêmes miracles se feront à l'avenir par ces signes. Que des Saints se soient fait obéir aux bêtes, il n'y a rien là que d'admira-

ditionibus beati Martini, Oratorium est ipsius & nomine & virtutibus consecratum. Denique, adveniente supradicta clade, accedebant ad Oratorium, vota facientes pro equis; ut scilicet, si evaderent, ex ipsis decimas loco conferrent. Cumque his hæc causa commodum exhiberet, addiderunt ut de clave ferrea, quæ ostium Oratorii recludebat, characteres caballis imponerent. Quo facto ita virtus Sancti prævaluit, ut & sanarentur qui ægrotaverant, & qui non incurrerant nihil ultra perferrent. Lib. II^o, de miraculis Sancti Martini, cap. 33. col. 1097.

dances il n'y a point de rats, & qu'on est redevable de cette faveur aux mérites de Saint Udalric, Evêque d'Ausbourg, dont cette Eglise possède quelques Reliques. En reconnoissance, les Religieux chantent tous les ans, le quatrième de Juillet, jour de la fête de Saint Udalric, une Messe particulière, & donnent aux pauvres quelques mesures de grains. On ajoute, que de toute antiquité on a accoutumé au dit Monastere de bénir du pain, & de le faire toucher à la Relique, en faveur de ceux qui veulent participer à ce rare privilège.

Dans une instruction imprimée, où l'on explique la maniere de se servir du pain béni contre les rats, on exhorte les Fideles à faire des prières & des aumônes; sur-tout le jour de la fête de S. Udalric. « Et quant
» au dit pain béni, ajoute-t-on, ils le
» répartiront en petits morceaux par
» tous les coins & endroits de leurs
» maisons, où les rats hantent & fréquentent le plus; lesquels par cette
» comestion ne manqueront pas de
» mourir, ou de quitter le lieu. » Outre
que

que ce Privilege , accordé par saint Udalric , a tout l'air d'une fable , il paroît que l'usage de ce pain béni est indécent & superstitieux , y ayant tant d'autres moyens naturels pour faire mourir les rats.

Fin du troisieme Livre.



TABLE

DES CHAPITRES
Et des Sommaires contenus en
ce premier Volume.

LIVRE PREMIER.

*Du Discernement de la Vérité & de la
fausseté des effets naturels.*

CHAP. I. **N**écessité & difficulté
de discerner les effets
naturels d'avec ceux qui ne le sont
pas. D'où vient cette difficulté ?
On ne tire des anciens Sages du
monde que peu de secours sur ce
sujet. Histoire naturelle confondue
avec la superstition.

- I. Nécessité de discerner les effets naturels
d'avec ceux qui ne le sont pas , 1. II.
Difficulté de faire ce discernement, 2. III.
On ne tire des anciens Sages du monde que
peu de secours sur ce sujet. Erreurs grossi-
ères des premiers peuples du monde 3.
IV. Cause de l'égarement de ces anciens
peuples, 4. V. Mélange de la Philosophie
avec la Théologie , 5. VI. Egyptiens in-
struits par Joseph , 6. VII. Egyptiens au-
teurs des horoscopes , & inventeurs de

T A B L E.

prodiges, 6. VIII. Abus qu'ils ont fait de plusieurs vérités, 7. IX. La science & la superstition passent aux Grecs & aux Romains, 8. X. Registres publics chargés de tout ce qui arrivoit d'extraordinaire, 9. XI. Haruspices en titre d'office, 10.

CHAP. II. Qu'on trouve peu de secours dans les anciens Philosophes, & dans les autres naturalistes, pour discerner les effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas. D'où vient ce défaut de discernement ?

- I. Anciens Philosophes incapables de discerner les effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas, 11. II. Erreurs des plus célèbres, 12. III. Thalès & ses premiers disciples ignorent la nature des substances spirituelles, 12. IV. Sentimens d'Anaxagoras sur la première cause du monde, 12. V. Pythagore, sa Métempsychose, 14. VI. Platon donne à toute la machine une âme intelligente, 15. VII. Aristote s'explique fort obscurément sur les propriétés des esprits & des corps. 15. VIII. Faussetés répandues dans son histoire des animaux, 16. IX. Doutes & incertitudes des Platoniciens & Péripatéticiens, 17. X. Les Epicuriens confondent l'esprit avec le corps, 18. XI. Pratiques ridicules & superstitieuses autorisées par les Philosophes, 18. XII. Réflexions de Cicéron sur les écrits des Philosophes, 20. XIII. Naturalistes peu soigneux de vérifier les faits qu'ils rapportent, 22. XIV. Méprise de

DES CHAPITRES.

Plinè, 23. XV. Utilité qu'on peut retirer des merveilles rapportées par les anciens Auteurs, 24.

CHAP. III. Nécessité de discerner, entre les effets merveilleux, ceux qui sont vrais d'avec ceux qui ne le sont pas. Crédulité & opiniâtréte contraires à ce discernement. Fables que la crédulité a fait recevoir.

- I. Nécessité d'examiner la vérité des faits avant que d'en rechercher la cause, 24.
- II. Crédulité & opiniâtréte contraires à cet examen, 25.
- III. D'où vient la crédulité, 26.
- IV. Faussetés répandues dans la plupart des livres, 26.
- V. Défiance où l'on doit être à l'égard des Naturalistes & des Historiens, 27.
- VI. Sentiment de Seneque sur les Historiens, 28.
- VII. Physiciens rendent raison de ce qui n'est pas, 29.
- VIII. Grand nombre de merveilles supposées, 30.
- IX. Utilité d'en rapporter quelques-unes, 30.
- X. Remore. On dit qu'elle arrête les Vaisseaux, 31.
- XI. Absurdité de ce fait, 31.
- XII. Plusieurs Philosophes prétendent l'expliquer, 32.
- XIII. Ce que c'est que la Remore, 34.
- XIV. S'il est vrai qu'il n'y ait point d'Abeilles en Irlande, 35.
- XV. Macreuses. Ce qu'on a dit de leur production, 36.
- XVI. Sentiment le plus commun là-dessus, 37.
- XVII. Cause de ce sentiment, 38.
- XVIII. Production des Macreuses semblable à celle des autres animaux, 38.
- XIX. Poulains & Perdrix qu'on dit être engendrés par le

T A B L E

vent , 39. XX. Origine de cette fable, 40
 XXI. Prétendue grossesse par l'imagina-
 tion , 40. XXII. Allégories & fictions poé-
 tiques prises pour des vérités , 41. XXIII.
 Fontaine qui effémine les hommes , 43.

**CHAP. IV. Terre brûlante auprès de
 Grenoble , qu'on a nommée par
 erreur la fontaine qui brûle. Pierre
 lumineuse & brûlante , venue des
 Indes, décrite par M. de Thou dans
 son Histoire , & qui a donné beau-
 coup à penser aux Savans. Réfle-
 xion sur la fausseté des Lampes per-
 pétuelles.**

- I. Terre brûlante , qu'on a nommée la fon-
 taine qui brûle , 44. II. Description de la
 fontaine brûlante , par Belleforest , 45.
- III. S. Augustin fait mention de la fon-
 taine brûlante , 45. IV. Véritable descrip-
 tion de la terre brûlante , 47. V. Ce qui a
 fait dire que c'étoit une fontaine , 47. VI.
- Auteurs modernes qui ont débité cette fa-
 ble , 48. VII. Mal que causent les fa-
 bles , 49. VIII. Terre brûlante examinée
 par M. Diculamant , qui en a fait une ré-
 lation , 50. IX. Prétendue Pierre lumi-
 neuse & brûlante , 51. X. Origine de cette
 fable , 51. XI. Lettre de Jean Pippi à M
- Mizand au sujet de cette fable , 54. XII.
- Cette fable est insérée dans l'histoire de M
- Thou , 58. XIII. Plusieurs Savans la
 prennent pour une vérité. Leurs raisons ,
 58. XIV. M. de Thou reconnoît son er-
 reur , 60. XV. Fortunio Liceti détrompe

DES CHAPITRES.

le Public au sujet de la pierre lumineuse & brûlante, 61. XVI. Plusieurs Savans, depuis Fortunio Liceti, croient cette prétendue merveille, 62. XVII. Lampes perpétuelles, 62.

CHAP. V. Origine & renouvellement fabuleux du Phénix, rapportés par des Auteurs respectables; d'où les Physiciens ont tiré des inductions fausses & absurdes. Fables touchant l'Aiman, auquel on attribue la vertu de soutenir en l'air des statues & des tombeaux fort pesans.

- I. Origine & renouvellement fabuleux du Phénix, 64. II. Description du Phénix par Herodote, 65. III. Auteurs qui ont parlé du Phénix, 66. IV. Description du Phénix par Solin, 66. V. Témoignage de S. Clement Romain sur le Phénix, 68. VI. Sentiment de saint Cyrille de Jérusalem sur le Phénix, 69. VII. Modernes partagés au sujet du Phénix, 69. VIII. Silence d'Aristote, de Diodore de Sicile & de Strabon sur le Phénix, 70. IX. Ce qu'on doit conclure de ce silence, 70. X. Contradictions des Auteurs qui parlent du Phénix, 70. XI. Le Phénix n'a point été vu des Auteurs qui en parlent, 71. XII. Incertitudes de la plupart des Auteurs qui ont parlé du Phénix, 71. XIII. Auteurs qui ont parlé du Phénix avec assurance, 74. XIV. Pourquoi les Peres ont fait mention du Phénix, 74. XV. Equivoque du mot de Phénix, 75. XVI. Passage de l'Ecriture

T A B L E

où l'on a cru qu'il étoit parlé du Phénix , 76. XVII. Peu de Peres ont parlé affirmativement de cet Oiseau , 76. XVIII. Ce qu'on doit penser du Phénix , 77. XIX. Utilité d'exposer & de réfuter cette fable , 77. XX. Opinions ridicules sur la résurrection des animaux & des plantes, 78. XXI. Idées féminales répandues dans le sang des hommes & des bêtes, 79. XXII. Spectre sorti du sang humain, 80. XXIII. Pourquoi Dieu a défendu de manger les animaux avec leur sang, 81. XXIV. Moyen de ressusciter en quelque façon nos ancêtres , 81. XXV. Phantômes qui paroissent dans les Cimetieres, 83. XXVI. Statues de fer: si l'on en a suspendu en l'air, 84. XXVII. Tombeau de Mahomet n'est pas suspendu en l'air , 86. XXVIII. Impossibilité de suspendre en l'air une masse de fer , 87. XXIX. Aiguille suspendue en l'air , 88. XXX. Prétendu moyen de communiquer ses pensées à une personne absente , 88. XXXI. D'où viennent les fables qu'on a contées sur l'aiman , 89. XXXII. L'ail & les diamans ne lui font pas perdre sa vertu , 90.

CHAP. VI. Autres faits fabuleux. Pente des anciens & des modernes à débiter des fables.

I. Nécessité de démêler le vrai d'avec le faux, 91. II. Cresias & Jambule accusés de fausseté par Lucien, 91. III. Aveu remarquable de Lucien , 92. IV. Faits fabuleux rapportés par Auli-Gelle, 92. V. Les mêmes fables rapportées par Plin le Natura-

DES CHAPITRES.

liste, 94. VI. Conte touchant la Chéli-
doine, qu'on dit rendre la vûe, 94. VII.
Elixir pour faire revenir la vûe, 95. VIII.
La vûe recouvrée par l'Empereur Jean
Paleologue, est une fable, 96. IX. Fem-
me de Lisbonne qui avoit une vûe mer-
veilleuse, 97. X. C'est une fable déjà pu-
bllée il y a plus de 150. ans, 103. XI. Fait
semblable, qu'un Minime dit être rapporté
par M. Huygens, 104. XII. M. Huygens
ne donne le fait que pour une plaisanterie,
105. XIII. Femme qui accouche de plu-
sieurs lapins en Angleterre, 107. XIV.
Désaveu de cet accouchement, donné par
l'Anatomiste du Roi, 108. XV. Evene-
mens récents remplis de faussetés, cités par
la Mothe le Vayer, 109. XVI. Il faut se
désfier de la sincérité des voyageurs, 111.
XVII. Fables extraites des voyages de Jean
Struys, 112. XVIII. Phosphore liquide
reconnu faux, 115.

CHAP. VII. Du milieu qu'il faut gar-
der entre la trop grande crédulité,
& l'incrédulité, où l'obstination à
ne rien croire d'extraordinaire &
de merveilleux. Réflexions sur la
maniere de discerner si des faits ex-
traordinaires sont vrais. Exemples.

I. Inconvéniens de la crédulité, 117. II. La
crédulité moins dangereuse que l'obstina-
tion inflexible à révoquer en doute cer-
tains faits extraordinaires, 118. III. Mi-
lieu entre la crédulité & l'inflexible opi-
niâtreté à douter de tout, 119. IV. Ré-

T A B L E

ponse à ceux qui se moquent de tout ce qui paroît merveilleux , 119. V. Principes pour juger de toutes sortes de faits, 122. VI. Application de ces principes à différens faits qu'on traitoit de fables, 123. VII. Différens faits, crus pour vrais, dont on a reconnu la fausseté, comme, que la Zone torride étoit brûlée par le soleil, 125. VIII. Il fait froid en Éthiopie malgré les excessives chaleurs de l'été, 129. IX. Absurdité de ceux qui ont dit qu'on pouvoit faire monter l'eau sur une montagne, 130. X. On a prétendu que César, sans quitter les Gaules, voyoit d'un port de mer tout ce qui se passoit en Bretagne, 131.

CHAP. VIII. On établit des principes pour juger si un effet est naturel, s'il tient du miracle, ou de la superstition.

- I. Nécessité d'examiner avant si un fait est naturel ou surnaturel, 134. II. Vérités qu'il faut supposer pour faire ce discernement, 134. III. Quelle est la cause des différens effets qu'on peut distinguer, 136. IV. Principe général pour bien démêler un effet naturel, un miracle, & une superstition, 136. V. D'où résulte un effet purement naturel, 137. VI. Définition d'un effet surnaturel, 138. VII. Les loix que Dieu a établies, dans l'ordre surnaturel de ses opérations, nous sont cachées: les unes durent long-temps, les autres sont passagères, & d'autres enfin subsisteront toujours, 139. VIII. Définition de la superstition, 141. IX. Facilité de rapporter

DES CHAPITRES.

à Dieu les productions de la nature , 141.

X. Dieu ne veut point être recherché dans les œuvres qui procèdent du Démon, 142.

XI. Différentes espèces de superstition , 143.

XII. Miracles ordinaires & extraordinaires, leurs avantages , 145.

XIII. Effets contraires des usages douteux , 145.

CHAP. IX. Qu'il n'est pas toujours possible de discerner les effets naturels d'avec les surnaturels. Un effet peut être naturel quoiqu'on n'en puisse pas donner une bonne raison physique : il ne s'ensuit pas aussi qu'il soit naturel de ce que des Philosophes prétendent l'expliquer physiquement. Regles principales pour faire ce discernement.

I. Difficulté de montrer en particulier quel effet est purement naturel , 146.

II. Les Chrétiens protégés par leur bon Ange , 146.

III. Faits singuliers. L'on ne peut décider s'ils sont purement naturels , 147.

IV. Pour regarder un effet comme naturel , il n'est pas nécessaire d'en montrer exactement la raison physique , 148.

V. Fondation de M. Boyle de lectures pour convaincre les incrédules de l'existence de Dieu , 149.

VI. Philosophes qui rendent raison de ce qui n'est pas , & ne peut être physiquement , 152.

VII. Illusion de quelques Physiciens sur la Baguette , 153.

VIII. M. Regis s'y trompe aussi. Il revient de son erreur en lisant ce que l'Auteur avoit écrit contre lui , 153.

IX. Mar-

T A B L E

difficile à inventer des systèmes , difficile à réprimer, 154. X. Elle autorise des pratiques superstitieuses, 155. XI. Pour décider si un effet est naturel, il faut recourir à des regles simples , adoptées par tous les Philosophes. 156. XII. Regle générale pour faire sûrement ce discernement, 157. XIII. Circonstances différentes d'une cause. Ce que c'est qu'une circonstance physique , 157. XIV. Ce que c'est que les circonstances morales d'une cause physique, 158. XV. Exposition des circonstances vaines , 159. XVI. Conséquences nécessaires de ce principe, 160. XVII. Cicéron s'est servi de cette regle pour se moquer des Augures, 160. Cette regle sert non-seulement à montrer que ce qu'on croit naturel ne l'est pas , mais encore que ce qui passe pour des secrets dont on doit se défier, est très-naturel, 161. XIX. L'aiman n'est qu'une merveille de la nature. Son effet n'a rien de surnaturel , 163. XX. Avantage de la regle qu'on vient d'établir , 163.

CHAP. X. Des principes nécessaires pour l'explication des effets naturels , ou pour connoître l'action des corps, & la maniere dont leurs effets sont produits.

I. Nécessité de ne confondre jamais l'esprit avec le corps, 164. II. Il n'y a que deux sortes d'êtres, l'esprit & le corps. Leur définition, 164. III. Preuves de la petitesse inconcevable des parties qui composent les corps, 165. IV. Exemples de la divisibilité de la matiere dans l'aiman &c. 167. V.

DES CHAPITRES.

Ouvrage admirable de Dieu dans la création du monde, 168. VI. Proportion merveilleuse dans la formation des mâles & des femelles, 168. Dieu dès le commencement a fait les moules de toutes choses, que les sucs produits par la terre font grossir, 169. VIII. Tout cela se fait par les seules loix des communications des mouvemens, 170.

CHAP. XI. Réflexions & axiomes touchant l'action des corps.

I. Axiome touchant l'action des corps. Différens Corollaires, 171. II. Objection tirée de la disposition de certains corps à se joindre ou à se fuir, 172. III. Réponse tirée de l'expérience: que tous les corps ne peuvent se mouvoir d'eux-mêmes, 173. IV. Quelle cause agit sur les corps sans que les yeux l'aperçoivent, 174. V. Les corps sont poreux, même ceux qui sont les plus compacts, 175. VI. Ni la petitesse des parties, ni la dureté d'un corps ne nuisent point à cette expérience, 175. VII. Les espaces qui sont entre les pores ne sont pas vuides de matiere. La matiere subtile en remplit la capacité, 176. VIII. Effets de la matiere subtile, 177. IX. Le changement moins sensible dans les corps compacts: les parties qui s'en détachent sont en plus petit nombre, & plus déliées, 177. X. Avantages qu'on retireroit en considérant la composition des corps & la configuration de leurs parties, 178.

CHAP. XII. Des causes des changemens des corps & de la production

T A B L E

de plusieurs effets que l'on admire.

- I.** Le changement des corps vient du choc d'une matiere subtile & agitée , 179. **II.** Comment le bled se change en pain, 180. **III.** Comment il devient chair , 180. **IV.** Les admirables métamorphoses, qu'on remarque dans le monde, s'operent de même 181. **V.** On peut changer un corps dans un autre , en lui donnant un degré d'agitation proportionné , 182. **VE.** Oeufs de poule qu'on fait éclore en Egypte dans un four , 182. **VII.** Cet usage est ancien. Il n'est pas plus merveilleux , que celui de faire éclore de la graine de vers à soie , 183. **VIII.** Tous les animaux viennent des oeufs , 183. **IX.** Les loix simples de la nature ne peuvent pas former des corps qui ont une infinité d'organes , 184. **X.** Preuve tirée d'un œuf de poule , 185. **XI.** Inductions qu'on peut tirer de cette vérité , 186. **XII.** Comment les plantes naissent. Comparaison qu'on en peut faire à ce sujet avec les animaux , 190.

CHAP. XIII. Des loix selon lesquelles les corps naturels sont produits. Comment il faut expliquer les mouvemens qu'on attribue à des sympathies , ou à des attractions.

- I.** Deux loix simples pour expliquer comment les plantes se développent , & les autres corps sont produits , 193. **II.** Difficulté d'expliquer la cause de la pesanteur des corps. Les loix qu'on vient d'établir éclaircissent un grand nombre de choses difficiles , 194. **III.** Réponse à ceux qui

DES CHAPITRES.

ont recours à de frivoles sympathies, 195.

IV. Comment un morceau de sucre qu'on met dans un verre allant au fond, les parties, à mesure qu'il se dissout, se répandent dans l'eau, & montent jusqu'à la surface, 196.

V. Explication de la légèreté & de la pesanteur des corps, 197.

VI. Illusion de ceux qui admettent des sympathies ou attractions, 199.

VII. La notion de la pesanteur & de la légèreté sert à expliquer ces sympathies, 201.

VIII. La conformité qui se trouve dans l'arrangement des parties de certains corps les fait lier ensemble, 201.

IX. La seule conformité de la figure des pores de deux corps est la cause de plusieurs effets singuliers. Différens exemples, 202.

X. Ces notions suffisent pour expliquer plusieurs autres faits, 204.

XI. Pourquoi certaines plantes croissent dans un pays, & ne peuvent croître en d'autres, 205.

XII. Comment les corps éloignés agissent les uns sur les autres, 206.

XIII. Principe pour expliquer la cause des mouvemens semblables dans des corps bien éloignés, 207.

XIV. Le même principe doit s'appliquer aux attractions, 209.

XV. Le système des attractions renouvelé par les Anglois, & combattu par les François, 210.

CHAP. XIV. Qu'il y a beaucoup de pratiques qu'on a regardées durant long-temps comme des secrets naturels, & qu'on a reconnu dans la suite être superstitieuses.

I. Diversité des superstitions, suivant la di-

T A B L E

versité des hommes qui se laissent séduire, 212. II. Livres des Naturalistes pleins de fables & de pratiques superstitieuses, 213. III. Secrets prétendus naturels, reconnus superstitieux, 216. IV. Erreur sur la coëffe des enfans nés coëffés, condamnée par les Conciles, 216. V. Erreurs sur la vertu des pierres précieuses, 217. VI. Usage de l'Aiman pour se parler de loin, 218. VII. Usage de l'Aëtite pour découvrir les voleurs, 219. VIII. Défense d'avoir recours à l'Astrolabe pour découvrir les larcins, 220. IX. Nécessité de faire la critique de l'Histoire naturelle. Qui sont ceux qui pourroient y réussir, 222.

LIVRE SECOND.

Du discernement de la vérité & de la fausseté des effets surnaturels.

CHAP. I. Quelle est la cause des effets qui ne sont pas naturels. Nécessité d'admettre des esprits, & de leur attribuer ce qui ne peut être produit par les corps. Source de l'incrédulité de plusieurs personnes à l'égard des prodiges & des miracles.

I. Effets qui prouvent nécessairement l'existence des Esprits, fondée sur l'Ecriture, & sur les notions de tous les peuples. 225. III. Sentimens des premiers Chrétiens sur ce sujet, 227. IV. Autres preuves de la créance des cinq premiers siècles, 232. V. Paroles remarquables de Gerson, 233. VI.

DES CHAPITRES.

Incrédulité des hommes en voyant des miracles & des prodiges certains , 235. VII. S. Simeon Stylite , prodige visible , & néanmoins révoqué en doute , 237. VIII. Plusieurs ne croient les faits que lorsqu'ils s'imaginent pouvoir en rendre raison, 238. IX. Moyens de connoître la cause, quand on est persuadé du fait, 239.

CHAP. II. Si le Démon peut être l'auteur de quelques pratiques, quoiqu'on n'ait point fait de pacte avec lui. Comment on peut savoir qu'elles produiront certains effets surprenans. Et si en renonçant au Démon , on pourroit recourir à des usages qui ne seroient pas naturels? Des loix de l'Eglise & des Princes sur cette matiere.

- I. Pratiques superstitieuses enseignées par des mauvais Esprits , 241. II. Révélation de plusieurs secrets à Tritheme , 242. III. Curiosité déréglée , occasion du commerce avec les Démons , 244. IV. Pouvoir des Démons independant de celui des hommes , 245. V. S'il y a lieu de croire qu'il y ait réellement des noueurs d'éguillette , 246. VI. Pratiques superstitieuses défendues même en renonçant au pacte , 250. VII. Loix des Princes sur ce sujet , 253.

CHAP. III. Plan d'un Traité des Sorcileges. On explique la nature du sort , & ses différentes especes. Maximes du Parlement de Paris.

T A B L E

sur les forciers & les sortileges.

- I. République des Lettres, 258. II. Réflexions pour un bon Traité des Sortileges, 259. III. Notion des forts & des sortileges, 259. IV. Défaut de la division commune des forts, 260. V. Division exacte en sort naturel, divin & diabolique. Du sort naturel, 262. VI. Conséquence à tirer touchant les Loteries, 264. VII. Usage licite du sort naturel en plusieurs cas, 265. VIII. Du sort divin expliqué par plusieurs exemples, 267. IX. Du sort superstitieux, ou diabolique, 269. X. De la cause des sortileges. S'il y a lieu de faire un système touchant le pouvoir des Démons. Sur quoi l'on peut faire des systèmes, 270. XI. D'où viennent les inégalités bizarres des actions des Démons, 274. XII. Pouvoir des Anges sur les Démons. 275. XIII. Autres causes de la bizarrerie du Démon, 277. XIV. Des doutes raisonnables sur les sortileges, 278. XV. Attention nécessaire aux choses extraordinaires. Il y en a actuellement plus qu'on ne pense, 280. XVI. Fait surprenant à Paris & à Pacy, 281. XVII. Autre événement très-singulier, 281. XVIII. Comment on peut discerner les sortileges d'avec les effets naturels, 293. XIX. Ce qu'on doit penser de l'usage de deviner l'heure qu'il est avec un anneau dans un verre, 293. XX. Difficultés & réponses sur ce point, 295. XXI. Le Parlement de Paris reconnoît des forciers, & les punit, 299. XXII. Maximes du Parlement de Paris touchant les forciers & les sortileges, 300.

DES CHAPITRES.

XXIII. On laisse à l'Eglise le soin de punir ceux qu'on dit aller au sabbat , & qui ne nuisent à personne. 301. **XXIV.** Ordonnances de France contre les superstitions . 303. **XXV.** Le Parlement veut des preuves certaines , après lesquelles il condamne pour les maléfices , 304. **XXVI.** Plusieurs Arrêts du Parlement de Paris contre des sorciers , 305. **XXVII.** Grand nombre de sorciers brûlés dans le Royaume , 307. **XXVIII.** Bergers sorciers de Brie & leurs procès , 308. **XXIX.** Fait étrange arrivé à la Tournelle , & à six lieues de Paris , 310. **XXX.** Nouvel Arrêt de Paris contre des sorciers condamnés au feu , 315. **XXXI.** Le Parlement ne reçoit que des preuves naturelles , 317.

CHAP. IV. Qu'il faut vérifier, autant que l'on peut, les choses extraordinaires. Extrait d'une lettre de M. Nicole. Histoire de la muette qui disoit avoir recouvré la parole au tombeau de Jacques II. Roi d'Angleterre. Histoire d'une fille cataleptique.

- I. Sentiment de M. Nicole sur l'attention à vérifier les choses extraordinaires , 318.
- II. Un Carme élevé en l'air , 319.
- III. Différence entre une vision & un fait extérieur , 321.
- IV. Pourquoi M. Arnaud d'Andilly supprime plusieurs traits de la vie de Marie d'Ognies , 322.
- V. Trait singulier de S. Stanislas martyr , 323.
- VI. Il faut travailler au salut des Athées , 324.
- VII. Utilité de la vérification des choses.

T A B L E

extraordinaires , 325. VIII. Dépôt de la muette , qui se disoit guérie au tombeau de Jacques II. Roi d'Angleterre , 326. IX. Imposture de cette fille , 332. X. Histoire d'une fille cataleptique , 337. XI. Première maladie, la catalepsie , 339. XII. Seconde maladie, passion hystérique. 342. XIII. Troisième maladie, le Tetanos , 344. XIV. Raisons de croire que c'est ici une vraie catalepsie , 351. XV. Description de cette maladie dans la Pratique de la médecine avec la théorie, imprimée à Lyon en 1664. 352. XVI. Description de la maladie par M. Menjot, tirée de sa dissertation latine que je mets en françois , 355. XVII. Soupçons de fourberie. Moyens de la découvrir , 357. XVIII. Preuve décisive de l'imposture , 359.

L I V R E T R O I S I E M E.

Des préservatifs qui passent pour naturels ou, miraculeux.

CHAP. I. Erreurs des doutes sur les Talismans. Pourquoi les plus anciens peuples s'en sont servis. Origine des Talismans. Les Philosophes aussi superstitieux que les peuples. Détail de quelques préservatifs.

I. Erreurs des doutes sur les Talismans , 365. II. D'où vient que les plus anciens peuples ont cru aux Talismans. Origine des Talismans , 367. III. Physiciens moins rai-

DES CHAPITRES.

sonnables que les peuples les plus superstitieux , 372. IV. M. Gadrois purge les Talismans de toute superstition grossiere , 373. V. Réfuté par la regle établie , 375. VI. Sur les moyens de détourner la grêle avec du sang , 376. VII. Sur la vertu du Corail , pour écarter la foudre , 377. VIII. Superstition d'Auguste , 378.

CHAP. II. De la disposition de la plupart des hommes à ne pas condamner ce qui ne paroît pas nuire au prochain.

I. On n'abhorre communément que les maléfices , 379. II. Loi de Constantin favorable aux superstitions qui paroissent utiles , 379. III. Cette loi condamnée par les Peres & abrogée par les Princes , 381. IV. Gens qui guérissent avec des paroles, ou avec des amulettes, punis de mort , 382. V. On revient à excuser les superstitions qui paroissent utiles. Les Conciles appliqués à les condamner , 383.

CHAP. III. De la difficulté qu'il y a eu dans tous les siècles à désabuser le monde des anneaux , des amulettes , & autres secrets singuliers qu'on a employés pour guérir les maladies. Raisons des Conciles & des Peres contre ceux qui ne croyoient faire aucun mal. Les raisonsnemens de plusieurs Physiciens n'ont pû empêcher la défense.

I. Pratiques fort communes au premier siècle.

T A B L E

êle, 385. II. Les Juifs guérissent avec un anneau. Expériences devant Vespasien, 387. III. Amulettes & Talismans des Hérétiques. Les Catholiques y sont trompés, 387. IV. Amulettes condamnés par les Conciles & les Peres, pourquoi? 389. V. Les Physiciens, partagés sur ce point, n'empêchent pas la défense, 391. VI. Condamnation des Anneaux & des Amulettes par les Payens, 393. VII. Défenses renouvelées par l'Eglise contre les anneaux, les *pater de Sang* &c. 394. VIII. La Sorbonne condamne de semblables pratiques, 395. IX. Les Savans qui autorisent ces usages sont plus peuples que le peuple même, 398. X. Comment se détromper de ces prétendus secrets, 400.

CHAP. IV. Des Préservatifs superstitieux des Villes, excusés par des Savans, & justement condamnés par l'Eglise.

I. Préservatifs du Paganisme, 401. II. Plusieurs Talismans, ou Préservatifs faits par Apollonius de Thyane, 402. III. Préservatifs de Patis, 405. IV. Prétendus secrets contre les sieges & la prise des Villes, 406. V. Innocent I. justifié. Mathématiciens chassés de Rome, 407. VI. Lupercales autorisées comme un préservatif, abolies par le Pape Gelase, 409. VII. Traité d'un Sénateur pour les Lupercales. Réponse du Pape Gelase, 410. VIII. De l'usage de transporter à un homme, ou à une bête, les maux de tout un peuple, 413. IX. Ancienne coutume de Marseille, 414. X.

DES CHAPITRES.

Si le bœuf qu'on promène à Marseille en cérémonie est un reste de paganisme, 415.

XI. Ours menés par les Villes comme un préservatif, 416. XII. Amulettes contre la peste interdits par S. Charles, 417.

CHAP. V. Des pratiques superstitieuses qui ont été publiquement autorisées, pour chasser les bêtes, pour avoir de la pluie, pour préserver de la rage, par les Clefs de S. Pierre, & par celles de S. Hubert.

- I. Abus des exorcismes & des sentences Ecclésiastiques contre les bêtes, 418. II. Sentence rendue par l'Official de Troyes contre les petites bêtes, 420. III. Quelle doit être la pratique en pareil cas, 421. IV. Moyen bizarre & superstitieux pour faire pleuvoir, 423. V. Se préserver de la rage par les clefs rouges de S. Pierre, 426. VI. Pieuse origine de cet usage, 427. VII. Préservatif contre les Rats, 431.

*Fin de la Table du premier
Volume.*

